E 13
JO. 11298

Première Année, N· 1. 5 CENTIMES Dimanche 27 Mars 1898

L'Algérie aux Français !

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

A la Porte les Juifs !

DE

L'ANTIJUIF

ALGERIEN

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil. -o- ALGER-MUSTATHA

Il avait rêvé les douceurs d'une ballade en palanquin, sous la caresse de l'éventail... Hélas !!!

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Quatre Bandits

MAX RÉGIS

A tout seigneur tout honneur.

Plume, épée, salpêtre, lave incandescente, héroïsme, abnégation, haine irrémiscible du juif, cœur généreux,..... toutes les qualités d'un Homme sont condensées dans cette poitrine de brave qui se découvre trop souvent devant la rapière des spadassins émargeant au Consistoire. Son nom est désormais gravé en lettres d'or dans l'histoire de l'antisémitisme qui comptera pour une des plus belles pages de l'histoire universelle, car elle sera le réveil éclatant de la Liberté Pure exempte des pollutions juives.

Max Régis poursuit au grand jour sa lutte contre Israël avec une franchise et une loyauté exceptionnelles. Tout ce qui est juif ou qui touche à la juiverie trouve en lui un implacable adversaire. Certes cette campagne acharnée contre un ennemi aussi puissant qui a corrompu avec son or ceux qui pouvaient sauvegarder encore nos droits est des plus dangereuses ; mais cette âme chevaleresque se rit des tortures inquisitoriales que lui font subir les souteneurs des youtres et dans son cachot songe à reprendre plus que jamais sa guerre d'épuration qui sera l'assaut final. Une telle énergie, une telle abnégation de sa jeunesse, de sa fortune, de son avenir, ont réuni autour de lui les sympathies universelles, et jamais humain, n'a eu une popularité aussi retentissante.

Honneur à ce vaillant !

LOUIS RÉGIS

Un vaillant et un brave qui adore son frère jusqu'au sacrifice. Il le suit pas à pas veillant sur lui, comme une mère, car il a conscience que l'œuvre grandiose accomplie par Max, est sillonnée de dangers et semée d'écueils où pourrait sombrer la bravoure du Directeur de l'Antijuif. Plume, épée, loyauté, franchise,... sont condensées aussi dans sa poitrine. Habitué à manier le scalpel dans les salles de dissection, son style, sobre, incisif, dissèque fibre par fibre le juif.

Affable, dévoué, la popularité de son frère a rejailli sur lui, car on a reconnu qu'il était digne de prendre la barre, lorsque Max en est arraché par la Justice de Milliard-Rothschild.

JACQUES DEFRANCE

Un maître incontestable de la plume ; un cerveau puissant triturateur d'idées. Esprit libertaire, il flagelle superbement les tyrans de « Populo » et les draineurs de l'or. Il abhorre la société actuelle gangrenée par le juif jusqu'à la moelle. C'est le Jean grave de l'antisémitisme.

FERNAND LAFFITTE

Un ami dévoué de la première heure à la cause de l'Antijuif dont il est le secrétaire de la Rédaction. Brave garçon, il a suffisamment prouvé son attachement à Max Régis, et comme tous ceux qui forment cette pleïade admirable de Brigands, il a voué au juif une haine irrascible.

C'est un maçon qui porte son mortier au grandiose édifice dont Max est l'architecte.

ANNIBAL.

La Question Juive

A-PROPOS EN UN ACTE

SCÈNE I.

A Paris, dans le cabinet du baron de Rothschild.

Personnages : Rothschild, Barthou, Lépine.

(Rothschild est à son bureau, assis dans son fauteuil. Barthou et Lépine restent debout)

Rothschild, froid et bref, — Je vous ai mandés messieurs, pour vous entretenir d'une affaire à laquelle j'attache une grande importance.

La population française de votre colonie algérienne menace de faire un mauvais parti à mes coreligionnaires. Je ne le souffrirai pas.

Barthou, petit. — Nous avons déjà paré, sire, à toute éventualité. Par une récente circulaire...

Rothschild, plus bref. — Ce n'est pas suffisant. Je veux, à la tête de l'Algérie, un homme à poigne capable de réprimer. une bonne fois pour toutes, ce mouvement qui m'irrite et m'exaspère.

Voilà pourquoi j'ai fait venir ici M. Lépine, préfet de police, que j'invite le gouvernement à nommer gouverneur en remplacement de M. Cambon.

(M. Lépine, sourit discrètement et s'incline avec respect).

Barthou, spirituel. — Oui, M. Cambon manque en effet de nerf... de bœuf.

Rothschild, qui ne daigne pas comprendre. — Ai-je besoin, M. Lépine, de vous définir plus longuement votre rôle ? (Sans attendre de réponse, et pendant que l'interpellé se plie en angle droit) :

Je ferai signer par Félix quelques décrets réorganisant la police et la plaçant sons votre autorité directe. Vous n'aurez plus qu'à sévir avec énergie et rapidité.

Est-ce compris ?

Lépine, en angle obtus. — Je suis aux ordres de sa Majesté.

Rothschild, sur le même ton et sans se lever. — C'est tout, Messieurs. Vous pouvez vous retirer.

(Lépine et Barthou sortent à reculons, en saluant profondément. Rothschild ne rend rien).

Dans le vestibule,

L'huissier de service, protecteur et confidentiel, à l'oreille de Lépine. — Vous savez, je vous le dis, là, entre nous, vous n'avez qu'à marcher droit.

Lépine, reconnaissant et lui serrant la main avec effusion. — Merci, mon cher ami, vous pouvez compter sur moi.

SCÈNE II

A Alger, cinq mois après, place Bresson. Cinq heures du soir.

L'arrestation arbitraire de Max Régis, a provoqué de tumulteuses manifestations. De graves désordres sont à craindre. Ce jour-là, vers cinq heures, la population est calme, à la surface.

Arrive alors, devant le café Tantonville, M. Lépine accompagné de son chef de cabinet et de son secrétaire. Reconnu aussitôt par les consommateurs, il est entouré, hué, conspué. Les passants se joignent aux manifestants ; la foule grossit à vue d'œil ; les agents de police et les mouchards arrivent avec peine à protèger le gouverneur qui fuit, la tête basse, pâle et défait, sous les sifflets et les protestations de cinq mille personnes criant : « A bas les juifs ! A bas les vendus ! A bas Lépine ! Vive Régis ! » puis sur l'air des lampions : « Démission ! Démission ! »

Il se passe alors des scènes inénarrables.

On entend, lancées violemment à l'adresse de M. Lépine, des apostrophes de ce genre :

Un manifestant. — A l'eau, à l'eau l' sale juif ! Enl'vez-le !

Une femme, jeune, élégante, lui crache sous le nez ce seul mot : Lâche !

Un ouvrier en blouse grise, un typo sans doute : Il nous faut Régis ou ta peau !

Un autre ouvrier, en coutil bleu, l'accent faubourien : Fait-i' tout d' même une sal' tête, l' mec ?

Un Monsieur chic, en noir, gibus, décoré : Il y a une question juive, Monsieur ! « A bas les juifs » veut dire « Vive la France ! »

Un autre Monsieur, bien mis mais pas décoré : Ça veut dire aussi : « Vive la République ! »

Un gamin, quatorze ans, l'air ce qu'il y a de plus furieux : Eh ! va donc, champignon d' pissotière !

M. Lépine est ainsi accompagné à travers la ville jusqu'à son palais d'hiver où il s'engouffre sous les quolibets, les imprécations et les menaces de la foule.

Cinq minutes après un planton portait à la grand'poste le télégramme suivant :

ROTHSCHILD, Paris

Algériens indomptables, situation désespérée, candidature Drumont acclamée, démissionne.

Si ne voulez croire, venez y voir un peu.

Lépine.

SCÈNE III

Elle n'a pas encore été jouée. Elle sera joyeuse ou tragique ; c'est selon...

JACQUES DEFRANCE.

A BARBEROUSSE

Air : *A la Vilette*

Ya des gens qu'ont du poil qu' qu' part,
Qui vont, chaqu' nuit, fair' du pétard,
Malgré les cogn's malgré la rousse,
A Barberousse.

Les homm's, les femm's et les gamins
Vienn'nt saluer, soirs et matins,
Celui qu'à jamais eu la frousse,
A Barberousse.

Sous le grand mur de sa prison
On le consol' d'un' bonn' chanson ;
Même plus d'un' manche se retrousse ;
A Barberousse.

C'est que tout l' monde est furieux d' ça,
Qu'on trait' Régis comme un forçat.
Faut le lâcher, ou gar' la s'cousse
A Barberousse.

Hier, on forçait la grill' de fer ;
Demain, qui sait c' qu'on peut bien fair' ?
S'ils allaient foutre un' bonn' gargousse
A Barberousse !

Yen a dans l' peupl', moi je vous l' dis,
Qu'ont pas peur d' venger leurs amis ;
I' pourraient v'nir à la rescousse
A Barberousse.

J' sais un frangin qu'en devient fou ;
Il est capabl' d' faire un sal' coup
Pour Régis i' s' f'rait mettre les pouce'
A Barberousse...

JACK DEFRANC.

OBSERVATIONS MÉTÉORYOUPINES

Avant-hier. — Temps couvert très orageux. Vers 11 heures du soir à l'arrivée du train de Constantine une tempête humaine s'est déchaînée sur Alger se répercutant jusqu'à la prison civile. Les ghettos ont frémi, mais aucun dégât n'est à signaler.

Hier. — L'énervante température reste stationnaire.

Température. — Frousse : 90°.

Temps probable. — Une dépression atmosphérique accentuée est à craindre et une deuxième édition de l'ouragan d'avant-hier pourrait bien s'abattre sur notre ville.

Remarques particulières. — La lourdeur atmosphérique de ces derniers jours a déterminé dans l'intestin grêle du gouverneur, des troubles douloureux. Appelé à la hâte, le docteur Bacri n'a constaté qu'un relâchement préjudiciable au nerf olfactif de son entourage.

— On signale aux divers sémaphores de la côte du très gros temps au large.

— On est toujours sans nouvelles du banquier Abraham Molina, parti l'autre soir sans laisser d'adresse.

— Dans un duel qui a eu lieu au Bois de Boulogne entre Tabet jeune et Jacob, les deux adversaires se sont précipités avec une telle furie qu'on désespère de les sauver. Le tétanos est à craindre surtout que des complications très graves se sont produites au moment de l'assaut dans le pantalon des deux adversaires.

— *On dit* que Lépine furieux de ne pas pouvoir se livrer dans les rues d'Alger aux douceurs de son ancien métier se serait livré à une série d'entre-chat et de grand écart qui auraient scandalisé toutes les dames présentes, non empêchées par leurs affaires à son dernier bal.

On dit que la femelle d'un youtre d'Alger qui débite au rabais de la viande cachir et tarouf, serait au mieux avec le juif... *a-t-on* jamais pu savoir.

Li Rinard et la Corbeau

Oun jior qui j'y promini par en bas diravin.
Je me suis t'embêté qui j'y monte aux sapins
Y fisi cit jor là oun chalor tropicale
Pi t'être direz vos ça vos y b en égale
Pas di tout chir ami car avic cit chalor
J'en ai vis quique chose qui ma fit di bonhor
Pendant qui j'y dormi y avit di pitites bites
Qui se moquit di bibi, qui cassit la goutite
J'y live la tite et j'y vois par en haut di pin
Un gros oiseau noir qu vous appili corbeau
Il tini dans son bic oune formage la grouiére
D'où ce qu'il a acheti ça, ça n'y pas ton affire.
Voilà qui passe par là oune citoyen chacail
Qui était maigre comme oun garçon taillor.
Il arrive y live la gibous y fit la grimace
Bonjor, missiou di corbeau comme ti joly ti beau
Ji vois rien qu'à ton faux col
Que la chimise sort di la mison Barnold
Di mime la vist sort di chez ton ami Thiébaud
Pit être ti la acheti chez l'ami Cabaitaux
On ma dit que ti chanti bien
Que ti avi avi oune voix comme l'chiroabin
Chante moi j'y ti prie Joséphine Houllandise,
Mais pour l'amor di Jésous Christ pas la *Marsillise*.
Le corbeau y vi fire son malin,
Y lisse tombi l'formage en bas di pin.
Le chacail y la ramasse par tirre
Et voilà mon figoure tornée contre son dirrière.

MORALE

Di z'inimi y faut pas avoir la por di corrage
Y faut trouvi di corbeau por avoir li formage.

EL HADJ.

AVIS

Nous prions nos amis, amateurs photographes, de nous adresser les gueules des youtres que leur instantané pourra surprendre.

Notre Feuilleton

Mardochée Saloul, abandonné par le Consistoire d'Alger, est venu nous offrir sa plume pour se venger. Délicat écrivain, il commencera au prochain numéro la publication de ses *Mémoires*, où de sensationnelles révélations seront faites.

UNION OUVRIERE D'ORAN

J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH

Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED

CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

A LA MONTRE DE GENÈVE

Ancienne Maison GRILLERE

Antoine DAVID Sseur

Ex-Ouvrier des principales Maisons de Paris

Rue Solférino, 2, Place de Chartres

GRAND ASSORTIMENT DE MONTRES, PENDULES, RÉVEILS

HORLOGES COMTOISES

Bijouterie or et argent, à Prix réduits

Réparations soignées et garanties

DEMANDEZ PARTOUT

L'Absinthe Antijuive

PRODUIT ESSENTIELEMENT FRANÇAIS

Défiant toute Concurrence

Agent Général : Algérie et Tunisie

A. GEORGES AINÉ

Avenue de la Gare, 1 — Mustapha-Alger

ALGÉROISE

BOISSON HYGIÉNIQUE FUSTEURISÉE

Reconstituante, Apéritive, Digestive, Tonique, Gazeuse

ET RECONSTITUANTE

En Vente dans tous les Cafés

Fabrique de E. MARCELIS et Cie

Hussein-Dey (Alger)

A L'HABIT ROUGE

Isidore AUVARD, Aîné

TAILLEUR POUR CIVILS & MILITAIRES

Rue Dumont-d'Urville, 2. - Alger

Cigarettes Antijuives

Avis aux vrais Fumeurs Français ; Demandez des *Cigarettes Antijuives*.

Dépôt général : rue Michelet, 64, Mustapha, Plateau-Saulière.

KINA ANTIJUIF ROUCH 11, AVENUE DU FRAIS-VALLON, 11 ALGER

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT.

F. Laffitte

QUATRE BANDITS

Première Année, N°2 — 5 centimes — Dimanche 3 Avril 1898

L'Algérie aux Français — *A la porte les Juifs*

262

PREFECTURE D'ALGER
DEPOT LEGAL

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil. Alger-Mustapha.

Directeur : Max Régis

Adonaie ! quel malhor !.. L'Algirie il sera plous not' Palistine.....

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 4 AVRIL 1898

AUX ANTIJUIFS

A NOS AMIS

Drumont arrive !

Un Gouvernement affolé, ce Gouvernement qui laisse en liberté les traitres et les voleurs les hommes du Panama et les membres du Syndicat Dreyfus, à l'heure même où il fait jeter en prison RÉGIS, L'AMI DU PEUPLE, a décidé, encore une fois, d'attenter à votre liberté et de fouler aux pieds vos droits d'hommes libres.

Cinq mille hommes seront demain sous les armes ; des soldats sont déjà arrivés de tous les points de la province pour renforcer la garnison d'Alger, exténuée par la faute de la juiverie !

Les rues d'Alger, de Mustapha et de St-Eugène seront barrées ; des factionnaires seront partout ; des patrouilles circuleront dans toutes les rues de la ville, qui sera ainsi, de par la volonté de Lépine, transformée en une immense caserne.

C'est l'état de siège !

Jamais un peuple libre et honnête, comme l'est le peuple algérien, ne fut traité de pareille façon par aucun Gouvernement.

Jamais l'Empire, ni la Royauté n'osèrent attenter avec tant d'impudence aux droits imprescriptibles de l'homme.

On veut à tout prix, dut-on pour cela semer les rues de cadavres, empêcher l'homme qui eut le grand courage de signaler à la France le danger juif, de démasquer les hommes du PANAMA qui ont dévalisé la Nation et ceux du Syndicat Dreyfus qui ont tenté de déshonorer l'armée et de vendre notre chère France, on veut l'empêcher d'entrer au Parlement où sa place est pourtant si nécessaire.

Vous déjouerez ces odieuses manœuvres ; vous prouverez aux tyrans qui ont promis à Rothschild de vous réduire par la peur, que vous n'êtes ni des esclaves, ni des parias et que vous entendez, quand même, acclamer l'auteur immortel de la France juive.

Si l'on peut, en torturant et violant les lois attenter à votre liberté et ouvrir toutes grandes sur les vaillants et les forts les portes des cachots de Barberousse, on est impuissant à emprisonner une idée, et l'idée antijuive est dans tous les cerveaux comme elle est dans tous les cœurs.

Pavoisez vos maisons, arborez des cocardes, illuminez le soir !

Qu'aujourd'hui soit un jour d'allégresse au lieu d'être un jour de deuil comme les juifs le voudraient et criez tous avec nous :

VIVE DRUMONT !
VIVE REGIS !
A BAS LES JUIFS !

DRUMONT

Edouard Adolphe Drumont est né à Paris, le 3 mai 1844.

Il montra, dès son enfance, des goûts très prononcés pour l'étude. On pouvait déjà deviner dans ce cerveau à peine formé, le besoin inné du *document*, la passion de l'Histoire analytique.

Drumont connut, dans sa jeunesse les apretés de la lutte pour la vie. Employé d'abord à l'Hôtel-de-Ville, sa nature indépendante et fière ne put supporter plus de deux mois cette vie déprimante et blafarde de l'administration. Il quitta le rond-de-cuir pour se consacrer entièrement à la littérature.

Il collabora, pour ses débuts, à la *Presse Théâtrale*, au *Contemporain*, à la *Chronique Illustrée*, au *Courrier Français*. Quelques articles dans le *Gaulois* et à l'*Officiel*.

Vers 1868 il entra à la *Liberté*, un des rares journaux républicains de l'époque, qu'il abandonna après la guerre pour entrer au *Bien Public*, également républicain, où il collabora de 1871 à 1875.

En 1875, il revint à la *Liberté* qui le conserva jusqu'en 1885.

Pendant qu'il se faisait remarquer dans la Presse par les qualités de son style et la fierté de sa pensée, Drumont écrivait des livres de patientes recherches.

En 1874, il avait fait jouer une féerie au Gymnase : *Je déjeune à midi*, et publié un roman : *Le Dernier des Trimolins*.

Avec *Les Fêtes Nationales de Paris* (1878), *Mon Vieux Paris* (1879), couronné par l'Académie Française, *La mort de Louis XIV*, *Journal de Dangeau* (1880), *Papiers inédits de St-Simon* (1880), il conquit une des premières places dans la littérature contemporaine.

C'est en avril 1886 qu'il fit paraître la *France Juive*. Ce fut un coup de foudre, un sauve-qui-peut général dans le camp d'Israël qui tenait déjà la France sous sa domination. Rothschild lui-même commençait à trembler.

La *France Juive* est la première étape de ce réveil nationaliste qui fera notre Patrie se ressaisir et secouer le joug dégradant du Veau-d'Or. Peu lue aux débuts, elle atteignit cependant en peu de temps 142 éditions.

Ce fut un succès immense. Drumont était entré dans la gloire. Ses deux premiers duels, avec Arthur Meyer et Charles Laurent, le rendirent populaire.

Drumont venait de quitter la *Liberté* pour entrer au *Monde* où il ne fit que passer. Il publia successivement, après la *France Juive* :

La Fin d'un Monde (1888), étude psychologique et sociale ; le *Testament d'un Antisémite* (1889) qui lui valut un duel avec Vanovin, gérant de l'*Intransigeant* ; *Dernière Bataille* (1890) ; le *Secret de Fourmies* (1892), qui fut suivi d'un duel avec Isaac, préfet de l'Aisne. Drumont s'était déjà battu avec Camille Dreyfus alors directeur de la *Nation*.

En 1887 il avait créé, avec Jacques de Biez et Millot, la *Ligue Nationale antisémitique de France*, dont le siège était 48, rue Lepic, et qui forme aujourd'hui une vaste fédération ayant des sections dans toute la France et l'Algérie, sous la délégation générale de Jules Guérin.

Ce fut le 10 avril 1892, que parut le premier numéro de *La Libre Parole*. Grâce à ce vaillant journal, que n'ont pu réduire toutes les coalitions du Talmud et de la Loi française, l'œuvre de Drumont appartient maintenant à la discussion populaire.

Personne n'a oublié le célèbre procès Burdeau, en mai-juin 1892, où le directeur de la *Libre Parole* fut condamné à trois mois de prison, 1,000 francs d'amende et 80 insertions à 1,000 francs l'une. Personne, non plus, n'a oublié les récentes révélations qui ont fait la révision de ce procès devant le Tribunal de la conscience publique.

Qui n'a présentes, à la mémoire, les tragiques péripéties de cette fantasmagorie judiciaire qu'on a appelé le Panama, et où toutes les corruptions parlementaires, judiciaires et gouvernementales, furent dévoilées au public par la plume de Drumont ?

En août 1893, après le meeting retentissant du 7 janvier, au Tivoli Vaux-Hall, avec Morès, et après le banquet de Lyon, du 13 juillet, Drumont était candidat aux élections d'Amiens. Rothschild dépensait un million pour le faire échouer, et tentait même de le faire assassiner, ainsi que l'a déclaré, plus tard, son concurrent, l'anarchiste Leboucher.

Il dut quitter Paris en 1894, pour échapper à la répression de ces mêmes *lois scélérates* que l'on vient d'appliquer à Max Régis. Il profita de son séjour à Bruxelles pour écrire *de l'Or, de la Boue et du Sang*, qu'il fit paraître après son retour d'exil en 1896. En juillet de la même année, il avait un nouveau duel avec Bernard Lazare. Il assistait ensuite, en novembre, au Congrès de Lyon.

L'année suivante, il fait paraître la 2e série de *Mon Vieux Paris*.

Les sentiments que l'ignoble campagne du syndicat Dreyfus a fait éclater dans toute la France, sont une preuve que l'œuvre de Drumont porta ses fruits.

Cet homme, écrivain et penseur fécond, lutteur infatigable, nous arrive entouré du prestige de sa gloire, des travaux de son passé, des sûres et consolantes garanties de l'avenir... et des sbires que Rothschild a peut-être armés pour le frapper.

L'Algérie toute entière va l'acclamer et le défendra, dans un cri unanime de protestation et de triomphe.

J. D.

ECONOMIQUE CUISINE JUIVE

A Gustave Toulquin.

Ier TABLEAU. — *La scène représente la cuisine de Mme Mayer.*

Personnages : Mme Mayer et sa bonne Madeleine

Mme Mayer (les yeux en boule de loto, s'adressant à sa bonne). — Gomment, bedide ganail'e ! fous afez mis engore teux sous té beurre auchourd'hui tans le râcou ! tans un baufre bedide râcou pour douze bersonnes !

La bonne. — Mais, madame, je vous jure qu'il est impossible de...

Mme Mayer (bondissant). — Ce gui est imbossible, matemoiselle, c'est de fous carter plis longtemps tans mon maison.

La bonne sort sans avoir réussi à se faire payer un demi-mois dû.

IIe TABLEAU. — La scène se passe dans la cuisine d'une non-juive, Mme Bongoy. — L'ex-bonne de Mme Mayer est entrée chez Mme Bongoy depuis le matin.

Mm Bongoy. — J'espère, Madeleine, que vous nous avez confectionné un ragoût bien soigné ?

La bonne (d'un air satisfait). — Madame peut être tranquille ! Jamais madame n'aura mangé une cuisine aussi bonne et aussi économique, que celle que Madame mangera ce soir, Madame m'en dira des nouvelles.

Mme Bongoy. — Economique, je ne demande pas ça, pourvu que vos plats soient bons et proprement faits, c'est tout ce qu'on désire, ma pauvre fille.

La bonne (assurée). — On peut faire les

deux, Madame verra qu'on peut faire les deux (elle enlève le couvercle de la casserole et en sort un petit sac)

Mme Bongoy (étonnée). — Mais que faites-vous là, malheureuse !?

La bonne (tranquille). — Ce sont les oignons..., les oignons du ragoût; madame peut les voir, du reste, avant que je les ramasse pour le prochain ragoût que madame me dira de faire...

Mme Bongoy (stupéfaite). — Comment, pour le prochain ragoût !... vous voulez faire resservir ces oignons pour le prochain ragoût ?!...

La bonne (impassible). — Que madame me laisse donc faire, je sais ce qui doit être fait, allez... Chez Mme Mayer, mon ancienne maîtresse, les mêmes oignons servaient pendant trois semaines au moins...

Mme Bongoy (les yeux au ciel)...

La bonne (d'un air convaincu). — Et on en faisait encore une bonne purée après, allez !

Extrait de *Ces Bons Juifs*, de notre ami Raphaël Viau.

LA COLÈRE DE CHLOUMOU

ACCLAMATIONS	CHLOUMOU
⊲ ive Régis Yaïni, ancor cit clamor !	
⊢ ! mma ! Imma ! ji comence trambli la por,	
⊲ oila blous di huit mois qui ti comenci	
⋈ t ci pas fini ? par force ti vo squanti,	
⋉ alor ! malor ! si li jouif trappi la colère,	
⊳ pré ti fir voir ! ti tap'ra sour li dirriere.	
⋈ aspiri tos li grand chif zrailite	
⋓ ochil, Rinach, et chand zalimitte ;	
⋈ nvoyé littre por li consistoir,	
⊂ ard' bian li jouif qui fir pas di pitar,	
⊢ noutile ti fir bocou ricomandation,	
⊂ uir tojor didan por lavi mon pantalon.	

PIERRE MARINARO.

Carnet Mondain

La princesse Esther Achouche reste chez elle tous les lundis soirs : elle habite le pavillon de son hôtel de la rue de la Lyre. Cette superbe résidence lui vient par héritage de son oncle Haïem, prince de Chicheportiche.

De retour à Alger, le marquis et la marquise d'Eliaou Salomon, viennent de rouvrir leur hôtel de la rue Randon. Ils attendent la fin des troubles pour donner ces délicieuses garden-parties qui comptent parmi les plus élégantes réunions de la saison.

Le général d'Abraham Isaac de Boukabza, après quelques jours passés à sa villa de Mustapha, est rentré à Alger. Sa femme, qui a auprès d'elle le comte et la comtesse Mardoché de Lévy Chebat, vient de reprendre ses réceptions de jour de jeudi.

On a fait de la musique, l'autre jour, chez la vicomtesse Habiba Esther de Machetou, en son salon de la rue Bleue.

On a applaudi la maîtresse de la maison qui a fort agréablement chanté ; la comtesse Stora de Lévy Bram, le baron Valensi, et le vicomte Ichoux Hadjadje.

Pour finir, l'on donnait « Mieux vaut douceur » de Pailleron, qui a été enlevé de verve par une charmante jeune fille, la fille de la marquise. Cohen de Solal, par le marquis Boucris, et le vicomte Kaneuf.

Reconnu dans l'assistance : Marquise de Chiche ; Comtesse Aboulker ; Baronne Benhaïm.

Le même jour, réception chez Madame la baronne Fortunée d'Aboucaya.

MARIAGES

On annonce les fiançailles de M. Eassina, fils de l'ancien agent de change et de Madame Temimé, avec Mademoiselle Esther Bolaïche et de Madame Fitoussi.

Le fiancé est un des jeunes gens les plus recherchés et les plus répandus de la société zraélite, doué d'une fort jolie voix, d'un grand talent de chanteur, ses succès dans les salons mondains ne se comptent plus.

La fiancée est nièce de Mardoché de Lévy Valensi, le distingué magistrat.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

DE VIGNY.

RÉNOVATION

A DRUMONT.

Semeur robuste, infatigable, de pensées !...
Le soc de ta charrue a tracé les sillons
Où ton bras a jeté le fumier des millions,
Et sur les plaines, de ton verbe ensemencées,
Rugissent des voix de lions.

Les cœurs sont préparés aux superbes révoltes.
Les Francs, au souffle impétueux de ta fierté,
Régénérés, dans leur nouvelle puberté
Accourent aux labeurs des prochaines récoltes :
Aux moissons de la Liberté !

Roland moderne, aux belles dianes vengeresses,
Ton cuivre a relevé l'injure des affronts.
Nous avons pris l'armure et mis les éperons,
Pour les tragiques épopées enchanteresses,
Où se dressent enfin les fronts.

A ton appel strident les serfs brisent leurs chaînes
Et volent à l'assaut des bastions d'Israël.
Leur geste, justicier, et non pas criminel,
Va passer sur la cime orgueilleuse des chênes,
Et frapper Judas éternel.

C'est le Quatrième-Etat, le Peuple de la rue,
Qui vient exproprier les conquêtes de l'Or,
Le peuple du Travail qui vient refaire encor
Quatre-vingt-neuf, Quatre-vingt-treize, et qui se rue
Sur les Bastilles du Veau-d'Or !

Ce sont ceux de l'usine avec ceux de la glèbe,
Les exploités de tous métiers, de tous états,
Qui vont juger, demain, les nouveaux potentats :
Les Rois de la Finance, aux juges de la Plèbe
Vont payer cher leurs attentats !

Les vagabonds, chassés de l'Histoire et du Monde
Venus sur notre sol libre et hospitalier
Criant famine, sans chemise et sans soulier,
En un siècle ont tari notre terre féconde,
Vidé la grange et le cellier.

Ils ont pris notre Argent, ils ont pris notre gloire ;
Ils nous ont pris les sacrifices du Passé
Sur les mares de sang que le Peuple a versé,
Ils ont bâti leur Bourse ; ils ont dressé la foire
Où la Justice avait passé !

Assez d'insultes et de viols ! assez d'outrages !
L'implacable Destin sonne l'Expiation.
La Misère et le Droit, reprenant leur fonction,
Vont, sous le vent de leur colère et de leurs rages,
Réviser la Révolution.

Citoyens, la Patrie est en danger : Aux armes !
Vous avez vu Dreyfus appeler l'Etranger.
Il faut, devant la République, nous ranger,
Prêts au suprême effort. Il faut, sans peur, sans [larmes,
Sauver la France et la venger !...

Envoi

Une voix a sonné le réveil sur nos têtes.
Des monarques de l'Or, achevant le procès :
Verbe libérateur qui nous mène au succès,
Lorsque tu calmeras les dernières tempêtes,
Nous rendrons la France aux Français.

JACQUES DEFRANCE.

KINA ANTIJUIF ROUCH 11, AVENUE DU FRAIS-VALLON, ALGER

GRAVE NOUVELLE

ZOLA SAUVE PAR LES JUIFS

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de la LIBRE PAROLE la dépêche suivante :

La Cour de Cassation casse arrêt Cour d'Assises Seine dans affaire Zola et ajoute qu'il n'y a pas lieu de renvoyer affaire devant une Cour d'assises, c'est-à-dire que le procès Zola est nul et qu'il est renvoyé indemne. Les juifs ont voulu avoir tout de même le dernier mot. Cet arrêt et l'arrestation de Max sont deux satisfactions que le gouvernement leur donne et le Ministère trouve qu'en insultant la France et l'armée, le delit est beaucoup moins grave que de crier : A bas les juifs ! Zola libre, Max en prison, voilà le bilan des laquais de Rosthchild.

Vive Max ! A bas les juifs et leurs domestiques, et Vive la France ! Et vive l'Armée !

Signé : DEVOS.

CHEMISERIE PERTUS
13, Rue Dumont-d'Urville, ALGER

Chemises sur mesure depuis fr..... **5 50**
Id. flanelles irrétrécissable..... **7 50**
Tissus nouveauté pour chemises d'été, Caleçons, Tricots, Chaussettes et Mouchoirs
Rayon nouveau
Lingerie pour Dames, Trousseaux, Linge de Table

AVIS IMPORTANT

La Maison Française **M. Négrel**, 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**
Confections, Bonneterie, Lingerie

UNION OUVRIERE D'ORAN
J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH
Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED
CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

DEMANDEZ PARTOUT
L'Absinthe Antijuive
PRODUIT ESSENTIELEMENT FRANÇAIS
Défiant toute Concurrence
Agent Général : Algérie et Tunisie
A. GEORGES AINÉ
Avenue de la Gare, 1 — Mustapha-Alger

Cigarettes Antijuives

Avis aux vrais Fumeurs Français ; Demandez des *Cigarettes Antijuives*.
Dépôt général : rue Michelet, 64, Mustapha, Plateau-Saulière.

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT.

Paysant

Après Cythère c'est Judas qui rend hommage à mes services.

PREFECTURE D'ALGER 162
DEPÔT LÉGAL

Première Année, N°3 — 5 centimes — Dimanche 10 Avril 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil. Alger-Mustapha.

Directeur : Max Régis

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, 10 AVRIL 1898.

LÉPINE-LA-TERREUR

L'admirable charge de notre dessinateur Herzig rend bien l'attitude actuelle de ce sergot, qui ne rêve que râfles, passages à tabac, perquisitions arbitraires, descentes de police, charges, etc... et qui est en train de s'acheminer vers une triste célébrité dans le genre de celle d'Isaac de Fourmies. Poussant sa poltronnerie jusqu'à la lâcheté et investi de pouvoirs dont il se sert comme un butor il emploie l'armée et les flics, ses anciens acolytes, pour empêcher toute manifestation hostile à la juiverie. Il pousse son rôle jusqu'à mentir effrontément à son copain Milliard, éclairant ainsi la question juive algérienne d'un jour faux, terne comme son regard de corbin.

Il doit aujourd'hui s'apercevoir que le palais de la place Malakoff n'est en rien identique à la préfecture de police qu'il a lâché, avide d'honneur et d'argent. L'accueil que la vaillante population d'Alger lui fait chaque fois qu'il s'aventure dans la rue, est une preuve de l'amitié qu'on lui octroie. Et, terrorisé de l'arrivée triomphale du stigmatiseur de la *Libre Parole*, il reste maintenant tapi dans son palais, ne donnant parfois signe de vie que par des ordres d'une brutalité révoltante.

Le départ de ce vilain monsieur, s'impose pour le triomphe de notre cause et pour la sécurité coloniale.

A bas les juifs !

A bas Lépine la terreur !

Annibal.

Au temps de leur splendeur

La scène se passait, il y a 2 ans, sur la terrasse du Café Gruber,

Deux youpins se croyant — comme toujours — très élégamment mis et à la dernière mode avec leur plastron rouge auquel est épinglé un faux-col blanc tout fraichement acheté place de Chartres, sont attablés chez Gruber et, selon leur noble habitude, pétris tous deux d'arrogance, causent à très haute voix pour être entendus de leurs voisins.

— Vous en avez fait un bon voyage à Paris.

— Excellent ! Magnifique !

— Vous avez visité la tour Eiffel ?

— La tour Eiffel, l'Opéra, le Moulin-Rouge, la Chambre, etc.... Dans 8 jours j'ai vu tout ce qui était à voir. Je connais mieux Paris après ces 8 jours, qu'un parisien !

— Et la statue d'Henri IV ! Est-elle équestre ou pas équestre ?

— Equestre ! ! ! (ne comprenant pas le sens de ce mot, allongeant le bras droit et faisant tourner la main droite à la mode juive).

— Elle n'est pas tout-à-fait équestre, si vous voulez, mais enfin elle est équestre.

. . . . . .

Un Consommateur.

Chair Youpine

Chanson Réaliste

Imitée de la chanson réaliste "Fille d'ouvrier"

Les juifs et le chef de la Rousse,
Un beau matin,
S'embarqueront avec leur frousse :
Chair à Catin.
Sur de grands bateaux à soupape
Tous entassés,
Alors, ils baisseront leur cape,
Chair à fossés.

Kanoui et toute la horde
Des juifs d'Alger,
Passeront, certes, à la corde,
Chair à danger.
Et pour hâter notre vengeance,
Avec valeur,
Nous détruirons toute l'engeance ;
Chair à voleur.

Las du joug et de l'esclavage
Des gouvernants,
Qui nous malmènent avec rage ;
Chair à manants.
Mais aujoud'hui la coupe est pleine,
Pleine de fiel.
Assez de matière à gangrène :
Chair d'Israël.

Lorsque la France ouvrit ses portes,
A ces youpins
Dégoutants comme des cloportes
Chair à corbins,
Ce fût un acte de démence
Des députés.
Possèdant beaucoup d'influence
Chair à traités

COMMYS-R.

UNE BONNE ACTION

Notre ami Pradelle renonce à poser sa candidature à la députation dans la première circonscription d'Alger.

Nous, qui connaissons bien le sympathique maire de Mustapha et qui l'avons jugé avec une impartialité plutôt sévère, n'attendions pas moins de son esprit de discipline et de son dévouement à la noble cause de l'antisémitisme et de l'Algérie.

M. Pradelle, qui était allé à Paris offrir à M. Drumont l'hommage de son respect et l'assurance de son profond attachement, vient de donner à son *cher Maître* une nouvelle preuve de son désintéressement et de son admiration.

Je ne saurais, pour ma part, trop le féliciter de cette *bonne* action.

J. D.

Le mètre du jeune Lévy

Au docteur Edgard Abeille.

La scène représente la boutique du père Lévy, tenancier d'un déballage.

A la devanture, des pièces d'étoffes de fabrication allemande sont étalées de façon affriolante.

Sur le trottoir, appuyé à la devanture, Lévy père lit le dernier numéro des *Archives israélites* à Lévy fils qui joue négligemment avec un mètre en fer, consciencieusement rogné de cinq centimètres.

Il fait une chaleur torride.

Il est midi moins le quart.

Le père Lévy (lisant). — « Te nompreux Israélites hapitant Preslau, ont été infités par la bolice à s'abzender té cette fille, bendant le séchour que le tsar y vait. » (S'interrompant). — Tuchurs les berségutions. Ah ! mon Tié ! mon Tié ! il n'y a engore gue le Vranze, bour vaire dranguillement du gommerce !

Le jeune Lévy (qui n'écoute pas) chantant à mi-voix *la Boiteuse*, avec un léger accent tudesque :

Il faut la foire le long de la riflère,
Poitant par téfant, poitant par derrière
Sa champe troite qui...

Le père Lévy (furieux de voir que son fils ne l'écoute pas). — Tis tonc, Isaac ! si tu foulais bas chanter la Poiteuze ; guand che vais mon lecdure !

Le fils Lévy (faisant toujours tourbillonner son mètre en fer). — Mais j'égoute, baba, j'égoute, gué ché té tis.

Le père Lévy (lâchant les *Archives*, pour lire un journal industriel). — « Bentant les crandes ghaleurs, un phénomène drès gonnu se brotuit chournellement ; dous les opchets en fer s'allonchent t'une façon surbrenande. En hifer, l'evet gontraire se broduit, en raison tu revroitissement de la dembérature. » (Hurlant). — Isaac ! Isaac !

Le jeune Lévy (saisi). — Gu'est-gue tu feux !

Le père Lévy (Vociférant). — Tescend fite don mèdre en fer à la cafe, Isaac ! il n'aurait qu'à alloncher sur le goup de midi... au pon moment du fente !...

Le fils Lévy se précipite à la cave, et plonge avec frénésie son mètre dans un seau d'eau glacée.

Tu peux cracher sur mon figure

A Jean Gascogne.

A l'occasion de sa troisième heureuse faillite, M. Mardochée, notable commerçant du quartier Saint-Gervais, a réuni ses meilleurs amis, les Bloch, les Treyfous, les Isaac, etc. On est au milieu du repas, et la gaité la plus franche règne parmi les convives.

Mme Mardochée. — Engore un bedid beu ganard, matame Plum, un bedide guisse simblement ?

Mme Blum. — Ché fus remercie beaucu, matame Martochée, ch'en beu plis di tout, mon baufre fentre il était bleine, gomme le macazin de mossié Martochée.

M. Mardochée (continuant une conversation avec M. Blum). — ...Alors, guand les gréanciers ils sont fénus dans mon pureau, chai bris mon tête à boignée et ché me zuis mis à grier : « Ché zuis perdi ! Ché zuis téshonoré ! mes pons mossiés ; témain matin, mon baufre cerfelle il aura six drous té palle... » (Il lance un énorme jet de salive sous la table).

Mme Isaac (faisant des signes à son fils, le jeune Josué, qui fait un bruit abominable avec son assiette). — Chossué ! Chossué ! feux-tu finir, filain carnement !

Le petit Josué. — Ché feux bas resder à godé té mossié Mardochée, na !

Mme Isaac (les yeux hors la tête). — Bourgoi gué tu feux bas resder brès de ce bon mossié Martochée, bolisson ?

Le petit Josué. — Il grache tuchurs sur mes bieds, na !

M. Mardochée (qui n'a rien entendu, continue à s'entretenir avec M. Blum). — .. quinze churs abrès, ch'afais arranché mon bedide affaire et, maintenant, mon maison il est au nom de mon femme (Il crache de nouveau).

Le petit Josué (hurlant). — Ché feux m'en aller ! ché feux m'en aller ! mossié Martoché il fient engore de gracher sur mon gulotte ! hou ! hou ! hou !

M. Mardochée (dans le feu de ses explications, continuant à ne pas faire attention aux cris du petit Josué. — ...et tans teux ans, mossié Plum, che serai le plus crand marchand en cros dé Baris, bour le fente des tissus dé Milhouse (Il crache avec plus de force que jamais, cette fois sur la manche du petit Josué)

Mme Isaac (se précipitant sur son fils qui ouvre déjà un bec de pélican, et tout bas à son oreille)...Tis rien, tis rien, mon bédid Chossué, témain ton bab il toit lui embrunter beaucu dé l'archent à mossié Martochée.

Le petit Josué (rasséréné, mais encore méfiant). — Beaucu dé l'archent ?

Mme Isaac (persuasive). — Voui, ma cholie pichedde ghérie ! Voui le bedid gœur aimé à sa maman !

Le petit Josué (se tournant vers Mardochée). — Tis tonc, Mardochée.

M. Mardochée (surpris). — Quoi tonc, mon envant ?

Le petit Josué (gracieux). — Tu sais, mossié Martochée, tu beux gracher sur mon figure, si tu feux !

---

affitte — orinaud
M sson — Bid ine
Mori aud — Féli Réjou
Ras eil
Max Rég is — steil
Re ou — De france
H golin — Louis Ré is
Louis Rég s — Laff tte
De rance — Ma son
M x Régis
Paul idaine
M sson
Jacques efrance — Ra teil
Max égis
golin — Fernand affitte
Eugéne asson — Louis R gis
Félix Réj u — udrau
Mori aud — Ré ou
Ras eil — H golin
Mor naud
De rance
Daniel aurin

Pierre MARINARO.

La conversion du Capitaine

La frousse ne se traduit pas chez tous les juifs de la même manière.

Tandis que les uns liquident à la hâte leurs marchandises de pacotille, les autres prennent subrepticement le bateau.

Un des effets les plus inattendus et les plus amusants de ce trac intense, auquel sont en proie tous les youpins depuis les derniers évènements, est assurément celui qu'il vient de produire chez un sémite des plus choyés de la société Algéroise. Cet innocent officier (car il ne s'agit de rien moins que d'un traineur de sabre et trois lisières d'or s'alignent déjà autour de son képi) s'avisa, comme d'une chose extrémement ingénieuse, pour échapper au sort dont se sentent menacés tous les descendants de Sem, et de se faire donner le baptême.

En dépit des suites que pouvait avoir pour sa santé l'aspersion, en cette saison, de son crâne quelque peu déjà dénudé, il alla dans une église et il inclina courageusement son front sur les *fonts* baptismaux, les seuls que la finance juive, n'a pas encore mis en action et livrés aux formidables appétits des maitres de la Bourse. Puis il regagna le trottoir, léger et tout souriant, comme un juif qui aurait trouvé le secret de faire de l'or.

Il est probable que ce youtre exquis ne rirait pas d'aussi bon cœur, si dans un dernier et décisif élan, le bon peuple d'Algérie se mettrait à vouloir sérieusement réclamer des comptes à Israël. Il apprendrait à ses dépens que ce n'est pas en exhibant un acte de baptême, en si bonne et due forme qu'il soit, que les juifs se trouveront à l'abri des colères légitimement soulevés par leurs louches procédés et leurs ignobles agissements.

La religion n'a rien à faire dans nos querelles, et s'il est banal de le constater, il est tout au moins fort divertissant de voir un juif, et non le moins intelligent, se méprendre à ce point sur les motifs de notre haine.

Je crains donc bien pour vous, Monsieur le capitaine, que votre tardive conversion ne soit prise au sérieux par personne, et qu'elle n'ait d'autre résultat que de fournir un aliment des plus joyeux à la chronique des salons. qui, depuis quelque temps, manquait un peu de gaité.

H.

Observations Météoryoupine

HIER

Légère dépression sur l'occiput de Jacob Granet.

AUJOURD'HUI

Une consultation a eu lieu place Malakoff sous la présidence du docteur Bacrouf, assisté de Rarbouo à l'effet de désigner le jour auquel il pourra être fait un examen de l'état mental très affaibli du gouverneur.

TEMP:

Rue Randon, frousse + 102.

TEMPS PROBABLE

De fortes dépressions sont signalées par le sémaphore de la Bouzaréah comme devant s'abattre sur les quartiers de youpinville.

REMARQUES PARTICULIÈRES

Une épidémie de youtrons morts-nés s'est déclarée rue de la Lyre le lendemain de l'arrivée de Drumont. Hovel reste très perplexe à ce sujet et va, paraît-il s'entendre avec Lépine pour établir des cordons sanitaires...

25 suicides juifs ont été enregistrés cette semaine; des prières rabbiniques seront faites demain à la synagogue pour le repos de ces victimes.

CHEMISERIE PERTUS
13, Rue Dumont-d'Urville, ALGER

Chemises sur mesure depuis fr..... **5 50**
Id. flanelles irrétrécissable..... **7 50**
Tissus nouveauté pour chemises d'été, Caleçons, Tricots, Chaussettes et Mouchoirs
Rayon nouveau
Lingerie pour Dames, Trousseaux, Linge de Table

AVIS IMPORTANT

La Maison Française **M. Négrel,** 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**
Confections, Bonneterie, Lingerie

A L'HABIT ROUGE
Isidore AUVARD, Aîné
TAILLEUR POUR CIVILS & MILITAIRES
Rue Dumont-d'Urville, 2. - Alger

KINA ANTIJUIF **ROUCH** 11, AVENUE DU FRAIS-VALLON, ALGER

UNION OUVRIERE D'ORAN
J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH
Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED
CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

DEMANDEZ PARTOUT
L'Absinthe Antijuive
PRODUIT ESSENTIELEMENT FRANÇAIS
Défiant toute Concurrence
Agent Général : Vlgérie et Tunisie
A. GEORGES Aîné
Avenue de la Gare, 1 — Mustapha-Alger

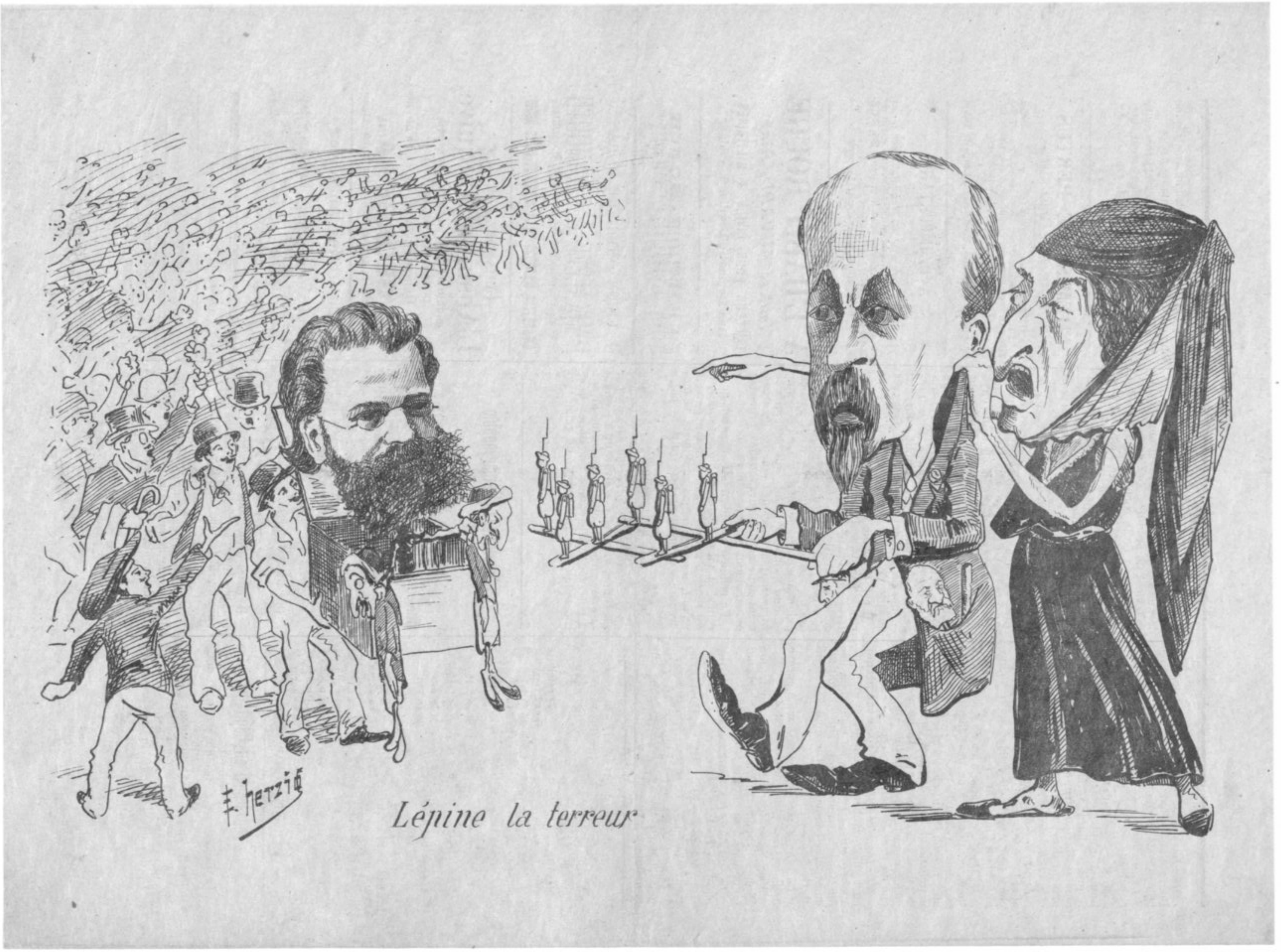
Cigarettes Antijuives

Avis aux vrais Fumeurs Français : Demandez des *Cigarettes Antijuives.*
Dépôt général : rue Michelet, 64, Mustapha, Plateau-Saulière.

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT.



Lépine la terreur

Première Année, N° 4 — 5 centimes — Dimanche 17 Avril 1898

L'Algérie aux Français — *A la porte les Juifs*

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil. Alger-Mustapha.

Directeur : Max Régis

Le Juif électeur.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LA CULOTTE DU PETIT JONAS

A Paul Flouret.

Mme Schoulhayem est en train de déshabiller son bébé, jeune Hébreu de sept ans qui répond au nom de Jonas.

Mme Schoulhayem (sévère.) — Tis tonc, Chonas, tu as bas vini té rémuer toi chambe, guand je redire ton gulotte ?

Le jeune Jonas (grincheux). — Ché veux bas retirer mon gulotte, na !

Mme Schouthogem (élevant la voix). — Bourgoi gué tu feux bas le redirer ton gulotte, méchant camin ?

Le jeune Jonas (beuglant). — Hou ! hou ! hou ! ché feux bas ! ché feux ba a a... Hou ! hou ! hou !...

Mme Schoulhayem (furieuse) — Ah ! tu feux pas m'opéir, bolizon, filain carnement ! (Elle lui retire son pantalon de force).

Des poches de « l'inexpressible » tombent cinquante centimes en gros sous.

Mme Schoulhayem (sévèrement soupçonneuse). — Ah ! mossié Chonas ! fous ganez chez té l'archent maindénant, mossié Chonas ! té l'archent gué fus afez sans dute bris tans le gaisse de fôtre baba, mossié Chonas ! ?

Le jeune Jonas (bondissant). — C'est bas frai, mamam Schoulhayem, c'est bas frai. C'est en glasse au bedit Bongoy, mamam Schoulhayem, gue ch'ai folé ces tix sous lè, ce matin. Hou ! hou ! hou !

Mme Schoulhayem (inquiète). Tis donc, mon betit Chonas, il ta bas fu lui foler ses tix sous le petit Bongoy ?

Le jeune Jonas (avec orgueil). — Oh ! maman !

Mme Schoulhayem (tendrement). — Mais alors, camin atoré, bourguoi gué tu foulais goucher afec ton gulotte ?

Le jeune Jonas (après un moment d'hésitation). — Ché fas te tire, ma bedide mamam ghérie... ch'afais beur gué témain matin, en vouillant dans mon boche gomme t'hapitude... mon baba Schoulhayem il me gippe...

Mme Schoulhayem (l'embrassant avec frénésie). — Oh ! la bedide ganaille aimée : gomme il gonnait pien son baba ! ! ! Allons, mon mignon, fais maintenant ton bédide brière, afant té vaire ton toto...

Le jeune Jonas (récitant). — Tié d'Abraham et te Jacob, ché fous témante bas tous les piens de la derre ; médez-moi zeulement tuchurs à godé tés mossiés qui ont beaucu té l'archent...

LES BLEUETS

Fleurs des champs, fleurs du soleil, fleurs de la Liberté !

L'homme rustre hâlé, rude fils de la Terre, bras nus et poitrine au vent, courbé sur la charrue, trace le sillon droit et profond. Et les mottes fumantes, que régénerent sa forte sueur et le grand souffle du matin, tressaillent à l'espoir des prochaines semailles.

Dans l'aurore, qui projette, là-bas, derrière la colline bleue, les faisceaux lumineux de ses cadmiums sanglants, rayés de tendres vermeses, le semeur apparait. Et les choses attentives le regardent passer, dans sa robuste grandeur, lorsque son geste large et symbolique jette dans le sillon le grain de l'Avenir.

L'harmonieux silence de la plaine en travail, épand dans l'atmosphère et sur les premières nappes d'émeraudes la solennelle simplicité de son éloquence.

L'averse a détrempé le sol ; les troublants parfums des sèves nouvelles montent dans l'air humide. Le passant suspend un instant sur la route le choc étouffé de ses pas, et se recueille...

Maintenant, les chauds midis ont doré les vagues des blés mûrs. Moissonneuses et moissonneurs s'avancent aux récoltes nouvelles qu'espère le Monde.

Et le Ciel a béni ces récoltes, car sur leurs ondes mouvantes et blondes surnagent, de ci de là, quelques jolies gouttes d'azur.

Ce sont les bleuets.

Les bleuets, fleurs du sillon, qui poussent avec l'épi, jetés, du même geste, fécondé de la même sueur comme une intime et douce joie voile toujours et caresse, de sa note réconfortante et gaie, la tristesse et la douleur de l'effort.

Les bleuets, fleurs de la Lumière, qui piquent sur la plaine en relevailles des petites taches d'éther, disant ainsi que la Justice et la Vérité demeurent dans la paix des champs, sur la peine du laboureur.

Les bleuets, fleurs de la Liberté ! La Liberté qui germe et lève du même sillon, et que le paysan récolte et gagne avec son pain !

La Liberté, qui sent l'amour et qui fleure le bonheur, et que les jeunes filles épinglent à leur corsage ouvert.

J'ai connu, au village, une belle et forte moissonneuse de seize ans, qui s'appelait Rose. Son galant, un gars de vingt ans, robuste et courageux, partit un jour pour la frontière que les Teutons avaient foulée. Rose l'accompagna, seule sur la grand'route blanche, et lui fit un bouquet de quelques bleuets cueillis au bord du talus où mouraient les épis. Quand il eut disparu à l'horizon, elle se retourna, le cœur serré.

Elle ne reçut jamais une lettre.

Le gars ne revient plus... Il dût mourir pour la Patrie...

Bleuets, fleurs du souvenir.... et fleurs d'espérance !

Jacques DEFRANCE.

CHOSES ET AUTRES

A la sortie du Consistoire, qui venait de procéder à l'élection du grand rabbin de France, nous avons entendu conter l'histoire suivante :

Un juif avare s'arrête devant l'étal d'un boucher :

— Est-elle bonne, votre viande, fait-il ?

— Exquise, tendre et savoureuse comme du beurre.

— Je prendai dn beurre alors, répond l'homme, et il s'en va chez le marchand.

— Comment est votre beurre ?

— Jaune et parfumé comme de l'huile.

— Ah ! mais c'est de l'huile qu'il me faut, alors.

Et un instant après, se trouvant devant les jarres :

— Cette huile ?

— Claire et limpide comme de l'eau.

— Je prendrai de l'eau, puisqu'il en est ainsi, conclut l'avare.

UNE BONNE CHANSON

Un de nos amis nous invite à ressusciter la chanson qu'on va lire, qui eut tant de succès il y a dix ou douze ans, et dont l'auteur est un officier du 2me zouaves :

Air : *En Revenant de la Revue*

REFRAIN :

Quand un youdi,
Au ventre rebondi,
Va s' balader l' samedi,
Ça me renverse.
Je m'dis ce comme ça :
Comment ce maraud'là
A-t-il pu a planter là
Sa boutique gommerce.

I

C'est moi l' plus juif du Consistoire,
On m'a appelle le pèr' Abraham,
Ma p'tit' famille fait tout' ma gloire,
Quand j' la promèn' su' l' macadam,
Après avoir fermé boutique,
Fiers d'avoir roulé la pratique,
En chœur nous sortons du ghetto,
En caressant chaque douro.

Isaac pour café,
Vend du gland torréfié,
Rachel pour doubler ses appas,
Vous met du coton dans ses bas,
Moi, d'un air innocent,
J'prête à trois cent pour cent,
Jacob, le plus p'tit d' tous,
Vend des allumettes pour deux sous.

II

Mais ce qui m' remplit de tristesse,
C'est qu'Aaron, mon fils aîné,
Mon orgueil, l'soutien d'ma vieillesse,
Pour vingt-huit jours est caserné ;
Pendant qu'il va faire l'exercice,
Je m' demande ons' qu'est l' bénéfice,
Je n'gagne plus rien, c'est ennuyeux :
Qu'avez-vous fait, mossieu Crémieux ?

Lui qui d' vient tout transi
Dès qu'il voit un fusil,
Son fusil lui tomb'ra des mains,
Son sac va lui casser les reins ;
Il n'gagn'ra p'us qu'un sou,
En travaillant comm' tout,
Et s'il manque à l'appel,
Protège-le, Dieu d'Israël.

III

Quand viendra l' jour de la bataille,
Les juifs ne s' ront pas les derniers,
Mais, pour éviter la mitraille,
Nous nous ferons tous cantiniers ;
Comm' ça y a peu d' chance qu'on étienne,
Et puis, on ramass' tout c' qui traîne,
Sans compter l' métier de Judas,
Mais trent' deniers, ça ne suffit pas !

Aaron tout transi,
Ira vend' son fusil.
Rachel profit'ra d'ses appas
Pour mettr' des douros dans ses bas,
Isaac sans remords,
Ira fouiller les morts,
Jacob le plus p'tit d'tous,
Chip'ra les sous des tourlourous.

(1) Un

LE CANAPÉ

SAYNÈTE DE SALON

La scène se passe chez M. Jérusalem, un excellent serviteur de Jéhovah, marchand de choses diverses et malpropres, telles que vieux objets d'art — fabriqués la semaine dernière — meubles neufs — ayant passé vingt fois à la salle Drouot — et autres menues denrées.

Il y a boutique et arrière-boutique.

L'arrière-boutique est meublée sommairement.

Cependant, il y a un canapé...

Vieux, sale et laid, épouvantable et invendable rossignol ;

Dont jamais aucun acheteur n'a voulu.

C'est pourquoi Jérusalem l'a gardé.

Madame Jérusalem l'utilise... Elle s'appelle Sarah.

Elle est très brune, dans les trente huit ans, dodue, œil de velours.

SCÈNE PREMIÈRE (1)

(Dans l'arrière-boutique)

Sara — Martin - Le Canapé, puis **Jérusalem**

Sarah. — Ho !

Martin. — Ho !

Le canapé. — Dring ! Dring !

(La porte s'ouvre apparait Jérusalem).

Sarah. — Ho !

Martin. — Ho !

Le canapé. — Driiiiing !

Jérusalem. — Misérable !

(Il décroche un yatagan de la grande fabrique des Batignolles et fait mine de se ruer sur les coupables).

Sarah. — Oui, tue-le !

Jérusalem. — Je le veux !... Infâme !...

Sarah. — Oui, infâme : trois fois infâme !

Martin. — Oh ! trois fois !...

Sarah. — Taisez-vous ! Jérusalem, faites-le taire !... je répète, infâme ! car cet homme affirmait... que les ressorts n'étaient pas en cuivre...

Jérusalem, ahuri, mais répétant de confiance. — Il a dit qu'ils n'étaient pas en cuivre...

Sarah. — Non, monsieur avait l'audace... le toupet d'affirmer qu'ils étaient en zinc...

Martin. — J'ai dit... moi... que...

Sarah. — Oui ! vous niez, maintenant qu'il est là... qu'il peut venger l'insulte... Mais ne vai-je pas prouvé qu'ils rebondissaient.

Martin — Quoi ?... Qui ?...

Sarah. — Les ressorts du canapé... *(à Jérusalem)* Figurez-vous, mon ami, que monsieur entre dans la boutique et me demande si je n'ai pas un canapé à lui vendre... Je lui réponds : — Un superbe, monsieur, et très bon marché. Il demande à voir : je l'amène ici... je montre ce superbe, cet admirable canapé... et Monsieur me dit : — Combien ? — Cinquante francs ! — Oui, si les ressorts sont en cuivre ! — Ils sont en cuivre ! — Je ne le crois pas !.... Alors discussion... C'est alors, mon ami, que vous êtes arrivé... alors que je lui démontrais...

Jérusalem, saisi par le démon du commerce. — Et non seulement ils sont en cuivre,... mais il est rembourré de crin... de crin n° 1 — extra ! superfin !

Martin. — Bon ! cuivre... crin !

Jérusalem. — Et madame vous a dit cinquante francs ! naïve enfant !... C'est cent francs... pas un sou de moins !...

Martin. — Cent francs !....

Jérusalem. — Mais, monsieur, vous ne l'avez pas regardé !... (il le palpe, le gratte de ses ongles) et recouvert de vieille soie... un peu défraichie... mais admirable pour la teinture.

(1) Un peu leste. Prière de fermer à demi les yeux.

Martin, conciliant. — Si j'étais sûr que ce fût du cuivre !

Sarah, hautaine. — Vous en doutez, monsieur!

Jérusalem, sautant sur le canapé et y pesant de tout son poids — Pas du cuivre ! ça !...

Le canapé. — Dring ? Dring !

Martin. — Il est détraqué !...

Jérusalem, l'œil un peu sévère. — On l'aura surmené !... Mais avec une bonne réparation !... francs !...

Martin, conciliant. - Passez-moi ça à soixante

Jérusalem, s'arrachant les cheveux. — Mais il me coûte quatre-vingt-quinze francs à moi !.. Oui Monsieur, je gagne une pauvre pièce de cinq francs !... nous ne pouvons pourtant pas mourir de faim !...

Sarah. — Un canapé qui durera cent ans !... toujours ! toujours !

Martin. — Oui, un canapé-crampon. Ça ne fait rien, c'est raide.

Jérusalem. — Vous ne trouverez pas une si bonne occasion.

Martin, regardant Sarah du coin de l'œil. — Croyez-vous ?

Jérusalem. — Où faut-il envoyer le canapé à monsieur ?

Martin. — Chez moi, rue Trévise, 173.

Jérusalem. — Bien entendu, vous paierez le commissionnaire...

Martin. — Je paierai le...

Jérusalem. — Et vous donnerez bien quelque chose comme épingle à madame Jérusalem...

Martin, exaspéré. — Voulez-vous ma culotte ?...

Sarah, boudeuse. — Oh ! monsieur !

Martin, jetant un billet sur le canapé. — Ah ! oui, il en a... du ressort...

(Il s'en va furieux).

SCÈNE II

M. et Madame Jérusalem, seuls.

Sarah, un peu embarrassée. — L'affaire est bonne... (voyant Jérusalem, lui prend son chapeau et se dispose à sortir) où allez-vous mon ami ?...

Jérusalem, tragique. — A l'hôtel des ventes... pour en racheter un autre.

Rideau

Anatole COUIC.

Demandez partout et à l'imprimerie de l'*Antijuif*

Les 15 jours d'un prisonnier

Prix: **10 Centimes**

L'Auteur cher aux algérois, a su, dans une note émue, retracer les angoisses ressenties entre les sombres murs d'une prison, angoisses mitigées par le courage que pouvaient seuls donner au pseudo coupable, le sentiment du devoir accompli et le dédain d'outrages ignobles auréolant le front de la victime, autant qu'ils marquaient ses persécuteurs du sceau de l'infamie.

ALGÉROISE

BOISSON HYGIÉNIQUE FUSTEURISÉE

Reconstituante, Apéritive, Digestive, Tonique, Gazeuse

ET RECONSTITUANTE

En Vente dans tous les Cafés

Fabrique de E. MARCELIS et Cie

Hussein-Dey (Alger)

AVIS

Nous recommandons a tous nos amis notre dessinateur Herzig dont les charges sont tant appréciées, pour travaux de luxe etc., etc.

CHEMISERIE PERTUS

13, Rue Dumont-d'Urville, ALGER

Chemises sur mesure depuis fr..... **5 50**

Id. flanelles irrétrécissable..... **7 50**

Tissus nouveauté pour chemises d'été, Caleçons, Tricots, Chaussettes et Mouchoirs

Rayon nouveau

Lingerie pour Dames, Trousseaux, Linge de Table

AVIS IMPORTANT

La Maison Française **M. Négrel,** 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**

Confections, Bonneterie, Lingerie

A L'HABIT ROUGE

Isidore AUVARD, Aîné

TAILLEUR POUR CIVILS & MILITAIRES

Rue Dumont-d'Urville, 2. - Alger

KINA ANTIJUIF ROUCH

11, AVENUE DU FRAIS-VALLON, ALGER

UNION OUVRIERE D'ORAN

J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH

Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED

CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

DEMANDEZ PARTOUT

L'Absinthe Antijuive

PRODUIT ESSENTIELEMENT FRANÇAIS

Défiant toute Concurrence

Agent Général : Vlgérie et Tunisie

A. GEORGES AINÉ

Avenue de la Gare, 1 — Mustapha-Alger

Cigarettes Antijuives

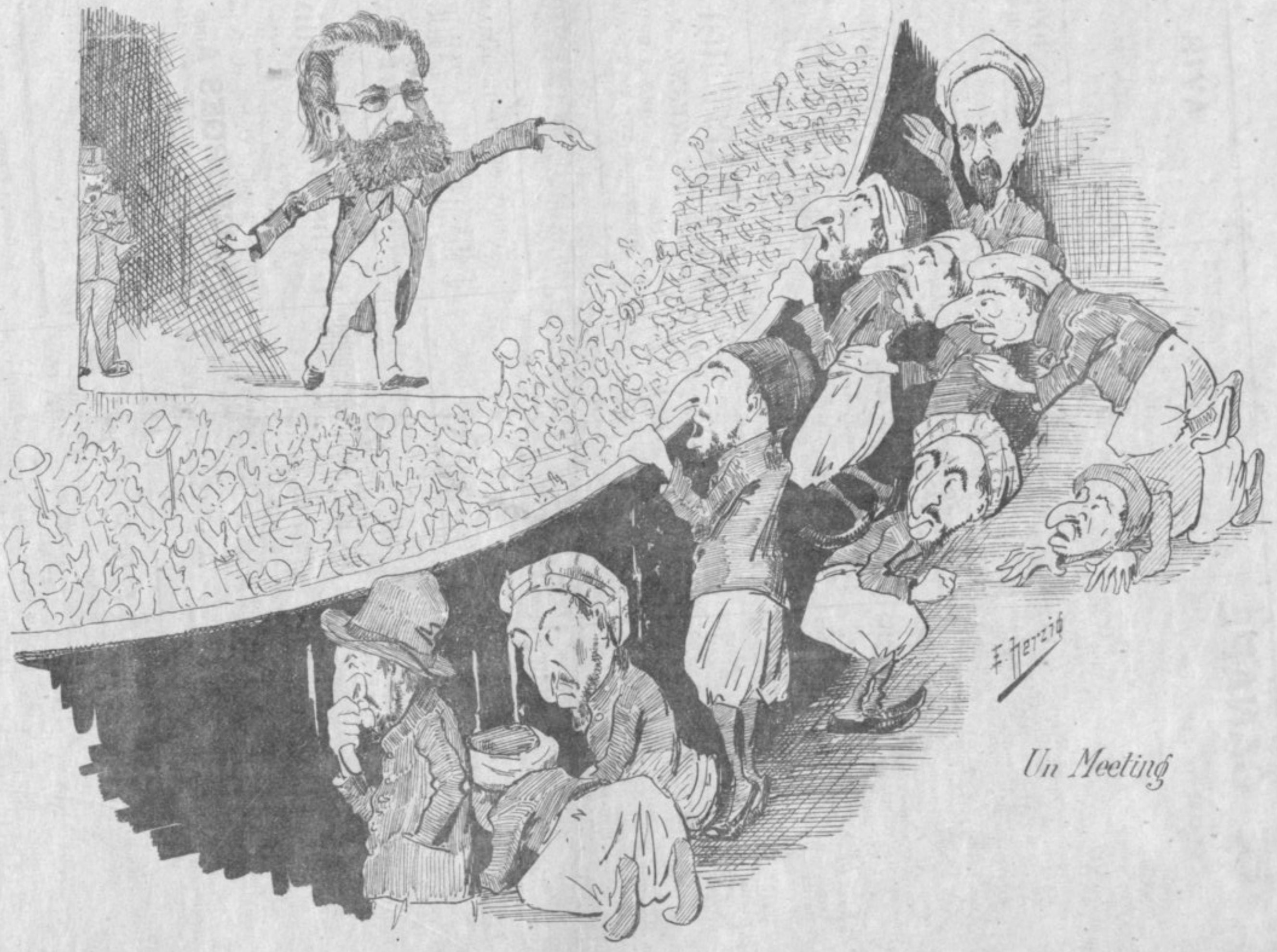
Avis aux vrais Fumeurs Français : Demandez des *Cigarettes Antijuives.*

Dépôt général : rue Michelet, 64, Mustapha, Plateau-Saulière.

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT.



Un Meeting

PREFECTURE D'ALGER
DEPÔT LÉGAL

Première Année, N°5 — 5 centimes — Dimanche 24 Avril 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil. Alger-Mustapha.

Directeur : Max Régis

Anarchiste Cachir.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 24 AVRIL 1898

RÉVEIL

Tant qu'une belle idée fait encore vibrer les cœurs, tressaillir les cerveaux et se tendre les muscles, on a le droit de regarder l'Avenir avec confiance et d'espérer de grandes choses dans les destinées d'un peuple.

Il a été des heures attristantes où l'on doutait de son pays, où l'on doutait de l'Humanité, où l'on doutait de la Justice et de la Liberté tout en les défendant, où l'on doutait de son Rêve, de son Idéal, de soi-même, de tout...

La France, terre des libres élans et des nobles visions, sol des semences généreuses et des glorieuses émancipations, la France des épiphanies et des révoltes se prostituait au rut immonde du Veau d'Or.

Et l'on disait dans les bachiques rapsodies d'outre monts et d'outre-mer, on disait : « La Gaule a parcouru son cycle ! Les ardentes libérations et les amours fleuries sont mortes ! Le verbe rédempteur est muselé ! ».

Cependant, un souffle a parcouru les fibres de nos êtres. Des frissons d'espérance et d'audace ont dressé les esprits et relevé les bras. Et nos cœurs ont bondi d'enthousiasme et d'allégresse !

C'est qu'une belle Idée, là-haut, dans l'azur éclatant des lumières chantantes, nous montre la Victoire à l'horizon prochain.

C'est qu'un peuple rajeuni et reconstitué au soleil régénérateur du septentrion d'Afrique, a retrouvé sa parole superbe, sa fière allure et son geste qu'ennoblit l'ascension des sèves nouvelles.

C'est que la jeunesse, enfin, marche à la délivrance de ses traditions asservies et de ses gloires souillées.

La France n'est pas morte ! La France se relève pour la conquête de son Passé, pour le triomphe de son Avenir.

C'est le Réveil !...

Jacques D.

La Veille et le Lendemain

LA VEILLE

Chez le juif B....

B... — Vous allez poser les affiches, n'est-ce pas, vous les mettrez aux endroits les plus fréquentés. Vous choisirez le moment où les sergents de ville sont seuls à faire la police. Ils ont reçu des instructions, vous n'aurez rien à craindre. Rothschild m'a envoyé une dépêche m'informant qu'il avait donné des ordres à Alger. Cela veut tout dire. Vous commencerez donc entre deux et trois heures du matin. Allez !

A propos, on a coutume de dire que les juifs marchandent, mais vous verrez que nous ne lésinerons pas.

Les colleurs. — Très bien ! Seulement, vous avouerez avec nous que cela ne sera pas commode. Guérin va faire la police lui-même, et ce gaillard ne nous aime pas. Nous l'avons vu à l'œuvre. Enfin, avec la protection du gouvernement et une augmentation de salaire, nous marcherons.

B... — La protection du gouvernement vous est acquise. Quant à notre bourse, elle vous est ouverte. Marchez, nous comptons sur vous.

Les colleurs. — C'est entendu. (Ils se retirent.)

B... (seul, se frottant les mains). — Demain, les murs d'Alger seront couverts de placards. Quelle tête va faire Drumont ?...

LE LENDEMAIN

Même décor. — B... est taciturne.

Les colleurs, entrant. — Impossible de placarder une affiche ; nous avons été traqués toute la journée et toute la nuit. Quelques-uns de nos camarades ont été malmenés. La besogne est impossible. Nous ne croyions pas tomber au milieu d'une population pareille. Nous sortons du télégraphe, nous avons avisé le patron, nous rentrons en France.

B... — Attendez au moins jusqu'à demain, vous ferez une tentative cette nuit.

Les colleurs. — Ah ! non, par exemple, si vous vous figurez que nous allons nous faire écharper pour quelques pièces de cent sous que nous donne Rothschild, non alors ! Nous partons par le courrier. Débrouillez-vous... (Ils sortent.)

B... — Nous avions cru qu'avec de l'or nous ferions la loi. Je t'enfiche... On a beau dire et beau faire, quand le peuple s'en mêle, adieu l'or et ceux qui le possèdent ! Heureusement qu'un nouveau convoi est attendu... Il est malin quand même ce Rothschild, et puis il est si riche..!

SFAX.

L'Yopin i l'Franci

Imitée de " Le Renard et la Cigogne "

On yopin qui voli fir la fite,
(On zor di sem'di zi crois,
Zi si pas zuste ma foi ;)
On d'si z'amis, à bolloti, invite,
Vos pensi si l'aut iti i itonni,
Basqui vos savi chi li yodis,
Dipouis li z'hommes zosqu'au gosses,
Cit tos di sales rosses.
L'zor convinu, l'hor i soni an cloci di villaze,
I s'amine por l'bollotaze.
La primi soze qui oi quandi s'amine,
Cit on manzi tot à fi à la yopine :
On plat di loubia, vic d'la galitte,
D'la vace enrazi d'on bochi z'raïlitte ;
Pas on morceau di pain,
Pas on gotte di vin,
Por boisson on botille d'eau,
Por assisonnement on po di tayots.
« Mon dio ! qui son pensi, d'on endizistion,
Auzord'hui zi crois pas morir :
Mi fites qu'avant mon dirni sopir,
Zi lui rende son tor di coyon ! »
Apris cit ripas, osqui li poles
I brillit par lor absence.
I blagui tos li deux en silence,
En fomant di cigarittes crioles :
(Cit marque tot à fi zuif,
A la troisième cigaritte, i vos rend possif).
Tot à cop, l'inviti i blague comme apris :
« Mon cir Yosif, di ton bollotaze, z'ti rimircie :
Mi ci s'mine z'va fire mi z'apprits
I vient cit moi londi. Zi son pensi,
Zi crois, i zi suis mitue sor,
Qui pendant do nuits i do zors,
Zosqu'au code, li doigt vos vos lie'rit
D'ça qu'vos bellot'ri. »
La prouposition n'i pas plutot fite,
Qu'accipti par notz'rallitte,
Qui, dans l'atention de fir la noce,
Pendant do zors, pas on grain di coscoss
I s'a foti sos li dent.
L'zor dit, il arreve, place Blandan'
I rent'dans la mison l'pif en l'ir,
On l'reçoit comme on frire,
I on l'fti s'asseoir à table :
On sirt on manzi agriable ;
Apris avoir pris l'morceau l'millor,
Notre yopin diza i s'apprit à bolloti,
Comme on homme dont l'appitit,
Il ivilli par le manque d'manzi di dos zors,
Quand son ami par l'bras i l'arrite :
« Mon l'ami, mi vos ites z'raïlitte.
Fites attentions !
Not bollotaze cit di cochon ! »
A baba ! quisqui dit là !
Not youtron, i rigarde l'plat,
I rigarde l'mauzi, i rigarde l'aut',
Vic la tite d'on zuif,
Qui s'apirçoit qu'on a fit la carotte
Aux dipens di son pif.
Puis si livant i dit : « I nal dinik !
Vant'hier encore l'rabin d'Boufarik
I nos a difendi cit bollotaze ;
Par consiquent, adio, z'diminaze. »
Il iti à pine dans la rue arrivi,
Qu'la manifistation i passe,
Golant : A bas li zuifs ! Faut qui tos i crivi !
A la potence faut qu'tos i passent !
I not youdi par la bande attrapi,
Avant qui sauvi i tombe squanti.

. . . . . .

Cit bien fi mon l'ami.
Si t'avi pas voli fir diz' iconomi,
T'auri bien bolloti,
I t'auri pu t'la trotti,
Avant d'itre assommi.

CAIN et ABEL.

LA BONNE IDÉE

DE LA BONNE MADAME KAHN

A Jules Guérin.

La chaste épouse de M. Jonas Khan est au lit depuis un quart d'heure.

Lui, M. Kahn, se promène de long en large à travers la chambre conjugale, en donnant tous les signes d'une effroyable perplexité.

Mme Kahn (d'une voix inquiète). — Chonas, mon bédid Chonas ?

M. Kahn (nerveux). — Quesgue tu lui feux, à Chonas ! !

Mme Kahn (câline). — Tu fiens pas te goucher, mon bédid Chonas ?

M. Kahn (de plus en plus nerveux). — Ch'ai bas enfie té tormir, matame Kahn, ché beux bas afoir enfie de tormir, entendez-fous, matame, mille, millions té chucrutes te Minick !

Mme Kahn (aigre). — C'est pien, mossié Kahn, c'est pien... ché fut témanterai plus rien di tout, mossié Kahn. . (Elle se retourne brusquement du côté de la ruelle).

M. Kahn (se radoucissant). — Che feux tire, mon bedide fâme atorée, gué ché beux bas tormir, barce que témain matin, ché tois rempourser beaucu té l'archent à mossié Isaac.

Mme Kahn (étonnée). — Eh pien, mossié Kahn, il faut lui rentre son archent à ce pon mossié Isaac... tu as donc bas té l'archent dans ton gaisse, mossié Kahn.

M. Kahn (vivement). — C'est bas ine raison, matame Kahn (s'emportant). T'abord le mossié Isaac il ne m'a bas témanté te reçu... l'impécile de mossié Isaac !

Un silence.

Mme Kahn (attendrie). — Tis-donc, mon bedid Chonas ?

M. Kahn. — Guoi tonc, matame Kahn ?

Mme Kahn. — Si tu le bayais chamais... l'impécile de mossié Isaac ? !

M. Kahn (furieux). — Mais, chai chamais eu la bensée te le bayer, madame Kahn !... chamais te la fie !... foyons, matame Kahn.

Mme Kahn. — Mais alors, mossié Kahn, gues'qui d'embêche té dormir dranguille ?

M. Kahn (furieux). — Ce qui m'embêche te tormir, matame Kahn, c'est que che sais bas ce gué ché fas lui tire témain matin, à cette fribouille té mossié Isaac ! ! !

Mme Khan (se frappant le front, après une minute de réflexion). — Egoute, mon bedid Chonas, ch'ai une ponne idée.

M. Khan (anxieux). Fa tonc ! mais fa tonc ! madame Kahn !

Mme Kahn (anxieux). — Fa tonc ! mais fa donc ! madame Kahn !

Mme Kahn (lentement). — Tu fas aller tute zuite chez le mossié Isaac, et tu lui grieras à travers son borde : Tormez-fous, mossié Isaac ? et s'il te dit : — Non, mossié Kahn ! Alors tu grieras encore plis vort : — Buisgue ché feus ai pas tonné te reçu, mossié Isaac, ché fous rentrais chamais l'archent que ché fous tois !...

M. Kahn (qui ne comprend pas encore). — Et alors ?...

Mme Kahn (distillant son effet)... et alors, mon cheli bedid Kahn géri... c'est le mossié Isaac gui bourra bas tormir té la nuit !

Voyage de Lépine à Berrouaghia

(*Cabinet du gouverneur*)

Le gouverneur. — Nous partons demain à Berrouaghia. Il faut vous tenir prêt à quatre heures du matin pour éviter que ces voyous et ces bandits nous conspuent.

Berseville. — C'est juste.

Le gouverneur. — Du reste nous ne prendrons pas le train à la gare de l'Agha et encore moins à la gare d'Alger ; nous partirons en voiture du palais d'été, nous passerons par Birmandreïs et nous prendrons le train au Gué-de-Constantine.

Berseville. — Je vais alors aviser le P.-L.-M. d'avoir à mettre le coupé en queue du train, vous pourrez voir la campagne à votre aise.

Le gouverneur. — Pas du tout ! Pas du tout ! Nous monterons dans un compartiment de deuxième classe, de cette façon on ne pensera jamais à nous à notre passage à Bouffarik et à Blidah, nous pouvons ainsi arriver sans être reconnus à destination. Il faut se méfier !

Berseville. — Très bien. Cela sera fait.

Le gouverneur. — Ah ! J'oubliais. Il faut téléphoner à Granet pour qu'il prenne des mesures, qu'il prévienne à Blidah et à Bouffarik, que l'on envoie 4 escouades de police à ces stations, qu'il fasse en outre monter dans le train une dizaine d'agents de la sûreté.

Berseville. — Bien. (*à part*) Mince de frousse !

Lépine a du le lendemain télégraphier à Barthou et à Milliard :

Le calme est rétabli, ai été longuement acclamé durant mon trajet.

LEUR COURAGE

Gesticulant, quoique seul, avec un air crâneur et semblant un général prenant possession d'une citadelle, le youpin parfumé Jacob X... — Adolphe pour les dames — voyageur d'une maison d'étoffes, suivi d'un biskri portant ses deux valises, se dirige vers l'hôtel le plus modeste, alors que le sifflet du Schiaffino trouble de cris perçants la douce tranquillité de Cherchell.

Sur le palier de l'hôtel, après une discussion avec le portefaix, Jacob, voyant quelques personnes rassemblées autour de lui, sort son portefeuille gonflé de billets de banque — produit d'un récent bordereau de complaisance — et remet 0 fr. 20 au porteur, qui se retire en lui lançant un « youdi ! » plein de menaces.

Seul dans une chambre, au rez-de-chaussée de l'hôtel, après avoir bu deux gorgées d'une bouteille de limonade et rebouché soigneusement cette dernière, Jacob jette un coup d'œil sous le lit et derrière les rideaux ; il place non sans peine la table à toilette contre la porte et va s'assurer si la fenêtre est bien fermée. Cette fenêtre sur la rue l'inquiète vivement, à chaque instant il lui semble voir surgir un voleur dans la chambre.

Allongé dans le lit et voulant lire les journaux du jour, il place la bougie sur le bouchon de la bouteille de limonade et, fier de son ingénieuse idée lui permettant de mieux voir, il court vite aux nouvelles d'Alger « anarchos ».

Tout d'un coup une explosion retentit et la chambre est plongée dans une obscurité profonde. Le pauvre Jacob saute d'un bond dans la ruelle du lit et pousse des hurlements terribles : « Ya ma ! Ya ma ! aïe, aïe, au secours ! au secours !

A ces cris tous les gens de l'hôtel accourent, poussent la porte pour arriver jusqu'à lui, renversent la table à toilette et se frayant un passage à travers les morceaux de faïence constatent, non sans rire que le gaz de la bouteille de limonade était seul coupable et que les draps de lit avaient besoin d'être envoyés d'urgence à la lessive.....

.....

PANIQUE.

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

FLEURS D'ISRAËL

CHAPITRE Ier

Un « zraélite » à marier. — Une juive exposée à coiffer sainte Catherine. — Préliminaires d'un projet d'hyménée entre les susdits.

En 1891, Caouitou ben Itrou, marchand d'huile kabyle, passait, dans le monde judaïque de Bircouffi, pour la fine fleur des pois des garçons à marier.

Pourtant, au point de vue physique, il avait l'aspect d'un youpin tout à fait ordinaire. Ses paupières étaient bordées d'anchois, malpropres, ses frusques habituellement sordides, ainsi que son enveloppe terrestre. Les unes et l'autre exhalaient une discrète odeur d'huile indigène, ne rappelant en rien le parfum à la mode, dont se gorgiasent moult échantillons du beau sexe, à tous risques et périls de passer pour des boutiques ambulantes de perruquiers.

Malgré tout cela, le susnommé tirait les yeux de toutes les mamans « zraélites » ayant des filles à caser. C'est qu'il était pourvu de qualités qui, aux yeux de ces dames — on a de ces idées utilitaires dans leur race — compensaient dans de larges proportions l'aspect peu séduisant de sa personne.

Caouitou était travailleur comme la fourmi, plus sobre que le chameau, plus dur à la détente qu'un vieux « moukala » (fusil) rouillé, âpre au gain comme tous ses... coreligionnaires. Ses mœurs étaient chastes et pures, ce qui vaut bien quelque chose par le temps qui court, où avant de songer à prendre femme, tant de godelureaux sont gâtés jusqu'aux moelles.

En outre, ce Juif avait de la paille dans ses sabots, comme on disait à l'époque où les chaussettes n'étaient pas à la portée de toutes les bourses, ainsi qu'elles le sont maintenant, grâce aux progrès de l'industrie. On estimait son saint frusquin immédiatement réalisable à une vingtaine de mille francs, ce qui constitue un joli magot dans l'Afrique du Nord, où tant de « mercantis » travaillent avec l'argent de la Banque. En sus, il avait de l'avenir plein les mains dans la branche du commerce qu'il exploitait.

En ce qui le concernait, le fils d'Itrou paraissait se soucier du conjungo juste autant qu'un poisson d'une pomme. Personne, à Bircouffi ni ailleurs, ne se souvenait de l'avoir vu reluquer une fille d'Eve autrement que s'il avait examiné un échantillon de son propre sexe. Il serait encore aujourd'hui célibataire, si le désir de l'avoir pour gendre n'avait germé dans le cerveau d'un de ses concitoyens, d'un youtre comme lui, l'honorable Brehmo ben Aliel.

L'aspirant beau-père était inscrit au rôle des contributions diverses comme épicier-droguiste. Dans son échope, de la dimension d'une ratière, on ne voyait que quelques gamelles réformées de soldats, alignées peu ou prou sur de mauvaises planches provenant de caisses d'emballage. Et ces récipients contenaient, mélangées avec de la poussière et des crottes de souris, de mesquines quantités de koheul, de poivre, de gingembre, de henné et d'autres produits à l'usage des indigènes.

(*A Suivre*).

Michel JICÉ.

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT.

Trois valets

Première Année, N° 6 — 5 centimes — Dimanche 1er Mai 1898

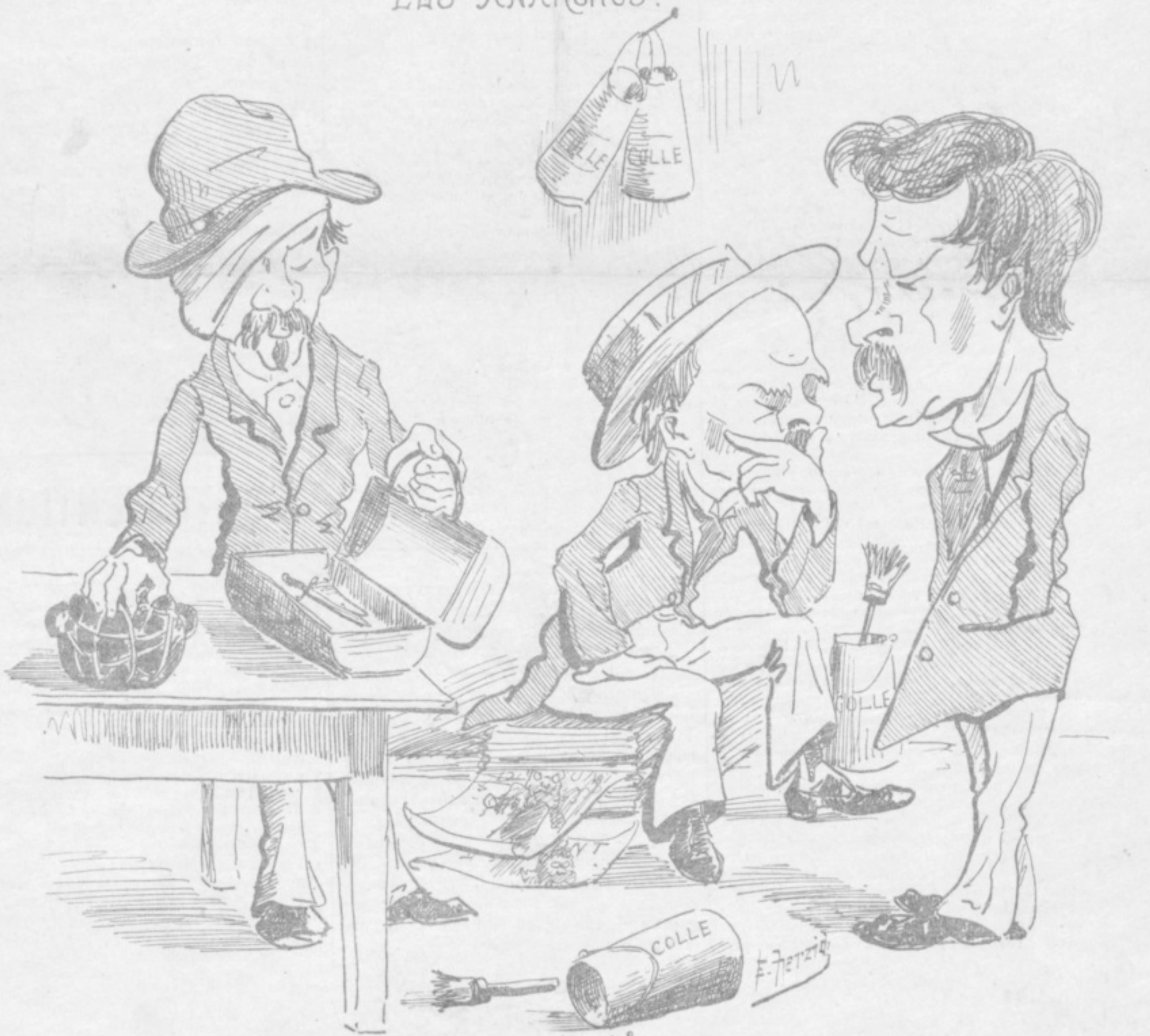
L'Algérie aux Français — *A la porte les Juifs*

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil. Alger-Mustapha.

Directeur : Max Régis

LES ANARCHOS.



. Y sons pir' que ceusses d'la Villette.....
. Vaut mieux retrouver nos marmites .....

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 1er MAI 1898

Les 30.000 francs du père Jacob

Le père Jacob, juif de son métier et usurier de naissance, pratiquait le prêt et calculait les intérêts avec la règle de trois dans tout ce qu'il y a de plus composé.

Sa réputation est universelle à Alger.

Tout lui est bon à exploiter : les fils de famille, les petits commerçants en détresse, les employés, les arabes en mal de procès, etc.

Mais où le génie de sa race s'épanouit dans toute sa splendeur, c'est lors des nombreux départs de fidèles pour le pèlerinage de la Mecque.

Lorsque la préfecture d'Alger leur délivre un passeport pour la ville sainte, les indigènes doivent prouver qu'ils ont des espèces sonnantes et trébuchantes suffisantes pour faire le voyage et vivre pendant leur séjour au Tombeau du Prophète.

Cette somme a été fixée à mille francs qu'il faut exhiber pour faire établir son droit au passage.

Il y en a bien qui se sont embarqués avec neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs, il y en a toujours qui partent avec les quelques cent francs nécessaires au passage — les pique-assiettes existent dans tous les pays.

Mais, me direz-vous, comment faisaient-ils pour passer au crible de l'inspection préfectorale ?

C'est là que la Providence, ou plutôt Jéovah, leur apparut sous les traits du vieux père Jacob.

A l'aide de rabatteurs loqueteux, les mesquines arabes n'ayant pas la forte somme, viennent le trouver dans son ghetto de la rue de *nous-z-autres* et ils en ressortent tout joyeux.

Pour la bagatelle de deux cents à trois cents francs de commission suivant la tête — je n'ose pas dire intérêts — il leur prête un billet de mille *pour faire voir à mossieu le préfet* et obtenir leur visa.

Jacob ou un des siens se trouve alors à la porte de sortie et reprend le billet de mille qui n'est resté en la possession des hadji futurs que l'espace d'un quart d'heure à peine, le temps de signer.

Je vous laisse le soin de calculer à quel taux, ce prêt de mille francs pendant un quart d'heure, était fait.

Vous devez penser s'il en retirait un profit avantageux, ce qui ne l'empêchait pas de se plaindre du calme des affaires.

La préfecture n'ignorait pas ce petit trafic, aussi un chef de bureau facétieux résolut-il de le pincer.

Un jour, proche du départ pour la Mecque, environ quatre cents arabes attendent d'être appelés par le chaouch pour défiler au contrôle.

Trois indigènes passent la porte cochère en échangeant des paroles mystérieuses et un furtif serrement de main avec un juif posté à la porte et montent au bureau.

Plus d'une heure se passe sans que nos trois pèlerins redescendent, et pourtant d'autres, appelés bien après eux, sont déjà de retour.

L'inquiétude de notre youpin commence à se traduire par un serrement des extrémités inférieures significatif.

Le chaouch ferme la grille et renvoie la suite au lendemain.

L'inquiétude s'est traduite !... le juif est vert. Comment ont-ils pu passer sans les voir ! Il entrevit toute l'étendue de son malheur : il était volé !

Cette disparition s'était faite avec la connivence d'un chef de bureau. Lorsqu'il fut certain d'avoir affaire aides clients de Jacob, il les fit sortir par la petite porte de la rue d'Orléans. Ils furent conduits directement au capitaine du navire en partance pour Djeddah avec recommandation de les laisser à fond de cale et au secret jusqu'en pleine mer.

Les trois arabes n'ont pas réclamé et leur déconfiture est pour le capitaine un problème resté encore sans solution.

Depuis ce temps, on voit un israélite sale et déguenillé offrir des allumettes sur le boulevard : c'est le neveu de Jacob qui a été renié par son oncle pour s'être laissé rouler par un goym.

Le père Jacob n'a jamais plus offert ses services aux disciples de Mahomet.

Jehan de WILSER.

LES FILOUS

Les filous y traînent partout
D'un bout du monde à l'autre bout,
Sur toute sa superficie.
Regardez l'aristocratie
Qui s'vend pour quelques petits sous ;

REFRAIN

Milliard, Méline,
Barthou, Lépine,
S'en vont bras d'sus, bras d'sous
En gueulant comm' des fous :
L'israélite
Derrièr' s'agite,
En entendant tous ces braillards
On dit : « C'est les dreyfusards,
Band' de chéquards ».

Mais ce sont les casqueurs
Les juifs et tous les exploiteurs,
Quand on dit rien, ils lèv'nt la tête
Mais quand ils pressent'nt la tempête,
Ils se sauvent tous dans leurs trous
Pour pas s'entendre ap'ler filous.

Mais encore les plus dégoûtants
Eh bien ! ce sont nos gouvernants :
Ce sont des homm's à tout faire
Pourvu qu'on leur donn'un salaire,
Pour les juifs ils font de sal's coups
Comm' n'en feraient pas des filous.

Enfin pour dir' la vérité,
Il nous faut tous les remplacer,
Par ceux qui sauront bien défendre
Et qui surtout, n'sont pas à vendre,
Bref, il faut f..... hors de chez nous
Juifs et vendus, band' de filous

Signé :
Un frangin de Bab-el-Oued,
Pour copie conforme :
G. BÉRANGER.

Les espiègleries

du jeune Jonas Cohen

A Madame Marrécaux Delaugne.

La journée a été bonne pour l'honorable maison Cohen-Delhart et Cie, installée à Fourre-Dedans-les-Goym (Saône-Supérieure) ; aussi le fils de la maison, l'espiègle Jonas, se permet-il quelques innocentes facéties, à l'égard d'un naïf paysan attardé dans la boutique.

Le jeune Jonas (présentant au paysan un énorme chapeau de carnaval à longs poils, comme on en portait en 1830). — Tenez, mossié, foilà guelque chose gui fus iras gomme un can (Il lui enfonce jusqu'aux oreilles le chapeau 1830).

Le paysan (qui n'y voit plus). — Si des foës vous en aviez un aut' pu p'tit, j'croë qu'ça f'rait mieux mon affaire ?

Le jeune Jonas. — Egoudez, mossié, ché feux pien, mais si fus denez à êdre à la mote de Baris, ché fus gonzeille de profider de l'ogazion. Récartez tonc, mossié, tute en boël de prépis, gomme on les borde mainténant sur les crands poulefards (lui retirant le chapeau de dessus la tête) — Fus afez bas récarté seulement le peau boël de prépis.

Le paysan (intimidé). — Si des fois vous aviez un....

Le jeune Jonas (lui coupant la parole). — Gomment, mossié, fus tites que c'est bas du peau boël de prépis, fus tites !... Denez, mossié, direz la lanque (il le force à lécher le fond du chapeau). — Fus trufez bas gue le chabo il a un bedid coût de godelette de prépis ?... de pons godelette de prépis ?

Le paysan. (de plus en plus intimidé). — J'dis point non... mais si des foës vous aviez...

Le jeune Jonas (feignant de ne l'avoir pas entendu). — Et bas plis ger qu'un pon guasguette. . tix vrancs, mossié, afecque un pon élasdigue par dessus le margé

Le paysan. (absolument troublé). — Si des foës...

Le jeune Jonas (criant comme un sourd). — Et afecgue ça, gue vaut-il à mossié ; afecgue un choli chabo, un bon grafatte, un bon gulode, un pon...

Le paysan effrayé, se hâte de payer le chapeau et quand l'argent est en caisse, le jeune Jonas reconduit sa dupe jusqu'à la porte, avec toutes les marques d'un respect exagéré et en lui disant :

— C'est pien malheureux, mossié, gue fus ayez bas pesoin de pons pretelles bour fos bedids labins ou de cholis gorsets bour fos bedides ganards.

CONTRAVENTION

Vous ne sauriez croire combien il y a de faits extravagants en période électorale à Alger.

Un charretier municipal, s'est vu dresser procès-verbal par les agents n° 108 et 53, dans des circonstances vraiment drôles. Voici :

Ce pauvre automédon avait remisé son tombereau à ordures. Le lendemain, en attelant son haridelle, il constata avec stupeur que son véhicule portait en lettres chatoyantes un formidable et séditieux : Vive Drumont !

Il employa tous les moyens possibles pour effacer ce qui n'est aujourd'hui que le cri de tous les algériens : mais ses efforts restèrent infructueux et il dut, tant la peinture était de bonne qualité, promener de portes en portes l'indélébile réclame que portait sa voiture.

C'est alors que les deux sergents de ville cités plus haut l'appréhendèrent et, malgré ses protestations, malgré qu'il se disait appartenir à l'administration municipale, lui dressèrent contravention pour.... cris séditieux.

Cela me rappelle une histoire :

Un garde-champêtre dressa un jour procès-verbal à sa femme parce que sa chèvre avait été paître sur les terrains communaux dont il avait la garde.

Ne trouvez-vous pas comme moi qu'il y a une certaine analogie entre ces deux faits.

Les sergots sont tellement affolés qu'ils dressent aujourd'hui procès-verbal à la municipalité! Peut-être qu'un jour ils se dresseront contravention entre eux! Alors on rira!

SATISFACTION JUIVE

Sur l'air de : Nous n'irons plus au Bois, les Lauriers sont coupés

J'a vu dimanche matin
Un' tri jouli dessin
Fait par un' tri bon zig
Qui sign' son nom Herzig
Ji crois que jamais on a vu sa pareille.
Sautez, dansez, ji vous jur' qu' cili bien fait.

Matnant nos aut' youdis
Nous somm's ou Paradis
Nous avons Paysant
Qui l'y tri complisant
Tos li matins y s'live y jett'ra n'ot' pot d'chambre
Sautez, dansez, qu'll sirvic y nos a fait.

La matin comme la soir
Granet tient not' crachoir
Y quand un' gross' glairau
Y tomb' dans sa museau
Y sort di suite sa langu' pensant que c'i d'la crème
Sautez, dansez, jamais y s'ra digouté.

Matnant la Gouverneur
Y se lève de bonn' heur
Pour cirer la ribouis
Di rabbin Kanoui
Quiqu'fois il est aidé par Sultana Lépine
Cirez, brossez, y a dini c'i vot' métier.

Tot ça ci por vos dir
Qui la nation cachir
Avec un peu d'argent
Achète vos Gouvernants
Aussi nos rigolons d'la lutt' électorale
Sautez, dansez, Crémieux nous a fait Français.

Betite Coummerce

L'ouvrier. — Combien ce vêtement?

Le juif. — Trente francs mon z'ami, impoussible j'li laisse meillor marchi. Va si tous veux chez les 'misous françises ti trouves pas cit qualiti. Ci di la line poure ci quique chose d'ixtraordiuire rochi çà.

L'ouvrier (palpant l'étoffe). — Très bien. mais combien au juste. Tu sais qu'il ne faut pas me la faire à moi.

Le juif. — Eh bien, vingt-sept francs 95, jouste prix.

L'ouvrier. — C'est cher, je repasserai, je verrai.

Le juif. — Porquoi ti ripasses, pas bisoin prend tout di souite, nos avons la confiance nos autres si ti manque quique chose porquoi ti fire di la bile. Nous sommes nos autres por rendre service. Ti t'inquiète pas nos allons rangi cit z'affire.

L'ouvrier. — Le costume me plait, mais je n'ai que vingt-cinq francs sur moi et je ne pourrai payer entièrement. D'un autre côté je n'aime pas avoir des dettes.

Le juif. — Qui ce qui ci divoir, bren tojors ti rigli quand ti pourras.

(Il plie le vêtement et le donne à l'ouvrier qui le prend en disant: je repasserai demain et, sort en emportant le paquet).

Le juif (seul). — Enfin il y parti cit vioux roussignol. Sirror il m'avit dit comme ça : Mardochi si ti écoule cit saliti, moitié por toi moitié por moi J'vas dire au batron ji vendi cit vioux machine pleine di mites doze francs cinquante nos partageons comme cit entendi, binifice por moi doze francs cinquante plous six francs vingt-cinq, total dix-huit francs soixante quinze centimes. Ci oun viritable coup de borse. Ils sont si bites comme des berricots cit batron et cit ovrier. Dans houit mois je monte oun betite coummirce, dans dix a ns Mardochi y toche la main vic Routhchild!

FLEURS D'ISRAEL

Dans ce local exigu, Bréhmo avait eu l'art de faire le sac, d'élever cinq filles et d'en marier quatre lesquelles étaient passées de vie à trépas au moment ou commence ce récit. Il y a lieu de dire qu'avec le métier de minuscule épicier-droguiste, il avait, depuis belle lurette, cumulé celui de prêteur à la petite semaine.

Le digne homme ne s'était encore ouvert de ses projets à qui que ce fût, parce qu'Esther, la seule enfant que l'Eternel lui eût laissée, était d'un placement difficile.

Bien qu'elle ne fût pas jolie, jolie, cette jeunesse n'était cependant pas tant déjetée que ça, non certes! A tous les points de vue, elle ne marquait pas plus mal que beaucoup d'autres filles. Elle possédait même, sur plusieurs de ses compagnes en Israël, l'avantage de n'être point affligée d'un ou de deux yeux en fer blanc, ni de paupières distillant le beurre à jet continu. Dans le public de Birconffi — où la plus grande distraction d'un chacun est de cancaner au dépens de ses voisins, — personne n'avait signalé d'accroc à sa vertu. Elle aurait pu hardiment porter sa virginité sur le marché, sans courir le risque qu'un chaland pointilleux s'avisât de chicaner sur « le bon qualiti » de la marchandise. En sus, elle était prédestinée à avoir des picaillons en abondance, lorsque papa et maman auraient fait le grand saut dans l'éternité.

Eh bien! malgré tant d'avantages, Esther commençait à monter en graine: elle menaçait de rester pour compte à l'auteur de ses jours. Voici pourquoi:

Ses quatre sœurs s'étaient endormies dans le repos de Jéhovah, après quelques mois de mariage, sans laisser de progéniture. Leur père ne les avait guère dotées que d'une toute petite rente et d'un trousseau plus mesquine encore. Celui-ci devait revenir à la famille de l'épouse, au cas où cette dernière décéderait sans enfants. Or, toutes les fois que l'une de ses filles avait tourné de l'œil, papa beau-père avait, non seulement exigé la restitution des nippes de la défunte, mais monté d'infernales scies à chacun de ses gendres, sous prétexte qu'il ne lui était rendu qu'un trousseau incomplet ou plus usé qu'il n'aurait dû l'être après avoir si peu servi.

En suite de cela, aucun juif de la localité ni des alentours n'avait eu le courage de s'encombrer de la jeune Esther.

Un jour, pendant que l'épicier-droguiste se creusait la tête pour trouver un joint honorable afin d'amener les parents de Caouiton à demander sa fille en mariage pour leur fils, un oncle de ce dernier pénétra dans sa boutique.

(*A Suivre*).

Michel JICE.

Demandez partout et à l'imprimerie de l'*Antijuif*

Les 15 jours d'un prisonnier

Prix: **10** Centimes

L'Auteur cher aux algérois, a su, dans une note émue, retracer les angoisses ressenties entre les sombres murs d'une prison, angoisses mitigées par le courage que pouvaient seuls donner au pseudo coupable, le sentiment du devoir accompli et le dédain d'outrages ignobles auréolant le front de la victime, autant qu'ils marquaient ses persécuteurs du sceau de l'infamie.

AVIS

Nous recommandons à tous nos amis notre dessinateur Herzig dont les charges sont tant appréciées, pour travaux de luxe etc., etc.

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

DEMANDEZ PARTOUT

L'Absinthe Antijuive

PRODUIT ESSENTIELEMENT FRANÇAIS

Défiant toute Concurrence

Agent Général : Algérie et Tunisie

A. GEORGES Aîné

Avenue de la Gare, 1 — Mustapha-Alger

AVIS IMPORTANT

La Maison Française **M. Négrel,** 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**

Confections, Bonneterie, Lingerie

ALGÉROISE

BOISSON HYGIÉNIQUE FUSTEURISÉE

Reconstituante, Apéritive, Digestive, Tonique, Gazeuse

ET RECONSTITUANTE

En Vente dans tous les Cafés

Fabrique de E. MARCELIS et Cie

Hussein-Dey (Alger)

ON DEMANDE A ACHETER

dans la banlieue d'Alger

150 à 200 m. Terrain ou petite Maisonnette

S'adresser à M. SCHAEFFER, 11, rue Sadi-Carnot, Agha-Alger

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT.

Entrée d'Isaac dans le monde.

Première Année, N° 7 — 5 centimes — Jeudi 5 Mai 1898

L'Algérie aux Français

Supplément illustré de L'Antijuif

A la porte les Juifs

Directeur: Max Régis

PREFECTURE D'ALGER
DEPOT LÉGAL

REPENTIR

Va, pauvre enfant, que Dieu nous aie en sa sainte protection.....

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 5 MAI 1898

L'HISTOIRE PAR L'IMAGE

Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir donné la primeur d'une page de notre histoire de demain.

Un vieux proverbe dit qu'en vieillissant le diable se fait ermite.

Celui qui a souillé son sang doit naturellement finir dans le recueillement, hanté nuit et jour par le souvenir de ses crimes.

Ne soyez donc pas étonné, si vous rencontrez un jour dans les champs d'un monastère voisin, un homme que vous avez pu croire bien grand, bien puissant, réduit au modeste rôle de l'enfant prodigue.

La vie a de ces retours pleins de justes enseignements, de vengeance et de vérité.

LA RÉDACTION.

Du Sénat au Palais-Bourbon

Que Mauguin chassé du Sénat par la grande porte, cherche à se faufiler à la Chambre basse par la fenêtre, c'est là une affaire de tempérament que nous n'avons pas à discuter.

Ce qui nous préoccupe, ce que nous considérons comme un devoir sacré, c'est de dire aux électeurs de la deuxième circonscription d'Alger, le peu d'intérêt qu'ils inspireraient à la France entière, s'ils renvoyaient au Parlement le corsaire politique qui a passé sa vie dans le tripotage et la honte.

Mauguin est le plat valet des juifs.

Mauguin est le protecteur avéré des concussionnaires et des voleurs.

Mauguin a étayé sa fortune personnelle sur le mandat de député et de sénateur

En dehors de ces spécialités où il excelle, Mauguin est la plus parfaite nullité qui ait jamais siégé dans une assemblée législative.

Voter pour ce personnage à la fois grotesque et malfaisant, serait voter pour la domination juive en Algérie, pour le maintien d'un gouverneur exécrable et l'insurrection permanente de la population algéroise, c'est-à dire pour l'arrêt complet des transactions, non-seulement avec la métropole et l'étranger, mais encore avec l'intérieur.

Le chômage, les troubles à Alger, c'est la mévente des blés, des vins, du bétail et de tous les produits de la terre.

Que ceux qui veulent une Algérie libre, prospère et respectée laissent Mauguin cuire dans son jus d'ignominies. Qu'ils abandonnent à ses créatures le honteux servage d'une reconnaissance peu avouable qu'en hommes indépendants et fiers de leur propre dignité, ils n'aillent au scrutin que pour écraser ce vieux reptile.

MAZON.

Manuel Épistolaire

à l'usage des amoureux gagas

SÉNAT

Alger, le 6 mai 1888.

Ma Nénette adorée.

Matou a été bien-heureux ce matin de recevoir deux lettres à la fois de sa nénette et de savoir qu'elle se portait mieux.

Matou espère pouvoir fixer sa nénette sur le jour de son départ.

Nous avons eu aujourd'hui les élections municipales, ma liste portait 23 noms : 20 sont sortis au 1er tour. M. Ben Ichou, Bensimon et Neyer Louis n'ont pas été élus, ils sont en ballotage.

Cela sera pour dimanche prochain : sur 1356 électeurs inscrits, 812 sont venus voter.

Le temps est beau mais il est froid, il est une heure et demie du matin. Matou va coucouche, demain il va dîner chez le gouverneur avec le roi de Suède.

Matou fait mille bisettes à sa nénette.

Son Matou,

MAUGUIN.

Tristes Souvenirs

Elle était loyale et douce, dévouée jusqu'au sacrifice, sauf à celui de sa dignité d'épouse.

Mais, hélas ! il avait des instincts de satyre, et le bestial viveur la condamna à servir l'insolente concubine.

Ce servage, à peu près unique dans les annales d'un peuple civilisé, eut bien vite raison de ses facultés.

La malheureuse, enlevée clandestinement, comme un cadavre pestiféré, fut enfouie dans une maison de santé, et mourut..

VOLUPTÉS

De cette union, aussi criminelle qu'illégale, naquit un jour une pauvre créature.

La mère disparut à son tour, emportée par la prostitution.

Et l'orpheline remplaça les deux absentes sans la moindre résistance, sans comprendre l'horreur de sa situation.

Ils s'aimaient tendrement ; mais, ô justice implacable ! ils se disaient les plus jolies choses, sous des noms de bêtes...

L'amour revêtait, dans ces deux cœurs, des formes différentes. L'un donnait avec une tendresse toute filiale, presque sans penser à mal, pendant que l'autre recevait avec la conscience de la plus affreuse bestialité.

Malgré cette différence, ils étaient heureux.

EXPIATION

Cette béatitude criminelle devait avoir une fin.

Elle arriva par surprise, au moment où ils s'y attendaient le moins.

Lui, l'homme fort, le colosse, se cassa tout d'un coup. Il apparut un matin, les épaules presque liées à la tête, l'œil voilé, les jambes chancelantes, obligé de tâtonner du pied pour suivre la rampe. Il était *fini*.

Il eut alors une sorte de renouveau. Des larmes plein les yeux, la gorge serrée par des sanglots, il s'affala sur le fauteuil d'où il avait foudroyé tant de victimes, pressa le bouton électrique.

Elle apparut souriante, mais demeura presque en même temps glacée : ce n'était plus lui, l'adoré : c'était un marbre vivant.

D'un regard inquisiteur il sonde la pièce. Pas d'oreille indiscrète : ils sont bien seuls.

Il se lève, et d'un ton solennel : Ma fille, dit-il, ouvre les yeux à la lumière : va prier quelque part ; moi, je veux mourir comme j'ai vécu, au milieu des miens, tout en faisant pénitence.

LAFUMÉE.

UN COUP DE FUSIL

En ce temps-là, Blida-les-Roses avait en caisse une plus-value de cent mille francs, en recette, sur les dépenses de voirie.

Un beau jour, sans qu'on s'expliquât pourquoi, les cent mille francs furent *despécialisés* par arrêté préfectoral.

On n'a jamais su ce qu'était devenu cette somme importante.

Une Vieille Affaire

C'était en 1886.

Un matin, tout près de la porte d'Orléansville, à Miliana, un vieillard un peu solitaire était couché dans une mare de sang, la tête à peu près complètement séparée du tronc.

L'armoire qui servait de coffre-fort à la victime avait été fouillée jusque dans les moindres recoins.

La justice chercha, mais en vain, un sou, dans cette demeure, où la veille, une somme d'environ douze mille francs avait été enfermée.

On avait donc assassiné pour voler. Quel était l'auteur du crime.

Le suppléant du juge de paix, chargé des premières investigations, alla vite quérir un voisin de la victime :

— Naff a été assassiné cette nuit, je suis chargé d'instruire, conduis-moi vite par la traverse à sa demeure.

— Traverse ? Connais pas ! Naff assassiné ? Sais pas !

— Comment ! Tu ne connais pas le chemin par où tu passes chaque jour ? Tu es le seul à ignorer le crime commis là, à cinquante mètres ? — Allons, ouvre la marche et vite, sinon !....

— Mais, je ne suis pas....

— Nous verrons ça, commence par filer doux.

Cinq minutes et l'on se trouve en présence du cadavre.

A sa vue, le voisin ignorant devient livide, un frisson nerveux glisse le long de ses membres, il chancèle.

Alors, le magistrat qui ne l'a pas quitté de vue :

— Tu n'as aucun soupçon sur l'auteur possible de ce crime ?

— Non.

— Cette blessure effrayante faite d'un seul coup ne t'indique pas l'œuvre d'un bras d'hercule ?

Sais pas.

On procède à l'inventaire le plus méti-

culeux. Rien ne semble manquer à l'appel, dans ce modeste réduit, sauf l'âme qui l'animait et l'or qui lui assurait l'aisance.

Après les constatations légales on rentra en ville où le témoin suspect fut gardé à vue pendant qu'on allait perquisitionner à son domicile.

On trouva, dans un tas de fourrage, des pièces à conviction plus que suffisantes pour motiver une arrestation et une instruction en règle.

C'est ce qu'attendait la population justement irritée, quand arriva le ministère public du siége de Blida.

Nouvelle information, à rebours du sens, cette fois et classement pur et simple de l'affaire.

A cette époque, Pourailly, maire de Miliana, n'avait eu affaire qu'avec ses anciens patrons de l'Oranie et la Pharmacie centrale de Paris.

Quant à Mauguin, il était tout puissant et la magistrature algérienne toute entière était à genoux devant lui.

Un Témoin.

GARE AUX MONTRES!
GARE AUX TUYAUX!

Dimanche soir, au passage du train d'Oran, les voyageurs répandus sur les quais de la gare de Blida étaient tout surpris d'entendre cent voix crier : « Gare aux montres ! Gare aux tuyaux! ».

Comme tout le monde, mon premier mouvement fut de mettre la main à mon gousset ; mais pourquoi mettre en garde les porteurs de tuyaux ; si tant est qu'il y en eût parmi la foule? Les escarpes ne subtilisent pas des tuyaux comme une simple montre ou une bourse ?

J'avise un agent de la Compagnie.

— Pourriez-vous me dire si réellement les montres et les tuyaux de conduite sont en danger ici ?

L'employé sourit et passe.

Autre agent, même question, même réponse.

Troisième agent.

— Il y a des voleurs de profession dans votre gare ?

— Pas toujours, mais aujourd'hui sûrement. Vous voyez le petit rougeot, là, à gauche ? Il vous fait la montre avec une dextérité dont rien n'approche. Regardez maintenant, à droite, cet hercule un peu cassé. Il paraît qu'en effet il peut soustraire sans que ça le gêne le moins du monde, des centaines de kilos de tuyaux métalliques. Vous avouerez qu'il est de taille à charrier sur ses épaules au moins une demi tonne !

Là-dessus, mon homme disparaît et court encore.

C'est égal, pensai-je en mon for intérieur, si jamais les antipodes du larronnage se rencontrent, ce sera certainement dans la personne des deux individus qu'on vient de me montrer!

LE PASSANT.

BLIDA - BERROUAGHIA

Aux électeurs qui seraient tentés de croire Mauguin capable de se rendre utile au pays, nous citerons la folie anti-économique du chemin de Blida à Berrouaghia.

En principe, le chemin de fer du sud devait partir d'Alger pour se diriger sur Berrouaghia, par le Sahel, les gorges de Bou-Roumi, l'Oued-el-Arch et Ben-Chicao (village).

On assurait ainsi :

1° La circulation permanente par tous les temps.

2° Une économie considérable sur le coût de la construction.

3° On évitait les frais de transbordement des marchandises et la perte de temps.

4° On laissait à Médéa tout un ancien trafic.

Grâce à Mauguin, qui voulait, au mépris d'un million de producteurs, montrer sa puissance aux habitants de Blida, cette dernière ville est tête de ligne de chemin de fer qui a tué le roulage entre Alger-Laghouat, sans aucun profit pour l'agriculture, qui paie la traction mécanique aussi cher que la traction animale.

Aussi verrons-nous, ce qui pourrait, en toute autre circonstance, paraître un phénomène étrange, les populations directement desservies par le chemin de fer Blida-Berrouaghia, voter en masse contre Mauguin.

C'est qu'elles comprennent, maintenant que le mal est fait, combien cet homme prétentieux et bête leur a été nuisible en cette circonstance où leurs intérêts les plus chers étaient directement en jeu.

Que nous importe à nous, travailleurs des champs, que Mauguin ait casé dans les administrations publiques ses bâtards et leurs alliés ! Nous aurions tout au plus à lui reprocher d'avoir, en cette circonstance, volé le pain de nos enfants légitimes : mais nos gars ont bras et jambes pour faire produire à la terre le pain qu'ils ne devront qu'à eux-mêmes.

Nous voulons une Algérie libre et riche par le travail.

Nous ne voulons plus de juifs.

Quant aux judaïsants, nous leur demanderons des comptes en famille.

En attendant allons au scrutin au cri de ralliement :

A bas Mauguin !

Un vieux Colon.

Le Carnaval des juifs
ou
JEUNE D'ESTHER

A André Vallat.

Bien que toute l'année, les juifs fassent noce et ripaille avec l'argent des malheureux *goym*, il y encore un jour et une nuit où il font un carnaval spécial.

Ce jour-là s'appelle la tête du Jeûne d'Esther, et tombe dans le courant de mois d'*Adar* (Février).

Cette fête a nom Jeûne d'Esther, parce qu'elle a lieu le lendemain du jour où Assuérus accorda la tête d'Adam à Esther. Il est raconté en effet, que pour remercier Adonaï de cette grâce, la douce Juive fit un jeune des plus complets durant vingt-quatre heures.

Dans toutes les familles israélites, pendant ces vingt-quatre heures, on s'amuse ferme. Les petits Youtres cotillonnent avec fureur, tandis que les vieux *chachomin* (les sages) délibèrent sur des systèmes d'asnre inédits.

Entre chaque danse, on se bourre de victuailles et de petits gâteaux appelés *ainham* qui sont distribuées à l'assistance par des jeunes juives.

Et quand la jolie Blumelé (petite fleur) ou la brune Rosel (petite rose) les présente aux antiques *chachomin*, ceux-ci n'hésitent pas à abandonner leurs palpitantes dissertations sur le 100 0/0 pour répondre :

— Loruch, ioschoim ! Ce qui veut dire : Bénis soient ceux qui sont assis là ! »

Tous les déguisements possibles sont permis en ce jour, mais un mauvais plaisant ne s'est-il pas avisé, en 1887, d'arriver à la soirée dansante de Joseph Reinach, costumé en « obligatoire de Panama ».

L'effet, paraît-il, a été désastreux.

Au cours des magnifiques soirées données à même année chez MM. de Rothschild, quelques Hébreux ont cru devoir se présenter costumés en « honnêtes gens » mais cela ne leur a pas réussi, car ils ont été reconnus de suite, et de l'avis de tous leurs invités, ce genre de déguisement les gênait aux entournures.

DEMANDEZ PARTOUT

L'Absinthe Antijuive

PRODUIT ESSENTIELEMENT FRANÇAIS
Défiant toute Concurrence
Agent Général : Vlgérie et Tunisie
A. GEORGES Aîné
Avenue de la Gare, 1 — Mustapha-Alger

AVIS IMPORTANT

La Maison Française **M. Négrel,** 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**
Confections, Bonneterie, Lingerie

AVIS

Nous recommandons a tous nos amis notre dessinateur Herzig dont les charges sont tant appréciées, pour travaux de luxe etc., etc.

Mme Julie SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)
derrière la Pharmacie Cassel (au 2e étage)
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

ALGÉROISE
BOISSON HYGIÉNIQUE FUSTEURISÉE
Reconstituante, Apéritive, Digestive, Tonique, Gazeuse
ET RECONSTITUANTE
En Vente dans tous les Cafés
Fabrique de E. MARCELIS et Cie
Hussein-Dey (Alger)

UNION OUVRIERE D'ORAN
J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH
Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED
CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

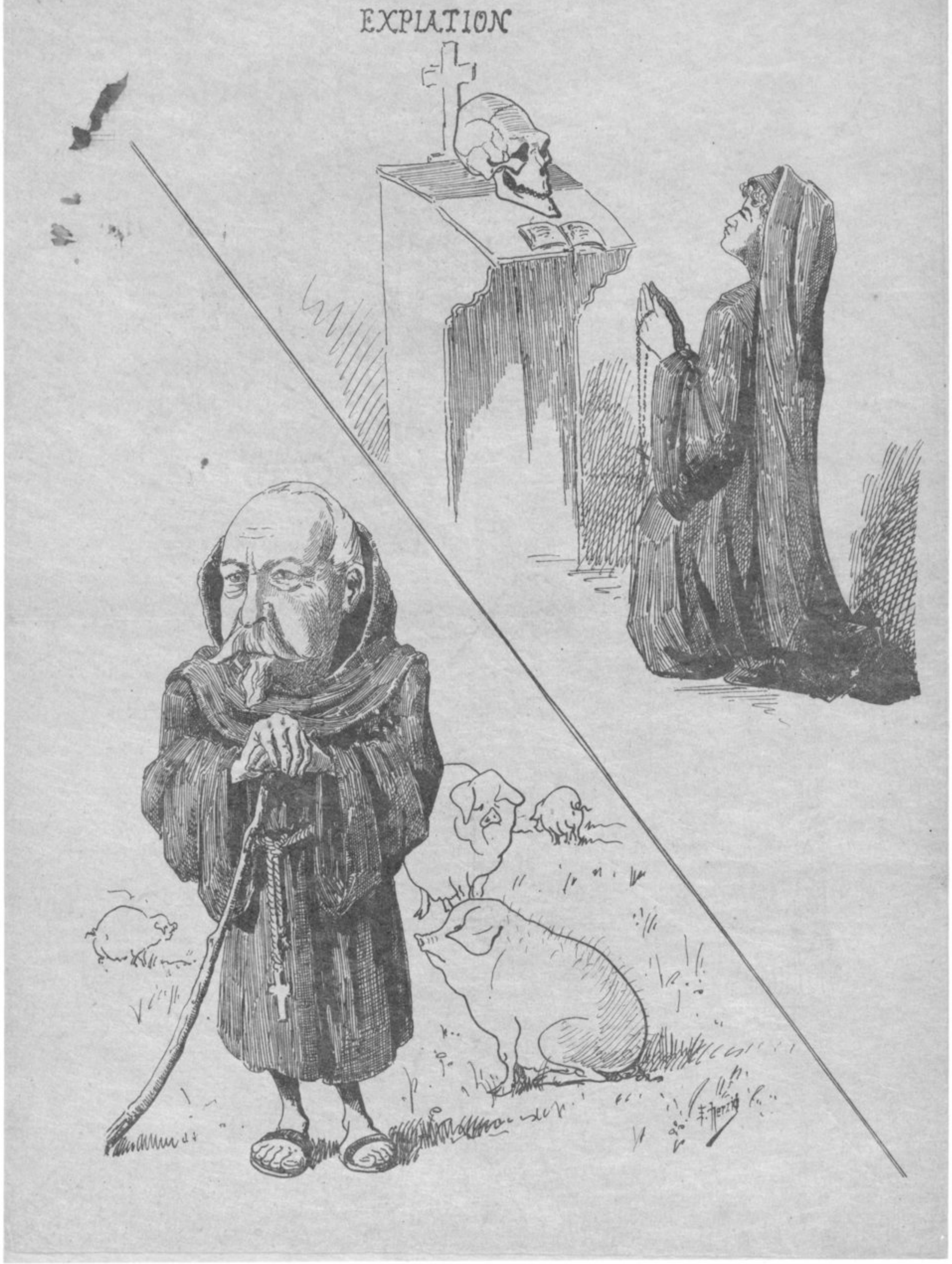
KINA ANTIJUIF ROUCH
11, AVENUE DU FRAIS-VALLON, ALGER

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT.

EXPIATION



Première Année, N° 8 — 5 centimes — Dimanche 8 Mai 1898

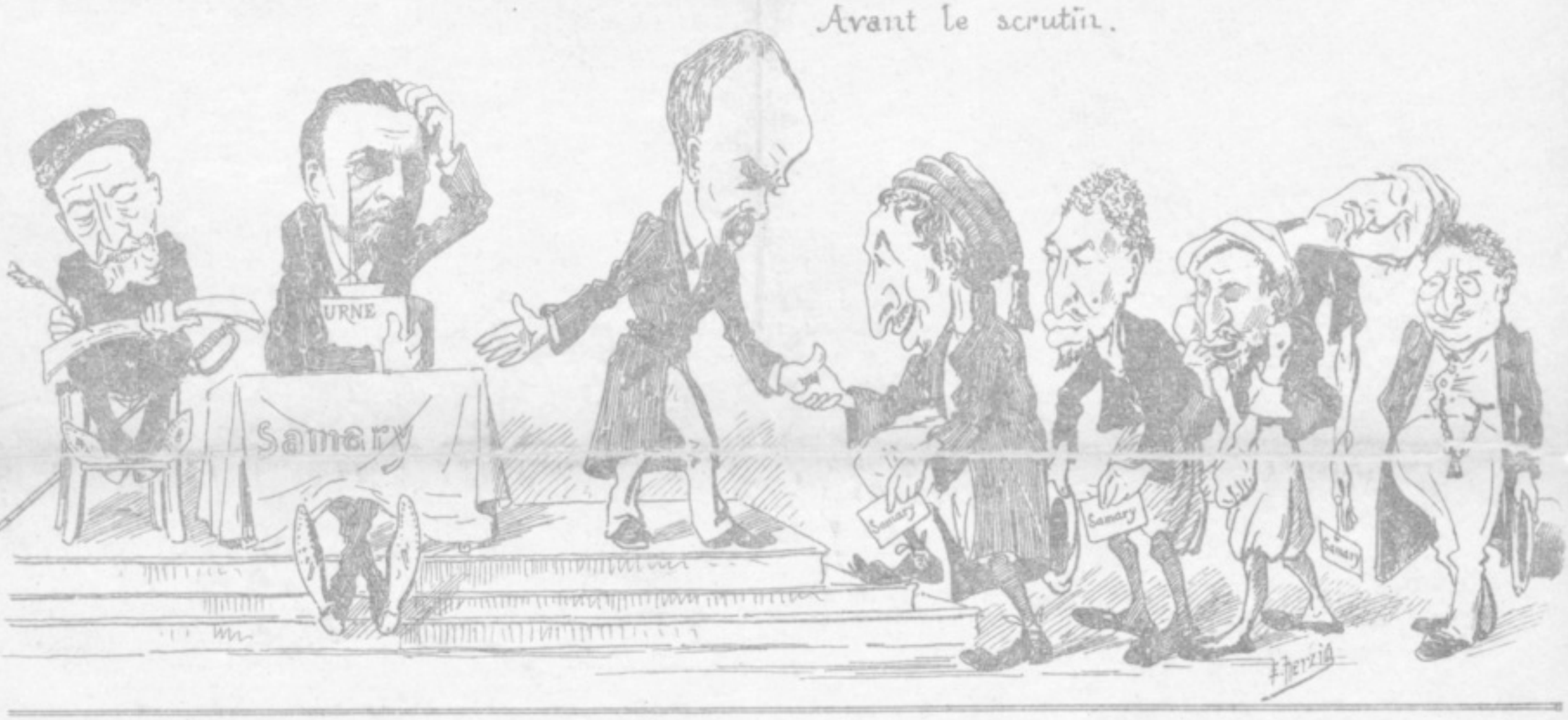
L'Algérie aux Français — *A la porte les Juifs*

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil. Alger-Mustapha.

Directeur : Max Régis

Avant le scrutin.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 8 MAI 1898

AVANT

En ce temps-là, Samary candidat de Lépine et des Juifs, revenait devant le collège électoral, accompagné d'inconnus ayant noms Vibert, Sébastien Faure et Bertrand.

Samary avait trahi ses anciens amis; les autres n'en avaient pas.

PENDANT

Le 8 mai, jour de la fête de Jeanne-d'Arc, libératrice de la France opprimée par les Anglais, peuple juif d'essence particulière, les Algériens se rendirent aux urnes.

On vit, d'une part, Samary s'arrachant les cheveux devant quelques youpins votant à bulletins ouverts, sous la conduite de leur frère maternel, Isaac Lépine, pendant que Jacob Granet, préfet juif, enregistrait consciencieusement les votes.

D'autre part, les Français votaient pour Drumont, sous les auspices de Max Régis emprisonné par ordre des juifs.

L'heure était solennelle, pleine de craintes pour les rares youpins qui avaient imaginé d'apporter leurs morts aux urnes, pleine d'espérances pour les Français qui étaient le nombre, la volonté et le droit.

Et les bulletins pleuvaient, pleuvaient sans cesse et toujours.

APRÈS

A la chute du jour, on se compta.

La moitié des juifs avait pris la clef des champs qu'ils ne cultivent pas, mais qu'ils savent trouver, au jour du danger.

Les Français étaient là, en masses si compactes, qu'il leur était presqu'impossible de procéder au recensement.

Néanmoins, la victoire électorale fut proclamée hautement de leur côté, et l'on vit aussitôt le jeune prisonnier, l'enfant libérateur, talonner Isaac, Jacob et toute la tourbe des nez à bec de corbin et doigts crochus, pendant que Drumont triomphant saluait dans le peuple Algérien, l'aurore de la délivrance.

Il y eut quelques représailles, dont la tribu de Judas patit avant son départ; mais comme il est impossible de chasser les corbeaux sans en tuer, on brûla du sucre et tout fut dit.

LE PROPHÈTE.

Faut t'esbigner...

Depuis trop longtemps ça dure,
Vraiment nous en avons assez,
Faut leur casser à tous la hure
Pour arriver à les chasser.
C'est un moyen un peu féroce
A employer, je l'avoue, oui-dà,
Mais pour s' débarrasser d'un' rosse
Il n'est encor qué c' moyen-là.

Tir'-toi des pattes
Sans trop d'épates,
Ou sur ton pif,
S'pèc' de sal' juif,
Si tu rouspètes,
Et tu t'entêtes,
On va cogner.
Faut t'esbigner... (*bis.*)

Y a pas qu' le juif qui nous embète,
C'est aussi tous nos gouvernants,
Qui veul' n'en faire qu'à leur tête
Et qui sont tous judaïsants.
Ils entretienn' la pieuvre juive
Et la nourriss'nt avec not' sang.
Mais il faudra bien, quoiqu'il arrive,
Qu'ils débarrass' l' gouvernement.

Tir'-toi des pattes
Sans trop d'épates,
Ou bien vraiment,
Gouvernement,
Si tu rouspètes,
Et tu t'entêtes,
On va cogner.
Faut t'esbigner... (*bis.*)

Ils ont la frouss' au ministère,
Parc' qu'ils sent' qu'ils ont des torts:
N' pouvant calmer notre colère,
Ils veul' paraître les plus forts.
Milliard nous envoie un Lépine
Pour qu'il nous mette à la raison.
Mais il faudra qu'il se débine,
Y en a déjà d' trop à la prison.

Tire-toi des pattes
Sans trop d'épates,
M'sieur la Terreur,
Trist' Gouverneur,
Si tu rouspètes,
Et tu t'entêtes,
On va cogner.
Faut t'esbigner... (*bis.*)

Signé:
UNE VICTIME DE LÉPINE,
Pensionnaire à Barberousse.

Pour copie conforme:
G. BÉRANGER.

Dialogue des Morts

Les anti-cléricaux, judaïsants et anarchos samarystes libre-fumistes, dans le royaume de Pluton en l'an 1920.

PREMIER TABLEAU

Cat (il vient à peine de quitter la barque à Caron et de pénétrer dans une des vastes salles du Palais des Enfers qu'il se met à discourir, se croyant à la fois et sur sa chaire de professeur et au comité radical):

« Je vous disais donc, mes jeunes élèves, que la géographie est une et indivisible — pardonnez-moi ma distraction je me croyais à mon comité républicain — je voulais dire une science aussi utile qu'agréable et grâce à laquelle on va bien loin — il soupire et continue — sur ma route, à travers les mers, les fleuves, j'ai trouvé des villes où j'ai connu les honneurs dus à l'homme politique, doué comme moi d'un grand esprit dont les grandes conceptions se révèlent aux diverses périodes électorales.

Pour se montrer modeste il courbe ici la tête,
A la place du col, se tire une manchette.

Grisé par l'admiration que me vouait déjà le comité je voulus encore et après avoir quitté le fort des anglais de la ville juive de St Eugène pour me fixer sur les bords de la baie de l'Agha et en l'année 1898 — terrible hélas! pour nous — où le patriote Drumont vint prouver aux électeurs que mes amis et moi n'étions que des moules, je voulais, dis-je.....

Cat (interrompant sa conféreuce en voyant l'ombre de Samary traverser, la tête fortement baissée, l'extrémité de la salle opposée à celle où il pérore).

Samary! Samary! s'écrie-t-il.

Samary, se redresse et se retournant du côté d'où la voix semble venir:

— Qu'a-t-on à venir jusqu'ici troubler mes pensées de tristesse et de regrets sur mes faits et gestes d'il y a bientôt un quart de siècle — (s'aprochant du conférencier qu'il reconnait): — *Q o usque*, et je parlerai lapir comme toi, Cat; abuseras-tu de ma mollesse. Ça ma ri la politique en 1893 mais qu'elle déception et dans ma veste qu'elle épine en 1898.

Cat. — Je t'appelle en effet parce que tu ne fus jamais un chien de Jean Nivelle.

Samary. — Non, certes, pas plus avec toi qu'avec les copains du Comité d'Alger.

Mais hélas! (et c'est ce qui me vaut d'être ici plus lugubre encore que je ne le fus jamais sur le sol africain) si comme tout juif docile aux préceptes de ses rabbins, je fus soumis à vos ordres à tous, je restai — pour mon malheur et à cause du Comité — sourd aux sages conseils des bons Français qui m'avaient jadis enfin élu.

Libre-penseurs eux, et patriotes avant tout, ils avaient eu raison de m'écrire et redire que ceux qui voteraient pour moi en 98 étaient des faux démocrates, des sectaires, des cléricaux des synagogues et des temples, comme Stoltz par exemple.

Ces justes réflexions ont le don d'échauffer l'ombre de Cat qui, après avoir imploré la Muse, s'écrie avec indignation:

O Samary c'est trop que sous ces voûtes sombres
On puisse vous entendre exprimer des regrets
De m'avoir écouté jadis. Venez mes ombres:
Du comité laïc, venger de tels soufflets,
Stoltz, Fabre, Soulery. Et vous tous ô mes frères
De partout accourez pour relever l'affront
Qu'il nous fait à chacun. Oh! vite les lumières
Des amis pour y voir clair, chez le Dieu
[Pluton!

DEUXIÈME TABLEAU

Stoltz et nombre d'autres libres-fumistes accourent à ces accents éloquents mais désespérés de *Cat*:

« Nous voici tous, ô frère!
« Qu'a-t-on dit, qu'a-t-on fait?
« Faut-il le cimeterre
« Prendre, ou bien un tranchet?

Cat, reprenant en colère et en montrant Samary:

« Savez-vous, mes amis, quel crime abominable
« Celui que nous aimions comme un petit toutou
« A commis envers moi, son Mentor admirable,
« Et, par suite, à l'égard de nos rites surtout. »

Le Comité, en chœur:

Non, parlez, Cat, et racontez sans arrogance
Ce que Samary peut avoir fait en ces lieux.

Cat:

Eh bien! si Samary n'est point dans la démence,
Il ne doit plus revoir la lumière des cieux.

Un fumiste :

Mais que dites-vous là ? (Cat a-t-il bu la goutte ?)..
Vous nous parlez des cieux, à nous, libres-penseurs
Anti-cléricaux purs, toujours, malgré le doute,
Qui sur terre autrefois faisait trembler nos cœurs

Cat, reprenant pour s'excuser .

Je me trompais, amis, car c'est lui le parjure.
Samary qui tantôt me disait bêtement
Que nous lui avions fait une sanglante injure
En l'indiquant aux juifs comme représentant.

Le Comité, moins un de ses membres qui paraît très absorbé. — Oh ! oh !

Cat, continuant avec aigreur et le nez en l'air :

Oui, frères, amis, et vous, mes sœurs virgules,
Car je reste toujours l'illustre professeur
Qui jadis fit donner à Régis les férules,
Parce qu'il préférait à l'épine la fleur.

Samary, en *il parle* et poussé à nouveau par le remords de sa conduite en 1898 :

Le bluet, cette fleur de notre belle France,
Que le vaillant Drumont à Paris lui donna
Pour rallier les Francs, leur rendre l'espérance,
En attendant qu'il vint voir les juifs, leur sabbat.

Cat, continuant son apostrophe :

Oui, de n'avoir pas eu, dit-il, la sagesse
De céder à Drumont son poste avec honneur.
Samary nous renie, et fou dans sa tristesse,
Il ne craint pas, l'ingrat, de me mettre en
| fureur.

Le Comité, en chœur :

Haro sur Samary, qu'à l'instant le profane
Entende ses amis le bannir à jamais.

Cat, d'une voix forte :

Oui, chassons d'ici ce grand serin qui canne !

Samary, atteré et s'inclinant profondément :

Frères amis, pardon ! je ferai désormais
Tout ce que vous voudrez si le frère Lépine
Vient donner chez Pluton un bal aux juifs er-
|rants.
A nous judaïsants à la si souple échine
Fiers près des gogos, pleutres devant les grands

Le chœur du Comité, moins un :

Vive Lépine encor et sa noble sultane !
Vive notre maton l'honnête Samary !
Qui vient de recevoir une superbe canne
Des juives pour guider au bal leur pot-pourri.

Un fumiste :

Vive Cat ! (on le sait), puisqu'il est encor sage,
Sans être grec qu'au peuple il jouait de bons
|tours.

Le dissident du Comité des entêtes Samarystes :

Imposteurs, je vous lâche et je pars à la nage
Sur le Styx pour aller au pays des beaux jours
Voir ce qu'on dit de vous tartufes ou sectaires
Dans Alger la cité dont les vaillants enfants
Lassés de voir par vous augmenter leurs misères
Vous chassèrent un jour avec vos juifs puants.

FABRE

Troun de l'air ! encore un qui se met en colère,
Cat, n'allez point répondre à ce que dit ce fou
Voyez plutôt là-bas cette rouge lumière
Qui fait briller les traits du valet de Barthou.

SOULERY

Bravo, vive Lépine ! avec toute sa suite
Le bal va commencer, car je sens du buffet
L'odeur des vrais rôtis. Oh ? quelle bonne cuite
Après avoir dansé nous prendrons à souhait.

Pour copie conforme du rapport
du Messager Neptune,
L. De MARC.

FÊTES JUIVES

LE YOM KIPPOUR

A Me Joseph Ménard.

Yom-Kippour est la fête de la purification des Juifs. Elle se célèbre huit jours après le *Rosch-Haschanah*.

Pendant les deux jours qui précèdent cette fête, Israël ne doit manger que du pain azime, ce qui est fade, et fermer boutique ce qui est pénible.

C'est une foule de ventes ratées ce jour-là mais en revanche on augmente le prix le lendemain, ce qui est une compensation bien agréable, d'autant que c'est toujours le pauvre *goy* qui en supporte les conséquences.

Faire *Kippour* comporte une quantité de pratiques plutôt gênantes, telle que de ne pas aller en voiture, de ne pas allumer du feu, de marcher sur ses bas ou sur ses chaussettes, et de ne point se laver pendant les quarante-huit heures du jeûne.

Une cérémonie bien touchante, est celle qui a lieu dans les familles avant de se rendre au Temple. Les enfants, à ce moment, viennent demander pardon à leurs parents, et l'on entend d'ici le dialogue :

Le fils. — Tis donc, baba, chai chamais rentu la monnaie des bièces, guand les gtients ils faizaient bas addention.

Le père. — Pien ! très bien ! Ché tè bardonne, Issac : seulement, tu ne regommenceras gue dans huit chours.... après *Souccoth*.

Ceci fait, toute la famille se rend à la Synagague pour entendre l'office du *Kol Nidre* qui inaugure la cérémonie du Kippour.

Les hommes s'entassent dans la nef et les bas côtés, tandis que les gardiens empilent les femmes dans les tribunes, car la femme, pour les juifs, est la Grande Impure.

Dans les familles qui ont conservé entiers les anciens rites, on célèbre le *Kappara* à chaque veille de *Yom Kippour*.

Cette cérémonie consiste à tourner un coq autour de la tête des hommes, et une poule autour de la tête des femmes, en récitant la phrase suivante :

— Que cette volaille te soit substituée et te serve d'expiation, qu'elle soit vouée à la mort, tandis que toi tu seras favorisé d'une vie longue, heureuse et paisible.

Coq et poule sont ensuite saignés et donnés aux pauvres. Mais cette façon de colloquer à une pauvre bête innocente la totalité des châtiments qu'on a encourus dans l'année, n'est pas précisément banale et mérite d'attirer tout au moins sur les Hébreux les foudres vengeresses de M. Ulrich, le dévoué président de la Société protectrice des animaux.

Dans le courant de l'année, les Juifs essaient de faire subir le même sort aux excellents *goym* quand l'occasion s'en présente.

Donc, ne nous attendrissons pas outre mesure sur les coqs et les poules chargés des péchés d'Israël, la veille du Grand Pardon.

à Suivre

FLEURS D'ISRAËL

C'était Guennouch ben Seror, auquel il sous-louait depuis longtemps le rez-de-chaussée d'une maison dont lui-même habitait l'étage supérieur. Ce youdi d'un âge mûr avait été jadis un petit marchand camelot, vendant « one sou, one sou », des petites poignées de cacaouettes grillées, de pois chiches et de fèves bouillies. Il était devenu « mercanti » en gros des mêmes denrées à l'état de nature, et avait joint à ce commerce la branche des céréales et caroubes. Le mois précédent, il avait bu sur les orges un bouillon extra-salé qui l'avait un peu mis dans la mélasse. Or, il se mijotait pour l'automne une adjudication sur laquelle il aurait lourd à gagner pour celui qui décrocherait la timbale.

Guennouch était à même de faire un rabais défiant toute concurrence, mais il n'avait pas suffisamment de braise pour tenter l'aventure. Il s'en fut donc trouver son propriétaire, afin de se faire prêter par lui, au meilleur marché possible, la galette dont il avait besoin.

Bréhmo demanda à réfléchir. Au bout de trois jours il vint trouver le solliciteur et lui dit : « Tu es pour moi un ami, un vieil et excellent ami que je ne veux pas laisser dans l'embarras, Je me fais un devoir et un plaisir de t'obliger. » Après cet exorde, il fit une pause, ouvrit sa tabatière, prit une pincée de la poudre y contenue, et l'enfourna dans ses narines avec des précautions minutieuses afin de la faire arriver, avec le moins de déchet possible, dans les cavités de son cap nasal.

Pendant qu'il menait à bien cette opération, Guennouch se disait avec angoisse. Ce préambule ne me dit rien qui vaille. Le copain ne me ferait pas tant de salamaleks, s'il n'avait l'intention de me prendre le 20 o|o, et peut être davantage.

L'épicier-droguiste rassénéra l'esprit de son locataire par ces paroles consolantes : Tu trouveras chez moi tous les fonds dont tu auras besoin au 9 o|o. Tu entends bien au 9 o|o. Jamais je n'ai prêté à un taux si minime.

— Merci, éjacula le « mercanti » devenu radieux. C'est bien un service d'ami que tu me rends? Si, à mon tour, je peux t'en rendre un, compte sur moi.

— J'y compte bien aussi, et vais t'en demander un tout de suite.

Sur ce, le préopinant fit une nouvelle pause, saisit son promontoire olfactif entre l'index et le pouce de sa dextre; ensuite, après avoir légèrement détourné la tête, il se moucha à la façon du regretté patriarche Abraham.

Au cours de cette manœuvre, son futur obligé serra les fesses et se livra inconsciemment à une mimique exprimant d'une façon plus apparente l'anxiété qui avait de rechef fait élection du domicile dans son âme. D'une main, il souleva son turban ; de l'autre, il se gratta le cuir chevelu, sans souci de troubler les ébats des innombrables hôtes gîtés sous sa tignasse.

— Tout d'abord, continua le bailleur de fonds tu vas me jurer de garder le secret sur ce que je vais te dire. ..

ON DEMANDE A ACHETER
dans la banlieue d'Alger
150 à 200 m. Terrain ou petite Maisonnette
S'adresser à M. SCHAEFER, 11, rue Sadi Carnot, Agha-Alger.

CHEMISERIE PERTUS
13, Rue Dumont-d'Urville, ALGER

Chemises sur mesure depuis fr..... 5 50
Id. flanelles irrétrécissable..... 7 50
Tissus nouveauté pour chemises d'été, Caleçons, Tricots, Chaussettes et Mouchoirs
Rayon nouveau
Lingerie pour Dames, Trousseaux, Linge de Table

KINA ANTIJUIF **ROUCH** 11, AVENUE DU FRAIS-VALLON, ALGER

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT

Après le scrutin.

Première Année, N° 9 — 5 centimes — Dimanche 15 Mai 1898

L'Algérie aux Français — *A la porte les Juifs*

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil. Alger-Mustapha.

Directeur : Max Régis

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 15 MAI 1898

DANS LE PÉTRIN

Rien de plus réaliste, de mieux rendu, que cette page d'Herzig, vous montrant Samary empâté, pendant que Lépine, Cat. Collin, Honel et toute la youtrerie prenneht la poudre d'escampette.

L'ex-député d'Alger méritait meilleur sort; mais rien ne nous surprend, de la part des sinistres farceurs auxquels il s'est livré, pieds et poings liés.

Aujourd'hui, Samary n'a pas même la consolation de se voir entouré de ceux qui ont eu l'air de combattre pour lui. Au contraire, c'ést à qui viendra faire à Drumont les plus basses courbettes.

Nous, qui avons déjà vu ses ennemis de la veille le complimenter de sa première et dernière victoire, pendant que nous nous organisions pour la dernière bataille, ne pouvons que hausser les épaules et tendre au noyé volontaire la perche du pardon.

Que le souvenir d'un passé meilleur, et la parole de pitié que nous lui adressons, mette un peu de baume sur sa plaie.

M.

CHEZ LÉPINE

Des journaux facétieux et qui se prétendent bien informés (« prenez mon ours », et son pavé) ont donné, de l'entrevue de nos représentants avec M. Lépine, un compte-rendu absolument fantaisiste.

Je m'en vais rétablir les faits.

Ayant pu, en effet, grâce à l'excessive complaisance d'un garçon de bureau antilépiniste enragé, me glisser jusqu'à la porte du cabinet gubernatorial, voici, très exactement reproduit, ce que j'ai vu et entendu, et phonographié dans mon cerveau par le trou de la serrure :

La porte vient de se refermer. Drumont, Marchal et Laurens s'avancent, découverts mais dignes, vers le bureau du gouverneur. Celui-ci, paraît absorbé par la vérification d'un bordereau de solde supplémentaire du commissariat central. Il lève enfin la tête.

LÉPINE, *blafard, renversé dans son voltaire, les genoux croisés.* -- Vous désirez, messieurs ? ..

DRUMONT, *un peu ahuri d'abord, puis mettant son chapeau sur sa tête, et d'un ton vaguement gouailleur.* — Je désire d'abord m'asseoir.

(Il prend une chaise et s'assied tout près du bureau du gouverneur. Marchal et Laurens l'imitent)

LÉPINE, -- Je vous en prie, messieurs, veuillez vous asseoir. ..

DRUMONT, *déridé.* —; Merci. C'est pas tout. Vous n'avez pas l'air de savoir ce que nous venons faire? Non... n'est-ce pas? Le contraire m'eut étonné.

Eh ! bien, nous venons chercher la clef de Barberousse.

MARCHAL, *tranchant.* -- Et voir si vous avez fait votre malle,

LAURENS, *de sa voix de gendarme.*-- Parfaitement !

LÉPINE, *visiblement préoccupé.* -- Je vais voir si... je peux tâcher moyen de... faire en sorte de... transmettre à M. le Ministre.

DRUMONT, *catégorique mais bon garçon.* -- Vous savez, entre nous, faut pas nous la faire. Parlons simplement franchement et sérieusement

Dans l'intérêt supérieur de l'Algérie que vous représentez -- pardon, que nous représentons -- dans l'intérêt de la justice et de l'ordre, dans votre propre intérêt, voulez-vous rendre ce chevaleresque Max Régis à sa famille, à ses amis, à ce peuple qui le réclame et qui l'aime et pour lequel il a déjà trop souffert ?

LÉPINE, *embarrassé.* -- Je crois qu'il ne m'est pas possible de prendre sur moi...

MARCHAL. *impatienté.* — On ne vous demande pas d'ouvrir vous-même la porte de la prison. On vous demande de la faire ouvrir; et çà vous le pouvez. Vous le devez, pour apaiser les esprits, pour rétablir les affaires, pour ramener le calme, le travail et la prospérité dans ce pays tant troublé par votre gouvernement stupide et provocateur. Vous le devez pour vous-même, pour vos enfants...

Le voulez-vous ?

LÉPINE, *troublé mais têtu.* — Je suis dans une situation très difficile...

MARCHAL, *sec et cruel.* — Qui vous y a mis ?

LÉPINE.--...dans une situation qui ne me permet pas de prendre un engagement... avant d'en avoir référé...

DRUMONT, *s'impatientant aussi.* -- Mais on ne vous demande pas de prendre un engagement formel, encore une fois. On vous demande simplement d'appuyer une demande de grâce ou de mise en liberté provisoire Ça vous pouvez le faire ; et l'élection d'hier non-seulement vous y autorise, mais je dirai même vous y oblige ?

LAURENS. *de sa voix de brigadier de gendarmerie.* — Parfaitement !

LÉPINE, *l'organe douteux et l'attitude toujours correcte, reprenant sa plume et se penchant sur son travail interrompu* — Messieurs, je regrette de ne pouvoir causer plus longtemps avec vous ; mais voyez, je suis surchargé de besogne. J'ai les comptes de la sûreté à compulser ; j'ai les épreuves du nouveau règlement sur la police à corriger ; j'ai enfin les rapports Dubuc et Cottignies...

DRUMONT, *tout à fait désarmé.* — Quand vous aurez fini, vous penserez à Max ?

MARCHAL, *menaçant.* -- Et à l'Algérie ?

Lépine se replonge dans ses calculs, pendant que ses visiteurs se dirigent vers la porte en enfonçant, en guise de salut, leur chapeau sur la tête.

Je quitte alors mon poste d'observation et dégringole au bas de l escalier.

Demi-heure après, à la villa Drumont, en nous mettant à table :

-- En quelques mots, mon cher député, l'impression de votre entrevue ?

DRUMONT. -- Mon impression mes chers amis, est que ce Lépine est un parfait imbécile, capable d'obliger la vaillante population d'Alger à démolir l'arberousse pour rendre la liberté à notre pauvre Régis !

GUÉRIN, *paraissant décidé.* -- Il y aurait un autre moyen, ce serait de s'emparer de ce gouverneur et de smala, et de le maintenir en ôtage jusqu'à la sortie de notre ami.

LAURENS, *de sa voix de capitaine de gendarmerie.* -- Parfaitement !

La proposition de Guérin est acclamée et adoptée d'enthousiasme malgré les réserves et les craintes exprimées par Martin St.-Léon. ..

Jacques DEFRANCE.

Démission! Démission!

Ce n'est qu'un cri, dans les rues de Blida, depuis le 8 mai,

A bas Mauguin !
Démission ! Démission !

Et, ce n'est pas seulement la démission du vieux salaud, que réclame la population blidéenne, mais encore celle du Conseil municipal tout entier, qui avait, du reste, obéi à ce sentiment de pudeur, dès lundi matin. Mais, après avoir conféré avec l'immonde MATOU, ces bons conseillers ont rengainé leur démission.

Reste à savoir comment la population, qui n'a pas de sang bâtard dans les veines, va prendre l'attitude provocatrice de Mauguin et de ses plats valets.

On dit que Thérésine Gonzalvès conduit à elle seule la barque municipale, et que c'est elle qui a apposé son veto à la démission collective des battus du 8 mai.

Ah ça ! Blida-les Roses est elle terre algérienne, ou simplement mare à grenouilles ?

La parole est à vous Blidéens. Dites si vous préférez un servage hispanaresque à la vie libre de l'honnête citoyen.

TON VIEUX COLON.

FÊTES JUIVES

LE YOM KIPPOUR

A Me Joseph Ménard.

Voulez-vous assister à une journée de Kippour. Ce jour-là les Hébreux se réunissent dans les jardins publics, attendant, dans l'inaction la plus complète jusqu'à six heures du soir que la porte de la synagogue s'ouvre.

Nous voilà square des Vosges, le jardin public où les Juifs parisiens se groupent de préférence. Déjà, l'immense emplacement est envahi par une foule énorme qui se presse autour de la statue équestre de Louis XIII et des quatre vasques qui l'entourent.

Israël est là en habit de fête, jeunes, vieux, tous ont arboré leurs bijoux les plus voyants. Dans l'air flotte un parfum combiné de musc et de chair mal lavée.

La conversation en ce moment est générale. Chacun se connait, naturellement, mais on cherche ses intimes, ceux avec qui, pour le restant de la journée, on pourra causer à l'aise.

Des bribes de conversation s'engagent :

-- Tiens ! cette chère Madame Kolb, quelle surprise agréable de vous voir ! je vous croyais en voyage ?

L'ecellente Kme Kolb, grosse mère de cinquante ans, environ, ouvre une bouche énorme, et se précipite sur son interlocutrice avec toutes les marques d'une joie intense.

-- Che vas fous tire, ma toute pelle, c'est mossié Kolb, zeulement qui est bardi pur insdaller une bedide suggursale à Perlin.

A côté de moi, deux jeunes Juives s'extasient sur le physique de leur rejeton.

-- C'est un petit garçon, madame ?

-- Non madame, c'est une petite fille.

-- C'est bizarre, je l'aurais prise pour un petit garçon à cause de son nez rouge.

-- Comment !... Son nez rouge !... Vous trouvez, madame, que ma petite Noémie a le... Oh ! quelle horreur ! Vous n'avez donc pas regardé les dents pourries de votre gamine... madame !!!

Les deux mères quittent le banc en se lançant des regards furibonds.

Un vieux Juif, que les deux places laissées libres semblent remplir d'allégresse, m'offre une prise de tabac que je refuse énergiquement.

-- Fous afez tort, mossié, me fait-il : le tabac il a chamais vais té mal. Tous les madins et tous les soirs ch'en vais prendre un pon brisé à moe bédid-fils.

A l'appui de ses dires, le vieil Hébreu appelle un jeune garçonnet qui ravage une plate-bande à deux pas de nous.

-- Isidore ? Isidore !

à Suivre

BERCEUSE ROSE

C'était 2 youtrons
Venus de la Palestine,
C'était 2 youtrons
Qui n'avaient pas beaucoup d'ronds.
Ils sont arrivés,
Lui, raublard, elle, mâtine,
Ils sont arrivés
Absolument décavés.

Vite ils ont cherché
Un coin dans la ra' o'la Lyre,
Vite, ils ont cherché
De quoi pouvoir se nicher.
Puis ils ont puisé
Au fond de leur tirelire,
Puis, ils ont puisé
L'argent démonétisé.

Jacob dit : « Voilà,
« Faut savoir être crapule ! »
Jacob dit : « Voilà,
« Faudra changer ces pièc' là.
Rachel, sans pudeur,
Dit « Vraiment, pas de scrupules ! »
Rachel, sans pudeur.
Dit « Rouler l'goy, quel bonheur ! »

Alors, nos coquins
Par leurs procédés habiles,
Alors, nos coquins
Passent leurs mauvais sequins.
Avec dix Français
Et quelques fellahs kabyles,
Avec dix Français
Ils trouvent de l'or assez

Cet or leur a fait
Monter une épicerie,
Cet or leur a fait
Débiter sucre et café ;
Passer au galop
Leur infect droguerie,
Pa ser au galop
La livre pour le kilog.

Après avoir mis
Plus d'un chrétien sur la paille,
Après avoir mis
Dans le sac bien des Roumis,
On ne les vit plus,
Madam' qu'en robe de faille,
On ne les vit plus,
Mossieu qu'en r'dingote et gibus.

Ils ont eu l'honneur,
Après cinq ou six faillites,
Ils ont eu l'honneur
De danser chez l'gouverneur.
Mossieu Paysant
Avait aussi leurs visites
Mossieu Paysant
Gobait ce Juif complaisant.

Clients étranglés
Avec le plus grand sans gêne,
Clients étranglés
Payaient les coupés anglais,
Et Yacobito
Dans sa villa d' Saint-Eugène,
Et Yacobito
Oublia vit' son ghetto.

Mais v' là qu'un beau jour
Le bon Peuple enfin s'emballe,
Mais v'là qu'un beau jour
Le Gueux réclame à son tour.
« Holà ! sal' youpins,
« Il faut faire votre malle.
« Holà ! sal' youpins,
« Partez ou j' vous coll' des pains ! »

A ces mots, Rachel,
Prise d'une sainte frousse,
A ces mots, Rachel,
Dit : « A moi, Dieu d'Israël ! »
Malgré le sergot
Nous irions à Barberousse,
Malgré le sergot
On nous flanq'rait au cachot.

Jacob, tout en pleurs,
Et faisant triste mine,
Jacob, tout en pleurs,
Dit : « Mieux vaut filer ailleurs ! »
Ouvrit ces poltrons
S'enfuir vers la Palestine,....

C'étaient 2 youtrons
Qui n'avaient alors plus d'ronds.

K. BILL.

FLEURS D'ISRAËL

— Je le jure.

— Bien ! Tu sais que je n'ai pas de petits enfants.

— Oui.

— Cela me chagrine. Et je voudrais en avoir.

— Marie ta fille.

— C'est mon intention. Et j'ai pensé pour elle à ton neveu, le très distingué Caouitou.

— Caouitou est un beau parti.

— Esther également. Je me suis dit qu'il n'y a dans notre localité personne autre que toi capable de négocier ce mariage.

— Ce n'est pas commode, en effet.

— Je ne dis pas le contraire. Mais si tu veux mon argent, il faut te débrouiller pour que cette affaire réussisse.

— Je ferai tout ce qui sera possible, répondit Guennouch sur un ton assez froid.

Espèce de sale juif, bougonna-t-il après le départ de Brèhmo. Il était bien plus simple de me dire tout de suite qu'il ne voulait rien me prêter. Cela aurait mieux valu que de m'offrir son argent à une pareille condition, même au 9 %.

Par suite de tous les motifs qu'on connait, la mission imposée au solliciteur était plus remplie de difficultés qu'une tige de chardon n'est hérissée d'épines. Ce qui compliquait encore cette tâche gandilleuse, c'est que Guennouch était en froid avec le papa du jeune homme, son frère utérin, le très respectable Itrou ben Zemour, débitant de tabac, et la famille du dit.

Cette brouille datait de l'époque où le décret, rendu sur la proposition de Crémieux, métamorphosa en citoyens français tous les Juifs de l'Algérie, sauf ceux du Mzab, lequel n'était pas encore englobé dans nos possessions africaines.

Guennouch ainsi qu'Itrou étaient originaires de cette contrée. Ils n'avaient transportés leurs pénates à Bircouffi que depuis 1865. Nonobstant cette particularité, le premier de ces messieurs demanda à être inscrit sur la liste électorale de ce centre. On fit droit à sa requête, et la France compta un Français de plus. En ce temps-là, on n'y regardait pas de si près. On se faisait un devoir de combler avec des youtres Africains les vides causés, dans la masse des électeurs de la Métropole, par la guerre ainsi que par l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine.

A cette époque, Guennouch avait 40 ans. C'était un vrai luron retors et avisé, habile comme pas un à tirer son épingle du jeu, plein d'entregent comme tous ceux de sa race et complètement dépourvu de préjugés. Il passait pour une forte tête dans la gent hébraïque de Bircouffi, où cependant on compte des malins par douzaines. Avec ça, il était presqu'aussi paillard que le roi Salomon.

(*A suivre*).

MANUFACTURE DE TABACS
Omar ben Smaïa
Alger, 6, Rue Porte-Neuve, 6, Alger

DEMANDEZ PARTOUT
LA CIGARETTE
EDOUARD DRUMONT
Cigarettes hygiéniques, première qualité, pur Havane

DEMANDEZ PARTOUT
L'Absinthe Antijuive
PRODUIT ESSENTIELEMENT FRANÇAIS
Défiant toute Concurrence
Agent Général : Algérie et Tunisie
A. GEORGES AINÉ
Avenue de la Gare, 1 — Mustapha-Alger

AVIS IMPORTANT

La Maison Française **M. Négrel,** 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**
Confections, Bonneterie, Lingerie

AVIS

Nous recommandons à tous nos amis notre dessinateur Herzig dont les charges sont tant appréciées, pour travaux de luxe etc., etc.

Mme JULIE SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)
derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

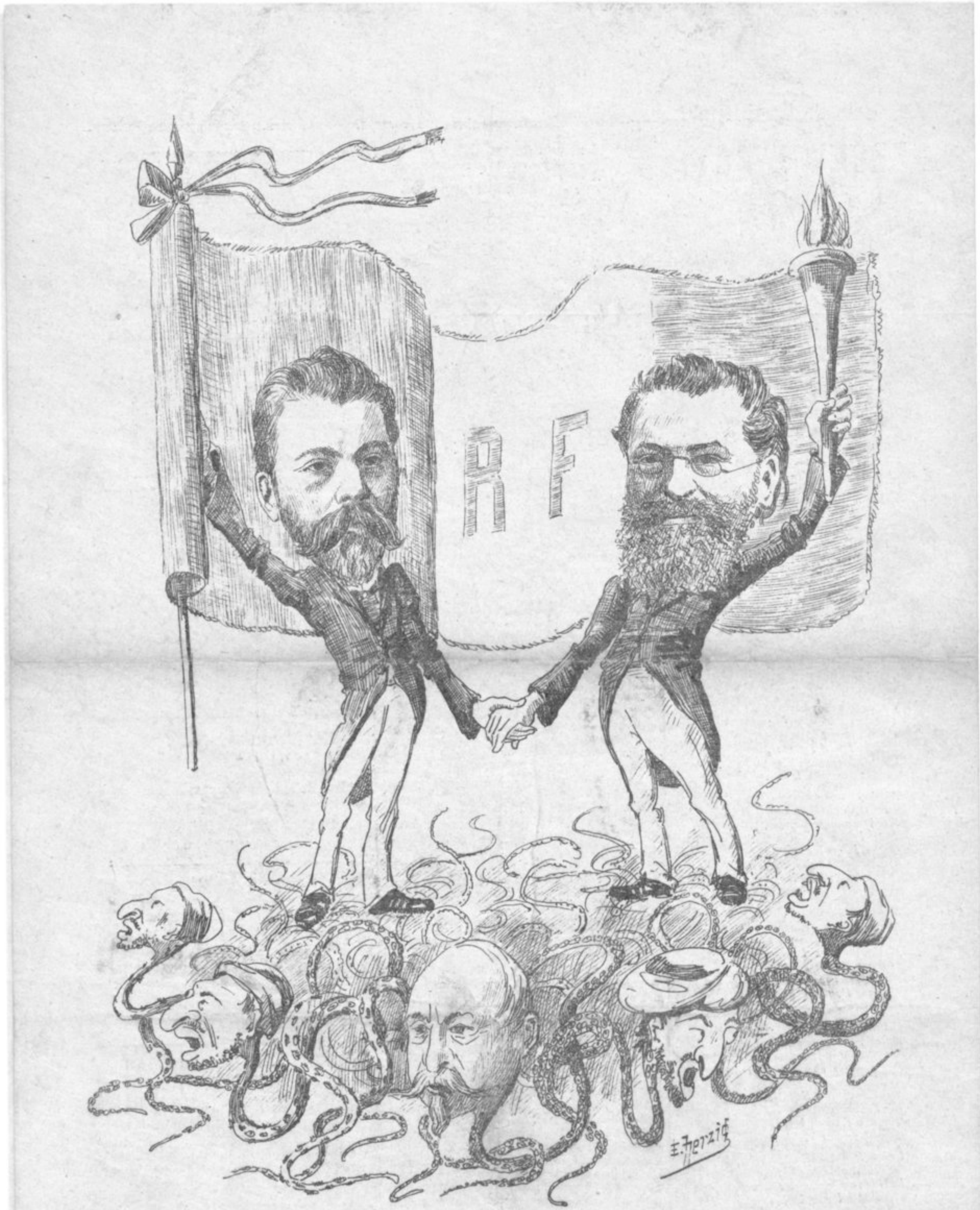
ALGÉROISE
BOISSON HYGIÉNIQUE PASTEURISÉE
Reconstituante, Apéritive, Digestive, Tonique, Gazeuse
ET RECONSTITUANTE
En Vente dans tous les Cafés
Fabrique de E. MARCELIS et Cie
Hussein-Dey (Alger)

UNION OUVRIERE D'ORAN
J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH
Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED
CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Lithographie : DUVERT


R F
E. Herzig

Première Année. — N° 10 **5 CENTIMES** Dimanche 22 Mai 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 22 MAI 1898

LE LION ET LE REPTILE

En ce temps-là, le lion dit au reptile : « Mon petit vieux, il y a assez longtemps que tu nous embêtes, je suis décidé à te casser la colonne vertébrale et te jeter à l'eau, avec tous les animaux de ton espèce, mais comme je suis bon prince, je te laisse quarante-huit heures, pour déguerpir avec toute ta smala. »

L'autre qui se trouvait très bien, dans le milieu qu'il avait choisi, répondit en rechignant : « Vous n'êtes pas le maître absolu ; j'ai planté avant vous mes pénates sur cette terre où les miens vivent en paix depuis longtemps. Ma famille est si nombreuse, ses biens si importants, qu'il lui faudrait au moins un quart de siècle, pour vider les lieux sans grands préjudices, et puis.....

— Assez ! toi et les tiens vous n'êtes que des parasites répugnants.... Je uettoie la place. C'est compris ?

Le reptile rengaina son compliment et..... vous devinez le reste. Ça se passe de l'autre côté.

L'ANTIJUIF.

Les Voix du Cœur

C'est une historiette fort touchante et bien symptômatique, que celle de la petite communiante recommandant expressément que pour sa toilette du *grand jour* on n'achète rien chez les Juifs.

La maman, le papa, les frères et les sœurs, tout le monde est d'ailleurs profondément antijuif dans la famille. Cependant, après avoir couru tous les magasins français — à vous, messieurs du négoce ! — il n'a pas été possible de trouver une paire de bottines blanches assorties à la robe.

En désespoir de cause, la maman s'en vient demander conseil à la Sœur Supérieure. Et celle-ci de répondre :

— « Il n'y a qu'un magasin à Alger où vous trouverez ces bottines, c'est à « l'Immaculée Conception » chez le juif Lévy-Faillitou. »

Oh ! ma sœur ?!... La petite, heureusement, de s'écrier aussitôt.

— « Maman, si tu m'achètes mes bottines chez un juif je te jure que je ne les mettrai jamais ! J'irai plutôt faire ma première communion pieds nus !... »

Je sais aussi des enfants de six à sept ans qui, à l'école, à l'insu de leurs parents et en cachette de la maîtresse, ont ouvert une souscription pour offrir une palme dorée à Max Régis le jour de sa sortie. Le montant des sommes recueillies — qui saura jamais par quels moyens ingénus et complexes ! — s'élève actuellement à 9 fr. 50. Mais on n'a pu s'entendre encore sur le choix de celui qui dira le *compliment*.

— « Et pis après, ça i fait rien, disait l'autre jour le plus *grand* en manière de conclusion, quand i viendra on l'embrassera tous à la fois ! »

Et ce sera bien plus gentil, mes enfants...

Un de nos plus honorables négociants en bijouterie, espagnol d'origine mais bon français de cœur, demandait l'autre jour à sa fillette d'environ dix ans :

— « Que faut-il te donner cette année pour ta fête ? tu sais, c'est bientôt ?

— Oh ! cette année, comme tu serais gentil, comme tu serais mon petit papa chéri, si tu voulais me donner... oh ! je n'ose pas le dire...

— « Voyons, dis toujours ?

— « Tu me le donneras ?... dis que tu me le donneras d'abord ?

— « Mais oui, mon enfant, si je peux je te le donnerai. Qu'est-ce que c'est ?

— « Eh ! bien, c'est une paire de menottes en argent pour donner à Max Régis, avec notre nom à tous écrit dessus. Et j'irai moi-même les lui porter et les lui mettre à la prison..,»

Voilà des chaînes, mon pauvre Max, qui vous feront facilement oublier celles de Barberousse.

C'est par milliers qu'on pourrait citer des traits analogues de naïf dévouement et je dirai presque de piété enfantine.

Je connais un élève de neuvième au Lycée d'Alger, qui, depuis plus d'un mois, fait près de deux heures de chemin par jour, afin d'économiser les quatre sous qu'on lui donne pour prendre le tramway. Il veut offrir *sa* couronne lui aussi. Et ce qui donne la mesure d'énergie de sa résolution, c'est qu'il a résisté jusqu'ici à la tentation, bien forte cependant, de prendre une seule fois, pas même *pour voir*, le tram... ÉLECTRIQUE !

Et celui qui avait chipé à son père sa carte d'électeur parce qu'il était *samaryste*, et qui l'avait donnée à un de ses petits camarades dont le père était *drumontiste* ?

La plus belle note de sentiment, je crois, est celle qui nous a été donnée par une mendiante de douze a treize ans, qui vient à l'*Antijuif* chercher des bons de pain.

Cette gamine en haillons, au visage chlorotique et vieillot, avec, dans les yeux, la fièvre latente de la faim, est venue l'autre jour m'apporter un paquet de gâteaux et de confiseries sortant de la *Pâtisserie princière*, en me disant simplement :

— « Voilà des gâteaux pour faire monter à Régis, à la prison,

— « De la part de qui ?

Alors, interloquée, honteuse, d'une voix étranglée, la pauvre enfant a répondu, les yeux baissés mais déjà mouillés à travers les cils :

— «.., De personne... »

Je vous le dis, encore tout remué tout serré d'émotion, j'ai pleuré devant cette petite mendiante et je trouve sa conduite sublime...

Jacques DEFRANCE.

LES VOYOUS

Parait qu'au ministère, en France,
Ils sont vraiment très embêtés
Et nous trouv' pleins d'impudence
De choisir seuls nos députés.
Alors pour passer leur colère
Ils nous apellent des "voyous"...
Il faut avoir bon caractère
Pour pas leur jeter des cailloux.

Eux qui sont tous des gross'légumes,
Ils font souvent de mauvais coups,
Mais c'est tell'ment dans leurs coutumes
Qu'ils n'en regard'nt pas les dessous :
Et nous devons les laisser faire
Parc'qu'ils ne sont pas des voyous !
Il faut avoir bon caractère
Pour pas leur jeter des cailloux.

Tous domestiq's de la juiv'rie,
Ils veul'nt qu'il n'en soit pas question,
Et qu'on laiss' vendre la patrie
Sans fair' la moindre opposition !
Et ils s'figur'nt qu'on va se taire
Parc'qu'ils nous trait'nt de voyous !
Il faut avoir bon caractère
Pour pas leur jeter des cailloux.

Ils croi'nt nous lancer une insulte
Eux qui sont traîtres et menteurs,
Eux qui n'ont pour Dieu et pour culte
Que l'or, et qui, vils serviteurs
Sont des juifs le seul ministère...
Eh bien lesquels sont les voyous ?
Il faut avoir bon caractère
Pour pas leur jeter des cailloux.

Enfants de France et d'Algérie
Souvenons-nous de ce prénom :
Mais au jour où contr' la patrie
On entendra baver l'canon,
Afin de défendre leur mère
On verra se liguer les voyous
Et plein d'une énergie amère
Arroser d'leur sang les cailloux.

Un Voyou d'Alger,
G. BÉRANGER.

LE COUP DES DOUZE POTS

La scène se passe à Paris.

Un modeste commerçant en épicerie, M. Untel trône à son comptoir.

Survient un monsieur.

— Je suis, — dit le nouveau venu, — le représentant de la faïencerie de X...

Comme ladite maison est une des plus importantes de France, le commerçant veut se confondre en remerciements de l'honneur grand que lui fait le visiteur, en pénétrant chez lui.

Le monsieur ne lui en donne pas le temps.

En un tour de main, il enlève des étagères de la boutique, les vases et pots qui s'y trouvent : Du dos de l'index, il les frappe à petits coups, tel un médecin auscultant un malade, les tourne, les retourne et, finalement, se jette sur une chaise, avec toutes les marques d'un violent chagrin.

— Si ça ne fait pas pitié, gémit-il, de voir pareille camelote chez un honorable négociant français !

Et, comme l'épicier esquisse un geste de protestation indignée, l'homme ajoute :

— Oui, je sais, c'est pas de votre faute, vous avez été volé. voilà tout , aussi, dès demain, j'espère que vous aurez fait porter vivement tout ça sur le fumier. En attendant, je vais vous faire envoyer tout ce que nous avons de nouveau à la fabrique. Ah ! sapristi ! ce que ça va changer votre boutique !

Puis, sans donner au brave épicier le temps de placer un mot, le commis-voyageur lui fait signer une commande imprimée portant cette nomenclature : *Douze vases à 1 fr. 5g, douze services de table à 2o fr.. etc.*

Le vendeur part ensuite, et l'acheteur, un peu étourdi par tant de verbiage, se rassure cependant en se disant, à part lui, qu'il n'a pas trop fait mauvaise affaire, puisque c'est avec la maison X.., qu'il vient de traiter.

Huit jours après, une énorme caisse arrive ; notre homme signe l'accusé de réception ; mais, en déballant, il s'aperçoit qu'on lui a envoyé douze douzaines de vases et douze douzaines de services de tables, le reste à l'avenant,

Il écrit aussitôt à la grande faïencerie, qui lui répond aussitôt, qu'elle ne le connait pas et n'a fait qu'exécuter les ordres de la maison Moïse et Lœber, de C. .

Ce qui est exact.

Chez les Youtres Moïse et Lœber, à qui l'épicier s'adresse en termes assez vifs, on lui répond de la façon la plus grossière, en lui affirmant que s'il ne paye pas dans le délai voulu, on fera tout vendre chez lui.

Le malheureux est obligé de s'exécuter, parce que Moïse et Lœber sont en règle.

En effet, dans un coin de l'engagement imprimé, signé par les dupes des Juifs, on lit ceci : *Il est bien entendu qu'on ne vend pas moins d'une grosse à la fois*, ce qui fait qu'en donnant ordre pour une douzaine de vases ou d'autres objet, l'achat se trouvait être en règle pour douze douzaines, *la grosse*.

De plus, ce détail : la facture n'est présentée qu'après l'arrivée de la marchandise à domicile, si bien, que l'épicier, ayant dû signer au chemin de fer pour prendre livraison, se trouve, par ce fait, être engagé doublement.

C'est donc sous le couvert d'une maison des plus honorables. que les deux Juifs Moïse et Lœber, commissaires en marchandises, se livrent à de pareilles escroqueries.

Tout le commerce d'Israël est là, bons *goyms* de France !

FLEURS D'ISRAËL

Ce descendant de Jacob était nanti de deux femmes épousées légitimement suivant la loi de Moïse, quand fut appliquée la patriotique mesure dont il vient d'être dit un mot.

Pour devenir « ounne citoyenne » il fallait que l'époux se privât de la collaboration officielle d'une de ces moitiés, attendu que la loi française n'admet pas la bigamie. En la circonstance, l'aspirant citoyen eut une idée géniale. Aucune de ces dames n'étant de la première fraîcheur, sous l'ingénieux prétexte de ne pas avantager l'une aux dépens de l'autre, il les fit réformer toutes deux — en ce qui concernait son service. — toujours d'après la loi mosaïque. Ensuite, il conduisit, par devant M. le Maire et ultérieurement dans son gynécée, une autre fille d'Eve, qui, aux herbes prochaines, allait rentrer dans son dix-septième printemps, et dont il avait été à même de sonder le mérite.

Une des femmes mises au rancart était sœur de dame Itrou. On devine la rage de celle-ci, sentiment qui fut partagé par son conjoint. Pendant bien des années, ce couple ne rata jamais une occasion de crier raca sur le divorcé; et leurs enfants reçurent l'ordre de s'abstenir de tous rapports avec lui et les siens.

Itrou en voulait encore à son frère à cause de l'irréligion dont celui-ci s'était rendu coupable, dans les premiers temps de sa « francisation ». Pour donner un gage manifeste de son attachement aux idées « boublicaines », Guennouch avait craché moralement sur les tables de la loi, et commercé *coram populo* pendant le saint jour du sabbat. Il s'était pendant longtemps abstenu de mettre les pieds à la synanogue, et montré un fanfaron de la libre pensée. Il avait même eu le toupet de dire qu'il ne voulait pas que son petit dernier fut circoncis. En effet, ce gosse resta pendant près de huit mois sans avoir reçu l'estampille du Peuple de Dieu. Chose plus grave, le Juif dévoyé avait une fois, — une seule fois, il est vrai, — bénévolement soldé à un goïm, la valeur d'une traite échue en un jour consacré au repos de Jéhovah.

Un acte aussi étrange créait un précédent déplorable. Il fut regardé comme le comble de l'abomination par tous les Israélites bien pensants. En effet, si en Algérie et ailleurs sans doute, pendant les jours du sabbat et des fêtes mosaïques, les Juifs ne se font pas scrupule d'accepter du *quibus*. ils n'en donnent jamais, à moins d'avoir le couteau sur la gorge ou, attaché à leurs croupières, un huissier prêt à saisir leur baluchon.

(*A Suivre*)

FÊTES JUIVES

LE YOM KIPPOUR

A Me Joseph Ménard.

Pour toute réponse, le jeune Sémite se contente de nous tirer la langue, en accompagnant cette mimique expressive d'un « Flûte ! » des plus méprisants.

— Isidore ! filain carnement, foulez-vous pas direz la langue à mossié !

— Si !... tu m'embêtes... !

Je me hasarde à dire :

— Il n'est guère respectueux, votre enfant, monsieur.

— Ah ! mossié — me fait le bonhomme — il est si jeune, et puis il a redenu ça de son baufre baba qui ne rebontait chamais autrement.

Je quitte ce grand-père si indulgent, car un certain tumulte semble s'être élevé de l'autre côté de la statue.

C'est la loueuse de chaises qui se prend de bec avec une Juive maigre comme un filet de morue salée et jaune comme un coing très mûr.

La loueuse prétend n'avoir pas reçu ses deux sous de chaise ; la Juive, de son côté, affirme qu'elle les a donnés, à preuve « même que c'était une pièce de deux sous italienne, madame ! »

— Mais montrez-moi alors votre billet, — fulmine la loueuse.

— Ché conzerfé chamais tes papiers sans faleur tétans mon boche, madame !

Autour des femmes une haie compacte d'Hébreux pousse des clameurs indignées contre la malheureuse tenancière des sièges qui, de guerre lasse, abandonne la partie en murmurant des mots durs pour Israël.

A travers les jambes de leurs parents d'espiègles circoncis organisent une partie de *cache-cache*, et, c'est merveille de voir avec quelle facilité ces charmants enfants se dérobent aux poursuites les uns des autres. Un agent de la sûreté ne pourrait mettre la main dessus que difficilement.

Un peu plus loin, deux petites filles traînent derrière elles des chaises en chantant à tue-tête :

Il nous faut toutes les chaises
Toutes les chaises il nous faut
Oh ! oh ! oh ! oh !

Je m'informe près d'un gardien.

— Ah ! me dit-il — elles peuvent bien en prendre dix si ça leur fait plaisir, on ne fait pas payer de location aujourd'hui.

Ça ne m'étonne pas alors, si les deux impubères juives veulent s'offrir un léger accaparement.

Les mamans des deux fillettes sourient en regardant leurs gamines opérer :

— Faut bien que les enfants se forment de bonne heure au commerce — semblent dire les braves dames.

(*A Suivre*)

AVIS

Nous recommandons a tous nos amis notre dessinateur Herzig dont les charges sont tant appréciées, pour travaux de luxe etc., etc.

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

KINA ANTIJUIF **ROUCH** 11, AVENUE DU FRAIS-VALLON, ALGER

UNION OUVRIERE D'ORAN

J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH

Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED

CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

AVIS IMPORTANT

La Maison Française **M. Négrel,** 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**

Confections, Bonneterie, Lingerie

DEMANDEZ PARTOUT

L'Absinthe Antijuive

PRODUIT ESSENTIELEMENT FRANÇAIS

Défiant toute Concurrence

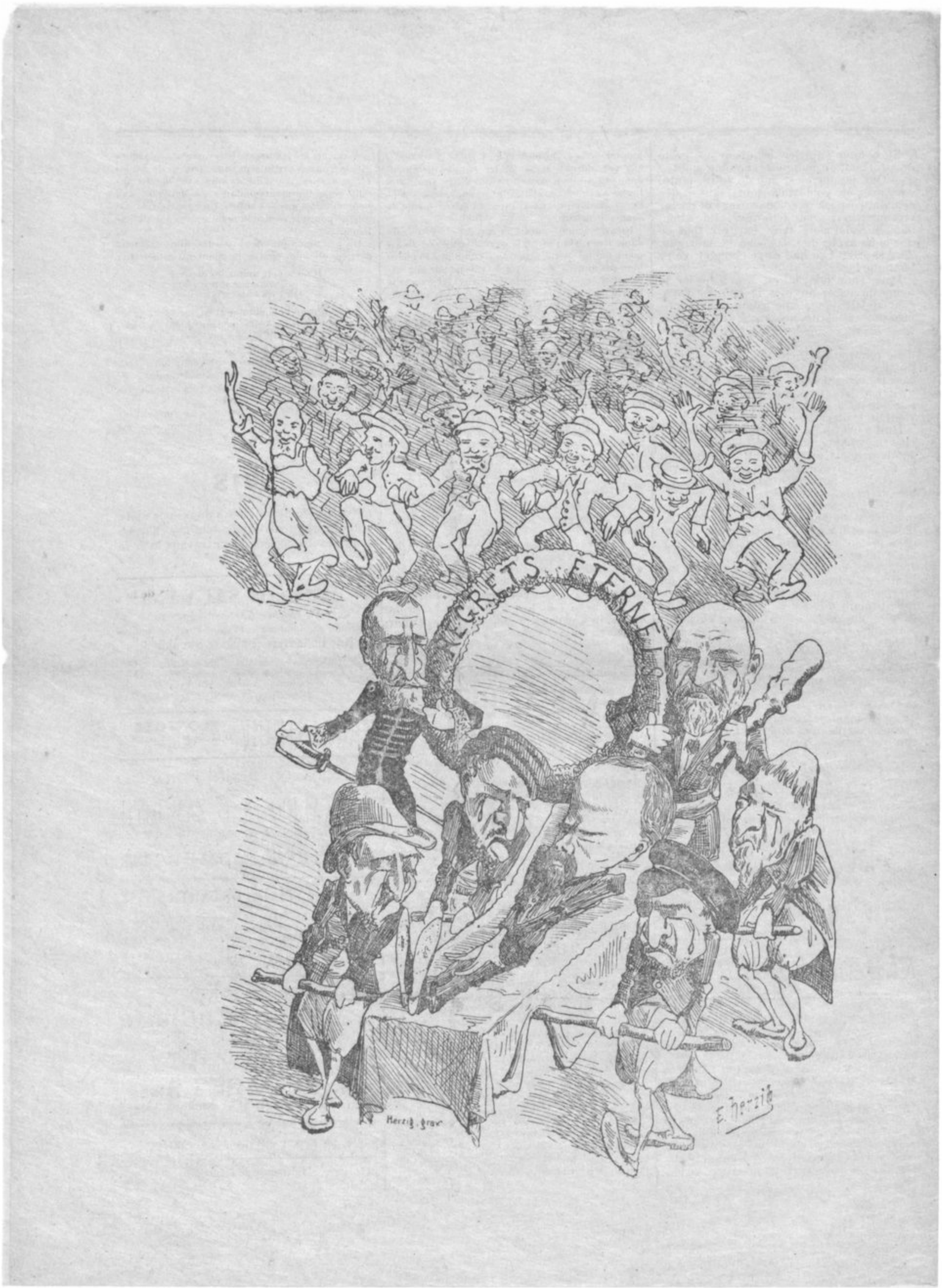
Agent Général : Algérie et Tunisie

A. GEORGES AINÉ

Avenue de la Gare, 1 — Mustapha-Alger

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*


GRETS ETERNEL
E. Herzig

Première Année. — N° 11 5 CENTIMES Dimanche 29 Mai 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha.

Directeur : MAX RÉGIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 29 MAI 1898

NOS GRAVURES

Elles ne représentent rien et.... tout ce qu'on voudra. L'allégorie a ça de bon, elle satisfait même les plus difficiles, même la magistrature.

Il n'y a rien d'aussi simple que l'allégorie : un bec de gaz... un tonneau... deux toques... une bouteille de marc... une chemise... un poteau indicateur... une femme qu'on suppose être mère puisqu'elle tient un enfant sur ses bras... un magistrat quelconque dont l'attitude n'exprime pas l'allégresse... et ces choses si simples arrangées sont tout un poème... (un vrai poème !)... délicieux... tout à fait délicieux.

Et devant ces deux allégories, pleine de vague, pour peu qu'on ait de l'imagination, il s'étale aussitôt sous le regard un vaste panorama, où se jouent les réalités les plus saisissantes.

L'allégorie a ça de bon, elle satisfait même les plus difficiles, même la magistrature.

D'ARTAGNAN.

ALGER-MARSEILLE

Hier, à midi 1/2, au moment où le *Général-Chanzy* a largué ses amarres, quelque forte émotion a bien dû, tout de même, serrer le cœur de Drumont.

...Comment aurait-il pu se séparer de cette terre si chaude, si accueillante, si vibrante, où tant d'esprits l'ont célébré, où tant de cœurs l'ont fêté ? Ces acclamations chaleureuses, ces cordiales poignées de mains, ces franches embrassades, ces fêtes et ces triomphes de la rue resteront inoubliables dans sa mémoire. Il en conservera l'ineffaçable souvenir comme le digne couronnement de son œuvre et la juste récompense de ses travaux, mais aussi comme un puissant encouragement pour les assauts qu'il lui reste à livrer.

Sur le pont du navire qui nous l'emporte, pendant que des premiers remous de l'hélice bouillonne l'écume blanche, alors qu'au ponton, sur les quais, tout le long de l'immense boulevard s'agitent les mouchoirs, les chapeaux et les éventails, tandis que les drapeaux flottent aux brises et que les cuivres des fanfares éclatent — lui, debout à l'arrière, près du pavillon national, agite aussi son chapeau, salue de la main et crie : « Au revoir ! Au revoir !... Vive l'Algérie ! ».

Mais le svelte paquebot glisse lentement sur la nappe verte, il franchit la passe. Et des vivats et de stridentes sonneries montent toujours des jetées et des canots dans les clartés du ciel. Et lui, toujours debout près du grand pavois tricolore, les cheveux au vent, le port altier, l'attitude vraiment superbe, salue, remercie encore de la main et crie toujours : « Au revoir ! au revoir ! Vive Régis !... Vive l'Algérie !... »

Cet homme dans ce décor, était beau.

Maintenant, dans la buée violette de l'horizon fuyant a disparu, s'est évaporée, la ligne longtemps fixée des côtes algériennes.

Cependant sur le pont du navire, au milieu de ses amis, ayant à ses côtés ses collègues Marchal, Morinaud et Faure, il ne lui semble pas avoir quitté complètement ce beau pays qu'il doit tant aimer déjà.

Quelles impressions ont dû échanger ces hommes, le soir, quand, leurs esprits reposés des gri-eries des derniers triomphes et des bruyantes apothéoses populaires, leurs pensées s'élevaient calmement dans l'infini ou se laissaient mollement balancer sur le pâle argent des flots.

Marseille !... C'est gris. Mais c'est la France.

C'est la rive de la Patrie qui frissonne aussi d'enthousiasme. C'est le premier arc-de-triomphe qui se dresse sur la côte française pour livrer passage aux fils de l'Algérie que Drumont ramène à leur Mère.

Je souhaite que là-bas les bouquets fleurent autant de doux parfums, et que les cœurs aient autant de chaleur et d'allégresses.

Pendant que l'Algérie qui chante son réveil et sa vive espérance, s'avance vers le cœur de la Mère-Patrie, célébrons cette union si pleine de promesses et crions-nous aussi :

— Vive la France !

Jacques DEFRANCE.

Pauvre Alfred !...

Un jeune étudiant, Alfred D..., fils d'un bijoutier en renom dans la capitale de l'Oranie, brûle, depuis longtemps, le pur encens aux pieds d'une captivante *primiera* de Terpsychore dont l'autel reste cruellement inaccessible à ses vulgaires offrandes. Et dans l'impossibilité de franchir le parvis qui le sépare du reposoir des trésors convoités, il laisse bruyamment se traduire au dehors le désespoir qui, horriblement le ronge au fond du cœur. Une âme charitable a pitié de sa désolation :

— Qués c' que ti chagrine tant, alors que tu en avais tout ce que ti n'en voudras, de l'argent... Combien ? mil, dou mil, trois mil ?...

— Vous me sauvez la vie !... Quelle reconnaissance, mon Dieu !...

. . . . . .

Quelques minutes après, dans le fond sombre d'un café, l'étudiant et le miraculeux Yonas sont en présence d'un monstrueux Zaccharie se prélassant sur le velours, aussi crasseux que lui, d'un divan.

— Trois mille francs, ronchonne celui-ci, sur la demande d'Alfrrd ; qués c' qui font vot' famille ?

— Mon père est bijoutier, angle de la rue B... et de la place R...

— Ji connaisse. Mais vous êtes trop jeune. Impossible pour cit' affaire.

Puis, d'un ton qui invite sans offrir :

— Vous pouvez prendre quéqu' chose, si vous voulez.

Tandis que l'étudiant s'asseoit, le personnage à l'âme charitable s'excuse de s'absenter un instant.

— Si avec la vôtre vous me donniez un' bon' signature, insinue Zaccharie, je dirai pas non pour les trois mille. Car vous en étiez trop jeune, mon ami.

Yonas, de retour, prend en main un verre. On trinque.

Le baiser de Judas !

— C'eté un fils di bon famille que je vous présenté, mossieu Zaccharie ; et y en a la confiance pour lui.

— La la ! ia Yonas. Y en a pas l'âge.

— Monsieur désirerait une deuxième signature, observa timidement l'étudiant.

Sur un signe de Yonas, celui-ci le suit hors du café.

Tout fortuitement ils rencontrent Nathan, le providentiel Nathan.

Ah ! s'il voulait bien signer le « bon pour... »!

On entre en pourparlers. On le supplie. En vain. On en vient aux offres : deux cent cinquante francs. C'est bien peu ! Cinq cents. Il se laisse séduire...

A six cents il cède aux amicales insistances de Yonas.

Oui, par faveur pour son ami, il prêtera sa signature. Mais, auparavant... il exige le versement du prix de son concours.

Zaccharie, consulté, accepte l'aval de Nathan.

Alfred exulte. Une idée lumineuse, éclose subitement dans son esprit, s'épanouit sur son visage. Oh ! déjà, la di ina Coriolona !

— Quand pourrai-je encaisser, demande-t-il au prêteur.

— Tout d' souite si vous êtes en règle, ou dans une heure, ici.

L'amoureux vole chez lui, d'où il ressort presque aussitôt et se présente, l'air pressé, chez un négociant voisin et ami de sa famille.

— Mon père vous prie de l'obliger de six cents francs que je vous rapporterai tout à l'heure. Il y a foule au magasin : il faut changer et...

Avant qu'il ait achevé la phrase, la somme est dans ses mains.

Il court rejoindre Yonas et Nathan.

Celui-ci perçoit le montant et signe en bonne et due forme la valeur de trois mille francs.

— Et moi ? réclame Yonas.

— Tout a l'heure, répond l'étudiant.

— Comment, je suis le premier pour ti faire toucher l'argent, et quand tu l'auras dans la poche, tu m' dis as : Va-t-en vous promener, je vous connaissé pas !

— Pour quelques minutes...

— Y en a pas d' minut's. Donne ton montre. Ji rendrai quand es-ce tu m'auras piyé mon travail.

Alfred jette dans les mains du quémandeur chaine et savonnette en or et se précipite vers le café où doit l'attendre le prêteur.

!!! Pas de prêteur !!!

Une heure, deux, trois s'écoulent, et de Zaccharie point.

Et de Jonas, et de Nathan, plus personne !!!

. . . . . .

Depuis environ un mois où il fut si odieusement escroqué, le naïf amoureux n'a plus revu un membre du judaïque trio, et pour lui, dans le reposoir de la captivante *primiera* de Terpsychore dorment toujours..., les trésors convoités.

Vivent les juifs !

Louis VINCENT.

Brimatou fils

A la fin d'une dernière réunion du Conseil de Révision, tandis que joyeusement les jeunes gens s'empressent de revêtir leurs frusques jetées ça et là dans les couloirs de la maison commune, le Préfet, nouvellement arrivé — pas Jacob —, fait à son voisin la réflexion suivante :

— Tous ces jeunes gens sont, on le voit, remplis de courage et prêts aussi à tous les sacrifices pour la défense de la Patrie.

— Tous ! Tous ! je ne le crois pas, répond avec un froncement de sourcils le vieux commandant

qui a eu le regret de remarquer le faciès répugnant de quelques youpins « fils di bon famille ».

Et tenez, Monsieur le Préfet, il nous est très aisé d'en faire l'expérience séance tenante et de savoir de suite à quel futur héros nous avons eu l'honneur et le plaisir d'entendre dire : « Bon pour le service ».

Nous allons placer mon ordonnance dans la pièce voisine avec l'ordre de tirer un coup de revolver au signal que nous lui donnerons.

Cette proposition fut acceptée à l'unanimité des membres du Conseil.

On fit venir trois jeunes gens complètement vêtus, parmi lesquels le jeune et pschutteux Brimatou fils, revêtu d'un complet d'une blancheur irréprochable, qu'on plaça face au bureau du Conseil.

Tout à coup une forte détonation relentit. Les jeunes gens font volte face et se précipitent au dehors. Seul Brimatou demeure à la même place, ayant seulement fléchi sur les jambes. . . . . .

. . . . . .

(Avez-vous vu les contorsions de Canivet II au Casino Musical.)

. . . . . .

Le commandant, stupéfait de tant de courage de la part du jeune youpin, s'approche de lui et lui dit :

— Dites-nous la récompense que vous désirez pour la bravoure dont vous venez de faire preuve et nous vous promettons de vous l'accorder de suite.

Alors, d'une voix étouffée, le juif Brimatou articula :

— « Je vous en prie, envoyez-moi de suite chercher un pantalon ! »

. . . . . .

. . . . . .

PANUK.

FÊTES JUIVES

LE YOM KIPPOUR

A Mr Joseph Ménard.

Pendant ce temps, les hommes causent gravement.

Je surprends des bouts de conversations :

— Je lui ai dit : « C'est à prendre ou à laisser ; j'achète ta camelote deux cents francs, argent comptant, qu'est-ce que ça peut te faire, puisque tu n'es pas forcé de la payer, c'est tout bénéfice ! »

Auprès d'une jeune Israélite d'une vingtaine d'années, un séduisant Jérémie soupire avec amertume :

— Vous ne me croyez pas, Esther ; oh ! je vois bien que vous ne m'aimez plus. Alors, adieu le rêve ! la boutique ensoleillée où nous aurions « vendu » au plus juste prix, et l'arrière-boutique où nous nous serions aimés longuement ! follement !

Dans la petite baraque du Guignol installé sur le square, une bande de jeunes hébreux se sont introduits depuis cinq minutes, moyennant une redevance de dix centimes payés en rechignant, et voici que, tout à coup, derrière la toile qui masque le théâtre miniature, des cris et des rires aigus se font entendre.

Je quitte l'amoureux navré, et je cours me renseigner. On m'apprend qu'on vient de jouer *Polichinelle volant une malle*.

— Vous pensez si ça les amuse, les pauvres chéris, me fait en riant une maman Levy.

Si je le pense !

Mais voilà qu'il est deux heures et le square est rempli de juifs au point qu'il est presque impossible aux petits enfants du quartier de s'amuser, ainsi qu'ils ont coutume de le faire, sans s'exposer à se voir bousculés.

Les mères protestent ; mais à leurs récriminations, un gardien ne la paix qu'on a envoyé pour aider en la circonstance le gardien ordinaire, répond d'un ton lamentable :

— Oui, oui, bougez pas ; si c'est vrai que je leur z'y dirai quéque chose pour me faire eng... demain comme un pied par mes chefs !

L'heure du *Repentir* bat son plein maintenant : parents, amis et connaissances ont pris contact, discutent marchés, affaires et commissions. Les uns parlent allemand ; d'autres, anglais. A droite de la statue, une dizaine d'israélites bruns, barbus et la plupart chauves, se passent en main des bijoux qu'ils semblent *gratter* de l'œil et qu'ils remettent dans leurs écrins avec des gestes extatiques de rabbins touchant des objets sacrés.

En traversant les groupes, par-ci, par-là, j'entends des fragments de conversation sur l'affaire Dreyfus :

— Nom d'un chien ! il y a des gens qui ne savent pas s'y prendre dans la vie...

— Oh ! vous ne me ferez pas croire qu'il avait pris toutes ses précautions...

— On n'est pas bête à ce point-là.

— Tout ça c'est très choli, conclut un gros circoncis dont le cou est sillonné de scrofules, mais che fous avirme gue c'est tuchurs zur le gommerce que ça retompe.

Six heures moins le quart.

Des cris épouvantables se font entendre. Juste au milieu du groupe le plus épais une bataille en règle vient de s'engager et de tous les coins du square, des juifs accourent en rangs pressés pour savoir ce qui vient d'arriver.

C'est tout simplement deux jeunes juives qui se crêpent le chignon, pour des raisons d'ordre intime.

Tout de suite, je dus avouer *in petto* que les deux combattantes n'étaient pas précisément désagréables à l'œil, mais combien discourtoises dans leurs propos. Dieu de Roboam ! encore que leurs cheveux noirs épars sur leurs épaules et leurs corsages dégrafés attestaient la chaleur de la lutte.

— Ah ! coquine, râlait l'une, je les ai toutes lues les sales lettres que tu lui écrivais !

Et, v'lan ! une formidable claque, se trompant de destination, va frapper la joue d'une grosse dame qui semblait suivre la discussion avec beaucoup d'intérêt, et qui s'affale du coup en glapissant :

— Benjamin ! Benjamin !... Au meurtre ! A l'assassin !

La mêlée devient générale.

Appelés à la hâte, par des amis, les époux des deux belligérantes, un gros brun et un petit blond sec, arrivent sur le lieu du combat et se livrent à un pugilat si frénétique, qu'au bout de trois minutes, ces messieurs auraient pu aller mendier sur un pont, avec des chances énormes d'exciter une pitié intense. Canaille ! chameau ! voleur ! toute la collection des épithètes que la morale réprouve en temps ordinaire, y passa.

Quand parut au ciel la première étoile annonçant la fin du *Youm-Kippour*, le principal blessé, un Pollach, soutenu par sa femme et ses amis, pénétrait chez le pharmacien qui fait l'angle de la place, pour faire soigner son « bauffre » tête fortement endommagée par la canne plombée du petit blond sec, son beau-frère, m'a-t-on affirmé.

(*Jour de Kippour, Septembre 1897.*)

(*A Suivre*)

AVIS

Nous recommandons a tous nos amis notre dessinateur Herzig dont les charges sont tant appréciées, pour travaux de luxe etc., etc.

FLEURS D'ISRAËL

Itrou fut un de ceux qui conspuèrent avec le plus d'aigreur le coreligionnaire qui s'était rendu coupable d'un paiement aussi scandaleux. Il était sur l'œil en ce qui concernait les privilèges de la « bidide coumirce ». En outre, c'était un Juif judaïsant, ne voyant rien — en dehors des affaires — au delà des préceptes de sa religion, et attaché aux us et coutumes hébraïques comme une moule à son rocher.

Aussi bien que son frère et tant d'autres Israélites de toutes provenances, il aurait pu jouir, s'il l'avait voulu, des bénéfices de la naturalisation française. Il ne s'en était point soucié, parce qu'il n'avait point nettement perçu les avantages religieux et mercantiles qu'il pourrait tirer de ce changement. Il eut lieu de se congratuler, lorsqu'en 1875 fut décrété le service militaire obligatoire pour tous les citoyens français, même pour ceux issus de sa race. Son fils Caouitou ne perdit point sous le harnais du soldat, comme les petits camarades, une longue année, deux fois vingt-huit jours et une fois treize jours, qu'il employa plus fructueusement à trafiquer sur l'huile kabyle. Il ne fut point, comme les susdits, exposé pendant tout ce laps de temps à se charger la conscience de péchés bi-quotidiens, en se chargeant l'estomac de l'ordinaire du troupier. Car enfin, c'est triste à dire, malgré la bienveillance du gouvernement républicain pour les youtres, on laisse encore figurer, dans la gamelle des défenseurs de la patrie, la viande des bestiaux qui n'ont point été sacrifiés par un reb, conformément aux prescriptions mosaïques.

Que de Juifs, en Algérie, ont, depuis 1875, amèrement regretté d'être devenus électeurs, tandis qu'ils auraient pu rester tout bonnement des « Djouifs » du temps jadis.

(*A Suivre*)

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

KINA ANTIJUIF **ROUCH** 11, AVENUE DU FRAIS-VALLON, ALGER

UNION OUVRIERE D'ORAN

J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH

Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED

CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

AVIS IMPORTANT

La Maison Française **M. Négrel**, 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**

Confections, Bonneterie, Lingerie

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

VIDANGE
E. Herzig
Herzig & Graux

Première Année. — N° 12 5 CENTIMES Dimanche 5 Juin 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

MAX RÉGIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 5 JUIN 1898

MAX RÉGIS

Max Régis naquit à Sétif le 8 juin 1873. Son père était entrepreneur de travaux publics, et, par suite de ses occupations, ne pouvant s'occuper de l'éducation de son fils, il en confia le soin au frère de sa femme, le docteur Guelpa.

Max suivit à Paris son oncle. Celui-ci, esprit très libéral, ne chercha en rien à modifier les réflexions de l'enfant, Max s'éleva lui-même. Son extrême sensibilité lui rendait insupportable toute discipline. Il ne put rester dans les lycées de Paris ou d'Algérie, il s'en échappait à la première occasion. Force fut de laisser Max s'instruire seul.

Il passa à Montpellier ses baccalauréats ès-lettres complet et ès science restreint. Puis il commença son droit à Paris.

Entre temps, il alla passer six mois en Allemagne afin d'apprendre l'allemand.

Max fit à Paris plutôt du journalisme littéraire que du droit ; il réussit même à faire chanter dans plusieurs concerts de la capitale, quelques-unes de ses chansons.

Rappelé par la mort de son père, il revint à Sétif où il ne tarda pas à prendre la rédaction en chef du *Progrès*.

Il mena campagne contre les juifs, faillit être assassiné, eut deux duels dont un avec un officier, et l'autre avec un juif, Abraham Zermati, qui se sauva. Max alla ensuite à Tunis où il eut un troisième duel avec un juif : les deux combattants furent blessés. A Sfax il continua de polémiquer puis en partit pour faire son service militaire.

Au régiment Max fut un révolté et passa son temps puni. Ne voulant pas se plier à une discipline souvent absurde, il fut l'objet du courroux de ses chefs.

Au sortir du régiment, Max prit la tête de la jeunesse intellectuelle d'Algérie, révoltée contre un professeur juif, Lévy. Condamné pour ce fait à deux ans d'interdiction de Faculté, Max se lança dans la lutte contre Israël.

Il fut nommé président de la Ligue Antijuive ; ses discours ne tardèrent pas à le faire connaître, sa violente et jeune éloquence lui valurent l'attention de Granet et de Paysant.

Les juifs tentèrent de le supprimer en décidant un maître d'escrime venu à Alger pour se battre avec Max. Le jeune président de la Ligue accepta la rencontre et le spadassin fut touché.

C'est à ce moment que fut fondé l'*Antijuif*. Au début. Max faisait à lui tout seul l'administration, la rédaction, l'expédition, il vendit même son journal dont les vendeurs n'osaient pas crier le titre. Bientôt vinrent s'ajouter à Max d'autres collaborateurs : son frère, Laffitte et Jacques Defrance. Entourés de ces hommes dévoués jusqu'au sacrifice, Max put continuer ses conférences qui révolutionnèrent Alger et la province.

Boufarick, Blidah, Cherchell, Marengo, etc., acclamèrent le jeune orateur et adoptèrent ses idées. A Blidah Max fut le premier qui osa faire une conférence anti-Mauguiniste, il prépara ainsi le succès de Marchal.

Il se battit à cette époque avec un youtre du nom de Carrus, personnage peu recommandable, avec lequel Max croisa le fer uniquement parce qu'il était le champion de la race juive. Il eut un duel avec Pradelle, maire de Mustapha, et le lendemain un autre avec un officier juif qui fut dangereusement blessé.

Nous avons passé dans cette courte biographie, bien d'actes de courage, comme la tentative d'assassinat dont il faillit être victime, de la part des juifs, à la place du Gouvernement. Max tint tête, armé d'un revolver, à plus de 600 youtres. L'affaire Vallier, par exemple, où Max, après avoir giflé ce dernier, lui dit en offrant sa poitrine à son pistolet : « Tirez si vous en avez le courage ».

Pendant ce temps Max était condamné, pour sa campagne, à de la prison et ses nombreux procès ameutèrent tout Alger.

La bravoure, la crânerie, l'éloquence de Max ont plus fait pour l'évolution antisémite, que tout ce qu'on avait fait jusqu'alors pendant 40 années de lutte.

La vie de Max est un véritable roman ; son caractère chevaleresque lui a valu toutes les sympathies, et cette vie à peine commencée fait présager des actions nobles et courageuses que Max accomplira encore. Il n'y a pas eu de vie politique aussi brillamment commencée ; la fin d'une telle existence ne peut être qu'une apothéose.

A bas les juifs !

LA REDACTION.

UNE " PREMIÈRE "

KAPERDU LA BOULE

La scène se passe aux Folies Bourbon, à Paris.

La représentation commence par l'impromptu habituel : discours du président provisoire.

Le Président. doyen d'âge. — Messieurs et chers collègues,...

Les chers collègues qui ne sont pas à la buvette causent entre eux, dépouillent la correspondance de leurs maîtresses ou fixent des rendez-vous d'affaires,

. . . . . .

Le Président a terminé son discours sans que personne s'en soit aperçu, sauf un *bleu* arrivant du cap Cerbère.

Le *bleu* à une vieille barbe. — Et maintenant que va-t-on faire ?

La vieille barbe. — Maintenant on va procéder à l'élection du bureau.

Le bruit circule, en effet, comme une traînée sur le boulevard de la République, et les couloirs déversent dans la salle. Les gradins s'emplissent de spectateurs : les tribunes sont bondées ; le banc des gouverneurs et des consuls est au grand complet.

Les huissiers larguent les chaînes, la lourde grille s'ouvre et deux gladiateurs s'avancent dans l'hémicycle. Le premier : robuste, carré, lourd ; au visage austère (oh ! c'tair !) comme une porte de *prison* et barbu comme Rham'a-Shama. Le second : souple, svelte, léger ; ne portant que la fine moustache cirée et les cheveux bien pommadés, plaqués sur le crâne en deux versants bien séparés et retournés sur le front en luisantes spirales. A l'encontre de son redoutable adversaire qui ne s'est pas lavé la tête, celui-ci paraît s'être rincé à l'eau *des jacelles*.

Il serait trop long de raconter toutes les péripéties de cette première journée de réjouissances nationales. La plume la mieux exercée se reconnaît, d'ailleurs, impuissante à décrire ces mémorables scènes. Comment donner une impression exacte, ou même atténuée de l'état d'excitation et de surexcitation de nos honorable praticiens massés sur les premières marches du cirque ? Comment traduire l'enthousiasme, l'exaltation, le délire des plébéïens tassés dans les hautes tribunes ?....

Ce sont, en même temps, selon les coups portés dans l'arène où convergent tous les regards et toutes les passions, ce sont des cris de triomphe et des cris de rage, des acclamations et des hurlements, des mains, des bras et des corps entiers qui se lèvent, des cannes et mouchoirs qui s'agitent, des chapeaux qui s'envolent sous l'ébullition des cerveaux et des oriflammes qui claquent au vent furieux des vociférations et des hourrahs, tandis que les cieux et la raison s'écroulent sous les tonnerres d'applaudissements et les tempêtes en protestations.

.... Lorsque, soudain, le jeune gladiateur agile et souple comme un léopard, s'étant replié sur ses jarrets, bondit sur son adversaire ramassé comme un bloc de la jetée, et d'un coup de tête, d'un seul, lui fait sauter la sienne. Et pendant que s'affale ce corps décapité, dont le chef sanglant roule sur le tapis électoral, le jeune triomphateur, calme et stoïque, répare d'un léger coup de peigne, le désordre de sa coiffure.

C'est alors que Morinaud, le vigoureux athlète de Cyrtha jette au juif Thomson, le lutteur des foires d'Hippone, ce superbe défi :

— Ainsi, voleur, parjure, traître, je jetterai ton corps aux hyenes de l'Atlas, et ta tête hideuse roulera dans les précipices du Rhumel !

A ce moment, du reste, tout le monde est déjà sourd, et nul n'entend Charles Dupuy, l'illustre descendant des Arvernes, directeur d'une importante feuille de chou s'écrier :

— Messieurs, la séance continue !

C'est pourquoi chacun s'en va en commentant à sa façon cette journée désormais historique. Deux gavroches seuls, paraissent peu emballés :

— En v'la, tout d'même un qu'a perdu la boule, dit l'un.

Et l'autre de répondre :

— Ben, et les autres ?...

— Ah ! pas tous, hein ? Ya l'père Drumont qu'a pas gueulé pour rien, lui ? Leur z'y a-t-y chouettement jaspiné « A bas les juifs » avec les gars qui s'amèn'nt d'Afrique ?

— Ça c'est vrai ! Ya qu'eusses de bath là-d'dans ! A bas les youtres !

Ils s'en vont le long des quais, bras dessus bras dessous, en chantant ce refrain qui commence à être connu.

Ya trop longtemps qu'nous somm's dans la misère...

Jacques DEFRANCE.

Les deux Complices

Air : *Les Deux Gendarmes*, de Nadaud

Granet et Lépine, un dimanche,
Avaient fui la blanche cité,
Pour se soustraire à l'avalanche
Des trognons, c'est la vérité.
« Entends-tu la chanson sonore,
« Des antijuifs dans leur maison ?
Lépine répondit : « J'abhorre
L'Algérie. en cette saison » (bis).

Granet dit, avec assurance :
« Reposons-nous sur Paysant,
« Nous aurons raison, je le pense,
« De ces anti-judaïsants.
« Laissez-moi vous guider encore,
« Ecoutez ma péroraison » :
« Votre langage me restaure
« Cher Granet vous avez raison, (bis)

« Nous avons Dubuc, Barberousse,
« Pour réduire les électeurs.
« D'autre part, les juifs ont la bourse,
« Et sont devoués serviteurs »
Lépine répétait encore :
« Ami, grâce à votre oraison ;
« Plus ça va, plus ça me restaure
« Cher Granet, vous avez raison » (bis)

« Majesté, allons, plus de bile ;
« Nous avons six cents tirailleurs
« Et puis une police habile,
« Soutenue par des artilleurs ! »,
« Plus ça va, plus ça s'améliore,
« Je comprends la combinaison...
« C'est un acte qui vous honore,
« Cher Granet, vous avez raison » (bis).

« De Max Régis, plus rien à craindre ;
« Mais il y a encor les voyous !
« Comment faire pour les restreindre,
« Sans mettre la foule en courroux ??
« Nous ferons charger les pandores
« Et puis toute la garnison,
« Sur les Chrétiens et sur les Mores
« Cher Granet, vous avez raison » (bis).

« Avec Dubuc, j'ai l'assurance
« D'emprisonner des Citoyens,
« Nos juges, pleins d'intelligence,
« Ne sont pas à court de moyens,
« Voilà pourquoi, pour eux j'implore
« Des récompenses à foison ;
« Cher Granet, redit Théodore ;
« Cher Granet, vous avez raison ».

COMMYS-R.

Mai 98, Mustapha.

FÊTES JUIVES

SOUCCOTH

A Alphonse Lambs.

Le temps du *Yom Kippour* est passé. Adieu les austérités. Voici Souccoth, fête des feuillages, fête des cabanes :

« L'âme hébraïque s'est donnée elle-même l'ab-
« solution. Dieu a déchiré le Livre, et l'on peut
« de nouveau jubiler et recommencer ses plaisirs...
« et ses péchés ».

Ainsi s'exprime mot à mot un auteur juif, Léopold Kompert, à propos de *Souccoth*.

En souvenir et en honneur du séjour des *quarante ans* qu'il passa au désert, sous les tentes, Israël doit construire, le jour de *Souccoth*, aux alentours de sa maison, une *Soucca*, c'est-à-dire une simple cabane formée de quatre clôtures en planches ou en lattes, et à claire-voie, afin de ne point masquer la vue des étoiles.

L'ornementation de la *Soucca* est confiée aux enfants, qui suspendent à la toiture, intérieurement, des plumes piquées dans des oignons, des coquilles d'œufs coloriées, ainsi que des poires, des pommes et des raisins. Le toit de la *Soucca* doit être recouvert de branches vertes.

Dans les synagogues, c'est également un amoncellement de verdure.

Mais la grosse affaire en ce jour de joie, c'est le choix du cédrat (étrog', qui, avec une branche de palmier, deux rameaux de myrte et deux branchettes de saule, formera un petit faisceau qu'on doit tenir à la main, au Temple, pendant la prière des sept jours.

Avoir un *Etrog* parfait est difficile.

Il faut que le fruit ne soit ni gros ni trop petit, qu'il n'ait pas de tache, et que la tête et la queue soient parfaitement droites.

Le nec plus ultra, c'est de tomber sur un *Etrog* portant une entaille naturelle en forme de morsure, car il paraît que le fameux fruit défendu, dans lequel mordit si goulument notre bonne mère Eve, n'était autre qu'un cédrat, et non une pomme, comme nous le croyons communément, nous autres pauvres *goym*.

De nos jours, la cérémonie des Feuillages ne peut guère être pratiquée conformément au rite, peu de Juifs habitent les campagnes.

Chez les Rothschild, on dresse des cabanes merveilleuses dans les serres de la rue de Saint-Florentin et au château de Ferrières.

Dans tous les cas, chaque année à cette date, les Hébreux crient plus fort que jamais :

— Boruch Dajin emès ! (Loué soit le Juge suprême !).

Car voilà plus de *quarante ans* qu'ils ont plantè leurs tentes chez nous, et comme ils s'y trouvent bien, ils espèrent fortement y élever des cabanes plus vastes et plus durables que celle de *Souccoth*.

C'est en octobre que l'on célèbre *Souccoth*.

(A Suivre)

FLEURS D'ISRAEL

(Suite)

De ce qui précède il est facile de comprendre que la tâche imposée à Guennouch était ardue en diable. Il y a lieu d'ajouter que le temps qui détruit tout, n'avait que médiocrement amorti la violence de la haine que nourrissaient le marchand de tabac et les siens à l'égard de leur parent et de sa troisième femme. Les membres des deux ménages se regardaient toujours en chiens de faïence, bien que Guennouch fut rentré dans le giron de la Synagogue ; bien que, depuis le retour au bercail de la brebis ou plutôt du bouc égaré, la fête du Grand Pardon eut été plus de vingt fois célébrée.

Pendant le jour et une partie de la nuit qui suivirent son entretien avec Brehmo, le frère utérin d'Itrou travailla de tête pour trouver le moyen d'avoir une entrevue avec son neveu ou le papa d'icelui. Il ne se serait pas risqué à aventurer sa carcasse dans leurs « hôme » ni même dans leurs boutique et magasin, sans en avoir reçu l'autorisation.

Et il ne trouva rien.

CHAPITRE II

Un conseil de vieux youpin. — Le coup de foudre chez un « djouif ».

Le lendemain, levé dès l'aube, il humait le frais devant sa porte, quand ses regards furent frappés par un spectacle qui lui causa une bien agréable surprise.

Il vit, en chair et en os, Caouitou lui-même, pédestrant à grandes enjambées vers la demeure de son oncle. Il se frotta les yeux pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un mirage trompeur.

Non, c'était bien son neveu, aux paupières bordées d'anchois, lequel, étant arrivé tout près de lui, ralentit son allure et demeura tout interloqué.

Un aimable sourire se peignit sur la bouche en casse-noisette de l'oncle qui dit à Caouitou sur un ton engageant : « Entre, mon garçon, ce n'est pas un motif parce que je suis en délicatesse avec tes père et mère, pour que je reçoive mal un neveu que j'ai si souvent fait sauter sur mes genoux quand il était bambin. »

— Oncle Guennouch, que tu es bon, murmura le survenant.

— Tu peux le dire, Caouitou. D'autres l'ont dit avant toi. (*Jetant un coup d'œil sur ses frusques sordides et en lambeaux.*) Je ne regrette qu'une chose, c'est que tu m'ai surpris en costume du matin.....

— Oh ! ça ne fait rien...

— Et quel est le bon vent qui t'amène ? Je me plais à croire qu'il n'y a personne de malade dans ta famille.

— Non, tout le monde se porte bien chez nous, Dieu en soit loué. Je viens, oncle, recourir à toi pour une grosse affaire.... pour une chose.... que je ne puis te dire qu'en particulier...

— Viens avec moi, fit l'oncle qui guida son neveu dans une petite chambre du rez-de-chaussée, donnant sur une cour intérieure. Il le fit asseoir et lui dit : Je t'écoute.

— Que tu es bon, oncle Guennouch.

— C'est entendu. Arrive au fait.

— J'ai commis une sottise. Malgré la défense expresse de mon père qui ne veut pas que je fasse de marchés à livrer, je me suis engagé à fournir, le 26 août, à un chrétien, 3,000 kilogrammes d'huile. Je croyais avoir fait une bonne affaire, car j'avais soufflé le client à Mardochée ben Mechich et à Judas ben Simon qui étaient furieux. Et voilà que depuis quatre jours la marchandise a enchéri de de deux sous par kilogramme, Enfin, hier, à la tombée de la nuit et par la diligence, un nouvel acheteur est venu me proposer de prendre, au comptant et au prix du cours actuel, tout ce que j'ai en magasin, douze mille kilos y compris les trois mille qui sont déjà vendus.

(A Suivre)

FOURNITURES D'ORCHESTRES
ÉCLAIRAGES & DÉCORATIONS
POUR FÊTES COMMUNALES, BALS NOCES ET SOIREES
Vente de Drapeaux, Verres, Stéarine
Lanternes, Ballons, Chaines, Artifices, etc.
Ch. BRESSON
RUE BAB-EL-OU D, 21, ALGER
Prix défiant toute Concurrence

Mme JULIE SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)
derrière la Pharmacie Cassel (au 2e étage)
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

CASTIGLIONNE
A LOUER ou à VENDRE, au bord de la mer, VILLA 3 pièces, Cuisine, Véranda, Ecurie, Eau et Cour.
S'adresser à M. Louis Rey, à Castiglionne ou à M. EYMARD, 42, boulevard Bon-Accueil, Agha-Alger.

AVIS IMPORTANT
La Maison Française **M. Négrel**, 25, RUE D'ISLY a l'honneur d'informer sa clientèle, qu'à partir du 1er Avril ses magasins sont transférés **25, RUE BAB-AZOUN.**
Confections, Bonneterie, Lingerie

UNION OUVRIERE D'ORAN
J. MIKALEFF & G. ZAMOUTH
Seuls Dépositaires, ALGER-BAB-EL-OUED
CIGARETTES, MARQUES : A LA RUCHE ET LOUIS RÉGIS

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

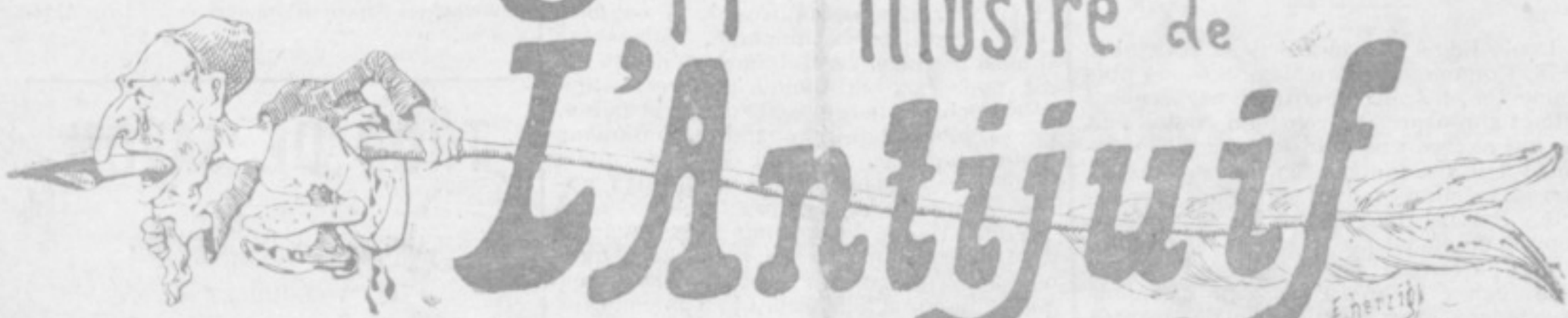
Imprimerie de l'*Antijuif*

Pendant une Manifestation Antijuive

418
PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

– 13 –
5 CENTIMES
Dimanche 12 Juin 1898
L'Algérie aux Français
A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif



Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha
Directeur : MAX RÉGIS

LOUIS RÉGIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 12 JUIN 1898

LOUIS RÉGIS

Louis Régis est né à Sétif le 21 octobre 1876. Comme son frère Max, dès son plus jeune âge, il se fit remarquer par sa vivacité et son esprit de rébellion contre tout ce qui exerce une autorité. Aussi se révéla-t-il un vrai bohème dès qu'il commença son instruction et Sétif, Bougie, Constantine, Paris, Montpellier, Agde l'eurent comme étudiant.

Très porté vers l'étude, il travailla cependant, car à 16 ans il fut reçu bachelier ès-sciences avec mention. Se destinant à l'Ecole Polytechnique, il vint ensuite à Paris pour préparer le concours et fut pipo admissible à 17 ans. Mais ses tendances naturelles et le milieu médical où il se trouvait l'attirèrent vers la médecine et dès lors il prépara ses bachots ès-lettres auxquels il fut reçu avec mention bien à Constantine.

Il choisit Alger pour ses études médicales et passa avec succès ses premiers examens et son concours d'externat.

A côté de son frère Max, il prit une part active aux grandioses manifestations de la jeunesse intellectuelle contre le professeur youtre Lévy, et fut frappé d'une invalidation d'inscription pendant 6 mois.

Max lança alors *l'Antijuif* et aussitôt Louis, comprenant le danger qui menaçait son frère, ne le quitta plus, le suivit pas à pas, veillant sur lui comme une mère.

Plume, épée, loyauté, franchise, tout ce qui fait un homme fort et honnête sont condensé dans sa poitrine. Son style, sobre, incisif comme un scapel, dissèque fibre par fibre le juif.

Chaque fois que Max a été frappé d'une condamnation, Louis s'est trouvé toujours là, plein de dévouement, pour prendre la direction de l'*Antijuif*. Administrateur merveilleux, affable avec tous, cœur d'or comme celui de son frère, il a constitué de solides assises au vaillant journal. Seul, pendant la période électorale, il présente aux électeurs de la 1re circonscription Edouard Drumont, se surmena, fit des choses merveilleuses.

Aussi, sa popularité s'est rapidement affirmée et la foule reconnaissante acclame après le nom de Max celui de Louis.

L'ANTIJUIF.

LES JUIFS ALGÉRIENS

A L'EXPOSITION DE 1900

Ceux qui, avec le juif Crémieux, ont signé le fameux décret n'avaient à coup sûr jamais vus de juifs algériens. Les députés de la métropole, ainsi que les journalistes parisiens, n'en ont jamais vus non plus !... Il n'est pas admissible, en effet, que ces gens là, qui après tout sont des français, soient tous ou des vendus ou des gens de mauvaise foi. J'aime mieux croire (et à leur avantage) que la plupart d'entre eux pèchent plutôt par ignorance de la question, que par esprit de perversité ou de mensonge. C'est d'ailleurs un défaut saillant du caractère parisien que de vouloir jaser à tort et à travers sur des sujets qu'il ignore. Les parisiens ont en effet une facilité d'élocution extraordinaire alors même qu'il s'agit de questions les plus compliquées. Rien ne les embarasse ! De leurs bureaux de la capitale, au milieu de leurs paperasses en désordre, ils vous tranchent en un clin d'œil toutes les affaires de la colonie. — L'Algérie, la Cochinchine, Madagascar il n'est pas un pays, si éloigné qu'il soit, qui ait pour eux le moindre secret. Rien n'échappe à la perspicacité de leur génie, et ces colonisateurs en chambre, vont même jusqu'à juger le caractère des gens qu'ils n'ont jamais vus ni connus et dont ils ignorent même parfois jusqu'au nom.

Voyez Lépine ! A peine gouverneur, il s'est écrié de son bureau de police, qu'il nous fallait des routes et puis de l'eau, ce que personne d'ailleurs n'a jamais contesté car il n'y a guère que sur les *moyens* de nous en fournir, qu'on pourrait paraître embarrassé — Je suis persuadé que les journalistes parisiens connaissent l'Algérie et les juifs, à peu près comme Lépine connaissait les Algériens. Ce qui ne les empêche pas, remarquez bien, de vouloir nous enseigner à nous ce que nous savions bien longtemps avant eux, et autrement mieux qu'eux.

Qu'allez vous, donc leur parler des troubles d'Alger ? Ne savent-ils pas mieux que vous ce qui s'est passé ! N'ont-ils pas vu tout cela sur les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien* ?... J'ai réfléchi souvent dans mon for intérieur aux moyens que l'on pourrait bien employer pour montrer en France ne serait-ce que le côté physique des juifs, chers à Lépine. Eh ! bien je crois avoir trouvé ce moyen — Voici l'exposition de 1900 ; pourquoi ne pas organiser dans la section algérienne une exposition de nez crochus ? On appelerait cela la galerie de la question juive.

Ces électeurs en turbans, serouels, savates et tout ce qui s'en suit, ne manqueraient pas d'être intéressants au plus haut point

Et qui sait si les parisiens, pratiques autant qu'ingénieux, ne songeraient pas à utiliser ces nez gigantesques, comme autant de pompes d'alimentation destinées à fournir cette eau, que Lépine nous promet et que la nature (oh l'ingrate !) persiste à nous refuser ?...

Peut-être aussi que ces gens là, vu leur tempérament calme et vigoureux, vu leur esprit naturellement enclin au commerce enfin un tas d'autres qualités, que les algériens rebelles se refusent à leur reconnaitre, peut-être, dis-je que ces gens là finiraient par taper dans l'œil de nos ministres et alors, qu'arriverait-il? C'est que les parisiens nous réclameraient à grands cris de leur envoyer tous les juifs, ce que nous ne manquerions pas de faire en confondant vitesse avec précipitation. Vous voyez bien que d'un côté comme de l'autre, nous n'aurions qu'à gagner en cette affaire. Donc, plus d'abrogation !... A quoi bon ?... Pour nous débarasser d'eux, n'avons-nous pas là le moyen le plus pacifique qui se puisse rêver ?

ALI-BAC

LA FOIRE D'ALGER

Esplanade Bab-el-Oued

C'est aujourd'hui dimanche 12 juin que commencent les grandes fêtes organisées par la *Lyre Algérienne*. Cet après-midi grand festival par toutes les sociétés chorales et musicales. Entrée : 50 centimes.

Ce soir grand bal pouvant contenir 10.000 danseurs. Entrée : 1 franc par cavalier ; dame, 0,50 centimes.

Mardi soir concert patriotique gratis, pour le 68e anniversaire de la prise d'Alger. Y prendront part : l'Orchestre Municipal, la Musique du 1er Zouaves, les Sapeurs-Pompiers et la Lyre Algérienne.

TROP DE SAVON

Air : *Du Dieu des bonnes gens*

1er COUPLET

Près d'un ghetto, passant la s'main'dernière,
J'entendis geindre à travers l'huis mal clos.
C'était Braham, que sa douc' ménagère
Em... bouchait ferm' ; jugez à quel propos :
« Cit oun herror, dit-elle en son vocable,
« Cit oune rouin' por tote la maison.
« Cit oun malhor, oun' chose déplourable,
« Nous usons trop d'savon ! » (bis)

2e COUPLET

« Dipuis trois mois, continue la mégère,
« Ji n'fais qu'laver chaussett's et pantalons ;
« A chaque instant, tu r'viens et ton derrière
« Est tout taché... ça coul' sur tes talons...
« Adonaï... t'en a donc tant li frousse :
« Même li jours qu'tu resté à la maison,
« Ti salis tot... mêm' quand un passant... tousse !
« Nous usons trop d'savon ! » (bis).

3e COUPLET

« Li premièr' fois cit lorsqu'à Saint-Eugène
« C'gueux d'Max Régis il vit porter di fleurs.
« Dans quel état t'es r'venu, ça f'sait peine,
« Avec l'épong', j'ai du sécher tes... pleurs !
« Mais li lend'main, v'la cor mêm qu'tu m'arrives
« A bas les juifs ! qu'on criait squar' Bresson :
« Il a fallu que je r'fass' la lessive
« Nous usons trop d'savon ! » (bis).

4e COUPLET

« Quand Max Régis est revenu de France
« Tu m'as encor sali tout ton vêtement ;
« Massieur Lepin' débarquait en silence,
« Encor tu r'viens le bas du dos ruiss'lant.
« Quand c'fut l'Prifet, t'inonda tes chaussett'
« Mais cit l'boquet le jor d'mossieu Drumont :
« Tes em...miélé des pieds jusqu'à la tite ?
« Nous usons trop d'savon ! » (bis).

5e COUPLET

« Cit li français qui blague i qui boul'verse,
« Et fit l'pitard contre l'gouvernement,
« Puis dir encor qu'ça tu' tout le gommerce,
« Faut-il qui soit si menteur, mon zenfant !
« Moi j'fais qu'ach'ter di savon, d'la potasse.
« Jamais tant d'or n'est sorti d'la maison ;
« Si ça n'cess' pas, nos s'rons dans la mélasse,
« Nous usons trop d'savon ! » (bis).

MORALITÉ

« Mais toi qu'est bien avec li Consistoire,
« Et lui qu'est bien avic mossieu Granet,
« Ti pourrais bien lui conter not' z'histoire
« Il y prendrait, peut-être, de l'intérêt ?
« Et lorsq'ti lui z'aurais bien dit li cause
« Qui nous produit d'pareill's inondations,
« Comme élector, p't'être, qui donn'rait qué qu'chose ?
« Pour payer not' savon ! » (bis).

GYP de BLIDAH.

FAITS DIVERS

Il a été perdu un chien d'aspect hargneux, aux poils gris sale, portant un gourdin à la gueule répondant au nom de Paysant. Prière aux personnes qui le trouveraient sur leur passage de s'en écarter avec horreur, ce chien féroce présentant tous les symptômes de la plus vile hydrophobie. Le ramener si on le peut au commissariat central.

Un nommé Nicaise, fabricant d'acétylène, ayant perdu par suite de fuite tout son produit, vient d'inaugurer, place du Gouvernement un nouvel éclairage qu'on appellera : « *Trente-six chandelles* ». Ce nouveau produit lui a été fourni par notre ami H. Fille.

Correspondance Locale

Msiou !! citoyan Makriji. Dabord ji vous fi rimarki mantna ji vous apilra *msiou* baceki voz avi trombi mon bonne foi, qui vous ites blou oune dimoncratique soucialisse comme je la croyi. Cit à dire qui j'en y le confiance y bartout ji di tojor qui lcitoyan Makriji cit oun brave homme. Mi l'ot jor j'en y ricivou oun litre nounime ji croa bian qui ci cite jouif di Gharbi qui m'a voyi ; Alour ji fi lire bour ma fesse, la jaune, qui la fit toute son strouction dans le lyci, y alors ji entendi qui dize comme ça qui vous demandi dans vot jornal qui tot il jouif mal y sera *castri* ! D'abord j'la bas couni cit mot-là. Mi ma fesse il en a oune grande dactiounire di diz-ouit sous, d'occasion, il a sarchi kiskici, cit mot kstraourdinaire y il a trovi oune sauge épouvantable !!! Qui ji pas moyan bor spliki. Cit oune sauge tirrib !! moun ami, qui fit qu'il y fouti la race di jouif, cit jouli race qui ti pugardi li samedi quand y fit le promelade avic l'bolevard.

Y bian, quant il a castri. citi fini, la jaune gent y viant comme la femme ! Aya Dounai ! qui malor. Y ti croyi qui ji alli rasti dans cit jornal di malor, qui vouli brande quiski en a di blou manifike chiz la jouif, qui casse nout famil ; voz avi bas assi d'oun coupe di sicator bor la batime di jouif, bizoin encore douziame coupe di sicator... alaïaï.., ji trembe quand j'y banse, qui nous sommes blous bon quibor alli travailly à Coussantinoppe dans liharime di Soultan !! Mi msiou ! voz en avi bas la droit bor fir oune sauge abouminab comme celoui-là Ah ! jt'i garanti moun ami, si jami mon famme *Soltana* y voy arencontri dans la roue y t'arrache vot zyou ! ci sour !

Oune brimire fois dja vez avi barli bor envoyer la jouif dans la Dahoumi. Ji dis rian baceki ji si qui la jouif y fira soldat quant ti vodra, baceki la jouif y en a boco l'corage, salement y manque l'habitoude ! Mi jord'houi qui vo tochi à un sauge sacri, ji vous envoyi mon dimission di collaborator di vot jornal à moins qui ti fir oun diclaration di tractation, alor ji riste encore, salement ti vas me douni oun damniti di canq-cent francs bor la coulir qui ji bri y la mouvi sang qui s'a fit moun femme qui j'y vi le momant quil a vorti, bacekil y sargi, tou si, di size mois,

Allons, meun ami, ci fini zbouti, ti va m'envoyer cit argeant y ji tire mon dimission ; cit entendi.

Ti comprends bas oune sauge, qui si vous fite castri la jouif, biantôt y va vinir la guire, y vos tes bian content ti trouvera tot cit grande jaune gent, qui ci tousse di bil homme y fort, y corageose comme la lion ! ti fi oune corps d'armée avic cit jaune jouif, barsonne qui rizist ? ! Y bian, alors, si vos en avi la batriotique dans ton cor, fout demandi qui castri pas li jouif. Tian ! voyi ahyir la rivoue di 14 joulitte, borkoi li Zouave y marke bas bian comme diz autre fois, baceki y en avi bas la jouif didans. La jouif, moun ami, citi coume la diamande dans li chevou d'oune jouli femme !

J't'en bri, fit bas cite campagne ! lisse lou tranquille avic vot castri li jouif ; tians, le matan, ji trouvi nout concili giniral il iti blanc coume la linge. barceki a bor bour cit douzième coupe di sicator. Yssaïy toi-même, vous viri, si vous rigouli.

KIKEB di MERDEKAI.

Les Mémoires d'un Prisonnier

10 CENTIMES

Paraîtront Lundi 13 courant

Etant donné le flot de commandes que nous avons déjà reçues des nombreux correspondants et dépositaires, nous prions ceux de nos amis qui ne nous ont pas encore adressé les leurs de vouloir bien se hâter.

Pour les envois à l'interieur nous serons tenus de les faire par ordre d'inscription. Les demandes qui nous arriveraient trop tard, pourraient donc ne pas avoir un effet immédiat, car tout nous fait prévoir que notre premier tirage ne sera pas suffisant pour satisfaire tout le monde.

Pas un homme, pas une femme, pas un enfant qui ne voudra lire ces passionnants *Mémoires* où le vaillant cœur du cher prisonnier a été recueilli en même temps que ses caressantes paroles.

Un exemplaire sera adressé par la poste contre 0 fr. 15 (en timbre-poste), à tous ceux qui nous en feront la demande.

FLEURS D'ISRAEL

(*Suite*)

Je voudrais bien rompre le marché en ce qui concerne ceux-ci, mais je ne sais comment m'y prendre. Je n'ai pas osé parlé de la chose à mon père. Le bonhomme serait capable de me déshériter au profit de mes frères et sœurs, s'il apprenait que, contrairement à sa volonté, j'ai conclu un marché dans lequel il y avait des risques à courir et où je vais manger de l'argent...

— Ce n'est pas tout à fait cela. C'est une première affaire dans laquelle tu gagneras moins que dans la seconde.

— C'est toujours une perte. Et je me suis bien gardé de m'en ouvrir à mes coreligionnaires, de crainte que, dans l'espoir de se faire donner une belle main, ils n'aillent vendre la mèche à mes concurrents. J'ai préféré venir à toi. Je suis convaincu que tu ne laisseras pas dans la panade le fils de ton frère.

— Tu as bien fait, dit l'oncle, en comptant sur ses doigts. J'ai toujours eu de l'affection pour ta personne, malgré ma brouille avec tes parents.

— Merci, Merci.

— Voyons, dis-moi si ton premier acheteur paraît bon diable.

— Il a l'air d'un brave homme et qui n'est pas bien malin.

— A-t-il déjà fait des affaires en Algérie avec quelqu'un des nôtres ?

— Il ne m'a pas produit cet effet-là.

— Bien. Et qui doit prendre livraison ?

— Lui-même. Il est délégué par une Compagnie de Belgique, je crois.

— Parfait, As-tu songé que c'est un samedi que tu dois livrer ton huile ?

— Évidemment.

— Et tu n'a pas entrevu le moyen de te tirer d'affaire ?

— Non. Cependant je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tant que j'étais préoccupé...

— Caouitou, tu me fais de la peine. Tu as eu rudement l'œil de ne pas t'ouvrir à ton père. Il ne t'aurait pas seulement déshérité. Il t'aurait renié pour son fils. Et, si je ne connaissais pas sa femme depuis longtemps, je dirais que tu es un juif mâtiné.

— Oncle Guennouch !

— Permets-moi de te dire que je te croyais plus fort que ça. Il est vrai que tu n'as pas encore l'expérience qui s'acquiert avec l'âge. Je viens au fait maintenant. Il est probable que ton acheteur arrivera la veille, peut-être même l'avant-veille du jour de la livraison. Ne lui lâche rien. Dis-lui que tout sera prêt comme cela a été convenu. Fais-lui de bonnes manières, emmène-le visiter les curiosités du pays, notre nouvelle synagogue, entre autres. Aie soin d'avoir ton huile en futailles portant son adresse et prêtes à être expédiées. Le vendredi, quelques instants avant l'ouverture du sabbat, conduis-le dans ton magasin, afin de lui faire voir la marchandise qui lui est destinée. Cela fera plaisir à cet homme. Si on t'a débiné auprès de lui ça lui enlèvera tout soupçon. Alors tu lui diras bien humblement que tu n'avais pas réfléchi que le lendemain était un samedi, que si tu faisais acte de négoce en un pareil jour, tu t'exposerais à te brouiller avec ton père, à causer un horrible scandale parmi les Israélites. Tu lui demanderas de patienter jusqu'au dimanche. Il y a cent contre un que ton acheteur se laissera faire. Tu lui tiendras bien honnêtement compagnie pendant toute la journée du sabbat. Et quand la nuit sera venue ton affaire sera dans le sac.

(*A Suivre*)

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

A VENDRE UN JOLI PETIT MOBILIER pour cause de départ, très pressé. S'adresser à la concierge de la maison Grima, rue Bisson, 4, Plateau-Saulière.

FOURNITURES D'ORCHESTRES

ÉCLAIRAGES & DÉCORATIONS

POUR FÊTES COMMUNALES, BALS NOCES ET SOIREES

Vente de Drapeaux, Verres, Stéarine

Lanternes, Ballons, Chaines, Artifices, etc.

Ch. BRESSON

RUE BAB-EL-OUED, 21, ALGER

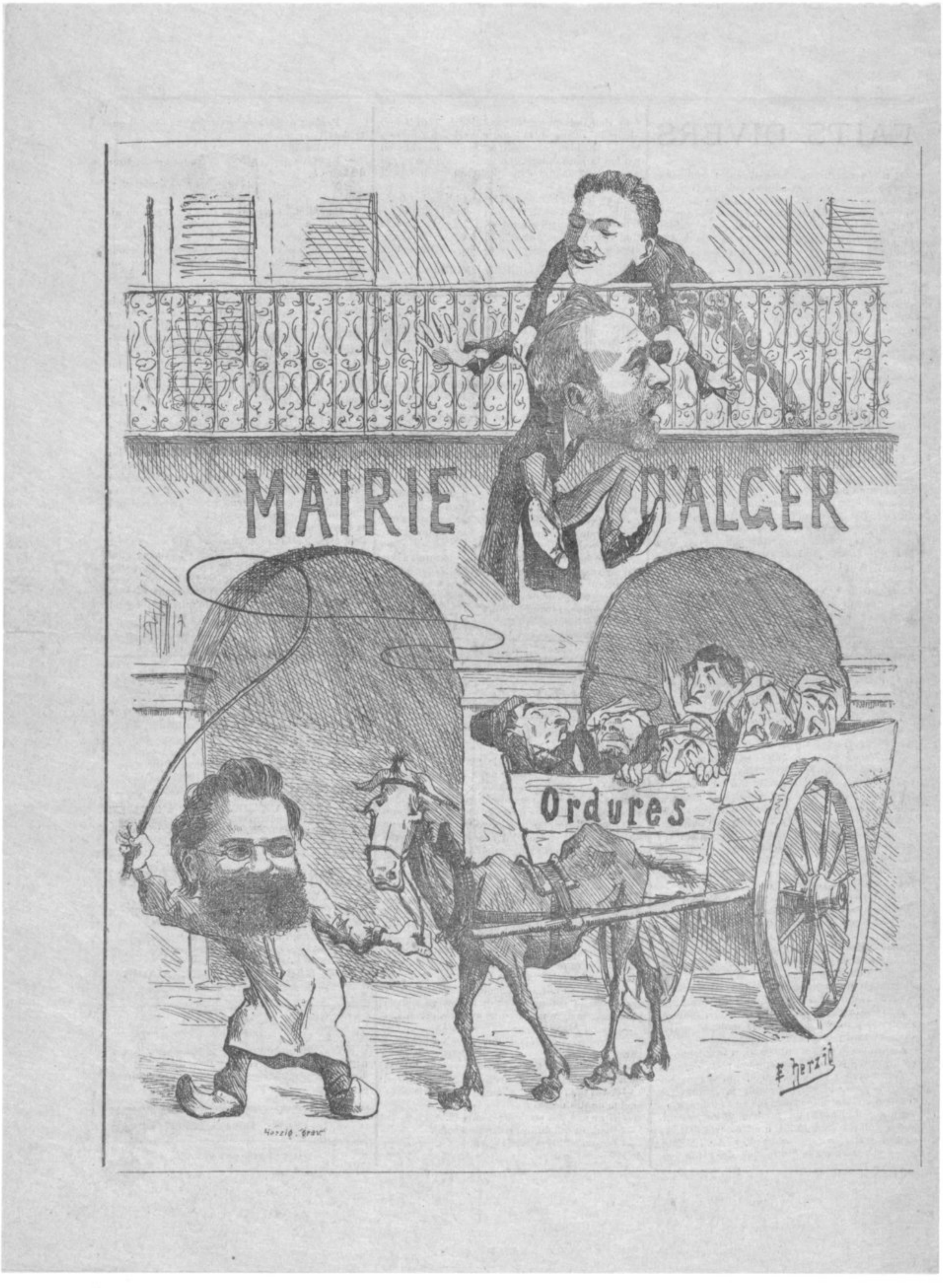
Prix défiant toute Concurrence

AVIS

Nous recommandons à tous nos amis notre dessinateur Herzig dont les charges sont tant appréciées, pour travaux de luxe etc., etc.

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*


MAIRIE D'ALGER
Ordures

Première Année. — N° 14 — 5 CENTIMES — Dimanche 19 Juin 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL
454.

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

ALGER, LE 19 JUIN 1898

Voir la gravure dans l'Intérieur du journal.

FÊTES DE LA LIBERTÉ

Ceci est la suite et fin des *Mémoires d'un Prisonnier*, fin magique, triomphale, apothéose inoubliable qu'on ne rééditera plus tout au moins,avec la sincérité et la spontanéité qui la caractérisent.

Jamais joie humaine ne s'est manifestée pareillement ! Ce mot : « Liberté ! » avait électrisé la foule au point qu'on ne se connaissait plus. Cette mer humaine ne marchait pas ; elle glissait des tournants Rovigo en une immense vague au risque de se heurter, de s'écraser dans son délire. Et le concert des voix, accompagnées des musiques, des tam-tam, était grandiose ! Et la pluie de fleurs, l'amoncellement des palmes étaient féeriques ! Tandis que dans le ciel profondément bleu, le soleil était plus éblouissant que jamais !

Pareil spectacle est impossible à décrire. Il écrase l'esprit, se grave dans la mémoire comme les grandes batailles que les vieux soldats aiment à raconter à leurs petits enfants, mais des choses précises, des faits, rien ne peut subsister, les moindres détails dépassant toute conception. On se souvient qu'on a vécu quelques heures fantastiques, mais comme après les grandes ivresses, on reste abasourdi et ont rêve !

A LA PRISON

On m'avait dit que je serais libéré à midi et j'avoue que j'attendais cette heure avec une impatience fébrile. Aussi les douze coups de l'horloge du parloir produisirent sur moi une douce émotion. Après avoir serré les mains des braves gardiens si respectueux de leur consigne, si bienveillants, si doux dans leur devoir, je me hâtais vers cette porte qui s'ouvrait enfin ! je me précipitais vers cette Liberté qui m'est chère car elle me met en contact avec le peuple que j'aime pour sa vaillance. Cette minute me fut un bonheur. Depuis quatre longs jours j'étais nerveux, inquiet. Les lenteurs de ma levée d'écrou m'exaspéraient. De ma cellule j'avais vu la foule attendre d'interminables heures sous un soleil torride que satisfaction me soit donnée. J'avais vu de braves ouvriers, des mères de famille dévouées, sacrifier leur travail pour atteindre cette libération et tant de dévouement me peinait car le gousset de l'ouvrier se vide vite et les bouches sont nombreuses à nourrir au foyer. Je craignais aussi que ce brave peuple s'impatiente et qu'un contact regrettable se produise avec l'armée, inoffensive par elle-même, mais dont la seule présence ordonnée par des gouvernants stupides, constitue une provocation blessante. Rien ne s'est produit heureusement, le peuple a été digne comme dans toutes les circonstances.

RÊVE !

Tout Alger est là. Hissé par mes amis dans un landau écrasé de bouquets et de palmes, la féerie a commencée jusqu'à la villa de l'*Antijuif*. L'enthousiasme est indescriptible ; c'est de la folie, du délire ! Les chevaux sont dételés, le cortège s'ébranle lentement et notre entrée dans la vaillante ville d'Alger est triomphale.

La féerie tourne à l'apothéose. Les terrasses, les balcons, les fenêtres sont noirs de monde. Nous passons sous des arcs de triomphe, sous une pluie de fleurs. On applaudit, on chante. Le peuple est ivre de joie, le cœur de la foule vibre à éclater.

A tout instant la voiture est arrêtée. De vaillants soldats antijuifs hissent jusqu'à moi leur progéniture. Là, c'est un compliment ; plus loin, c'est un bébé qui m'offre une palme, plus loin encore un baby, joufflu vient me jouer dans un minuscule piston la *Marseillaise*. Je suis ému jusqu'aux larmes, et au milieu de ce bruit de voix et de musiques, le cri vibrant : « A bas les juifs ! » s'élève en conquérant.

Avenue Gandillot le cortège est de nouveau arrêté et on lâche devant moi des pigeons voyageurs, symbole de cette liberté qu'on vient de me rendre. Cette marque de sympathie m'impressionne. Rue des Tanneurs on tire un feu d'artifice et au square Bresson, deux heures après, cinquante mille personnes s'engagent sur le boulevard aux accents de la *Marseillaise antijuive*. Le coup d'œil est écrasant ; on rêve !

LÉGITIME MANIFESTATION

Poulevard de la République, le flot humain infatigable m'entraîne devant la Mairie d'Alger. Ce bâtiment a un aspect sinistre. Hermétiquement clos, il ressemble à une maison de conspirateur. Une pareille attitude alors que tout est pavoisé et rayonne de joie, m'écœure et je me souviens que j'ai devant moi un mortel ennemi

J'harangue la foule ; on me comprend et aussitôt les sifflets s'élèvent stridents de tous côtés, conspuant une Municipalité qui n'a plus droit à la vie, étant judaïsée jusqu'à son chef. Le Maire est terré derrière ses persiennes et rien ne bouge.

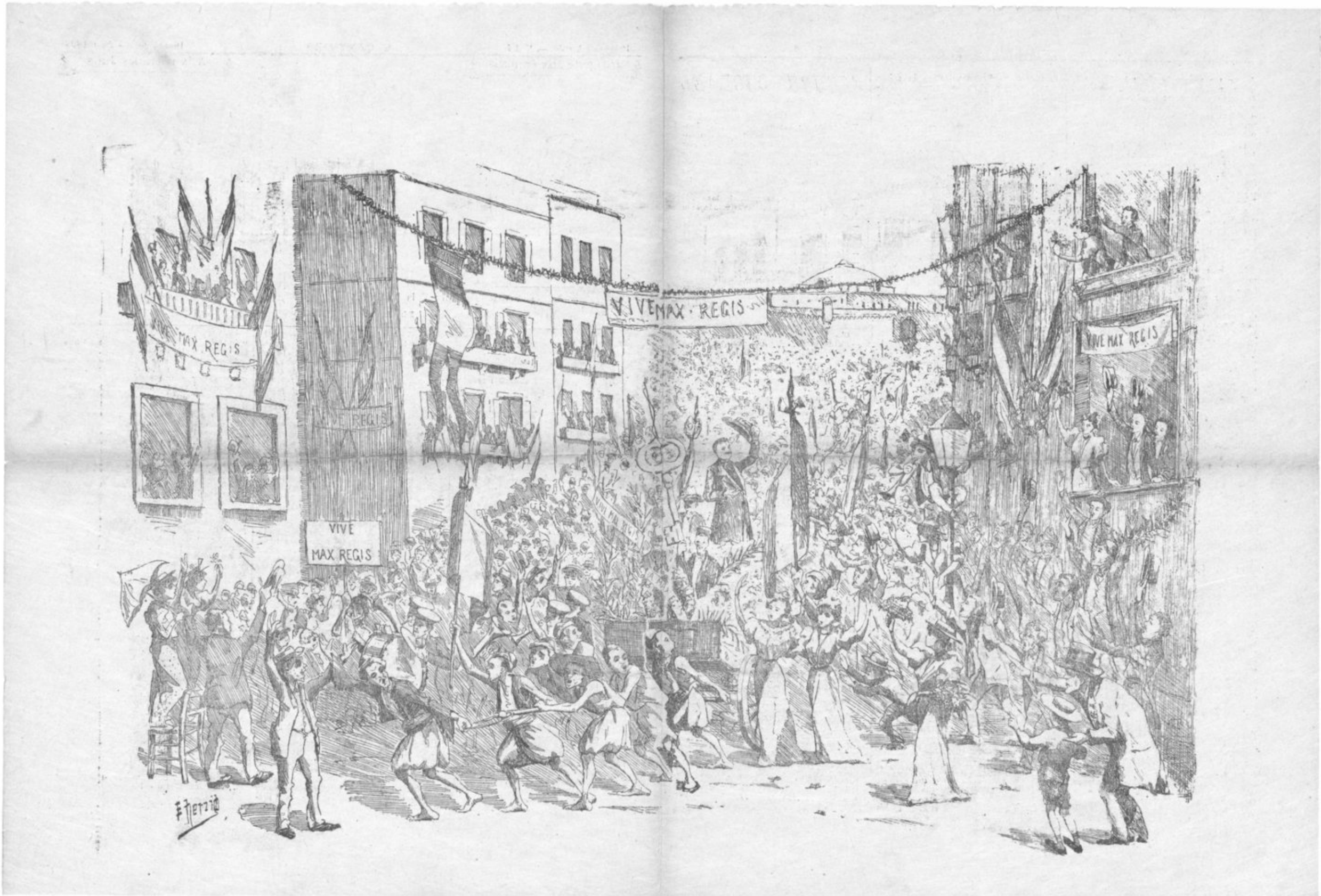
Dans sa joie, le peuple n'a pas oublié la noble lutte qu'il mène ; il a exécuté un dangereux ennemi, il a bien fait, c'était son devoir !

ENCORE LÉPINE

Naturellement, Lépine le Sinistre n'aurait pas été satisfait s'il n'avait apporté à cette fête publique une de ses malfaisantes provocations. Place du Gouvernement un cordon de troupes, véritable armée, arrête la foule baïonnette au canon dans sa marche triomphale. Sage, conscient, le peuple tout à sa joie, rebrousse chemin et le cortège se dirige vers la villa.

Triomphe partout ! Pluie de fleurs, profusion de palmes, décorations, musiques, cela redouble d'intensité rue d'Isly, rue Michelet et à trois heures, cette mer humaine s'arrête enfin devant la Villa Antijuive envahie par des milliers d'amis.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France


VIVE MAX REGIS
VIVE MAX REGIS
VIVE MAX REGIS
VIVE MAX REGIS
VIVE
MAX REGIS

Je ne me reconnais plus ; la foule m'a communiqué son enthousiasme, son délire. Je veux la remercier ; je n'ai plus de voix, mon trouble est grand... Et les cris redoublent, et les chansons s'élèvent tumultueuses, tandis que les appartements s'emplissent de présents.

Les présents ! Mais ils foisonnent ! L'énumération en est impossible. Cadeaux princiers. humbles présents, je reçois tout les larmes aux yeux, car malgré moi cette foule veut me prouver sa reconnaissance. En somme je n'ai fait que mon devoir et je suis écrasé par tant de sympathie.

Il s'est passé à cette scène des présents, des choses inénarrables ; un groupe de jeunes filles a prélevé sur ses toilettes, ses parfums, une certaine somme pour m'offrir un souvenir. Ce n'est pas du dévouement cela, c'est du délire !

Le soir meeting.—J'avais besoin de dire merci à ce peuple dans une grande réunion. C'est le milieu qui sied mieux pour communiquer avec lui. Comme la féerie de l'après-midi, comme celles de demain et des jours suivants, ce meeting marquera dans les annales antijuives. Salle comble, jusque sur les charpentes du Vélodrome où se balancent des grappes humaines Et toujours la même intensité de joie, toujours des musiques, toujours des chants. Dans une courte accalmie je remercie enfin cette foule amie de son dévouement et la manifestation reprend de plus belle.

Tout ce qu'on entreprend pour cette fête de la Liberté revêt malgré soit un caractère grandiose, féérique. Les moindres apéritifs d'honneur réunissent autour de moi des milliers de personnes toujours plus enthousiastes.

Mais ce qui restera immortel comme la journée du 13 juin, ce sont les fêtes données par l'ami Mallebay et Provost.

Avant-hier, l'intelligent directeur du théâtre-cirque, toujours dévoué aux œuvres de charité, a donné à Alger un spectacle inoubliable impossible à décrire. Décoration, mise en scène, tout s'harmonisait à l'enthousiasme de la foule et on n'a pas de mot pour rendre l'image exacte de pareille fête ni pour en remercier l'inspirateur.

Hier, M. Mallebay, le délicat et fin écrivain, mon dévoué ami, toujours si sympathique et bienveillant pour moi et pour l'œuvre que je poursuis, a tenu, dans son merveilleux Vélodrome, à me donner un spectacle éblouissant.

Depuis la veille, trains et correspondances de l'Intérieur étaient bondés de voyageurs venus spécialement pour assister au bal populaire. Et tant de peine a été couronné d'un succès immense. Aux sons des joyeuses musiques, sous des décorations et illuminations féeriques on a dansé jusqu'au matin pour la Liberté, comme nos ancêtres dansaient sur les ruines de la Bastille. Et cette sauterie a dépassé tout ce qu'on avait rêvé.

Devant tant de joie, tant de dévouement, j'avoue que je suis écrasé et qu'il m'est impossible de remercier comme il conviendrait.

Mais il nous faut songer avant tout à notre salut, il faut reprendre de plus belle après tant d'éclatantes victoires notre lutte contre les juifs, et je crois que la meilleure forme de remerciement que je pourrai adresser à ce vaillant peuple est de me jeter résolument dans la mêlée comme je l'ai toujours fait et de lui sacrifier ma vie, mon énergie, tout, pour son salut et sa liberté définitive.

Merci ! Merci ! Merci !

MAX RÉGIS.

LAURIERS COUPÉS

Air : *Ça vous coup' la g..... à quinze pas*

1er COUPLET

Bonjour per' Mélin'... j'vous épat', c'est certain...
Cett' santé est-elle toujours chouette ?
Vous n'attendiez pas d'me voir d'si bon matin
Venir vous serrer la fourchette ?
J'arriv' vainqueur, tout droit, d'là bas,
Sans potin, sans pétard et sans branl'bas
Pour vous raconter comment bien
Je viens de mâter l'Algérien.

2e COUPEET

J'crois que de c'coup là, Rothschild va-t'-êtr' [content
Y peut dir' qui m'doit un' chandelle :
J'ai tout chambardé, sabré et fourré d'dans ;
A la Justic' j'ai coupé l'aile.
Maint'nant y n'reste, voyez-vous,
Qu'à mitrailler près d'soixant'mille voyous ;
Après ça, j'crois qu'tout march'ra bien :
On aura mâté l'Algérien

3e COUPLET

Quand vous me gueul'rez qu'Drumont est député !...
Mais y n'a qu'le vot' d'la canaille !...
Consultez plutôt Paysant l'réputé :
Y vous dira c'qu'est la racaille.
Les gens sérieux qu'il faut compter,
L'huit Mai ont f...ichu l'camp s'balader,
Pour laisser voter les vauriens.
J'ai dû mâter les Algériens.

4e COUPLET

Quand j'suis arrivé j'ai trouvé plus d'cinq cents
Qui f'saient du boucan, d'la cabale ;
J'en ai fait flanquer plus de trois mille dedans ;
Et, quand j'ai fui la Capitale,
Près d'quarant' mille, à mon départ,
M'ont envoyé des bouquets... quelque part,
Pour me r'mercier, par ces p'tits riens,
D'avoir mâté les Algériens.

5e COUPLET

Mais c'est pas tout ça... maint'nant j'y r'tourne pas,
J'ai fait le plus dur de la b'sogne :
Envoyez finir mon ouvrage là-bas
Par quelqu'un qui rouspète et cogne :
Et donnez vit' pour Paysant
Pour Granet, pour moi, un p'tit bout d'ruban,
Mêm' quéqu' milliers d'francs f'raient très bien !
Pour avoir mâté l'Algérien.

GYP de BLIDAH.

MAISON ALISSE
11, RUE D'ISLY
FLEURS NATURELLES ET ARTIFICIELLES
GERBES ET BOUQUETS

A l'occasion des fêtes de Saint Jean, 24 Juin et Saint Pierre et Saint Paul, 29 Juin, la **Maison ALISSE** offre à sa nombreuse clientèle, *un grand choix de plantes vertes et fleuries, des fleurs et plantes artificielles, des porcelaines, de la vannerie fine, des chinoiseries et objets d'art* à des prix défiant toute concurrence.

25 0/0 de Rabais

Grande Exposition et mise en Vente du 21 au 30 Juin

FLEURS D'ISRAEL

(*Suite*)

Voici pourquoi : afin qu'il soit possible d'actionner en justice un négociant qui n'a pas, suivant convention, livré sa marchandise au jour fixé, il faut que, le lendemain dudit jour, il lui soit fait par huissier un commandement de s'exécuter. Or, tu sais aussi bien que moi que, pendant les dimanches et jours fériés des chrétiens, les huissiers n'ont pas le droit d'instrumenter.

— (*Ecarquillant les yeux*). Aïe ! Ho ! oncle Guennouch ! tu es grand comme le monde. Je te dois la vie.

— Tu me dois seulement un petit bénéfice sur lequel je ne veux pas prendre le mien, pour te prouver mon affection pour toi.

— Merci, oncle, merci.

— C'est que je t'aime beaucoup, sans que cela y paraisse. J'ai été bien marri de ta froideur à mon égard, depuis que je suis en bisbille avec tes parents. Mais je ne t'en ai pas voulu pour ça. Je savais qu'on t'avait, pour employer une expression des « roumis », donné la consigne d'agir de cette façon, et que tu t'y es soumis en bon fils que tu es.

— C'est vrai.

— Eh bien ! pour te démontrer comme, malgré ça, je me suis toujours intéressé à toi, je te dirai que ça m'attriste de te voir sans cesse flanqué de ton père et des vieux de sa compagnie. A ton âge, ce n'est pas une société qui convient. Il te faudrait un peu de distraction.

— A présent, les jeunes gens sont si dévergondés. Leur fréquentation m'entraîneraient à trop de dépenses.

— Il y aurait pour toi une meilleure compagnie que celle des jeunes gens. Ce serait celle d'une femme. Pourquoi ne te maries-tu pas ? J'étais plus jeune que toi, quand j'avais déjà deux épouses pour moi seul. Mais c'était l'ancien temps. Il y en a beaucoup qui voudraient voir revenir ce temps-là.

— Oncle, l'entretien d'une femme coûte beaucoup d'argent, et celui des enfants encore davantage. D'ailleurs, le souci des affaires m'a tellement préoccupé jusqu'à ce jour, que je n'ai pas encore eu le loisir de penser au mariage.

(*A Suivre*)

FOURNITURES D'ORCHESTRES
ÉCLAIRAGES & DÉCORATIONS
POUR FÊTES COMMUNALES, BALS NOCES ET SOIRÉES
Vente de Drapeaux, Verres, Stéarine
Lanternes, Ballons, Chaînes, Artifices, etc.
Ch. BRESSON
RUE BAB-EL-OUED, 21, ALGER
Prix défiant toute Concurrence

A L'HABIT ROUGE
Alger, 2, Rue Dumont-d'Urville
GRAND CHOIX DE COSTUMES
Pour Première Communion
A PARTIR DE **15** FRANCS
VÊTEMENTS DE TOILE ET DE FLANELLE TOUT FAITS
POUR HOMMES ET JEUNES GENS
Vestons alpaga et Tussor à des Prix très Modérés

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Première Année. — N° 15 5 CENTIMES Dimanche 26 Juin 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 26 JUIN 1898

TOURNÉE TRIOMPHALE DE MAX RÉGIS

Elle est la continuation des derniers triomphe, cette tournée !

L'enthousiasme des 13, 14, 15 juin s'est propagé, rapide, dans les campagnes et les vastes plaines où ondulent les moissons dorées, les côteaux où craquent de maturité les grappes de raisins sous la morsure d'un soleil équatorial, retentissent, comme les tournants Rovigo, des cris : « A bas les juifs ! » et de la délirante *Marseillaise antijuive*.

Elle était nécessaire cette campagne de l'intérieur. Sans être délaissées, nos campagnes avaient été dépassées par les grands centres dans l'Idée antijuive. Alors qu'Israël se terrait effrayé dans les ghettos en entendant gronder dans la rue la voix libre du peuple, quelques rejetons du consistoire, réussissant à s'échapper, s'étaient réfugiés aux abords des fermes et là, toujours aux aguets, jetaient des regards envieux, des regards d'oiseaux de proie sur les moissons prochaines, espérant, par de fallacieuses promesses, entraîner le colon vers une ruine irrémédiable et se venger ainsi des citadins.

A peine remis des douces émotions éprouvées lors des dernières fêtes, Max Régis, comprenant le danger agricole, résolut d'opposer immédiatement à la juiverie, l'obstacle de son audacieuse énergie.

Et il est parti, seul, à travers champs, sans itinéraire, s'arrêtant dans les plus petits hameaux. Sa venue, sans être annoncée, est pressentie. Couvert de poussière, à-demi asphyxié par les chaleurs, à peine a-t-il mis pied à terre que les champs sont désertés, les vignes abandonnées et que tout le village se trouve en un clin d'œil réuni sur la place publique.

Soucieux de leurs intérêts, les braves colons, viennent là en tenue de travail, couverts de sueur, le front halé par le soleil du plein air ; ils accourent soudainement réveillés et subitement métamorphosés en musiciens, les uns chantant, les autres tapant des mains ou soufflant dans leurs instruments, jettent vers le ciel des accords mâles, des chants de liberté qui vont se répercutant dans les vallées lointaines.

Et aussitôt une tribune en plein air est improvisée ; Max, couvert de fleurs des champs, échange avec ces braves ouvriers de robustes poignées de mains et profitant d'un apaisement passager, leur dissèque de sa voix tranchante la créature hideuse et leur montre le danger qui les menace. Alors l'indignation est à son comble. Toutes ces poitrines velues se soulèvent, les poings se crispent et une formidable clameur : « A bas les juifs ! » couvre les acclamations délirantes qui saluent le jeune chef de l'antisémitisme.

C'est du délire ! Le peuple de la terre comprend alors la nécessité, l'urgence qu'il y a de se grouper contre l'ennemi commun ; il comprend qu'il faut se défendre à tout prix, qu'il y va du salut individuel et du salut national... et dans sa soif de liberté, spontanément réveillée, il renverse, — c'est son droit ! puisqu'il les a nommées, — les municipalités enjuivées qui souillent leur mandat dans des bienveillances et des compromissions.

La tournée de Max Régis, c'est le triomphe des jours derniers en marche à travers les campagnes ; c'est un formidable vent de liberté qui va, roule, balayant sur son passage tout ce qu'il y a de taré, d'impur dans cette société chlorotique ; c'est la rénovation si longtemps espérée ; c'est l'*esprit nouveau* qui doit transformer l'édifice social, qui doit détruire les préjugés néfastes, qui doit cicatriser cette plaie hideuse menaçant de pourrir l'humanité entière.

C'est la marche vers l'apothéose grandiose qu'échafaude au prix d'efforts inouïs le vaillant journal *l'Antijuif* ; c'est la réalisation de notre vœu le plus ardent formulé si souvent par ce cri si légitime :

A bas les juifs !

D'ARTAGNAN.

FABLES ANTIQUES

SODOME ET GOMORRHE

Les moralistes de l'antiquité prenaient leurs exemples de la nécessité d'une morale, dans les faits eux-mêmes.

La conséquence de ses débordements qu'offrait ostensiblement par des plaies hideuses, la race juive, leur suggéra, comme corollaire la fiction de *Sodome et Gomorrhe*, villes de la Palestine, consumées par le feu du Ciel.

Image empruntée au phénomène, alors inexpliqué de la *foudre*, et par analogie transcendante, la cicatrisation de ces plaies, dévolue exclusivement, au soufre et au feu.

Dans un langage étranger à toute pensée mystique et qui serait blâmé de nos jours, les auteurs de la *bible* donnèrent pour cause au cataclysme céleste un odieux attentat public à la morale, perpétrée par les juifs et relatée par la genèse, dans des termes que je vais adoucir.

Deux anges, messagers divins, descendus du ciel, dans tout l'éclat d'une gracieuse apparence juvénile trouvèrent à *Sodome*, une généreuse hospitalité, dans la maison de *Loth*, neveu d'Abraham, réputé l'homme vertueux entre tous.

A peine ses hôtes avaient-ils terminé le repas du soir, et pris des dispositions pour la couche, qu'une immense clameur, provoquée par tous les habitants de la ville, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, parvint en récriminations aux oreilles de l'amphitryon, sommé, en même temps, par cette tourbe érotique, d'avoir à lui livrer les deux ravissants voyageurs.

Eclairé par l'horrible dessein qui animait les juifs, Loth, pensa les détourner d'un pareil outrage à la dignité de l'homme en leur rappelant les devoirs de l'hospitalité, sacrée chez nos ancêtres ; mais, il ne parvint à calmer cette horde monstrueuse, qu'en offrant aux énergumènes satyres, à titre de compensation, ses deux propres filles vierges, dit-il.

Les conséquences de cette fictive abomination, furent la destruction — également fictive — par le soufre et le feu, des deux villes légendaires : *Sodome* et *Gomorrhe* ; et, pour nous, la démonstration, sous forme d'allégorie, de cette vérité : que chez le *juif*, la vertu présumée, n'exclut pas le cynisme ; puisque le patriarche hébreux en fournit l'exemple biblique, par un choix spontané entre deux ignominies.

E. NOÉ.

Plainte d'une Manifestante

Souvenir du 31 Mars 1898

Air connu

1er COUPLET

J'avais cru bien innocemment,
Dans ma trop grande confiance,
Qu'en allant au Gouvernement
Avec une lettre d'audience,
Je pourrais délivrer Régis ;
Et, c'est pour ça, que bien câline,
J'osai, un jour, sans parti pris,
Me présenter devant Lépine. (bis)

2e COUPLET

Ayant mis mes plus beaux atours,
Vers le Palais, je vais, charmée ;
Mais les rues et les carrefours
Sont gardés par toute une armée
Sabre au clair, et l'air menaçant.
Faut-il contre femme mutine
Tant de soldats et tant d'agents
Rien que pour protéger Lépine. (bis)

3e COUPLET

Enfin, j'arrive au Gouverneur,
Et lui parle, avec un sourire :
Mais c'est avec grande froideur
Qu'il m'accueille et m'écoute dire.
Tout mon espoir est renversé :
Jamais je n'aurais, j'imagine,
Cru trouver cet air compassé
Et tant de raideur dans Lépine. (bis)

4e COUPLET

Aussi, je me suis bien promis,
Bien que la leçon fut cruelle,
Que même pour mon Max Régis
L'expérience se renouvelle,
Et, quoiqu'il en puisse advenir,
J'ai juré, hélas, bien chagrine,
De n'avoir plus à l'avenir
Aucun rapport avec Lépine. (bis)

GYP de BLIDAH.

LES

Œuvres complètes de Jonathan Gimblette

La veille, le concierge de M. Bongoy lui a remis un pli « qu'un monsieur très bien mis » a déposé à son adresse dans la loge.

Sous ce pli M. Bongoy trouve un prospectus de la maison Schapardayer, l'invitant à acheter, moyennant six ou sept francs par mois, les œuvres complètes de tel ou tel auteur.

Le coût total est de 200 francs environ, et Schapardayer offre en prime à tout abonné, un objet d'utilité première, guéridon, table de nuit, en poirier vernis, etc.

Le lendemain, M. Bongoy est réveillé à la première heure par le « monsieur bien mis » qui immédiatement se met à lui faire l'article.

— Gomment, mossié, fait-il tout-à-coup, fus n'afez bas engore lu les œufres té l'illustre Jonathan Gimblette, le plus crand homme du siègle, mossié !

Effaré un peu par ce début, M. Bongoy, avoue qu'en effet, il n'a pas dans sa bibliothèque, le plus petit Gimblette, mais il ajoute qu'il ne demande pas mieux, si l'occasion se présente, de dévorer d'un bout à l'autre la prose de cet éminent écrivain.

L'occasion ! mais le « monsieur bien mis » l'a justement sur lui, l'occasion !

En un clin d'œil, il étale devant M. Bongoy toute une série de gravures superbes pour encarter dans les œuvres de Gimblette. Quand aux œuvres elles-mêmes ! Avec des soins de mère démaillottant son enfant, le « monsieur bien mis » en retire un exemplaire d'une gaine de carton doublée de satin :

« Foilà, mossié, foilà !... »

M. Bongoy s'extasie.

Doré sur tranches, l'exemplaire s'ouvre sur un papier de rêve, doux comme une peau d'adolescente, et les caractères d'imprimerie, justes cieux ! Elzévir en personne se roulerait d'aise dans la vase en les contemplant.

— Je signe ! Je signe ! — fait M. Bongoy enthousiasmé. Six francs par mois ! deux cents francs le tout, c'est pour rien !

— Si fus fulez maintenant choisir vodre brime ? — insinue le « monsieur bien mis ».

Comment, s'il veut la choisir ! ce bon M. Bongoy.

Il choisit justement la fameuse table de nuit (poirier vernis et dessus en marbre du Caucase).

Huit jours après, deux colis arrivent chez M. Bongoy qui les ouvre avec un battement de cœur.

Bonté divine ! du premier colis il sort une douzaine de livres abominablement reliés et imprimés sur un délicieux papier à chandelle.

Du second colis, il extirpe une ravissante table de nuit en bois blanc noirci, surmontée d'une ardoise bleu tendre, mince d'un demi-centimètre.

Mais comme il n'a pas demandé au « monsieur bien mis » le double détaillé de sa commande, M. Bongoy est obligé de payer six francs tous les mois, jusqu'à parfait paiement de la somme ronde de 200 francs !

Adieux à Lépine

Air : *Eh ! gai, gai, gai, gai, mon officier, etc.*

REFRAIN

Eh ! gai, gai, gai, gai, mes bons amis,
Lépine,
Fait triste mine,
Eh ! gai, gai, gai, gai, mes bons amis,
Qu'il retourne à Paris !

A cet homme d'élite
Il faut l'air de Paris
Plus d'un riche sémite
Le prendra pour commis ! (Au refrain)

Hélas ! Rothschild lui-même
Nous l'avait envoyé ;
Bien avant le carême,
Il était dévoyé ? (Au refrain)

Si j'ai bonne mémoire,
Il était baptisé,
Mais l'or du Consistoire
L'avait hypnotisé ! (Au refrain)

Que de reconnaissance
Pour ses brutalités !
Sa noble insuffisance
Fit quatre députés ! (Au refrain)

Faut-il pleurer Lépine ?
(Comme il va nous manquer !)
Non ! vite à la marine
Pour le voir embarquer !

Eh ! gai, gai, gai, gai mes bons amis,
Lépine
Fait triste mine,
Eh ! gai, gai, gai, gai, mes bons amis,
Qu'il retourne à Paris !

EOU MENDJEL.

FÊTES JUIVES

HANOUCCA

A Félix Laurand.

La célébration de *Hanoucca* a lieu en décembre.

C'est en l'honneur et en souvenir de la victoire que les Macchabées remportèrent sur les Syriens, que les Hébreux célèbrent chaque année *Hanoucca*.

La fête dure huit jours, et, pendant ce laps de temps, les maisons israélites doivent être éclairées par le plus grand nombre possible de lampes à huit becs, ou de chandeliers à huit branches. A la synagogue, on allume également la *Ménora*.

La *Ménora* est un candélabre qui est la reproduction de celui qui éclairait le temple de Jérusalem.

A ce propos, ouvrons une parenthèse.

Le véritable chandelier de Jérusalem comportait sept branches seulement, et si dans les synagogues, on remarque huit branches aux candélabres, cela tient à deux raisons : 1° Parce que la loi mosaïque défend de reproduire exactement les objets sacrés qui se trouvaient dans le temple détruit ; et 2° parce que le rite oblige à allumer huit flammes à la *Menora*, pour fêter le huitième jour de *Hanoucca*.

Quand le soir, l'illumination est complète dans les maisons juives, les parents et les enfants doivent entonner en cœur le *Maoz tzour*, cantique d'allégresse, dont l'air presque sautillant, diffère d'une façon étrange de la généralité des chants hébreux, d'allure ordinairement lugubre.

Il y a des accomodements avec le dieu d'Israël.

Primitivement, pour les illuminations de *Hanoucca*, on ne devait se servir que d'huile comme éclairage, mais les maitresses de maison, en bonnes juives qu'elles sont, s'aperçurent vivement que l'huile salissait robes, tentures et parquet, et finirent par obtenir des rabbins la permission de se servir simplement de bougies genre « rat de cave ».

Hanoucca n'est point fête gardée. On peut travailler ou plutôt commercer pendant les huit jours de sa durée, mais le soir, en signe de réjouissance, les Juifs se reunissent en famille pour jouer aux cartes.

Dans ces dernieres années, ces sortes de réunion ont été sévèrement blâmées par tous les rabbins, et notamment par le grand rabbin Moïse Schuhl, qui déclare dans un opuscule « que ce divertissement n'a rien de religieux, surtout quand les enjeux sont trop élevés ».

— C'est un peu mon avis, monsieur le rabbin, mais à quoi diable ! voulez-vous que vos coreligionnaires passent leur temps agréablement, si ce n'est à gagner de l'argent.

(*A Suivre*)

FOIRE D'ALGER

La *Lyre Algérienne* a composé pour la clôture de la Foire d'Alger, fixée au 26 juin, un programme qui promet des merveilles, qu'on en juge :

De 3 heures à 4 heures, concert vocal et instrumental, avec le concours de la *Lyre* et de la *Musique des Sapeurs-Pompiers* ; à quatre heures, jeux divers ; à 5 heures, lâcher de 300 pigeons voyageurs par la Société Colombophile farandole enfantine et distribution de jouets aux bébés ; à 5 h. 1/2, sauterie ; à 9 heures, grand bal et enfin à 11 h. 1/2, magnifique feu d'artifice avec allégories, etc.

Toutes nos félicitations à cette brave *Lyre Algérienne* que l'on trouve toujours sur la brèche,

FLEURS D'ISRAEL

(*Suite*)

— C'est un tort. Un homme sans femme, c'est un être incomplet. Ah ! si tu avais une compagne comme celle que je rêve pour toi quel heureux coquin tu serais. Cette femme-là t'ouvrirait l'esprit sur bien des choses. C'est un charmant brin de fille, qui aura de quoi lorsque ses parents seront dans un monde meilleur. Je connais la fortune de son père, Bréhmo ben Aliel, qui n'a pas d'autre enfant. Ce bougre là ne se laisserait pas pendre pour quinze mille douros (75,000 fr.). Ah ! si je n'étais pas si vieux, maintenant que la loi française admet le divorce, c'est moi qui me la serais offerte depuis longtemps.

Pour que mon oncle, pensa Caouitou, s'exprime en pareils termes sur le compte de cette fille, lui qui connait si bien l'article des femmes, ce doit être un morceau de choix.

Le cœur du juif à marier était épanoui par la satisfaction d'avoir un joint pour couper à son marché avec le goy. Cette allégresse émoustilla son imagination qui courut la prefantaine. Pour la première fois depuis qu'il avait âge d'homme, il trouva bien triste et froide l'atmosphère familiale dans laquelle il s'était avancé dans le chemin de l'existence. On y faisait maigre chère : dame Itrou était confinée dans les occupations du ménage. Le papa ne parlait que commerce — ce qui intéressait beaucoup son fils ; — mais quand il quittait ce sujet, il avait la manie de régaler sa famille de la lecture des livres saints. Or, sa voix trainante et nasillarde ne faisait pas valoir le charme du texte.

Ensuite Caouitou rêva un intérieur à lui, ou il serait le maitre : un intérieur ensoleillé par la présence d'une jeune et gentille camarade de lit, comblant son conjoint de caresses et de mamours sans qu'il en coûtat un sou à cet heureux mortel, lui permettant au contraire d'élargir le cercle de ses opérations commerciales, grâce aux écus qu'elle apporterait en dot.

Cette perspective le rendit tout gaillard.

Sa rêverie n'avait point échappé à l'oncle qui se prit à sourire benoitement et « se pensa » : On dirait qu'il mord à l'hameçon. Qui sait si je ne le marierai pas ? Tout à coup, il dressa l'oreille en entendant dans l'escalier en bois de la maison, un bruit de « cabcab » (sandales à semelles de bois), Il reconnut le pas d'Esther. S'adressant à son neveu, il lui dit : Je parierais que tu n'as jamais remarqué la fille de Bréhmo.

(*A Suivre*)

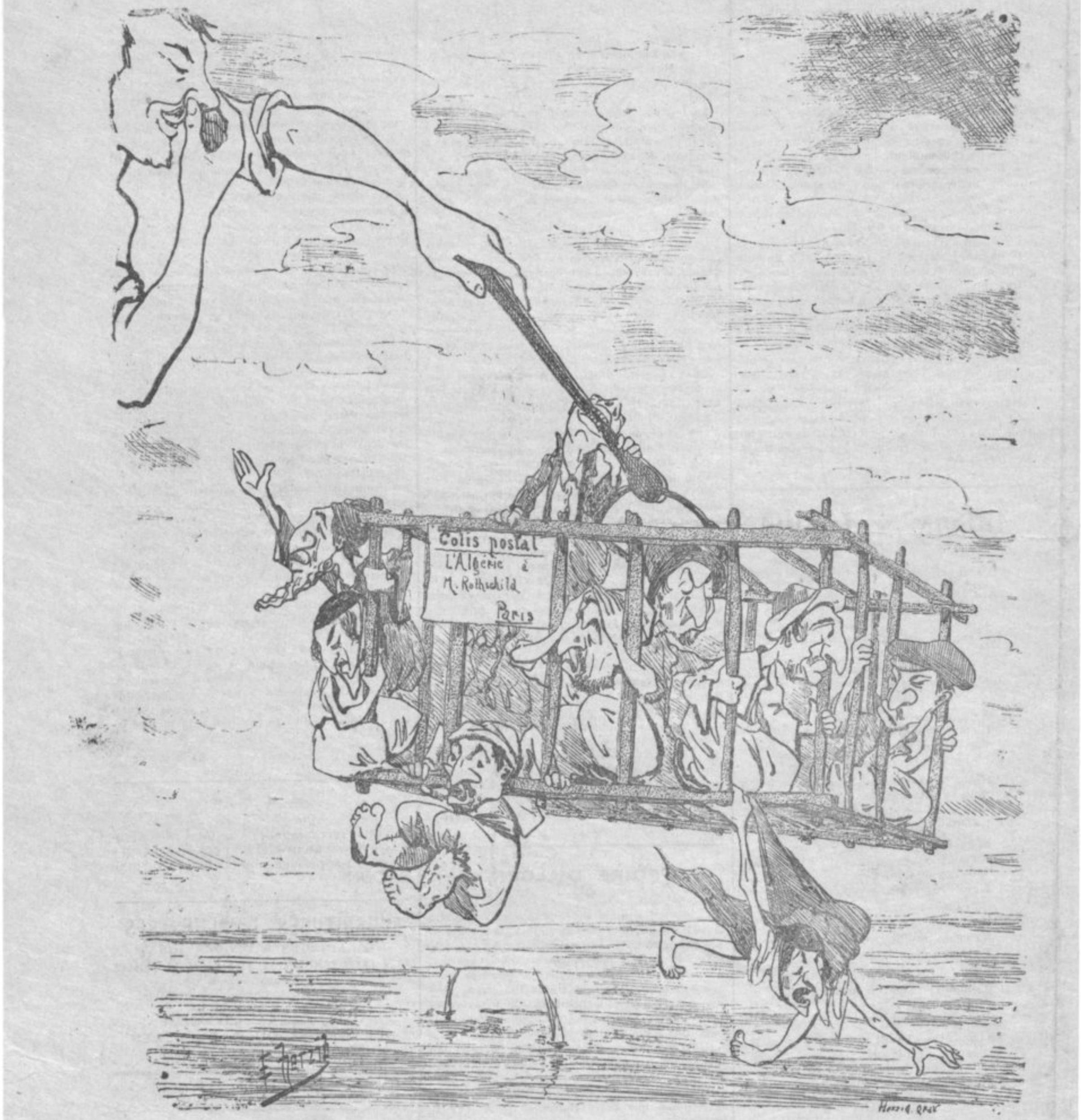
AVIS

Nous recommandons a tous nos amis notre dessinateur Herzig dont les charges sont tant appréciées, pour travaux de luxe etc., etc.

FOURNITURES D'ORCHESTRES
ÉCLAIRAGES & DÉCORATIONS
POUR FÊTES COMMUNALES, BALS NOCES ET SOIRÉES
Vente de Drapeaux, Verres, Stéarine
Lanternes, Ballons, Chaines, Artifices, etc.
Ch. BRESSON
RUE BAB-EL-OUED, 21, ALGER
Prix défiant toute Concurrence

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*


Colis postal
L'Algérie à
M. Rothschild
Paris

PREFECTURE D'ALGER
DEPOT LEGAL

Première Année. — N° 16 — 5 CENTIMES — Dimanche 3 Juillet 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

491

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

Jacques DEFRANCE (Lucien Chaze)

Rédacteur en Chef de *l'Antijuif*

Où donc ont-ils pris cet argent ? . . . . . Aux Travailleurs !

Il faudra le leur rendre!

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 3 JUILLET 1898

TRAVAIL ET ARGENT

J'ai demandé à notre sympathique et dévoué collaborateur Herzig de me prêter le concours de son crayon acerbe, pour représenter, en une vivante synthèse, les crimes de la Société bourgeoise et judaïsante.

C'est bien, en effet, de ce monde d'avocats, de médecins, d'échevins et de baillis, de ce Tiers-Etat parvenu grâce au tremplin de l'échafaud, qu'est sortie cette aristocratie bourgeoise qui dresse maintenant le temple étroit et morne de son égoïsme sur les ruines de l'aristocratie de l'Epée. A cette minorité triomphante et avide sont venues s'associer les puissances d'argent qui, peu à peu, l'ont corrompue, avilie et supplantée. Le juif va toujours du côté du plus fort — l'Or est toujours avec le Pouvoir. Et c'est bien de l'alliance des Jacobins sectaires et pompeux avec les gens d'affaires, de l'association des hommes de loi et des hommes d'argent ; c'est bien de l'étroite union de l'esprit autoritaire et de l'esprit judaïque, qu'est né le fœtus informe de notre Société moderne. Société maudite, tyrannique et pourrie, dont le corps gangrené, après un siècle d'éruptions et de fièvres, va se désagréger en une dernière convulsion et couler dans une boue d'abjection et de sang. .

L'ami Herzig, avec cette courageuse sincérité qui caractérise son tempérament d'artiste consciencieux et robuste, nous montre la terrible apothéose de cette époque contemporaine.

D'un côté le Travail. C'est-à-dire la production, avec l'effort et la peine, et son triste cortège de privations, de douleurs, de maux et de misères.

De l'autre côté l'Argent. C'est-à-dire le *far niente*, l'oisiveté, la paresse et fatalement le parasitisme et le vol escortés des honneurs, du bien-être, des jouissances et de toutes les voluptés.

Parmi les lambris de son palais, sur les riches velours et les peluches de prix, se pavane et se prélasse le Bancocrate. Il a trente-six salons où se pressent tour à tour toutes les Dignités sociales et les plus chics cocottes de tous les grands mondes. Il serait naïf d'ajouter qu'il est décoré de tous les ordres depuis la *Jarretière* jusqu'au *Collier*. Quand il va faire un tour au Bois, c'est dans un huit-ressorts que la police connait bien et que salue l'armée française. Vous pouvez être certains déjà que ce Monsieur ne crèvera pas de faim.

Mais le peuple — "le Peuple libre S. V. P."— le Peuple Souverain, ne crève pas en revanche d'indigestion et de pléthore. Regardez ce pauvre bougre qui s'échine sur le sillon, dans la mine ou à l'établi : il est hâve comme un chinois et sec comme un coup de trique ; il turbine néanmoins d'arrache-pieds ses douze heures par jour, pendant que sa vaillante compagne fait des ménages et lave le linge sale des bourgeois. Car il faut du pain noir pour toute la nichée dont l'aîné — douze ans — ne gagne encore rien quoique en apprentissage ; et il y en a cinq derrière dont le plus jeune a treize mois. Et la femme qui s'est encore laissé pincer !...

Que voulez vous ? ils n'ont pas beaucoup de plaisir les travailleurs. Ils ne vont pas au spectacle, ni au cercle ; ils n'ont pas de quoi entretenir des maitresses. Et leurs « bourgeoises » ne savent pas s'y prendre pour faire sauter les gosses ; elles ne peuvent même pas lire les prospectus que le facteur dépose jusque dans leur cahute « sur la façon de satisfaire la nature sans faire des enfants ». Alors, après l'éreintante journée, une mauvaise absinthe (payez-lui donc du vrai Berger à 0,40 c. ?) une bonne assiette de soupe, un morceau de pain et un verre de petit bleu, l'ouvrier dit qu'il n'y a encore que ça de vrai !... Quand on est vieux il y a l'hôpital ...ou la Morgue !

Ah ! malheur ! quand ces gars-là auront la conscience de leur force et de leurs droits — qui ne sont, en somme que des devoirs — vous pourrez trembler dans vos hôtels et dans vos palais ! Et les baïonnettes de vos gardes ne pourront rien contre leur vengere-se solidarité.

Ce jour-là, comme aujourd'hui, je serai avec eux, parce que j'ai voulu toujours être et que je serai toujours avec la Justice et pour la Liberté :

Pour le Travail et contre l'Argent.

Jacques DEFRANCE.

Services Rendus

Ils étaient là, trois ou quatre, de mines équivoques, autour d'une table de restaurant. Bien faits pour se comprendre, ils s'étaient réunis, après l'heure de l'absinthe qu'ils consacraient justement aux affaires Ils dinaient ensemble, ou mieux côte à côte, car, bien entendu, chacun payait sa dépense : et ce n'était pas à cette table privilégiée qu'une erreur d'addition se fût glissée, possible. Chacun pour soi et Dieu pour tous... telle était leur ordinaire devise, leur plaisanterie coutumière, à chaque réunion semblable, pour se bien avertir les uns les autres, que celui qui, par hasard, ne se trouvait point en fonds n'avait qu'à s'en aller.

Riches natures ! ils étaient gras, contents d'eux-mêmes, Juifs certainement, Amalécites même, vendeurs d'argent ou de pierres précieuses, à l'usage des fils de famille et des filles bien établies.

Ils devisaient gaiement de leurs petites affaires. Le cent vingt-cinq pour cent leur fleurissait les lèvres ; mais, tout en étalant le cynisme des massacres moraux et des ruines accumulées par leurs féroces pratiques, à mesure que leurs demi-bouteilles (chacun la sienne) se vidaient dans leurs verres, ils éprouvaient un immense besoin de se glorifier, d'affirmer qu'après tout ils restaient les bienfaiteurs de notre humanité. Et, par les trente deniers de Judas, ils étaient convaincus !

Tous, à l'envie, racontaient leurs histoires. Combien en avaient-ils sauvés, de petits jeunes gens, de petites jeunes femmes dans l'embarras ? Innombrables, en vérité ! Il est exact qu'eux-mêmes y avaient trouvé leur compte au règlement définitif ; mais pourtant, sans eux, que serait-il advenu ?

L'un d'eux, le mieux en chair, qui avait nom Israël-Gédéon Moloch, ajouta :

— Sans parler des services qu'on a rendus pour rien !

Cette parole inattendue causait une surprise et jetait même un froid.

Mais Moloch, sans remarquer l'impression, les deux pouces sous les bras, aux bretelles, les yeux au ciel, l'air attendri, continuait :

— Oui, pour rien... Tenez, vous connaissez tous Lucien Chambry, l'auteur dramatique.., Il a son hôtel, à présent, il se moque de moi... Eh bien ! sans moi, il y a cinq ans, il était perdu, se tuait peut-être... C'est un écervelé capable des décisions pires. Oui... il se serait tué... certainement.

— Et tu l'as sauvé... gratis ?

— Comme je vous le dis... gratis... Une affaire embrouillée... Il devait à Dieu, à diable, et dans un coup de folie, un défi au destin, il avait accumulé les traites pour trente mille francs. — à la même échéance, une fin janvier, — en se disant : « Nous verrons bien, vaincre ou mourir ! » Comme tous les imaginatifs, il espérait un tas de choses impossibles, escomptait le hasard, l'aventure improbable. Mais trois mois avant l'échéance il commençait à avoir peur. Aucun ne se réalisait de ses beaux rêves, et les jours coulaient sans rien apporter d'heureux.

C'est alors que je l'ai connu. Quelqu'un me l'amena au café Lévêque... vous savez, il me plut tout de suite, ce jeune homme, il avait du talent je le savais, était bien né, — et puis sa confiance me toucha.

Au troisième madère qu'il offrait, il m'expliquait franchement ses ennuis. S'il ne payait pas, il était vendu, perdu. Or, il possédait des meubles de famille, des souvenirs, il y tenait, le pauvre ! comme si la matière avait une âme ! Et puis quelques tableaux donnés par des amis, et ses livres, une bibliothèque contemporaine sérieuse, avec des dédicaces célèbres, des envois de grands littérateurs morts déjà, des livres irremplaçables. Il paraît que, moralement, ces bouquins avaient une grande valeur.

Et il répétait :

— Il me faut trente mille francs dans trois mois... Voyons, monsieur, mon cher monsieur Moloch, trouvez-les-moi, à n'importe quel prix. Du temps, c'est de l'argent... je m'en tirerai quand je serai tranquille...

Et comme je répondais sans vouloir m'engager, que la somme était forte et la garantie mince, il s'animait le pauvre diable.

— Songez donc, j'ai une femme, une jeune femme, elle en mourrait. Et mon fils... un bambin de trois ans... Pour moi, la misère, la bohème, l'hôtel meublé, ce ne serait rien... je connais ça ! Mais pour eux... mon cher ami... pour eux... Non plutôt un coup de revolver au bon endroit.

Ma foi, j'étais ému. Il avait la fièvre, ce garçon-là ; il souffrait réellement. J'ai interrogé :

— Mais enfin, comment rembourseriez-vous ? quand ?... quelle somme ?...

Tout de suite, il répliquait d'abondance :

— Quarante mille, à un an.

— Ce n'est pas lourd !

— Cinquante mille ! Ecoutez donc ! Délivré de mes soucis, je travaillerai, dur, ferme, jour et nuit. J'ai des commandes. Mais le spectre de l'échéance trouble mes jours, hallucine mes nuits. Je ne dors plus, je ne mange plus... Je suis incapable d'écrire trois lignes... Il me semble toujours que j'écris sur du papier timbré. Libéré, je reprends ma plume, ma bonne plume de Tolède, et en avant ! C'est bien le diable si d'ici un an je n'ai pas une ou deux pièces de jouées, — et je paye, vous comprenez ?

Il suait à grosses gouttes ; c'était pitié. Alors, emballé à mon tour, j'ai répondu d'un trait :

— Rentrez chez vous... Travaillez .. fin janvier, vous aurez vos trente mille.

Il s'est levé, tout droit, comme un fou :

— Vrai ?

— Je n'ai qu'une parole, répondis-je, sans lui dire si cette parole était bonne ou mauvaise.

Il m'a serré les mains à les briser ; j'ai cru qu'il allait m'embrasser, ce fut vraiment pour moi une minute délicieuse ; j'ai compris le charme pénétrant des grandes charités.

Sur la porte, il ajoutait :

— Tenez, Moloch, je crois en vous, mais faites-moi l'amitié de venir dîner demain chez moi...

de répéter votre bonne promesse devant ma femme... qu'elle soit rassurée, elle aussi, la pauvre enfant... C'est convenu?

J'ai consenti.

— Convenu... à sept heures, demain, je serai chez vous.

Eh bien ! mes bons amis, pendant trois mois, j'ai dîné chez lui deux soirs par semaine ; j'ai répété mille fois mon engagement devant sa femme ravie, devant ses créanciers qu'il conviait exprès pour entendre la bonne parole. Et sa jeune femme très jolie, se montrait à mon endroit d'un empressement flatteur. Alors, Chambry ne douta plus, se fia sur moi absolument. Rassuré, il se remit au travail, dormit la nuit, bûcha le jour, se retrouva ce qu'il était, un auteur dramatique du plus rare talent. Les pages s'accumulaient ; les scènes succédaient aux scènes, les actes aux actes. Je m'intéressais à son œuvre, prodigieusement, de tout cœur.

Quand arriva le 31 janvier fatal, j'ai tout lâché, je suis parti à Francfort où m'appelait une petite affaire, naturellement sans lui laisser un sou.

Mais qu'est-il arrivé ? Il avait, grâce à moi, fini sa pièce, sa fameuse pièce ; le *Chemin de la croix*, qui a obtenu un si fier succès. Elle était même déjà reçue vous savez où... La Société des auteurs dramatiques lui a fait une avance qui l'a tiré d'ennuis.

Ce qui n'empêche pas que c'est moi qui reste son sauveur. Si j'avais refusé tout net les trente mille francs, il roulait de désespoir en désespoir, ne produisait rien, était probablement fini, enterré, perdu, — tout au moins vendu, errant, mis à pied, reculé de dix ans: Grâce à moi, — qui lui ai prêté, — sans intérêt, *l'Espérance et la Confiance*, il est à présent riche, heureux, plein d'argent et de gloire.

Israël-Gédéon Moloch s'arrêta... Tous l'admiraient en silence... Puis il reprit avec mélancolie :

— Mais, hélas! c'est à dégoûter de faire le bien... En semant la charité, on ne récolte que l'ingratitude. Vous me croirez si vous voulez, Chambry ne m'a même pas envoyé une loge pour sa première, et, un comble ! l'autre jour, dans la rue, je l'ai salué, il ne m'a point répondu.

Maurice MONTÉGUT.

Enfin ! Il est parti...

Air : Le Père la Victoire.

I

Il s'est enfui not' gouverneur,
Ainsi qu'une bourrique
Sous les coups d'une trique :
Il n'avait plus son air crâneur !
Et le petit sergot
Avait remisé ses ergots.
Vaincu, honteux, carrément il s'est dit
Que rester plus longtemps
Deviendrait inquiétant
Pour ses amis, les immondes youdis,
Et les judaïsants
Comme Granet et Paysant.

A bas Lépine ! — Paysant !
Et le foireux Bonbon-Fondant !

Refrain.

Enfin ! Il est parti
Le petit roitelet Lépine
Ah ! comme il était petit,
Et puis comme il courbait l'échine ;
Ce paladin,
Incapable et coquin,
S'est décidé à faire sa malle,
De peur qu'on l'emballe,
Comme un oursin
Dans un mauvais couffin.

II

De son palais il s'en alla,
En maudissant le sort
Qui l'escortait au port,
Et de sa bouche s'exhala
Un soupir anguleux
Qui sentait le juif à dix lieues.
Tout larmoyant de quitter sa boutique,
Ce mercanti perfide
Regrettait ses subsisdes,
Et non l'honneur de gouverner l'Afrique,
Qui envoie ce faquin
Fraterniser chez les youpins.

A bas Lépine ! — Paysant !
Et le foireux Bonbon-Fondant !

(Refrain).

III

Sur le « Chanzy » il s'embarqua,
Sans tambour ni trompette,
En cachant sa binette.
Comme un filou, un renégat
Qui s'efface à la vu'
D'un agent qui l'a reconnu...
— Adieu, Mouchi, et prends bien garde à toi,
Tâch' de t' tirer d'affaire
Dans l' nouveau ministère :
Mais ne r'viens plus ici pour faire la loi :
T'es pas assez malin
Avec ton facies d'Arlequin !

A bas Lépine ! — Paysant !
Et le foireux Bonbon-Fondant !

(Refrain).

S. TOMPE.

Les Événements Historiques

Dans notre petitesse de conception sur des événements qui viennent inopinément nous surprendre, nous ne pouvons que les attribuer au résultat de circonstances naturelles, et nul ne songe à chercher à leur donner la signification qui leur convient.

L'avènement — dirai-je — de *Max Régis*, porteur de la bannière antisémitique, n'est pas un fait banal, suscité par une ambition personnelle, ni par la pensée de créer à son profit politique ou social, une agitation populaire.

Les manifestations enthousiastes qui le suivent, prennent leur point de départ dans l'ensemble créateur, où règne, dérobée à notre appréciation, une *harmonie* qui embrasse les éléments, les hommes et les choses, et dont la régularité ne peut être qu'incidemment troublée, pour reprendre de nouveau, sa fixité normale.

Tel, le voyageur, un instant égaré sur sa route, retrouve bientôt son chemin.

Les astres reprennent leur cours habituel de gravitation autour du soleil, après avoir dévié de leur orbite, utilisés, dans leur volume incommensurable, à la pression atmosphérique. Ainsi se rétablit l'harmonie planétaire.

La terre se couvre de son manteau végétal, après les frimas, ramenant l'harmonie agricole.

L'homme est contraint, même fatalement, au calme, après toutes ses agitations, afin de constituer, de nouveau, l'harmonie sociale, qui doit être son partage.

Les guerres terminées ; les discordes civiles apaisées ; la punition du coupable, toujours atteint, en sont l'exemple.

Dans sa marche en avant, à la rencontre du *Goliath* israélite, le jeune *David* algérien obéit probablement, et à son insu, à cette loi d'harmonie ; qu'il est chargé de ramener au sein de la société française, d'où l'a éloigné les trafiquants de consciences ; échangeant les sentiments d'honneur contre de l'or indispensable à la satisfaction d'appétits qui leur tiennent lieu de patrie.

Secondé par le *destin* qui a tracé au mal une limite infranchissable, Max Régis, c'est-à-dire, le symbole du courage et de l'abnégation, atteindra son but après avoir parcouru, en toute sécurité, un chemin déblayé des ronces de la malveillance, et acclamé de toute part, il n'aura pas à craindre, comme on l'a supposé, les conséquences de la lutte du « pot d'or, contre le pot de terre » ; car, il personnifiera, partout où il apparaîtra, l'ouragan qui renverse et détruit les obstacles !

E. NOÉ.

FLEURS D'ISRAEL

(Suite)

— Non.

— Ça ne m'étonne pas, sans quoi tu en serais devenu amoureux. Lève-toi vite, tu vas la voir passer.

Ce disant, il se mit sur ses pattes et poussa Caouitou, qui s'était également levé, vers la porte entrebaillée et unique ouverture de la pièce.

A sa sortie de la chambre mal éclairée où le colloque avait eu lieu, le visiteur fut ébloui par la lumière qui inondait la cour. Il n'aperçut tout d'abord qu'une gamine d'une dizaine d'années, qui farfouillait avec un doigt dans une de ses narrines, Et il murmura à son oncle : Elle me paraît encore bien jeune.

— Ce n'est pas celle-là, c'est sa cousine, fit le teuton à voix basse. Prenant son neveu par l'épaule, il le fit avancer vers lui sur le palier de la porte. C'est celle-ci, lui insuffla-t-il dans le tuyau de l'oreille. En même temps, il lui montra du doigt une jouvencelle assez bien plantée, tenant en mains une urne lacrymatoire dont elle allait vider le contenu dans le local *ad hoc*.

Les yeux du visiteur furent de rechef éblouis, non plus cette fois par le rayonnement de M. Phœbus, mais par le charme pénétrant qui se dégageait de la personne d'Esther.

Par contre, celle-ci était confuse d'avoir été surprise, par un garçon aussi distingué que Caouitou, dans une situation abominablement prosaïque. Néanmoins, sans se troubler ni précipiter ses mouvements, elle exécuta une conversion sur sa gauche, manœuvre qui lui permit de dérober la vue de son pot à l'oncle et au neveu. Puis, croupionnant avec une grâce incomparable, elle gagna l'endroit précité par une savante marche de flanc.

(A Suivre)

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Cuzent (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

FOURNITURES D'ORCHESTRES

ÉCLAIRAGES & DÉCORATIONS

POUR FÊTES COMMUNALES, BALS NOCES ET SOIRÉES

Vente de Drapeaux, Verres, Stéarine

Lanternes, Ballons, Chaines, Artifices, etc.

Ch. BRESSON

RUE BAB-EL-OUED, 21, ALGER

Prix défiant toute Concurrence

IMPRIMERIE, PAPETERIE, RELIURE

SCHAEFER & BASSET

ALGER, 18, Rue d'Isly et 11, Rue Sadi-Carnot, AGHA

AFFICHES DE FÊTES -- TRAVAUX POUR ÉLECTIONS

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Laffitte

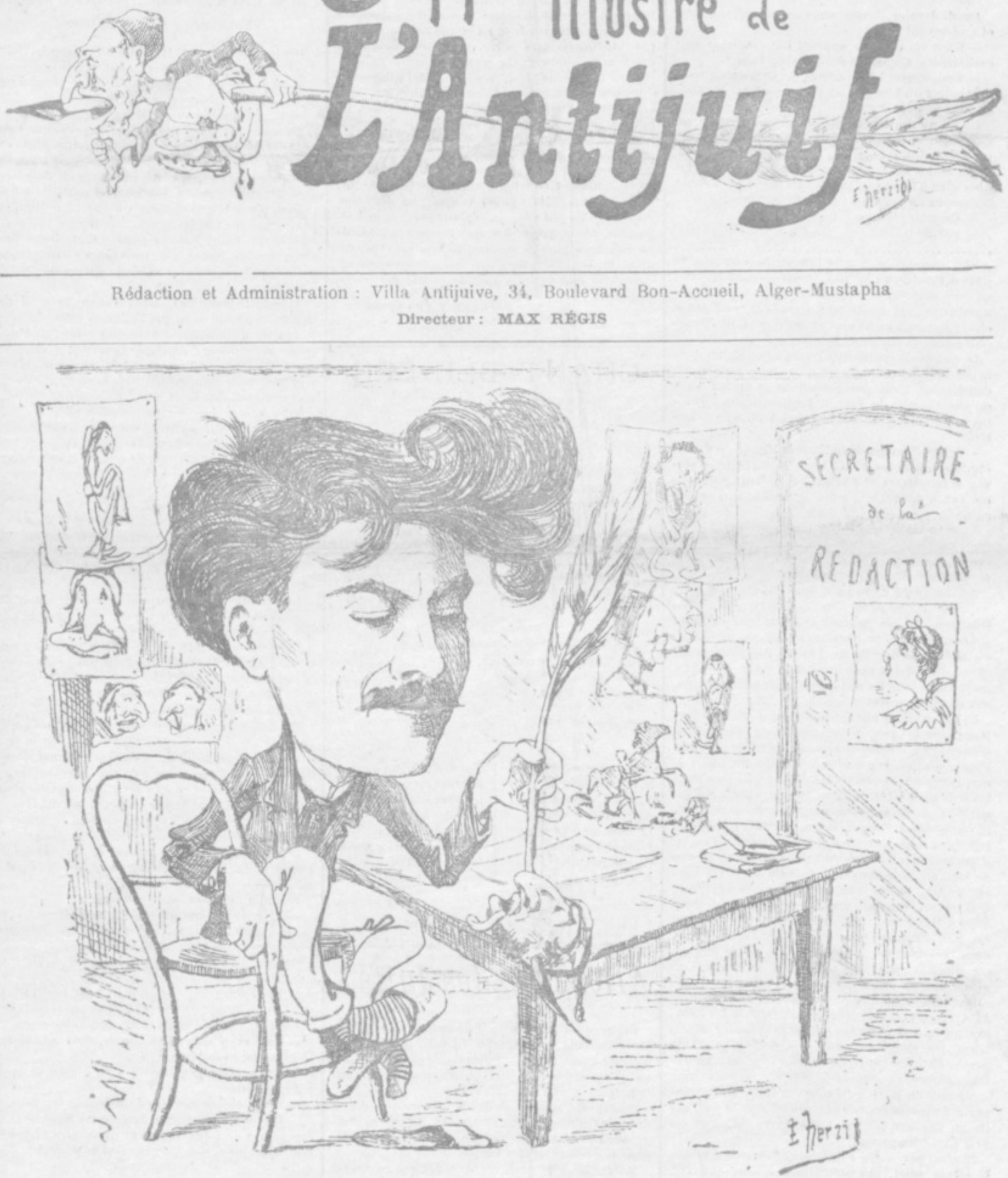
NI L'UN NI L'AUTRE !

Pour résoudre la crise municipale, le Gouvernement va décréter la réannexion. Guillemin et Pradelle, cherchent à décrocher, au haut de ce mât de cocagne, la Mairie d'Alger. Max Régis, pour les mettre d'accord, tranche leurs convoitises d'un coup de hache, et les deux pantins sont précipités dans la mare aux applaudissements du peuple qui n'aime pas plus les fumistes que les baziles.

Première Année. — N° 17 5 CENTIMES Dimanche 10 Juillet 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif



Fernand LAFFITTE

(D'ARTAGNAN)

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 10 JUILLET 1898

CHARITÉ SOCIALE

Lundi dernier, Herzig, nous arrive tout soucieux et s'adressant à moi :

— C'est votre tour, aujourd'hui, mais je suis embarrassé. Comment dois-je vous faire ?

— Embarrassé ! Tenez vous me trouvez en train de dévorer un bon juif, un juif succulent, exquis... ça vous va-t-il ?

Et en quatre coups de crayons, ne prenant même pas le temps de faire un brin de toilette, en pantoufles, d'horribles pantoufles jaunes qui déplaisent à tous, mais que j'aime, moi, — on est libertaire à l'*Antijuif* ! — je suis « croqué » avec un amour de youddi au bout de la plume.

— Ça vous plaît ?

— Parfait !

.....

Elle commence à être longue la brochette de juifs à l'*Antijuif* ; la ribambelle de nez crochus qu'on a suspendue à l'étal du mépris public est nombreuse ; et quels nez, grands Dieux ! On a choisi naturellement tout ce qu'il y a de copurchic parmi la floraison hébraïque !

Le succès du journaliste réside aujourd'hui dans la variation des plats qu'il sert au public, et, dame, tout n'est pas rose dans le métier lorsqu'après le plat du jour, il faut satisfaire l'abdomen de ce mangeur difficile qu'on appelle le lecteur.

« Variez le menu, hein !... les rédacs ! — crie-t-on dans toutes les rédactions de la Terre — servez ce fait-divers en daube..., ce bulletin politique en sauce blanche..., cette actualité à l'américaine !...

Et le tirage se maintient ainsi, et les indigestions parmi les lecteurs se font de plus en plus rares, et l'Humanité est heureuse parce qu'elle possède une bonne Presse !

A l'*Antijuif* ! ce vaillant et *extraordinaire journal dont la machine n'arrête jamais* comme dit Drumont, on ne connait pas cette obsession du journalisme contemporain. On ne politique pas, on ne fait pas de cuisine spéciale, des plats exotiques ; on fait des plats universels s'accomodant à merveille à tous les abdomens sauf, bien entendu, aux tripailles juives...

Le menu ! il ne change jamais et il change toujours, car le youpin est un trésor intarissable d'anecdotes, de crapuleries, de vols, de crimes... Prenez un juif, le premier venu, qui file dans la rue, longeant les murs, (car depuis quelques mois les enfants d'Israël longent les murs prêts à s'engouffrer à la première alerte) prenez-le donc, et passez-le au scalpel. Il vous donnera après un examen rapide matière à copie pendant un mois. Vous le trouverez d'abord voleur au premier coup de bistouri. A la deuxième entaille le satyre vous apparaîtra, et dès que ce qui lui sert de ventre sera ouvert vous en sortirez de tout, une vraie boîte à Pandore... Et notez que c'est seulement un juif vulgaire pris comme exemple. Péché dans l'aristocratie, la copie double, triple parfois, car dans la catégorie « chic » il se greffe d'un assassin, d'un inceste, d'un... pédéraste !

Donc les victuailles ne manqueront pas de sitôt à l'*Antijuif* et il faut espérer qu'avant de les épuiser, un sérieux balayage qui ne peut tarder d'ailleurs, les reléguera dans une Palestine où la peste asiatique trouvera à son tour une succulente pâture.

Manger du juif ! quel rêve ! Vatel, Brillat-Savarin ne connaissaient pas sans doute le juif, car ils en auraient fait un chef-d'œuvre culinaire, un vrai plat d'Empereur !

Et c'est parce que l'*Antijuif* offre avec toujours le même sujet, une nourriture variée, que son succès s'est affirmé d'emblée. Et, c'est parce qu'aussi, et principalement surtout, dans cette uniformité de politique, qui n'est pas une politique, mais simplement le développement d'une idée, d'une grande idée noble et généreuse, révoltée à toute compromission et ne pouvant supporter aucune convenance sociale, que le Peuple a trouvé dans cette nourriture, substance à satisfaire tous ses besoins et que les plats servis par l'*Antijuif* sont dévorés, engloutis, comme si une famine intellectuelle régnait.

Dans l'étude du Juif, étude simple, sobrement documentée, où le fait est cité brutalement, sans emphase, le Peuple y trouve toute médication. Le faible y trouve un bouclier puissant ; le désespéré à qui ne sourit plus l'Espoir, y puise une énergie nouvelle ; la victime y savoure le plaisir d'une vengeance ; le fort y conserve son courage ; la société entière y constitue son bien-être définitif.

Et c'est pour cela, qu'à l'*Antijuif*, on dissèque, on mange du juif avec une gaieté de cœur incomparable, parce qu'on sait que l'œuvre à laquelle on collabore dans la mesure de ses moyens, est utile, humanitaire et n'est basée pour toute récompense que sur une grande vertu : la Charité Sociale !

Fernand LAFFITTE.
(D'ARTAGNAN)

CHANT BLIDÉEN

Air : Les Pioupious d'Auvergne.

I

A Blida-les Roses,
Pays du rasoir,
L'élection close ;
Nous donn' de l'espoir ;
Car lorsqu'on dépouille
Le vot' d' la fripouille ;
Succès colossal
Pour notre ami Marchal !
(Refrain).

II

La partie malsaine
Et l'clan des voyous,
Ont fait voir la haine
Qu'ils ont pour Matou.
Et l'Grand à sa bande,
Tous confus, demande :
« C'est-y mes bichons
«Du lard ou du cochon ?
(Refrain).

Refrain :

Que la victoir' passe de bouche en bouche,
Et chantons en choeur,
Comm' le Sénateur :
Le grand Matou, va fair' son p'tit couconche,
On va travailler,
Sans crainf' de se voir emm.... iéler.

III

Après c'qui arrive
Si l'on dit encor ;
Y a pas d' question juive !
Alors, c'est record !
Et, dans ma jugeotte,
J' demand', saperlotte,
Ce qui arriv'rait
Si la chose existait !
(Refrain).

IV

Si not' Mair' nous quitte
Pour dev'nir rentier,
Il se f'ra bien vite
A ce dur métier :
Il aura la r'source
D'tuyaux... pour les courses
Et plant'ra c't'été...
Des arbr's de Liberté !
(Refrain).

GYP DE BLIDAH.

Allez chez les Juifs !.

Est-ce que, en prévision du cataclysme qui les menace dans la blanche Djezaïr, les lépreux d'Israël auraient la fantaisie d'installer dans nos paisibles villes du Midi leurs machiavéliques tripots ?

Un superbe rejeton de Ruth, fils unique d'une des plus authentiques noblesses de la montagnarde race d'Aubrac, culotte sa licence en droit dans la poétique cité d'Isaure.

Malgré les copieuses mensualités que sa mère, la veuve de C., lui octroie, le fougueux Armand ne parvient qu'à satisfaire à demi ses cythéréennes aspirations.

Le 28 mai dernier il s'arrête devant une enseigne alléchante de toute récente apparition.

Prêts sur Titres et Successions... Discrétion et rapidité...

Entresol, au fond de la Cour

Dix heures sonnent. Il monte à l'entresol.

— Monsieur le Directeur ? s'informe-t-il.

— Je le remplace, momentanément répond un olibrius à face glabre et lèvres lippues.

— Je désirerais contracter un emprunt.

En motivant sa visite, l'étudiant décline ses noms et qualités, remet au pseudo-directeur sa jolie carte armoriée.

— Emprunt conséquent ? interroge ce dernier.

— Dix mille francs. Ma mère, domiciliée à Espalion, possède une fortune voisine du million et je suis son unique fils.

— Je n'ai point pouvoir pour traiter d'une pareille somme. Revenez à trois heures : nul doute que M. le Directeur ne réponde favorablement à vos désirs.

A peine le jeune de C. a-t-il franchi le seuil de l'entresol providentiel que l'olibrius s'élance vers le bureau télégraphique avec, en main, une dépêche rapidement rédigée par le véritable Naboth :

« X... notaire, Espalion. — M'informer, d'urgence, avoir approximatif Madame Veuve de C. « et combien d'enfants. »

Vers trois heures la réponse est rendue :

« Veuve de C., environ six cent mille francs. « Enfant unique, étudiant, Toulouse. »

Quelques instants après Armand est de retour.

— Môssieu désire ?... interroge Naboth, feignant l'ignorance.

— Monsieur le Directeur.

— C'est moi-même, fotre serviteur, Mössieu.

— Je suis venu ce matin, on m'a prié de retourner à cette heure.

— Ce matin... fenu... Et ce pougre d'embloyé m'a rien dit !

Sur un drin drin métallique l'olibrius apparaît.

— Comment, Mössieu Ugén', vous m'avez pas annoncé la fisite de Mössieu ?!!...

Hypocritement, le réprimandé s'excuse... un oubli... Ah ! vraiment il en avait pas la mémoire, Mössieu Ugén' !...

Alors, mon ami, vous désirez ?...

Contracter un emprunt : dix mille francs.

Le demandeur expose son avenir, ses espérances.

— C'est pien choli dout cela, et, bour sûr, che ne doute pas de l'honneur de vot' barole. Car on sent pien que vous en êtes de grand famille. Mais sur quoi che tevrai prêter ces tix mille francs ?

— Sur ma fortune à venir... sur ma signature... sur tous les biens...

— Non, mon ami, les avaires de la vinance ils s'en draitent bas si légèrement. J'en suis désolé, mais che bourrai bas fous opliger.

L'étudiant insiste, prie, conjure :

— Mon nom... ma noblesse... peut-être serai-je millionnaire demain... d'ailleurs, à l'avance j'accepte toutes vos conditions.

— Téjà j'ai tant berdu parce que che suis trop pon !...

— Vous serez en tout repos avec moi. Et, je vous le répète, je suis prêt à vous en témoigner ma reconnaissance largement, généreusement.

— Ah ! si c'hétais sûr... mais, sans gonnaitre fotre mère, ni fous, ni rien...

— Sûr comme je porte le nom illustre de mon père, Monsieur.

Après quelques minutes de réflexion feinte :

— Hé pien, soit, encore bour cette fois che feus être pon. Car fotre vigure m'en inspire l'honnêteté. Gompien me tonneriez-vous pour les dix mille ?

— Douze mille.

— Et vous appelez ça être larche et chénéreux ?

— Quinze mille.

— Quand on risque peaucoup il faut peaucoup espérer, mon ami. Vous me souscrirez des valeurs pour vingt mille et nous partagerons par moitié.

— Soit, accepta l'étudiant, après une hésitation rapidement surmontée.

Sur deux feuilles timbrées Naboth a libellé deux valeurs qu'il tend à l'aimable client.

— Une pour fous et une pour moi, observe-t-il.

Toulouse, le 5 mai 1898. — B. P. F. 10.000.

« Fin mai prochain, je paierai à l'ordre de mon « fils, Armand de C., la somme de dix mille « francs valeur en acompte sur la succession de « son père feu Victor de C.

« Payable à mon domicile, Espalion (Aveyron) »

Croyant avoir mal lu d'abord, le jeune homme relit, puis, les yeux remplis de surprise dans les yeux indifférents du prêteur :

— Ma mère ne consentira jamais à signer, Monsieur, jamais.

— Pas besoin de sa signature.

— D'après la teneur des billets...

— Est-ce que le fils et la mère sont pas la même jose ?

— Un faux, moi ?... oh ! non, Monsieur...

— Seulement l'intention de nuire à autrui gonstitue le faux, man pon ami... Mon temps est précieux... Décidez... un oui ou un non, tout simblement.

— Au fait, ma mère ne me fera pas pendre pour vingt mille francs, conclut l'étudiant. Et d'une main tremblotante il signa les deux valeurs :

« Bon pour dix mille francs.

« Veuve Raymonde de C. ».

Sur l'avis que MM. Naboth et Cie sont porteurs de deux effets souscrits par elle, Madame de C. se transporte à Toulouse, à l'entresol de la rue d'Austerlitz. Elle reconnait dans le « bon pour », dans la signature et a l'endos la main de son fils.

Refoulant mal son indignation contre les misérables complices de son enfant, avec dignité elle verse les vingt mille francs souscrits et en se retirant, avec les lambeaux des billets elle jette au directeur et à l'olibrius le mordant merci :

— Vous aviez bien pris toutes vos précautions, Messieurs Naboth et... compagnie...

Et l'étudiant, combien perçut-il de cette somme rondelette ?

Voici la note des soi-disant prêteurs :

Avoir, Monsieur Armand de C.....		10.000
Doit : Commission à 10 0/0.....	1.000	
Timbre, correspondance, déplacem.	250	
	1.250	1.250
		8.750

Huit mille sept cent cinquante francs pour vingt mille.

Allez chez les juifs, messieurs les étudiants !!!

Louis VINCENT.

Dédié au Sous-Préfet de Médéa

1er COUPLET

Connaissez-vous certain félon,
D'une énorme encolure,
Avec quelques soies au menton,
Et point sur la figure,
D'où le saindoux suinte à foison,
Lafaridondaine, Lafaridondon,
Cent kilos de charcuterie,
Biribi,
A la façon de Barbarie
Mon ami !

2e COUPLET

Il a l'air d'un caméléon,
Et tel que ce reptile,
Change de ton à l'occasion :
Se croyant fort habile,
Flatte Mauguin, loua Cambon,
Lafaridondaine, lafaridondon,
C'est un maître en tartuferie ?
Biribi
A la façon de Barbarie,
Mon ami !

3e COUPLET

Sur un docteur et conseiller
Et puis sur son beau-père
Il fallait entendre siffler
Sa langue de vipère ;
Mais tout à coup changeant de ton,
Lafaridondaine, lafaridondon,
Ces Mauguinards il glorifie,
Biribi
A la façon de Barbarie,
Mon ami !

4e COUPLET

La veille des élections
Toute la gent youpine
Est introduite en son salon,
Et là, il l'emm... Mauguine,
Mais le 8 Mai, ...déception !
Lafaridondaine, lafaridondon,
Marchal d'un coup les pétrifie.
Biribi
A la façon de Barbarie,
Mon ami !

5e COUPLET

Tel que Janus, double visage
Il montra sans pudeur :
Et comme une fille peu sage,
Prostitua son honneur :
Aussi pour lui, dans le canton,
Lafaridondaine, Lafaridondon,
N'a-t-on que mépris, railerie,
Biribi,
A la façon de Barbarie,
Mon ami.

6e COUBLET

Lorsque nous vint cet alguazil,
Le journal *La Silhouette*,
Nous apprit que sur son nombril
Il fait la pirouette
Et qu'il *a tate une horizon*....
Lafaridondaine, Lafaridondon,
Oh ! quel comble d'ignominie !
Biribi,
A la façon de Barbarie,
Mon ami,

7e COUPLET

Afin d'expliquer comme il faut,
La chose sans.... médire,
Je vais vous en risquer un mot,
Ce mot devra suffire :
Dans son gros bout gît sa passion,
Lafaridondaine, Lafaridondon,
C'est un rival de Germiny,
Biribi,
A la façon de Barbarie,
Mon ami !

ÇA ET LA

Découpé du journal des Goncourt :

Année 1893. — Lundi 1er mai.

« A propos du juif qui, pendant la guerre, avait demandé a être décoré, et avait offert, pour ce, de verser 30.000 francs, à la souscription de chaussures lancée par Thiers, quelqu'un disait, ce soir, que le caractère de la race juive diffère absolument du caractère de la race aryenne, en ce que, chez cette race, toute chose au monde a une évaluation en argent... Or, pour le juif, la croix, c'est telle somme, l'amour d'une femme du monde, c'est telle somme. Ainsi dans une cervelle sémite tout est tarifé : choses honorifiques, choses de cour, choses quelconques. »

Au café de Paris :

Le vieux banquier Jaïs et le jeune Tabet causent ensemble.

Le sieur Jaïs :

— Voyez-vous, mon jeune ami, les affaires, c'est tout ce qu'il y a de plus simple...

Vous partagez votre actif en doit et avoir. L'avoir vous le mettez dans votre poche...

— Et le doit ?

— Le dogt, vous le fourrez dans l'œil des actionnaires.

Justice Distributive

I

Isaac Azoulay, gros négociant, fabricant et courtier en denrées coloniales, comparait en Correctionnelle pour avoir livré des denrées falsifiées.

Le Président. — Azoulay, l'expertise a constaté que votre chocolat est un composé de sciure de bois, d'oxyde de mercure et de terre rouge ocreuse. Reconnaissez-vous les faits ?

Azoulay. — Oui, monsieur le Président.

Le Président. — Votre café est fabriqué avec du foie de cheval cuit au four, de la poudre de bois d'acajou et du caramel. Vos petits pois sont conservés dans le sulfate de cuivre. Votre beurre n'est que de la graisse colorée avec du plomb. Quant à votre bière, c'est une décoction de têtes de pavot, de sureau, de belladone, de datura stramonium, d'ivraie et d'acide picrique. Tout cela est-il exact ?

Azoulay. — Parfaitement.

Le Président. — Vous n'ignorez pas que ces produits sont, pour la plupart, des poisons extrêmement violents ?

Azoulay. — Fichtre ! Je crois bien... Ma bière surtout... Je n'en boirais pas un verre pour tout l'or du monde.

Le Président. — C'est donc avec préméditation et en connaissance de cause que vous avez agi (*Azoulay se caresse le menton avec complaisance.*) Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Azoulay avec une certaine arrogance. — J'ai à dire que le commerce est la mamelle nourricière d'une nation et qu'on n'a pas le droit d'entraver la marche des affaires... Elles ne vont pas déjà si bien, les affaires depuis le boycottage de l'*Antijuif* !

Malgré cet éloquent plaidoyer, le tribunal, usant de sévérité, condamne Azoulay à 50 francs d'amende et à l'affichage du jugement.

II

La Cour procède à l'interrogatoire d'un malfaiteur, accusé d'empoisonnement.

Le Président. — Ainsi vous avouez avoir fait dissoudre un paquet d'allumettes dans la soupe aux choux de la veuve Bruno ?

L'accusé. — Un demi paquet tout au plus.

Le Président. — Soit ! Grâce à un concours de circonstances que je qualifierai de providentielles, votre infortunée victime a échappé à la mort. Mais l'intention criminelle n'en est pas moins manifeste, de même que la préméditation... Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

L'accusé. — J'ai à dire que je suis prêt à payer la patente.

Le Président. — Quelle patente ?

L'accusé. — Une patente d'épicier... de marchand de vins. N'importe... je n'ai pas de préférence. (*Tête du Président.*) Comme ça, je m'en tirerai avec 50 fr. d'amende et l'affichage...

Le Président. — Accusé, n'aggravez pas votre situation par des plaisanteries déplacées.

La Cour tenant compte des antécédents de l'accusé, le condamne à vingt ans de travaux forcés seulement.

Le condamné, *seul dans sa prison, philosophant.* — V'là la justice !... Empoisonnez une seule personne on vous condamne à vingt ans... Empoisonnez-en mille, vous en êtes quitte pour cinquante francs... A dix mille, on est décoré !... Pour réussir en ce bas monde, faut faire les choses en grand.

Michel THIVARS.

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Cassel (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Adonaï ! li goumerce di no z'autr's i va blus ! J'i croyons qué nos i somm's bouïcoutis ?...

Première Année. — N° 18 5 CENTIMES Dimanche 17 Juillet 1938

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX REGIS

LA VESPASIENNE MUNICIPALE

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 17 JUILLET 1898

NOS GRAVURES

LES TRAITRES

Après avoir sali et déchiré notre drapeau — le Drapeau de la France, de la Révolution et de la République — les juifs s'apprêtent à donner le suprême coup de poignard dans le dos de la Patrie.

Dans le ciel plein d'orages, le facies sinistre de Dreyfus tressaille d'un immonde espoir, derrière la silhouette sombre d'une sentinelle allemande.

L'officier juif nous a trahi ; quaud le banquier juif, quand Rothschild trouvera le moment propice pour nous trahir à son tour, la France et la République auront vécu.

Français et Républicains, veillez !

VESPASIENNE MUNICIPALE

Lundi dernier, pendant la... représentation de la compagnie Guillemin, deux agents gardaient la petite porte de l'Hôtel-de-Ville. Je me présentai, mais n'ayant pas de carte de rédacteur, l'entrée me fut impitoyablement refusée : c'était la consigne.

Je m'étais résigné ; lorsqu'au bout d'un instant je vois un monsieur pénétrer, sans carte, sous l'œil bienveillant des mêmes numéros.

— Pardon, fis-je, il me semble que quelqu'un vient d'entrer sans carte ?

— Oui monsieur, c'est vrai, mais c'est pour aller aux cabinets.

— Ah ? très bien. Je suis heureux d'apprendre que la Mairie d'Alger n'est plus qu'un « lieux d'aisances » public. J'en informerai les lecteurs de l'*Antijuif*.

Grâce à l'ami Herzig, voilà qui est fait.

J. D.

LES MOUSQUETAIRES GRIS

Etaient une fois quat'z'hommes
Tous chapeautés de gris, biribi !
Qui partaient à la chasse,
A la chasse aux youdis, biribi !
Toto Carabo, marquis d'Carabas
Compère Guillery !
(En chœur) : C'étaient les Mous, c'étaient les Mous
Les Mousquetaires gris ! (bis).

Rencontrèrent' une' bonn' femme,
Sur son séant assis, biribi !
— Qu'avez-vous donc Madame
Vous paraissez souffri, biribi !
Toto Carabo, marquis d'Carabas
Compère Guillery !
Lui dir'nt les Mous, lui dir'nt les Mous
Les Mousquetaires gris !

Bons Messieurs v'la l'affaire
Qui m'fait beaucoup souffri, biribi !
M'est entré là derrière
Lépine que voici, biribi !
Toto Carabo, marquis d'Carabas
Compère Guillery !
Faut m'larrachi, faut m'larrachi
Bons Mousquetaires gris !

V'la l'opération faite
— Et's vous débarrassi, biribi ?
— J'ai cor' mal à la tête,
Mais ça va mieux merci, biribi !
Toto Carabo, marquis d'Carabas
Compère Gueillery !
Merci bons Mous, merci bons Mous
Bons Mousquetaires gris !

Mais v'l'a qu'sans qu'ça paraisse,
La bonn' femme rajeunie, biribi !
Etait une princesse
Et une fée aussi, biribi !
Toto Carabo, marquis d'Carabas
Pas tout à fait guérie
Par les bons Mous, par les bons Mous
Les Mousquetaires gris !

— Allez bons Mousquetaires,
Dit-elle à ces amis, biribi !
Chassez bien de nos terres
Les bandes de youdis, biribi !
Toto Carabo, marquis d'Carabas
J's'rai tout à fait guérie,
Allez bons Mous, allez bons Mous
Bons Mousquetaires gris !...

A. P.

LA PETITE ACTUALITÉ

LE PETIT TERME DE JUILLET

C'était hier, au faubourg. A la porte d'une maison dont l'indigence habite les six étages décrépits, noirs et nauséabonds, stationne la petite voiture à bras des emménagements hâtifs. L'homme est encore dans les brancards ; la femme fait effort de ses deux mains pour maintenir en équilibre un bagage de pauvres sur lequel un enfant est juché.

Oh ! rudimentaire, le mobilier.... Un bois de lit sordide, une armoire en sapin, une table, deux chaises, un sommier, deux matelas, un grand et un petit, d'où le varech s'échappe par les trous de la toile usée : un maigre fourneau, quelques ustensiles de cuisine, un seau, un balai... c'est tout.

Mais pour prendre possession du nouveau réduit, il faut que les locataires qui l'occupent aient vidé la place. Leur charrette est là aussi, toute pareille à l'autre, la charrette des déménagements précipités. Un homme et une femme entassent dessus leurs quatre meubles.... et c'est encore l'armoire de bois blanc, le lit démonté, la table, les deux chaises, les galettes de varech éventrées, le fourneau de poupée....

Lorsque cela est échafaudé, l'homme assoit un gosse sur la pyramide qui oscille.

Et les deux ménages, qui se voient pour la première fois et sans doute ne se reverront jamais, se sourient et tiennent conversation, Leur misère identique, évidente les amuse. Ils en plaisantent.

— Pas besoin de nous esquinter, si nous avions su, disent les hommes ; nous n'avions qu'a changer de logement.

Mais une des femmes considère l'affreux lit où elle a été épouse, puis mère et murmure, sérieuse :

— Oh ! ce n'est pas la même chose !....

Et l'autre femme dont le regard rencontre, sur l'armoire en bois blanc, les coches qu'a faites le père, d'un gros crayon de menuisier, pour constater la croissance de son fils, reprend, elle aussi : « Pour sûr, ça n'est pas la même chose... »

Les deux couples, s'étant salués, emportent vers leur nouveau gîte les biens inaliénables dont leur bonheur végète.

LUCIEN DESCAVES.

CES BONS PHILANTHROPES

DIALOGUE RÉALISTE

Le local ordinaire de l'œuvre de la *Solidarité Philantropique* — Température de vers à soie. — Tapis épais. — Fauteuils moelleux. — Par les fenêtres bien calfeutrées on voit la neige tomber en rafales.

Les membres de l'Œuvre arrivent les uns après les autres, emmitouflés de fourrures.

Premier Membre, *entrant*. — Cristi ! quel froid !

Deuxième Membre. — Le fait est que ça pince.

Troisième Membre, *larmoyant*. — Et dire que par cette température sibérienne, de pauvres diables....

Quatrième Membre. — Sans feu....

Cinquième Membre. — Sans pain....

Ensemble. — Hélas!

Premier Membre. — J'en ai rencontré un en venant ici... Paletot de toile... souliers percés... vert de froid... « Pas mangé depuis deux jours, » m'a-t-il dit... Quelle pitié !

Deuxième Membre. — Vous lui avez donné quelques sous ?

Premier Membre. — Impossible ! J'avais les mains dans mes poches... Retirer ses gants par ce temps-là ?... Brrr !... On gèle ?... (*Il se mouche avec attendrissement*). Pauvre homme !

Le Président, *agitant sa sonnette*. — La séance est ouverte.

(*Silence*).

Messieurs l'hiver s'annonce comme devant être exceptionnellement rigoureux. Cette situation nous crée des devoirs (*Murmures d'approbation*). Ne nous laissons pas devancer par la presse, qui a l'habitude de multiplier les appels à la charité dès que le thermomètre descend au-dessous de zéro... Les moments sont précieux ! A l'œuvre !

(*Applaudissements*).

Premier Membre. — Je demande la parole...

Messieurs, avant de nous livrer à nos travaux qu'il me soit permis d'être l'interprète de l'assemblée en adressant à notre sympathique et distingué président toutes nos félicitations pour le glorieux ruban que le gouvernement vient, à l'occasion du 1er janvier, d'attacher à sa boutonnière. (*Bravo !*) Si jamais distinction honorifique fut amplement méritée, c'est bien celle qui vient d'être décernée à cet homme de bien, dont l'existence toute entière a été consacrée à l'amélioration du sort des classes nécessiteuses.

(*Triple salve d'applaudissements*).

Le Président. Messieurs, je suis confus... Le peu de bien qu'il m'a été donné de faire... (*Bravo ! Bravo !*) c'est grâce à votre dévoué concours que... (*Hourrah !*) Témoignage de la conscience... La plus douce des récompenses !...

(*Trépignements d'enthousiasme*).

Tous, *debouts*. — Vive le président !

Une Voix. — La clôture !

Le Président. — Pardon !... Il nous reste encore à rechercher les moyens les plus efficaces de porter remède à l'effroyable misère engendrée par le froid.

Une Voix. — Si l'on nommait une commission ?

Le Président. — Cela me paraît indispensable... On ne peut rien faire sans une commission.

Tous. — Oui ! oui !... Aux voix !

(*On procède au vote. Le Président proclame les noms des commissaires élus, qui se retirent dans une pièce voisine pour délibérer. Quelques instants après, ils rentrent en séance*)

Un des Commissaires. — Messieurs, votre commission a désigné un rapporteur chargé de lui fournir son rapport sur les mesures à prendre.

Le Rapporteur. — Et croyez bien, Messieurs,

que j'apporterai la plus grande diligence à réunir les documents qui me sont nécessaires... Je sais que la misère n'attend pas et je compte être prêt...

Le Président. — Pour quand ?

Le Rapporteur. — Comme les années precedentes... le 30 juin.

(*Assentiment unanime*).

En sortant, le président réemmitouflé croise un brancard.

Le Président, *s'informant*. — Qu'est-ce ?

Un Passant. — Un malheureux qui vient de tomber, saisi par le froid.

Le Président. — Attends ! je vais le reconforter par quelques bonnes paroles (*Il s'approche du brancard. — Avec bienveillance*). Un peu de patience, mon bon ami, on s'occupe de vous !... Quoi ! il est mort ?... (*Amèrement*) Exténuez-vous donc à faire le bien !

MICHEL THIVARS.

L'arrivée de Morinaud

Notre ami Morinaud nous a télégraphié hier qu'il arrivait ce soir, par le courrier de Marseille.

Nous invitons nos amis à aller saluer avec nous, au débarcadère, le vaillant député de Constantine qui a su déjà conquérir toutes les sympathies de la Chambre en tenant, avec courage et talent le drapeau de l'antisémitisme Algérien.

TRISTE ZOLA

Air : *du Dieu des Bonnes Gens*

1er COUPLET

Triste Zola, écoute la sentence
De deux copains Gavroche et Cagayous ;
Deux avortons, dont l'cœur dit ce qu'il pense,
Deux rien-du-tout, que l'on traite d'voyous ;
Deux va-nu-pieds, à la démarche veule,
Qui, pour l'amour seul du noble Drapeau,
Quand ils sont grands, vont s'fair' casser la gueule
Sans souci de leur peau ! (bis).

2e COUPLET

L'un vint au mond' sur les bords de la Seine,
La blanche Alger, enfanta le second,
C'est du fumier que jaillit cette graine,
Et tu sais bien s'il rend le sol fécond,
Quoique tous deux soient fils de la Bohème,
De la Misère et des Vices d'ici bas,
Ils ont un cœur et le prouvent quand même
A toi, qui n'en a pas (bis).

3e COUPLET

Quand tu salis, de ta bave traîtresse
Le seul lambeau restant de notre Honneur,
Quand, soudoyé par la bande perverse,
Tu insultas nos officiers sans peur,
Tu les a vus, frémissants sous l'injure,
Et, bondissants, quand ta plume outrages,
Judas ! — te cracheraient-ils à la figure,
Comme on fait au goujat ! (bis).

4e COUPLET

Après des jours, longs pour notre impatience,
Tu comparus devant des citoyens,
Libres aussi dans leur indépendance,
Leur jugement condamna tes moyens,
Les conclusions que l'assemblée a prises
T'ont flagellé et souffleté ton front :
Tu fus frappé par cette Cour d'Assises
Comme un lâche fripon (bis).

5e COUPLET

Il te fallait une officielle hermine
Pour te refaire une virginité ;
Mais malgré ça ne change pas ta mine
Car le pays, t'a partout rejeté.
Va chez les juifs pour chanter ta victoire,
Dans leurs ghettos, dans leurs antres profonds,
Tu trouveras, là, des titres de gloire
Judas, nous te chassons ! (bis)

6e COUPLET

Nous pensons bien que la Chancellerie
T'arrachera la croix qu'tu porte encor ;
Pour bien parer ta poitrine avachie,
Le juif te donne une médaille en or !
Tu s'ras rupin, et, pour combler la farce
Si t'as besoin d'un sign' plus délicat,
De nos gosiers nous jett'rons sur ta face
Le plus large crachat ! (bis)

GYP DE BLIDAH.

UNE FÊTE ORIGINALE

Pour la première fois, le Vélodrome-Skating donnera aujourd'hui dimanche, une de ces fêtes de nuit qui ont fait courir tout Paris au Vélodrome de Buffalo et qui ne peut manquer d'obtenir à Alger le même succès.

Cette fête commencera à 8 h. 1/2 du soir. Elle comprendra de brillantes courses vélocipédiques avec le concours des meilleurs coureurs et de dames cyclistes qui formeront, avec nos meilleurs sprinters, des équipes mixtes de tandems.

Après les courses, spectateurs et spectatrices danseront sur le ring, dont la réputation comme salle de bal incomparable est faite désormais. Le Vélodrome sera éclairé à l'acétylène et les arrivées des coureurs se feront aux lueurs des flammes de bengale.

Le prix des places est 3 fr. ; 2 fr. et 1 fr.

La population algéroise saura gré à la Direction du Vélodrome-Skating du mal qu'elle se donne pour lui procurer des distractions inédites, en accourant ce soir en foule dans sa féerique enceinte.

FABLES ANTIQUES

TOBIE

Ce juif, réputé célèbre par sa piété, nous est offert, par allégorie ironique, comme l'exemple d'une constante ferveur qui brave, chez l'israélite, les railleries d'une femme, les épreuves d'une captivité rigoureuse, et les atteintes de la plus affligeante des infortunes : la Cécité ; mais qui ne saurait néanmoins se départir des défauts inhérents à la race.

Emmené en esclavage à Ninive, avec toute sa tribu, *Tobie* ne cesse de rendre hommage à Dieu, pour le juste châtiment infligé au peuple d'Israël, devenu, par ses agissements, « la *fable* et le *jouet* « de toutes les nations, parmi lesquelles il se « trouve dispersé ».

Pratiquant religieux, habile et ostensible, il trouve seul grâce auprès du roi d'Assyrie Salmanasar, qui le fait son pourvoyeur avec la faculté d'aller partout et de faire ce qu'il voudrait.

Mettant à profit les aventures de la position et d'une liberté relative, il se met en quête, sous prétexte de pieuses exhortations à répandre, de trouver parmi ses compagnons de captivité un bon placement pour les dix *talents d'argent*, qu'il a recueillis au service du roi.

Avisant dans la ville de Ragués son compatriote *Gabélus*, qu'il connaissait pour sa solvabilité, il lui confie son avoir, à titre de prêt constaté par un *seing* en bonne et due forme, prélèvement fait des intérêts, bien entendu.

Obligé plus tard à la fuite, pour échapper au ressentiment du nouveau roi Sennachérib, plus clairvoyant que son père, il ne peut procéder au recouvrement de sa créance, et Gabélus affirma son droit d'en garder le montant, attribuant aux évènements ce manque intentionné à la bonne foi.

Tobie, regagne ses pénates et passe la majeure partie de son temps à ensevelir les morts.

Un jour, lassé de cette lugubre besogne, il s'endort au pied d'un mur et se réveille aveuglé par la *fiente d'hirondelle*.

Enfin, près de mourir, il fait appeler son fils et lui enjoint de se rendre auprès de son débiteur Gabélus et d'exiger la restitution de la somme prêtée en échange de l'engagement écrit.

Dans le cours de son voyage, le fils de Tobie reçut l'hospitalité dans la maison de Ragnel, son riche parent, et en juif avisé, mais peu scrupuleux, il demanda et obtint la main de Sara, sa cousine, bien que sachant qu'elle avait déjà été mariée à *sept* hommes..... *l'un après l'autre* dit l'histoire.

Revenu à la maison paternelle, le jeune Tobie fut gratifié, ainsi que sa femme, de la bénédiction de son père, qui expira peu après.

La conclusion de ce *factum*, lancé par ses auteurs à travers la bible, et que par ingénuité on a travesti en *histoire sainte*, tend à démontrer le lien commun qui a toujours existé chez le juif, entre l'exercice fervent du culte, la pratique de l'usure : la mauvaise foi, la saleté ; (fiente d'oiseau) l'indignité matrimoniale et l'intérêt pécuniaire qui aiguillonne le moribond même pendant son agonie.

E. NOÉ.

ÇA ET LA

La vieille Jaïs, la tante du youtron du Crédit Foncier algérien veut céder tous les biens que son mari nous a volés à son neveu :

— Ainsi, c'est bien entendu, mon cher neveu, je vous donne tous mes biens à une seule condition, c'est que vous me ferez une petite pension ?

— Oh ! ma tante, aussi *petite* que vous voudrez !...

Un bohème qui n'a pas mangé depuis 11 jours est venu nous demander à entrer à l'*Antijuif*.

— Qu'est-ce que vous sauriez faire ? demande notre Directeur, toujours accueillant.

— Oh ! monsieur....les maux de la faim !

On lit dans un grand journal de Londres :

« Nous apprenons que des voleurs ont pénétré dans la maison de M. Jacob Stora, le grand spéculateur israélite algérien. Ils étaient certainement experts dans leur profession, car ils ont pu s'échapper sans être volés ».

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUR

IMPRIMERIE, PAPETERIE, RELIURE

SCHAEFER & BASSET

ALGER, 18, Rue d'Isly et 11, Rue Sadi-Carnot, AGHA

AFFICHES DE FÊTES -- TRAVAUX POUR ÉLECTIONS

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Ce qu'ils font de notre Drapeau.... — Ce qu'ils veulent faire à la République....

Première Année. — N° 19 — 5 CENTIMES — Dimanche 24 Juillet 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX REGIS

CE QU'IL NOUS RESTE A FAIRE

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

Barberousse de demain. — Il n'est peut-être pas très éloigné le jour où ce rêve de justice se réalisera ; où ceux qui nous ont envoyés à Barberousse y seront jetés à leur tour.

Et leur incarcération ne sera pas, comme la nôtre, un titre d'honneur et de gloire. Ils nous ont fait condamner, ils nous ont fait moisir dans les cachots, pour avoir eu l'audace de relever les injures d'Israël, pour n'avoir pas voulu supporter plus longtemps leurs exploitations et leurs vols.

Ils y seront conduits, eux, pour avoir soutenu les voleurs et les assassins juifs. Ils y seront conduits, pour avoir trahi cette Algérie que nous avons toujours défendue et que nous sortirons, malgré eux, des serres judaïques.

Le Pressoir. — C'est toujours le juif exploiteur qui tient la barre, aidé d'ailleurs par de notables judaïsants, plus méprisables et plus dangereux encore.

Le monde qui travaille et produit, le plus souvent dans la douleur et dans la misère, est indignement pressuré par les rois de la Bancocratie qui ne produisent rien et vivent dans l'insolence de tous les luxes et l'infâmie de tous les vices.

Quand les travailleurs en auront assez de laisser les monarques de l'Or distiller des louis avec leur sueur, ils le diront.... Mais eur voix alors, peut-être sera tragique, et leur geste aussi. ..

L'A.

LA VILLA BONSECOURS

Tous les matins, à la même heure, les mendiants de Garganvillars, s'acheminent vers la villa Bonsecours. Dépenaillés, fiévreux, essoufflés, ils ont bientôt fait de rejoindre l'avant-garde des faibles et des infirmes qui se gardent pour laisser passer ce flot montant de guenilles ; et c'est d'un comique navrant de les voir s'échelonner ainsi, par pelotons ou isolés, dans ce steeple-chasse de misère ! On entend de loin leur galop de foule haletante, quelque chose comme le piétinement mou d'un troupeau de moutons qui se précipiteraient pris de panique.

C'est que la cloche de la riche villa vient de « sonner l'aumône ».

Des mères impatientes entraînent vivement par le bras leurs enfants qui s'attardent à cueillir des fleurettes dans les haies. Les plus malades et les plus découragés s'assoient sur le gazon ou s'arrêtent, pour reprendre haleine, en comprimant leurs poitrines déchirées par une mauvaise toux.

M. Samuel Simon, banquier et propriétaire de la villa ironiquement baptisée Bonsecours, a eu l'idée originale de faire sonner la cloche du dîner pour annoncer le tour des pauvres. On sonne à 8 heures du matin, et jusqu'à 8 heures 1/2 on donne deux sous à ceux qui se présentent ; de 8 heures 1/2 à 9 heures, ce n'est qu'un sou ; après 9 heures, rien ! — plus rien sous aucun prétexte... Ce qui n'empêche pas le bourgeois de la ville de s'extasier et de dire : « M. Samuel est la charité même, et avec ça, réglé comme un papier de musique ! » Quand un étranger demande : — « Qu'est-ce donc cette cloche qui tinte si gaiement au fond de ce joli parc ? Les garganvillardais répondent d'une voix voilée par le respect :

— « C'est M. Samuel qui fait sonner l'aumône ainsi chaque matin, par son valet de chambre, M. Baptiste... »

Or, Samuel Simon a trois cent douze mille livres de rentes, et il consacre à ses largesses, un jour compensant l'autre, environ 3 fr. 60 centimes, chaque 24 heures.

Devant la villa, c'est comme une fantaisie de Callot dans un paysage d'idylle : à la grille, inexorablement closed d'un magnifique portail, des têtes avides se pressent, s'entassent des visages anémiés, et de rudes doigts tordus par le travail se cramponnent aux barreaux. Les malheureux se bousculent comme un troupeau de bêtes affamées et cherchent une place au même ratelier : « A moi ! — et moi donc ? — Je n'ai pas eu mes deux sous hier ! — j'suis à l'heure ! » Des mères timides et frêles, portant leurs poupons dans leurs bras, sont brutalement poussées et, parfois, la tête d'un enfant heurte la grille. Le jardinier-concierge rit en se tapant sur la cuisse : — « Malheur ! ils vont mettre les gosses en marmelade ! »

La jeune femme du jardinier, vêtue d'un peignoir en molleton, un bouquet prétentieusement piqué à la ceinture et traînant des pantoufles brodées, distribue, ennuyée et dédaigneuse, les gros sous qu'elle puise dans une sacoche.

— Attention vous autres, v'la la demie ! Zéluma, puise dans l'autre compartiment..... faut être juste !

— Et moi ? moi ! — j'y suis depuis une heure ! — crient encore des voix âpres, éraillées.

Tant pis, mes enfants, c'est la règle.... Si vous n'êtes pas sages, on ne donnera plus.

— Si vous croyez que ça nous amuse, renchérit le concierge.

— Neuf heures ! dit bientôt l'homme avec une satisfaction méchante. — Ceusses qui désireraient encore une subvention n'ont plus qu'à attendre jusqu'à demain.... On peut s'asseoir. Zéluma ! emporte ton sac !

Et le digne couple réintègre solennellement sa loge.

Chaque jour, de semblables scènes se renouvelaient. Au début, la valetaille s'était intéressée à la distribution. M. Samuel lui-même, quand il s'était levé de bonne humeur et assez matin, se montrait parfois sur le perron pour se payer les « têtes nouvelles ». Mais on se blase sur tout. La domesticité passe maintenant au large, écœurée par la façon odieuse dont le maître bafoue la divine Charité qu'il prostitue à son concierge, — après l'avoir fait annoncer à son de cloche.

Dès le printemps, lorsque les philosophes de grand chemin reviennent avec les oiseaux — car il y a le mendiant familier et le migrateur : les pierrots et les hirondelles — les clients de Bonsecours sont plus nombreux. Ils défilent devant la grille autant pour le spectacle que pour la monnaie ; dans l'unique but de comparer ce luxe battant neuf à leur vieille misère. Sous les charmilles criblées de rayons, ils se montrent avec des gestes d'enfants extasiés, une vague population de statues dont on aperçoit çà et là au fond d'une clairière, au détour d'une allée, au-dessus d'un massif, la tête souriante, les bras blancs ou le torse nu, tandis qu'à l'arrière-plan, la villa, trop régalière et trop blanche, ressemble à une construction officielle qui tiendrait de la Bourse et d'une gare. Le tout est entouré d'un parapet que surmonte une grille hautaine dont les fers de flèches menacent les maraudeurs. La dentelle rigide longe d'un côté la grande route, de l'autre un chemin de traverse.

Pendant la belle saison, M. Samuel, savourant son cigare au milieu de la fraîcheur voluptueuse des allées, était souvent importuné par la vision des passants loqueteux qui traînent leurs pieds enfarinés sur la route poudreuse et ralentissent leurs pas pour contempler d'un œil d'envie ce parc où les oiseaux jasent comme dans une volière, où l'ombre est si douce, où serait si réconfortant le repos ! Mais les touristes de misère reprenaient bientôt leur marche harassée, en esquissant un geste de menace vers l'oasis fermée dont le propriétaire impassible fume, sans détourner la tête, un cigare dont le prix paierait largement leur maigre provende et leur gîte.

Un jour, au grand soleil d'août, deux pauvres petits arrivèrent en face de l'allée où M. Samuel fait, en cette saison, sa promenade coutumière.

Vêtu d'un paletot sombre, trop long et trop large, coiffé d'un lourd chapeau de feutre, pieds nus, l'aîné, avec des mines de grand-père, soutenait le plus jeune qui trébuchait à chaque pas, entravé qu'il était dans les immenses souliers que son frère lui avait généreusement cédés à l'entrée du chemin caillouteux.

Le banquier avait même été un moment distrait par ce gracieux tableau de genre : le plus grand laçant, avec des précautions maternelles, ses lourds brodequins au petit qui souriait, en levant sa bonne frimousse, sous un vaste chapeau de paille qui le fait ressembler de loin à un champignon en marche.

Sur le chemin de traverse, les enfants se traînaient à regret en lançant de furtifs regards de convoitise vers ce magnifique champ d'explorations buissonnières, vers ce paradis fermé où il ferait si bon oublier la longue étape. Ils se trouvèrent bientôt à la hauteur du promeneur qui les regardait froidement venir. Le petit poussa son protecteur du coude en lui parlant tout bas. Tous deux s'arrêtèrent, un moment, indécis. Puis, délibérément, l'aîné s'avança droit à la grille, grimpa le long du talus et, d'une voix lasse et timide :

— Monsieur, mon bon M'sieur...! Nous ne sommes pas des « quêteurs » ; nous allons rejoindre le père qui travaille à l'usine de Garganvillars... seulement mon frère a grand soif ; s'il vous plaît, un verre d'eau pour le petit.

A cette requête naïvement exposée, M. Samuel répondit par un grognement indistinct et continua sa promenade à pas comptés.

— M'sieur, il y a bien un domestique par là qui nous donnerait un verre, sauf votre permission ?

L'enfant insistait, coutumier de la bienveillante familiarité avec laquelle on traite, à la campagne, les honnêtes gamins.

— Voulez-vous bien filer, et un peu vite, vagabonds ! — gronda le propriétaire de Bonsecours.

De l'autre côté du chemin, à l'ombre d'une haie, les deux voyageurs pleurèrent longtemps, appuyés l'un sur l'autre. Le plus petit mâchonnait des brins d'herbe, tandis que l'aîné guignait sournoisement le fumeur impassible qui n'entendait pas perdre une minute de sa promenade hygiénique.

M. Samuel avait failli s'attendrir sans doute, car, dès le lendemain, il prit ses mesures pour que sa sensibilité, à l'avenir, n'eût pas à subir d'aussi rudes assauts,..

Trois jours après, une équipe d'ouvriers avait boulonné cinq cents mètres de plaques de tôle, montant à hauteur d'homme et courant le long de la grille — du côté de la route et du côté du chemin.

La cloche du juif sonne toujours « l'aumône » pour l'édification des bourgeois ; mais les touristes de misère, les philosophes de grand chemin, passent maintenant sans s'arrêter devant la villa blindée que gardent, accroupis sur les piles d'un portail outrageusement doré, deux sphinx de granit dont les yeux sont symboliquement clos, comme pour ne pas voir passer la misère humaine...

Francis MARATUECH-

RUPTURE DE MI-AOUT

Chatterie Fantaisiste

Air : *Vous n'êtes plus Lisette*

I

Si l'Amour est goûté
C'est loin de la Misère ;
Tu rat's d'êtr' Député,
Demain, tu n's'ras plus
[Maire.

REFRAIN
(avec des larmes dans la voix)

Eh, hou, hou, hou,
Je n'suis plus ta Nénette ;
Eh, hou, hon, hou,
Tu n'es plus mon Matou !

II

On a, pour ta grandeur,
Taillé un' jolie veste ;
Puis on t'trait'd'voleur,
D'assassin et d'inceste !
(Au refrain).

III

Je t'savais lâche et vil ;
Je t'aimais par faiblesse,
Te croyant plus viril,
Mais aujourd'hui... ça blais-
[se,..

IV

J'rêv' d'Alexand'-le-Grand,
Tout fier, dans Babylone ;
Et n'trouv' qu'un sacripant
Qui mollit et détonne !

V

Sinistre malandrin,
Dans c'crim'dont on *jacasse*
T'as pas eu l'pied *marin*,
Tes complic's manqu'nt
[d'audace !

VI

Ton chéri, sous tes yeux,
Perd l'honneur... et tu
[l'aimes !
Ton gazetier *vaseux*
T'abandonne lui-même !

VII

Tu n'sais qu'jouir ou t'ven-
[ger
Dans l'ombre d'la famille,
Et n'crains pas d'sacrifier
Et ton fils et ta fille !...

VIII

Toi, roi des ignorants,
Comm' la pir' des rosses,
Pour t'venger des parents
Tu frappes sur les gosses !

IX

Mon pauv' vieux, tu d'viens
[fou,
Cesse donc tes épates ;
Quand on se dit Matou,
On s'tient mieux sur ses
[pattes !

X

C'est trop tard pour braver
Même avec commissaire...
Rien ne peut entraver
Le dégoût populaire !

XI

A qui veut t'chambarder,
Tu n'peux fermer la bou-
[che.
Cess' donc d'nous *em-*
[*m...ieler*
Et va fair' ton couc'ouche !

GYP DE BLIDAH.

VISITE PASTORALE

M. le baron de Philoutmayer. — Entrez Monseigneur, entrez, votre Grandeur doit se considérer ici comme chez elle.

L'Evêque. — Monsieur le baron, je suis très flatté.

M. le baron de Philoutmayer, — Moi de même, Monseigneur, moi de même. Par le temps qui court, alors qu'injures et calomnies pleuvent sur les Israëlites, votre Grandeur donne aux catholiques sectaires une leçon que ceux-ci, espérons-le, comprendront !

L'Evêque. — Hélas ! je le désire sans oser l'espérer, ils ne respectent plus rien mon cher baron. Vous vous plaignez d'être attaqué par eux, mais croyez-vous que mes vénérés collègues dans l'épiscopat, soient à l'abri de leurs attaques. Nullement. Je sais fort bien que les journaux énergumènes comme la *Libre Parole*, et l'*Antijuif* me blâmeront de séjourner chez vous !

M. le baron de Philoutmayer. — Etre attaqué par ces journaux est le plus grand honneur qu'on puisse souhaiter sur la terre. C'est l'inscription d'office au martyrologe d'Israël.

L'Evêque. — Ils auraient voulu, sans doute, que je descende chez ce comte de Chrétien qui possède à peine dix mille francs de rente.

M. le baron de Philoutmayer. — La belle réception qu'il vous eût faite.

L'Evêque. — On m'a assuré que son château tombait en ruines et qu'il ne pouvait plus le restaurer. Franchement, sied-il qu'un évêque séjourne dans un château en ruines ?

M. le baron de Philoutmayer. — Cela serait déshonorant pour votre caractère.

L'Evêque. — Ici, au moins, l'on est confortablement logé.

M. le baron de Philoutmayer. — Eh, eh, nous avons fait nos petits coups de bourse !

L'Evêque. — Dites-moi, mon cher baron, vous avez une grosse fortune.

Le baron de Philoutmayer. — Une quarantaine de millions.

L'Evêque. — Vous devriez donner quelque chose pour nos œuvres paroissiales.

Le baron de Philoutmayer. — Je n'ai pas attendu votre invitation pour commencer, Monseigneur. L'école des Sœurs a reçu dernièrement deux cents francs.

L'Evêque. — C'est bien. C'est par de telles aumônes que vous laverez votre fortune de ses petites taches originelles. Et encore faut-il vous blâmer des moyens employés pour y parvenir, les temps sont si durs ?

Le baron de Philoutmayer. — Je vous assure, Monseigneur, que si l'on m'avait proposé de gagner honnêtement mes quarante millions j'aurais accepté.

L'Evêque, à part. — Là, que disais-je, cet homme ne demandait qu'à bien faire, c'est l'occasion qui lui a manqué.

Paul DELAY.

FLEURS D'ISRAEL

(*Suite*)

Ce changement de direction donna toute facilité à Caouiton d'admirer la belle *a tergo*, comme il avait pu le faire de profil. Il demeura tout saisi. Ses paupières chassieuses se fermèrent comme pour emprisonner la charmante image qui s'était réfléchie sur la pupille de son nerf optique. Son cœur se mit à danser la sarabande. Et, pour en comprimer les battements, il dut appuyer sa dextre au-dessus de son estomac.

Le jonton était resté tout bête d'avoir produit Esther aux regards de son neveu sous un aspect frisant le ridicule. Il voulut effacer le plus tôt possible la mauvaise impression que, d'après lui, la vue du « familier » avait dû produire. Il ne faut pas intimider cette chère enfant, dit-il au fils d'Itroa. Rentrons.

L'autre obéit machinalement. Quand ils furent tous deux dans la cour, Guennouch dit d'un ton pénétré : Dans notre race, mon garçon, on a d'autres idées que chez les goyms. Dans les choses d'épousailles, nous recherchons le solide avant tout. C'est pour ce motif que je n'ai pas craint de te faire voir Esther pendant qu'elle vaquait aux travaux du ménage. C'est elle, sache-le, qui fait tout dans la maison de ses parents. Elle a des robes en veux-tu en voilà. Et pourtant, le matin, quand il fait chaud, elle ne porte qu'une simple « djeba » pour ne pas les user. Du reste, entre nous, j'ai toujours mieux aimé voir les femmes dans un pareil costume, voire même plus légèrement vêtues, que lorsqu'elles ont sur le dos tout un étalage de nippes. Ce ne sont pas les bas qui font défaut à cette jeune fille, je te prie de le croire. Eh bien ! pour les faire durer plus longtemps, elle n'en porte que lorsqu'elle sort de la maison. Ne vas pas t'offusquer de l'avoir vue avec un pot-de-chambre à la main. Un « roumi » — ces gens-là sont si bêtes — aurait rigolé en la surprenant ainsi. Nous autres, nous envisageons les choses d'une autre manière. Ce que tu viens de voir te prouve d'abord qu'aucune besogne ne lui répugne. Cela te démontre ensuite qu'elle appartient à une bonne famille qui est au courant des progrès de la civilisation.

(*A Suivre*)

CITOYENS,

Berseville, Guillemin continuant la crapuleuse politique de Lépine, veulent nous pousser à l'émeute.

Déjà par leurs fautes le sang Français a coulé, l'armée que nous respectons pourtant a commencé, sur leurs conseils à faire parmi nous des victimes ; malgré tout, gardons le calme ; mais veuillent que les juifs et leurs soutiens ne fassent pas de ce calme, celui qui précède les batailles !

MAX RÉGIS.

ÇA ET LA

Un mendiant tend la main à Lévy-Brahm fils.

Celui-ci fait mine de chercher dans sa poche, mais se ravisant :

— Non, décidément, dit-il, pour ce que je vous donnerais, ce n'est vraiment pas la peine !

— Et le petit Choukroun, est-ce qu'il est sorti de Barberousse ?

Voilà près d'un mois. Mais à sa sortie il est tombé malade.

— Le pauvre garçon ! Et comment va-t-il ?

— Beaucoup mieux : IL COMMENCE A REPRENDRE...

Le banquier Jaïs à sa femme :

— Que diable pourrais-je bien t'offrir pour ta fête ?

— Oh ! rien du tout, mon ami.

— Tiens, fait Jaïs tout souriant, tu me donnes une idée.

Moatti et Bel-Aïche, marchands d'antiquités ...modernes, plaident au sujet d'une statue de marbre cassée en mille morceaux, expédiée et réexpédiée de l'un à l'autre, sans que ni l'un ni l'autre se reconnaisse responsable de l'accident.

Moatti produit comme témoins ses trois employés : Konhson, Konheim et Konhleben qui, à l'audience, se trouvent isolés à l'improviste sans avoir eu le temps de se concerter. Ils déposent tour à tour :

KOHSSON. — Nous n'avons jamais reçu la statue en question.

KOHNEIM. — La statue était déjà en pièces quand nous l'avons reçue.

KOHNLEBEN. — La statue était en parfait état quand nous l'avons réexpédiée.

— Il faut bien de la force de caractère pour mépriser les richesses, disait Israël.

— Non, répondit M. Goy, il suffit de regarder par quelles mains elles passent.

A BELIDA

Ce soir, dimanche, à 9 heures, grande conférence sur *Blida-Libre*, par nos collaborateurs et amis Lionne et J. Suie, avenue de la gare, maison Bonnery.

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*

Jusqu'à présent les juifs ont eu nos sueurs, aujourd'hui ils veulent notre sang ; ils ne l'auront pas

Première Année. — N 20 5 CENTIMES Dimanche 31 Juillet 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

LES PROCHAINES ASSISES

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 31 JUILLET 1898

NOS GRAVURES

Les prochaines assises. — Rien n'arrêtera le mouvement populaire qui vient de soulever l'Algérie, parce que ce mouvement puise sa force initiale dans les aspirations et les besoins du peuple.

Si le Gouvernement, qui détient l'autorité et applique la loi, ne savait pas ou ne voulait pas comprendre toute la portée psychologique des derniers événements, s'il nous refusait les satisfactions légitimes que nous réclamons, la colonie se retournerait vers les hommes qu'elle a investis de sa confiance. Et devant ses assises algériennes, et peut-être nationales, les grands coupables de la juiverie connaitraient enfin les bienfaits de la justice récapitulative....

Coup de feu juif. — Pendant les manifestations de ces jours derniers, un gendarme aurait tiré un coup de revolver à blanc. Cette information est erronée. Ce coup de revolver a été tiré par un gendarme en carton que les juifs avaient embusqué derrière la grille du square. La détente de l'arme était reliée par un fil à une maison voisine où se tenait caché M. Honel, président du Consistoire.

Inutile de dire, qu'après avoir tiré la ficelle, ce dernier a été obligé de faire laver son pantalon.

De sorte que MM. les youpins qui voulaient effrayer la population n'ont réussi qu'à se faire peur eux-mêmes. L'A.

PRO PATRIA !

Jamais en notre France, où l'esprit s'illumine
Des feux de la Science et de la Vérité,
En ce noble pays que grandirent Racine,
Charlemagne et Pascal, Puget et Lamartine,
Jamais par tant d'erreurs on ne fut agité.

Ainsi qu'aux plus beaux jours, la trompette guerrière,
De l'Est à l'Occident et du Nord au Midi,
Réveille de nouveau l'écho de la frontière...
Mais en vain le drapeau flotte dans la lumière,
Le cœur ne parle plus au peuple abâtardi !

La justice, l'amour, l'équité, la droiture
Sont poussés à la fois vers le gouffre béant.
Le sarcasme moqueur triomphe — Et l'imposture,
A la Patrie en deuil jette sa flétrissure,
Et la France, à la mort, marche à pas de géant !

Rochefort ! Cassagnac ! Drumont ! lutteurs célèbres !
Vous que l'esprit divise et que le cœur unit !
Du ciel de mon pays dissipez les ténèbres !
Traquez dans leurs chenils ces aboyeurs funèbres
Qui souillent notre gloire au socle de granit !

Si vous prenez en main, tous trois, notre défense,
A votre fière ardeur rien ne résistera !
Tout patriote en vous a mis sa confiance !
Combattez ! Le pays se lève, et notre France,
Reniant les bâtards, soudain, triomphera !

La victoire viendra vous couvrir de ses ailes.
Et notre foi robuste en l'honneur du drapeau,
Portera l'épouvante en l'âme des rebelles.
Et, pour nous préparer à des gloires nouvelles,
Nos plus illustres morts sortiront du tombeau !

Ils nous arracheront à la fatale étreinte
En montrant au pays leurs magiques vertus.
Des martyrs, le progrès humain porte l'empreinte.
Et tout le sang versé pour une cause sainte,
Seul, peut régénérer les peuples corrompus !

J.-B. CONISSINIER.

Le Caissier est Parti

En province. La scène se passe dans le magasin de nouveautés *Au Bon Goût*, dont M. Josué Dreyfous est le « sympathique » propriétaire. C'est le matin, au moment de l'ouverture des magasins. M. Josué Dreyfous vient d'entrer dans son cabinet après une nuit passée autour du tapis vert.

M. Josué (*seul, rayonnant*). — J'ai encore gagné 50 louis. La nuit a été bonne. Ah ! Je suis un homme heureux au jeu, moi...! Jamais je ne perds ! quand je songe qu'il y a des gens qui ne me saluent pas dans la rue, — parce que je suis un « sale juif » comme ils disent ! — et qui se laissent « plumer » par moi, le sourire aux lèvres... Non... non... c'est étonnant ce que les chrétiens sont bêtes !

Un employé, (*entrant vivement comme affolé*). — Monsieur Josué !... Un malheur !

M. Josué. — Un malheur !... Un malheur !... Il vous est arrivé un malheur, monsieur François ? (*froidement*) Eh bien, que voulez-vous que ça me fasse ?

L'Employé. — C'est un grand malheur...

M. Josué, *inquiet*. — Vous avez détérioré quelque marchandise ?

L'Employé. — Un grand malheur, vous dis-je !... Le caissier.

M, Josué, *de plus en plus inquiet*. — Quel caissier ?

L'Employé. — Le caissier de la maison !

M. Josué. — Mon caissier ?

L'Employé. — Votre caissier...

M. Josué, *plus mort que vif*. — Eh bien ?...

L'employé. — Il est parti !

M. Josué. — Mon .. caissier... est parti !... Ah ! quel malheur !... quel malheur !... Et il a enlevé..

L'Employé. — Justement !... C'est ce que je n'osais pas vous dire... Il l'a enlevée !

M. Josué. — Ma caisse ! (*Il s'effondre sur un fauteuil*) Ah ! le coquin !...

L'Employé. — Mais non... Votre femme !

M. Josué (*changeant de physionomie*). — Il a enlevé ma femme ?... Rien que ma femme ?

L'Employé. — Oui !

M. Josué. — Oh ! (*Il respire bruyamment*) Que ne me disiez-vous plus tôt !... Ah ! monsieur François, monsieur François... vous m'avez fait une peur !... (*froidement*) Allons toujours vérifier la caisse !

PAUL ESCUDIER.

LES TEMPS FUTURS !

Un congrès israélite va se tenir à Bâle, on y cherchera s'il est temps de réorganiser en Palestine l'antique nation de Juda, dont les juifs ont toujours espéré la reconstitution.

(*Les Journaux*).

(*La scène se passe à Jérusalem*)

Rothschild assis sur son trône et entouré de sa cour ! — Que veut cette foule, pourquoi ces cris ?

Le premier grand chambellan. — Majesté, ce sont des citoyens qui demandent justice.

Rothschild, prenant son sceptre. — Qu'ils entrent, si leurs réclamations sont justes, j'y ferai droit !

Plusieurs juifs font irruption dans la salle, ils traînent un malheureux qui tombe épuisé au pied du trône de Judas).

Rothschild le touchant de son sceptre. — Relève-toi, qui es-tu ?

Le baron Philoutmayer. — Le baron Philoutmayer, Majesté, nourri dans la haine des *goyms* et dans le respect de votre Majesté !

Rothschild. — Ton âge, ta profession !

Le baron Philoutmayer. — Eh quoi, Majesté, ne me reconnaissez-vous pas et votre toute puissance vous a-t-elle fait oublier nos anciennes relations. Que de chrétiens nous avons ruinés ensemble, que de suicides après chacun de nos admirables coups de bourse.

Rothschild, très digne. — Le roi de Judas ne se souvient pas de la vie du banquier de Paris !

Un juif. — Majesté, nous demandons justice contre cet homme !

Un autre juif. — Oui, oui, justice, tout d'abord il n'est pas baron !

Le baron Philoutmayer. — Il est vrai, mais si j'avais pris ce titre, c'était afin de voler plus facilement les *goyms*, ainsi que l'ordonne le Talmud !

Rothschild. — Cela, était bon quand tu vivais avec les *goyms*, mais non maintenant que tu es au milieu de tes frères.

Le premier juif. — De plus, il nous a indignement volés !

Rotschild. — Oh, oh, voilà qui est grave, le vol proscrit du royaume de Juda, sauf à l'égard des rares chrétiens qui s'y hasarderaient ?

Le premier juif. — Majesté, cet homme avait ouvert un grand magasin de confections, où il vendait, déclarait-il, des vêtements pur laine à des prix extraordinaires de bon marché. Nous allâmes tous nous fournir chez lui. Or, cette prétendue laine n'était que du mauvais coton. Il a escroqué ainsi des sommes considérables à tous les habitants de la ville.

Rothschild sévère. — Philoutmayer tu as trompé sur la qualité de la marchandise vendue, tu n'ignores pas les peines sévères que le monde du royaume Juda édicte contre un pareil crime, tu es condamné à retourner chez les chrétiens pour une durée de dix années !

Le baron de Philoutmayer. — Et vous pouvez être assuré, Majesté, que j'y resterai toute ma vie. J'en ai assez du royaume de Juda, où nous vivons pauvres et misérables, après les superbes relations, les situations élevées que nous avons occupées en Europe ! A quoi donc, Majesté, voulez-vous que s'occupe un juif, s'il n'a plus le droit de voler ses compatriotes ?

PAUL DELAY.

CHEZ CRISPI...

A Tunis s'installait, tout récemment, un jeune commerçant, Léon Belruat, la bourse aussi bien garnie que le cerveau vide d'expérience et de méfiance, ce cœur.

Les oiseaux céléniques ne tardèrent pas à s'abattre sur lui.

Blum, bachelier ès-félonie, courtier pour la circonstance, se présente au nouveau débarqué, un flacon à la main :

— Cognac fin bois de six ans, m'sieu... qualité supérieur' et bon marché : vingt hectos, dou mil francs solment...

Après dégustation grenoblois et courtier vont ensemble chez Marquetti (encore un bon !) possesseur de la liqueur si vantée.

L'eau de vie est excellente, le prix avantageux. On traite.

Mais le courtier exige une commission : cinq pour cent... Il l'a perçoit.

Mais si le vendeur livre sa marchandise à si vil prix, c'est qu'il a besoin du montant. Il l'encaisse : deux mille francs.

Et quelques heures après, le débonnaire Léon voit s'aligner dans son magasin dix barriques dont le bénéfice en perspective lui caresse agréablement l'esprit.

Le lendemain, avec une confiance aveugle, il en retire un échantillon et se rend chez le propriétaire du café *Della Regina* qui l'attend...

— Etes vous venu m'empoisonner ? peste celui-ci en grimaçant horriblement, après avoir aspiré quelques gouttes du liquide offert.

— Six mois de bois... cinquante degrés... et un bouquet...

Le vendeur n'achève point, à son tour il a dégusté et rejeté, en maugréant le fameux produit.

Retourné chez lui, les dix barriques éprouvées, contiennent toutes la même affreuse composition d'un mauvais trois-six indéfiniment baptisé, envermeillée par une drogue mystérieuse de repoussante saveur.

Arrive le pseudo-courtier.

— Goûtez !...

Il goûte, et tel sire Martin flairant la bourrique, il retrousse simiesquement ses grosses lèvres violacées.

— Pas possible !... M'sieu Marquetti a fait horreur !...

Chez ce dernier on s'invective, on se menace.... Bien vainement pour l'acquéreur.

— Faites-z-en ci qui tu voudra, mon ami ? j'y livrai conforme, et ji pas l'bitude d' faire di scandale nutilement.

La rage au cœur le dauphinois se retira,

Mais là ne devaient point se borner les pendables exploits des disciples de Belzébuth.

— C'ti un' mauvais' canaill' ce Marquetti, m'sieu Léon : faut li taquer pour la justice, — suggéra le courtier : ji connaissi un homme di tribunaux qui s'en chargera di l'affaire pour toi...

Confiant, Belruat cède aux fallacieuses insinuations de Blum.

Ils se rendent chez Iachia, agent véreux de la chicane dont, pour moins de trente deniers, le bras-se lève et se relève faussement avec une imperturbable sérénité.

— Qu'estimez-vous ? consulta le plaignant, ses doléances exposées.

— J'estime que vous êtes odieusement trompé et que, sur la question de criminalité : fraude... abus de confiance... dol...

— Poursuivez !

Sur une feuille timbrée Belruat signe : « Bon pour pouvoir ».

Et comme il tend la main à son mandaté pour prendre congé de lui :

— Vous me permettrez de vous observer que, conformément aux principes de mon cabinet, déjà si ancien, tout client qui me confie une cause m'honore d'une provision, monsieur...

Sur cette simple remarque deux billets de la banque de France s'étaient sur le bureau de l'agent : deux cents francs.....

.....

L'affaire traina longtemps. D'autres billets de la grande banque sombrèrent dans la mare empuantée de la youtresque cfapulerie.

Et la fin ?...

En dernier ressort le faux courtier Blum n'avait rien vu, rien entendu...

L'agent Iachia avait été indignement mystifié par son client...

Marquetti avait livré de l'excellent cognac auquel, Léon Belruat, *ce sâle Français de France*, avait substitué, dans la futaille, une mixture corrosive destinée à empoisonner les héros de Porta-Pia et de Mentana ! fuori d'Italia, les Français !!!

L. VINCENT.

Respect à la Loi !!

Le Comité de défense et de progrès social composé de nos plus distingués économistes vient de reprendre la série de ses conférences. Une étude sur les salariés et capitalistes a provoqué de vives protestations de la part d'ouvriers qui se trouvaient dans la salle.

Les journaux.

L'Ouvrier. — Monsieur l'Economiste, si je me suis permis de venir vous trouver, c'est que j'avais besoin de quelque éclaircissement sur votre conférence de l'autre soir.

L'Economiste. — Parlez sans crainte, mon ami, je suis trop heureux de pouvoir causer une fois dans ma vie avec un homme du peuple.

L'Ouvrier. — Vous n'avez donc jamais parler à des ouvriers, pour établir vos études sur le salaire ?

L'Economiste. — Jamais mon ami, à quoi bon. J'ai là mes statistiques et les rapports que m'envoient les patrons des grandes usines. Avec cela, je puis facilement tirer mes conclusions.

L'Ouvrier. — Cependant, il serait peut-être sage d'entendre les deux parties en cause, et de demander des documents aux employés et aux employeurs.

L'Economiste. — Fiez-vous à ma méthode, mon ami, c'est la bonne : mon père et mon grand'père qui étaient économistes, l'employaient rigoureusement, et vous apprendrez qu'en matière d'économie politique, le respect de la tradition est un principe qui ne doit être jamais transgressé !

L'Ouvrier. — Soit !... Hé bien ! Monsieur l'Economiste, je venais donc vous demander comment il se fait que travaillant douze heures par jour, je ne gagne que deux francs cinquante ?

L'Economiste. — C'est apparemment que votre patron ne vous donne pas davantage ?

L'Ouvrier. — Oui... mais pourquoi ne me donne-t-il pas davantage ?

L'Economiste. — De toute évidence, parce qu'il est sûr de trouver toujours des ouvriers à ce prix.

L'Ouvrier. — Mais la raison de ceci ?

L'Economiste. — La raison est que cela découle d'une loi... *(avec respect) la loi de l'offre et de la demande.*

L'Ouvrier. — La loi de l'offre et de la demande ?

L'Economiste. — Oui... d'autres vous auraient fait de belles phrases là-dessus, se seraient exclamés prétendant que c'était monstrueux, inique, révoltant ! moi qui suis un économiste, je ne traine pas les choses en longueur et vous dis de suite que cela résulte de la loi de l'offre et de la demande.

L'Ouvrier. — Fort bien, mais qu'y a-t-il à faire là contre ?

L'Economiste. — Que voulez-vous faire ? Il n'y a qu'à s'incliner devant une loi que l'économie politique énonce comme inéluctable.

L'Ouvrier. — Mais ne pourrait-on pas en prévenir, en détruire les conséquences ?

L'Economiste (*levant les yeux au ciel*). — Vous voulez détruire les conséquences d'une loi d'économie politique ?... Ah mon ami ! quelle méthode est la vôtre... A quoi nous servirait, à nous autres économistes, d'énoncer des lois si vous et vos pareils cherchiez à les détruire. Vous me demandez la cause de votre malheur. Je vous la montre de suite, mais, vous devez vous en tenir là et remercier le ciel et l'économie politique, qui vous permettent de subir les conséquences d'une loi.

L'Ouvrier. — Cela me fait une belle jambe, et je voudrais vous voir à ma place ?...

L'Economiste. — La destinée le voudrait que je me résignerais, ce n'est rien de souffrir, le tout est de montrer aux gens qu'ils souffrent dans les règles, et c'est à quoi moi, et les autres économistes, nous nous sommes efforcés de parvenir.

L'Ouvrier. — Mais enfin, comment voulez-vous que je vive avec deux francs cinquante gagnés après un labeur de chien, alors que l'on sait des tas de juifs qui se sont grassement enrichis par la spéculation !

L'Economiste. — Mon ami, la spéculation est une loi de l'économie politique et je ne saurai reprocher à des juifs, parmi lesquels je compte, du reste, quelques parents, d'en avoir profité. D'ailleurs, je vous dirai que j'ai fait le calcul de la somme qu'il faut à un ouvrier pour se nourrir, par jour, et j'ai trouvé qu'avec dix-huit sous vous arriviez largement.

L'Ouvrier. — Dix-huit sous ?

L'Economiste. — Parfaitement, six sous de pain, quatre sous de vin, des pommes de terre et du fromage. Ah ! diable, je n'imagine pas que vous ayez la prétention de manger comme votre patron, des côtelettes de mouton de première qualité, car que deviendraient alors les lois de l'économie politique !...

L'Ouvrier. — ?.....

H. BOIVIN.

POUR LES GOGNOS DE BARBEROUSSE

Au Commissaire Jénot, qui me les a fait connaître

Maître Sancho Pança sera toujours cité
Pour apporter à temps une juste sentence.
Son exemple fameux est souvent imité
Partout, et par des gens plus nombreux qu'on ne pense.

En effet, le proverbe est une une Vérité
Qu'on sort sans dépenser beaucoup d'intelligence.
Un long débat oisif est parfois évité
Par un dicton banal placé avec prudence.

Le public aime bien se servir de devises
Comme : « Avaler sa langue » ou « Faire les yeux doux,
Prendre le mors aux dents, Aller planter des choux. »
Mais toutes ne sont pas également comprises :
Vous savez ce que c'est que « Recevoir un suif »,
Savez-vous ce que c'est que « d'Ecrire à un Juif »?

RAME BERGOT.

ÇA ET LA

Un agent des mœurs demande à Cagayous l'adresse du docteur Fassina :

— Rue Mahon.

— Mais quel numéro ?

— Vous le verrez bien, il est sur la porte.

— ?...

Deux juifs, récidivistes dangereux, entrent dans un café, s'asseyent et commandent :

— Garçon un piquet !

Le garçon qui a reconnu les deux malfaiteurs de haute volée, sort et rentre un instant après, avec... un piquet d'agents de police :

— Le piquet demandé !

Chouraqui passe encore en Correctionnelle :

— Avez-vous déjà subi des condamnations ?

— Je ne me rappelle pas bien, mon président, mais je suis sûr que ça ne m'est pas arrivé depuis cinq ans.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai été en prison tout ce temps-là.

Le vieux Stora, l'usurier *bien connu*, donne des conseils à son petit-fils :

— Vois-tu, mon ami, l'honnêteté avant tout... Tiens ! avant-hier, un client se trompe dans un paiement : au lieu de me verser quatre mille francs, il m'en compte cinq mille...

— Eh ! bien ?

— J'ai donné cinq cents francs à mon associé.

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

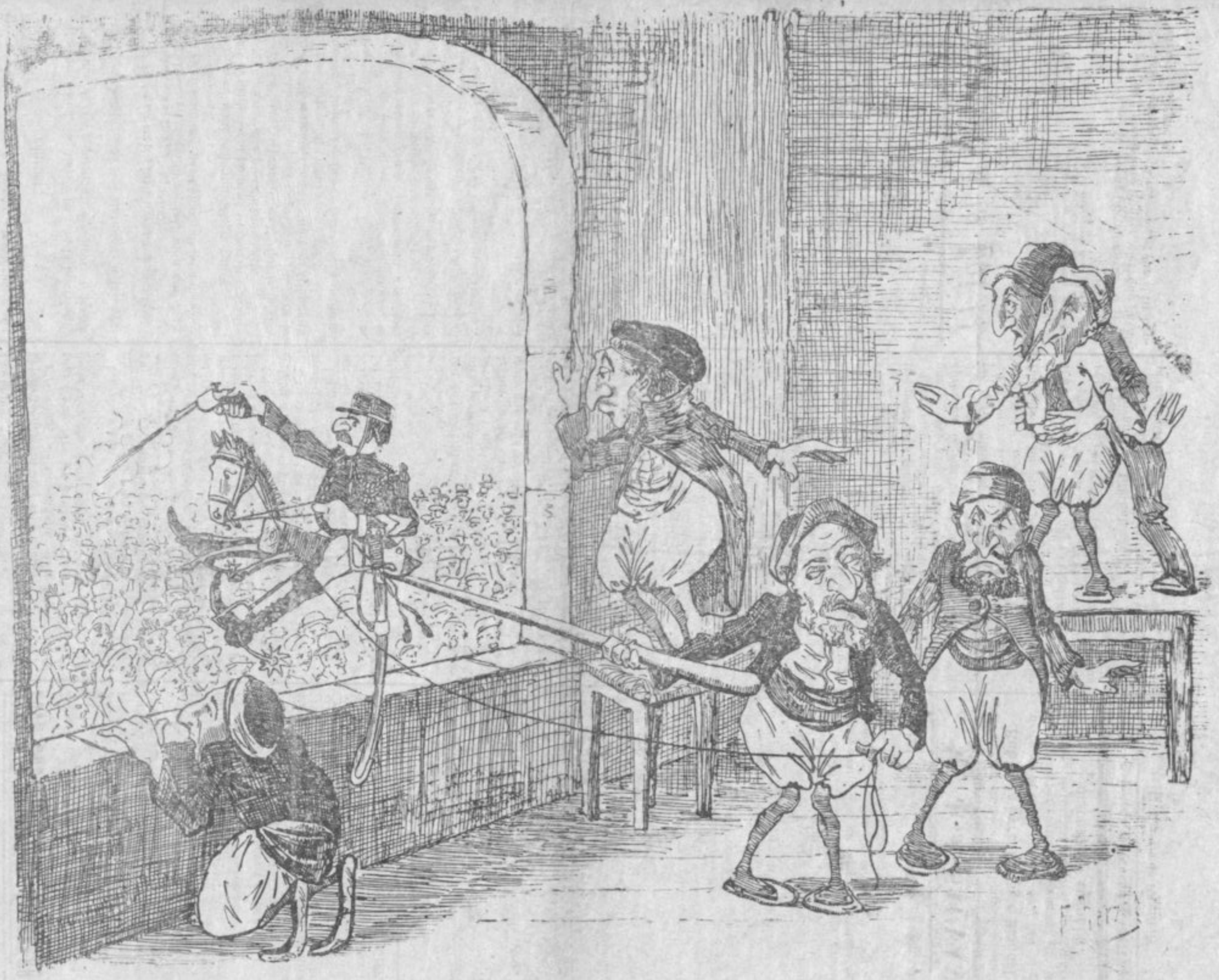
derrière la Pharmacie Casset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*



Le Coup de Feu Juif

Première Année. — N 21 5 CENTIMES Dimanche 7 Août 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

UNE GRANDE LESSIVE

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 7 AOUT 1898

NOS GRAVURES

La lessive municipale. — Que de chlore, que de chlore il va fallour !

Néanmoins, notre directeur a juré de nettoyer ce linge sale dans lequel Guillemin, les Dupuy et consorts cherchent en vain à dissimuler leurs... oublis. Il y parviendra, soutenu par toute une population honnête qui ne veut plus supporter ni les défis ni les malpropretés de ces baziles.

Le roseau gubernatorial. — On ne saurait dire encore sur quels bords il se balance... ra. De quel côté va-t-il pencher ?

Le vent des Consistoires et des Banques Rothschild le pousse vers ces ghettos immondes où grouillent les pourritures de tous les vices, où fermente le levain de tous les crimes contre la Patrie et contre la société.

Mais le souffle de la Vérité se lève et veut le ramener vers cette Algérie laborieuse et antijuive, qui porte au cœur l'amour de la Justice et l'amour de la France. Ecoutera-t-il cette voie ?

Oui, s'il est honnête.

L'A.

LA VIE DROLE

INSULTES A LA FRANCE

Voyant s'approcher le printemps, M. Pivre, négociant en vins spiritueux, résolut de faire repeindre la façade de son magasin.

M. Pivre, disons-le tout de suite, est un être peu intéressant.

Il appartient à la catégorie des méprisables individus qui vendent, sous la fallacieuse domination de *vin*, un mélange d'eau de l'Harrach d'alcool amylique de bitartrate de soude et de fuschine.

M. Pivre au lieu de mettre sa boutique sous le patronage d'un Borgia quelconque, avait eu le toupet de prendre cette enseigne :

AUX VIGNOBLES FRANÇAIS !

Donc, l'abominable Pivre fit venir un peintre et le chargea de badigeonner sa façade avec de fraiches et pimpantes couleurs.

L'ouvrier se mit à l'ouvrage.

Il commença par gratter la peinture de la trompeuse enseigne.

Il gratta l'A, il gratta l'U, il gratta l'X, il gratta le V, il gratta...

Non, il allait se mettre à gratter l'I, quand midi vint à sonner.

C'est une vieille coutume administrative chez ce peintre d'aller déjeuner chaque fois que midi sonne.

Il fit ce jour-là comme il faisait tous les jours, et lâchant là son ouvrage, se dirigea vers un petit restaurant du quartier.

Machinalement, un passant qui passait par là, comme c'était son droit, leva les yeux vers l'enseigne abandonnée et lut, non sans stupeur, ces mots :

IGNOBLES FRANÇAIS !

Puis, ce fut un second passant qui joignit son étonnement à celui du premier.

Puis un troisième.

Et savez-vous comment bientôt s'appelèrent les passants arrêtés ?

Ils s'appelèrent Légion !

Et ce fut une légion hurlante d'indignation, écumante de fureur :

— Sale Prussien ! criaient les uns.

— Cochon d'Italien ! vociféraient les autres, pas mieux renseignés.

Des cris, la foule ne tarda point à passer aux projectiles.

Quelques cailloux, que je n'hésite pas à attribuer à la malveillance, brisèrent les vitres et même les litres et en général tous les objets en verre étalés à la vitrine.

M. Pivre, attiré par tout ce fracas, et n'en devinant pas la cause, voulut réagir !

Ah ! il fut bien reçu M. Pivre !

— A l'eau le sale Prussien ! A l'eau le cochon d'Italien !

Et un vieil ouvrier gueulait :

— Dire qu'on s'est fait casser la figure à Magenta pour ces gens-là ! Que ça nous serve de leçon !

Cependant, le badigeonneur avait accompli son déjeuner.

Il venait consciencieusement reprendre son ouvrage.

Sans souci de la cohue, il grimpa sur son échelle et gratta.

Il gratta l'I, il gratta le G, il gratta....

Non, il allait se mettre à gratter l'N quand une clameur s'éleva d'enthousiasme et de pardon !

On lisait maintenant :

NOBLES FRANÇAIS !

La foule se retira satisfaite, sans qu'on eût à déplorer autre chose que des dégâts matériels, comme dit Chincholle.

Et on dit que les Français sont difficiles à gouverner !

Alphonse ALLAIS.

UN BON PLACEMENT

Le baron de Filoutmayer. — Qu'y-a-t-il de nouveau dans les journaux de ce matin ?

Le secrétaire. — Ils sont tous pleins de l'épouvantable accident arrivé au bazar de la Charité.

Le baron de Filoutmayer. — Quel accident ?

Le secrétaire. — Le bazar a été brûlé en quelques minutes et plus de cent personnes ont trouvé la mort dans les flammes.

Le baron de Filoutmayer. — Y avait-il parmi elles des banquiers ou des députés.

Le secrétaire. — Aucun.

Le baron de Filoutmayer. — Le Dieu de mes pères en soit béni.

Le secrétaire. — Ce qu'il y a de plus triste, c'est que toutes les œuvres de charité, qui comptaient sur le bazar pour leur apporter les subsides nécessaires vont se trouver dans le dénuement le plus absolu... certaines en meurent.

Le baron de Filoutmayer. — Bah, il n'y aura pas grande perte, ce sont des œuvres dirigées par des catholiques, s'il y avait seulement l'œuvre de la circoncision obligatoire... à la bonne heure, voila qui serait intéressant.

Le secrétaire. — Le *Figaro* ouvre une souscription pour ces différentes œuvres !

Le baron de Filoutmayer. — Ah !

Le secrétaire. — Dans un chaleureux article il dit qu'il y a pour les gens riches un moyen unique de prouver leur charité, de montrer que ceux qui ont acquis des fortunes rapides n'en sont pas moins compatissants aux malheureux, de désarmer bien des préjugés de castes et bien des colères.

Le baron de Filoutmayer. — Tiens, tiens !

Le secrétaire. — Aussi beaucoup de vos coreligionnaires ont-ils envoyé d'énormes souscriptions pour la première liste, auprès desquelles, les offrandes des chrétiens paraissent bien maigres !

Le baron de Filoutmayer. — Mais ça va embêter ferme *La Libre Parole* ça.

Le secrétaire. — Evidemment.

Le baron de Filoutmayer. — Oh ! mais je vais envoyer mon offrande... est-ce que le comte de Chrétien, mon voisin de campagne a envoyé son offrande.

Le secrétaire. — Oui,

Le baron de Filoutmayer. — Et à combien monte-t-elle ?

Le secrétaire. — Cinq cents francs.

Le baron de Filoutmayer. — Cinq cents francs, cet antisémiste ! mon ami, vous allez envoyer vingt cinq mille francs avec cette mention, le baron de Filoutmayer, voisin de campagne du comte de Chrétien, c'est ça qui fera enrager Drumont.

Le secrétaire. — Il en mourra de chagrin.

Le baron de Filoutmayer. — Ah ! Dieu de mes pères, si la chose était possible, il m'a assez fait souffrir celui-là... Après tout, mon offrande me rapportera-t-elle de grosses sommes ?

Le secrétaire. — Vous croyez.

Le baron de Filoutmayer. — J'en suis presque sûr, ça va me mettre en relations avec tout le Comité du bazar.

Le secrétaire. — Certainement, on voudra vous remercier.

Le baron de Filoutmayer. — Ils seront tenus d'être gentils avec moi, à présent que je leur ai rendu service, de ne plus me débiner comme ils l'ont fait jusqu'ici, de ne pas colporter dans les salons où je désirais m'introduire, les gazettes des Tribunaux qui s'intéressent à moi...Ca va me donner moyen de m'approcher d'eux, peut-être de les fourrer dans une de mes opérations financières.

Le secrétaire. — C'est tout un programme !

Le baron de Filoutmayer. — Tout un programme comme vous le dites... Je crois que la mort de tous ces chrétiens arrive à point pour mon petit commerce... et tous les israélites que je rencontrerai aujourd'hui je leur conseillerai de souscrire également, c'est de l'argent placé à cent pour cent.

H. BOIVIN.

POUR L'AMOUR DE LA JUSTICE

Le juge d'instruction. — Je vous ai fait appeler, mon ami, pour vous dire que je m'intéressais beaucoup à vous.

Le prévenu. — Monsieur le juge...

Le juge d'instruction. — Oui, depuis sept mois que dure votre prévention, j'ai appris à vous connaître. Voilà deux-cents-dix jours que j'examine vos antécédents, que je compulse votre dossier et aujourd'hui, je viens vous dire : touchez là, car vous êtes un honnête homme.

Le prévenu. — Alors, on va me mettre en liberté !

Le juge d'instruction. — Ah non la justice vous a désigné comme le meurtrier, il faut que vous soyez condamné.

Le prévenu. — Mais puisque vous-même dites que je suis innocent ?

Le juge d'instruction. — Et l'intérêt supérieur de la justice, mon ami, qu'en faites-vous ? Il ferait bon voir, à présent que l'on s'avisat de déclarer que la justice peut se tromper. L'état dont je vis fort honorablement serait entièrement perdu.

Le prévenu. — Et que dois-je faire alors ?

Le juge d'instruction. — Avouer votre crime.

Le prévenu. — Avouer le crime que je n'ai pas commis ?

Le juge d'instruction. — Sans doute, et nous vous ferons une situation.

Le prévenu. — Mais je serais condamné.

Le juge d'instruction. — Aux travaux forcés seulement, on vous mettra à un régime spécial.

A la Nouvelle Calédonie, on vous classera dans la section dite des *condamnés par consentement* et qui est composée d'honnêtes gens comme vous qui ont consenti à se déclarer coupables pour l'amour de la justice. On les traite fort bien, et il n'est pas d'amabilités que l'on n'ait à leur égard.

Le prévenu. — J'aime encore mieux être innocent et acquitté.

Le juge d'instruction. — Je ne vous conseille pas, mon ami, de vous déclarer innocent, car vous seriez condamné à la même peine et de plus, classé dans la catégorie des *innocents récalcitrants*, à ceux-ci les corvées pénibles, les traitements rigoureux et je ne vous donne pas pour deux ans de vie.

Le prévenu. — Tandis que si je me dis coupable...

Le juge d'instruction. — Vous serez, comme je vous l'ai déjà dit, très bien traité, au bout de quelques années on vous graciera et qui sait si avec la protection de l'administration qui vous sera acquise, vous n'arriverez pas à une haute situation...

Eh eh, on en a vu, sous notre République, qui, partis de plus bas, sont arrivés à des positions très élevés.

H. B.

SALAMALEC

Air du *Dani Dan*

Salamalec, Monsieur Laferrière,
Salamalec Monsieur l'Gouverneur !
On dit qu' vous v'nez finir vot' carrière,
Pour nous donner la paix et le bonheur.
Allah !
Allah !
L'Algérien pas ingrat,
Si c'est ça,
Vrai ; vous acclamera,
Et d'ores se souviendra ;
Vous serez tout heureux
De le voir si joyeux :
Car il eut trop d' malheur
Sous vot' prédécesseur...
Salamalec, Monsieur Laferrière
Salamalec, Monsieur l' Gouverneur,
Vous allez avoir beaucoup à faire ;
Car tout va mal, sûr, y a pas d'erreur.
Le Préfet
Granet,
L'illustre Paysant
Ce géant,
Au bras lourd et pesant
Colosse terrifiant,
Et beaucoup d'magistrats,
Trop dévoués à Judas,
Ont besoin d' déguerpir
Pour qu'on cess' de souffrir
Salamalec, Monsieur Laferrière,

Salamalec, Monsieur l'Gouverneur.
Le juif rapace au fond d'sa tanière,
Chancre hideux, caus' de not' malheur
Gluant,
Puant,
Opprobe du pays,
Qu'il salit
Doit fixer vot' regard,
Et vous occuper, car
C'est ce monstre hideux
Qui nous rend malheureux;
Et ce rebut bâtard
Doit partir sans retard.
Salamalec, Monsieur Laferrière,
Salamalec, Monsieur l' Gouverneur,
Si vous nous délivrez d' cett' misère
Vous trouverez la clef de d' notre cœur,
Et tous,
Oui, tous,
Heureux comme des fous,
Avec vous,
Nous mang'rons le couscous ;
Pour fêter entre nous,
Le départ d-s youtrous
Qui pourriss'nt nos cantons.
Chacun respirera,
Et d' tout cœur vous dira :
Salamalec, Monsieur Laferrière,
Salamalec, Monsieur l' Gouverneur !

GYP DE BLIDA.

LES ATTRIBUTIONS DU NEZ

La forme particulière de cet appendice facial, qui sert de caractéristique aux fils d'Israël, prend son origine dans un fait biologique trop intime, pour que je me permette de le dévoiler.

Du reste, mon indiscrétion serait à même de provoquer un accès inextinguible d'hilarité.

Toutefois, il m'est permis de dire, que la pyramide nasale, triangulaire en général chez les individus ; mais édifiée en « bec de corbin », chez les juifs, doit avoir pour eux, de toute évidence, une exceptionnelle cause et, partant, réfléter des tendances morales exceptionnelles : puisque des observateurs sérieux attribuent à la structure du nez, des indices certains sur le caractère de chacun.

Or, ils affirment que les nez « crochus » ou à bec-de-corbin symbolisent l'oiseau de proie par leur volume, et la griffe, qui la saisit, par leur courbe prononcée.

Les porteurs d'un nez « aquilin » peuvent revendiquer — disent-ils — leur droit à la dignité.

Par contre, la frivolité se lit sur un nez en « trompette ».

Les sensuels sont en général affligés d'un nez à la « roxelane ».

Les nez qualifiés à la « Bourbon » marquent l'âpreté au gain. Et les victimes d'un accident utérin, nous cachent leurs sentiments dans le déguisement d'un nez « camard ».

Le nez qui acquiert dans la réussite d'une affaire en litige un mérite que refuse au sien le moins clairvoyant, est, chez le bimane, comme du reste chez tous les animaux, dépositaire de l'agent « odorat » ; c'est-à-dire du plus subtil de nos sens, destiné à parfaire l'ensemble de la famille active ou apparente de l'être.

Le « toucher » est-il dans l'embarras sur la propriété d'un corps, l'odorat lui vient en aide.

La « vue », est-elle obscurcie par des ténèbres, cet auxiliaire doué d'une finesse excessive, lui en signale le danger, s'il en existe.

Le son, a-t-il une origine suspecte, « l'ouïe » n'en peut indiquer la provenance, aussitôt la muqueuse nasale entre en fonctions et en rapporte le secret.

Le « goût », ce raffiné de la famille, n'accomplit aucun acte sans le secours de cet utile associé.

Il faut en conclure qu'en toute chose, l'une dépend de l'autre, et ajouter, que si le tube olfactif, crochu, aquilin, en trompette, à la roxelane, à la Bourbon, ou camard, ne gêne en rien l'organe visuel, c'est pour nous dire que celui-ci ne doit pas s'arrêter à sa présence, et qu'il faut toujours voir plus loin que son nez !

E. NOÉ.

Garde à Vô !!

Temps d'orage... Secket, dans un avachissement de mastodonte engourdi, allongé sur les dernières marches d'un escalier débouchant dans la rue du Lézard, gratte, des deux mains, les persécutantes demangeaisons de quelque scrofuleuse plaie mal soudée...

Maléki rentrant d'une tournée stérile avec, sur la tête, un panier à bouteilles débordant de hardes immondes ramassées ...qui sait où !... s'arrête devant le molosse aux répugnantes exhalaisons.

MALÉKI. — Quis qui ti en pensé di ci sal' français qui rouinaient li goumerce vec leur boycoutis di sacré nom di dieux ?...

SECKET. — Quis qui ji pensé ?... qui plus moyen di n'en gaguer un douro pour n'en chéter quelques kilos di kermous...

MALÉKI. — C'iti frayant, tout li jour que ji cour'e la rue : pas possible di n'en ramasser un' biteille !...

Dipoui que li gobernor il en empila les roumis à Barbéros', i préféraient mé li foutre sul' tit' du quatrième étage, meilleur qué li vendir.

SECKET — Y moi, vic li loyer pour le magasin, vic la paye pour li garçons, j'i pas seul'ment encaissé pour un miquett' di Kasher.

MALÉKI. — Aussi ji n'en voulé plus mé squinter di chanter « Y en a di biteill'... »

SECKET. — Ti pas rentier, portant, et ti en as un' fille et un' femme qui faut qui mangent...

MALÉKI. — Y mangeront plus meilleur et moi aussi.

SECKET. — Ti en avais un autre truc, alors?

MALÉKI. — Por sûr : et qui ji mi fairai pas di bil' !

SECKET. — Et quis qui fabriqué, Maléki?

MALÉKI. — Ji montai un' maison pour la Casbah.

SECKET. — Comment, un' maison ?

MALÉKI. — Voui, un'maison por les maroes et li militair's... por... ti compréanais ?.. un' maison vec li numéro grand su' la porte i su' la lanterne...

SECKET. — Ti maboul, mon ami... L'affair' ci pas mauvais', pourquoi toujours li marocs et li militair's y en laissent leurs argents chez les fathmas... mais por toi, pas possible ?... n'en fallait des avances : di chambres vec di lits : di salons vec di sofas, vec di glaces, vec di clairages, vec di fathmas jeune i joli... ousque tu en avais le draham pour tout ça ?

MALÉKI. — Y en a pas tant d'histoires... ji commencé docément, to docément... to docément...

SECKET. — Quand même n'en faudra toujours dis avances.

MALÉKI. — Non, j'en avais deux mat'las : ji débuterai vec ma fille et vec ma femme, barka !...

SECKET. — Boun' idée !... Li bon dieu di z'raël it inspirait bien ton tit' Maléki. Un' maison... por la Casba... I quand est-ce qué ton fille i ton femme y en aura bésef di l'ouvrage, ti sais... ti fair un sign' solment, et mon femme y viendra donner un coup di... mains por l'mat'las .....

.....

Baleck, marocs !... Et vous, chers tourlourous, garde à vô !!!

L. VINCENT.

ÇA ET LA

Le banquier juif Valensi faisait visiter hier, à son cousin, sa magnifique villa de Saint-Eugène qu'il vient de mettre en vente.

Après avoir visité toutes les pièces :

— Remarquez, lui dit-il, cet escalier dérobé.

— Ah ! fait le cousin confidentiellement, il l'est comme tout le reste de la maison !...

Le gros Schloumou s'écrie devant sa femme, dans un moment d'oubli :

— Ai-je fait assez de... Sganarelles dans ma vie !

La grosse Schloumou vexée, froidement :

— Vous avez de la chance... Moi je n'ai jamais pu en faire qu'un !

Lévy se promène avec un ami. Il allume un cigare et dit :

— Je ne t'en offre pas, je n'en ai que deux.

Mme JULIE SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

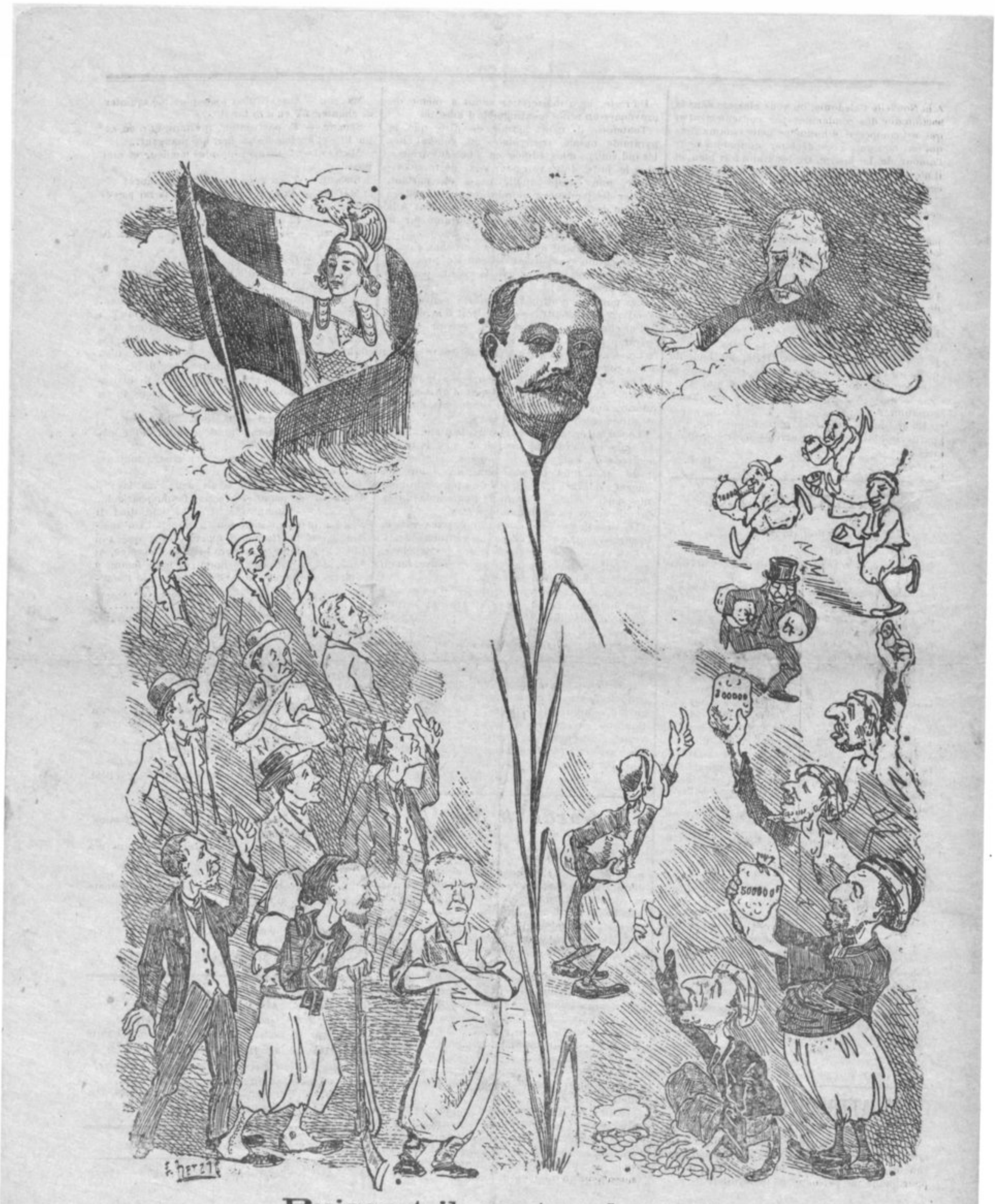
derrière la Pharmacie Cusset (au 2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*



Puisse-t-il rester honnête

Première Année. — N° 22 5 CENTIMES Dimanche 14 Août 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

FACHEUSE RENCONTRE

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

L'*Aquarium consistorial*. — La Synagogue a longtemps cherché, parmi les professionnels de l'escroquerie et du vice, des défenseurs et des souteneurs dignes d'elle. Ils ne sont pas nombreux, certes, ceux qui se sont laissés prendre à l'appât doré de l'hameçon consistorial ; mais il s'est trouvé tout de même deux alphonses qui pour un peu de monnaie, ont bien voulu couvrir de leur casquette les ordures que les *Archives Israélites* déversent dans leurs dépotoirs — succursales la *Lanterne* et le *Combat*.

Une fâcheuse rencontre. — Une fâcheuse rencontre est assurément celle que faisait l'autre jour, à Paris, notre ex-matraqueur Paysant. Attablé sur la terrasse d'un grand café du boulevard, il accumulait tranquillement des soucoupes, en compagnie de son fidèle gourdin, en proie sans doute à quelque nostalgie d'assommades..., quand surgit tout à coup devant lui, en chair et en os, notre ami Jules Guérin. Paysant eut à peine le temps de vider son bock et de filer... sans payer.

L'A.

L'AME JUIVE

Qui dit Juif dit avare, égoïste, grigou,
Qui dit Juif dit retors, fin et subtil filou ;
Qui dit Juif dit serpent aux luisantes écailles
Dont le corps souple glisse et fuit entre les mailles
Des codes et des lois des différents pays.
Qui dit Juif dit un mot, un nom des plus haïs,
Servant à désigner une race maudite,
Sur tous les continents exécrée et proscrite.

L'avarice est le fond du caractère hébreu,
Dans ce mauvais terrain et dans ce triste lieu,
Les vices capitaux poussent comme l'ivraie.
Le Juif n'a qu'un amour, qu'une affection vraie :
L'argent, l'unique Dieu qu'il reconnaisse encor
Vilement prosterné sous les pieds du Veau-d'Or,
Ses aspirations, ni fières ni sublimes,
Ne s'élèvent jamais vers les célestes cimes,
Où brille l'idéal, où resplendit le beau.
Son cœur, avide et sec, est mort comme un tombeau,
Excepté pour l'argent !.. L'œuvre d'art, il la prise
Comme un objet vénal, comme une marchandise :
En elle il n'aperçoit ni talent, ni beauté,
Il ne voit rien de plus que le gain escompté.

Le Juif a vendu Dieu, le Juif vend sa patrie :
Pour lui tout est objet de lucre et d'industrie ;
L'honneur, les sentiments, les devoirs, l'amitié,
Il faut qu'il les transforme en argent monnayé.

Jean de Réguisy.

Ferdinand

Les bêtes ont-elles une âme ? Pourquoi n'en auraient-elles pas ? J'ai rencontré, dans la vie, une quantité considérable d'hommes, dont quelques femmes, bêtes comme des oies, et plusieurs animaux pas beaucoup plus idiots que bien des électeurs.

Et même, — je ne dis pas que le cas soit très fréquent, — j'ai personnellement connu un canard qui avait du génie.

Ce canard, nommé Ferdinand, en l'honneur du grand Français, était né dans la cour de mon parrain, le marquis de Belveau, président du conseil d'administration de la *Société générale d'affichage dans les tunnels*.

C'est dans la propriété de mon parrain que je passais toutes mes vacances, mes parents exerçant une industrie insalubre dans un milieu confiné.

Mes parents — j'aime mieux le dire tout de suite, pour qu'on ne les accuse pas d'indifférence à mon égard, — avaient établi une raffinerie de phosphore dans un appartement du cinquième étage, rue des Blancs-Manteaux, composé d'une chambre, d'une cuisine et d'un petit cabinet de débarras, servant de salon.

Un véritable éden, la propriété de mon parrain ! Mais c'est surtout dans la basse-cour où je me plaisais le mieux, probablement parce que c'était l'endroit le plus sale du domaine.

Il y avait là, vivant dans une touchante fraternité, un cochon adulte, des lapins de tout âge, des volailles polychromes et des canards à se mettre à genoux devant, tant leur ramage valait leur plumage.

Là, je connus Ferdinand, qui, à cette époque, était un jeune canard dans les deux ou trois mois ; Ferdinand et moi, nous nous plûmes rapidement.

Dès que j'arrivais, c'étaient des coincoins de bon accueil, des frémissements d'ailes, toute une bruyante manifestation d'amitié qui m'allait droit au cœur.

Aussi l'idée de la fin prochaine de Ferdinand me glaçait-elle le cœur de désespoir.

Ferdinand était fixé sur sa destinée, *conscius sui fati*. Quand on lui apportait dans sa nourriture des épluchures de navets ou des cosses de petits pois, un rictus amer crispait les commissures de son bec, et comme un nuage de mort voilait d'avance ses petits yeux jaunes.

Heureusement que Ferdinand n'était pas un canard à se laisser mettre à la broche comme un simple dindon : « Puisque je ne suis pas le plus fort, se disait-il, je serai le plus malin », et il mit tout en œuvre pour ne connaître jamais les hautes températures de la rôtissoire ou de la casserole.

Il avait remarqué le manège qu'exécutait la cuisinière, chaque fois qu'elle avait besoin d'un sujet de la basse-cour. La cruelle fille saisissait l'animal, le soupesait, le palpait soigneusement, pelotage suprême !

Ferdinand se jura de ne point engraisser et il tint parole.

Il mangea fort peu, jamais de féculents, évita de boire pendant ses repas, ainsi que le recommandent les meilleurs médecins. Beaucoup d'exercice.

Ce traitement ne suffisant pas, Ferdinand, aidé par son instinct et de rares aptitudes, en sciences naturelles, pénétrait de nuit dans le jardin et absorbait les plantes les plus purgatives, les racines les plus drastiques.

Pendant quelque temps, ses efforts furent couronnés de succès, mais son pauvre corps de canard s'habitua à ces drogues, et mon infortuné Ferdinand regagna vite le poids perdu.

Il essaya des plantes vénéneuses à petites doses, et suça quelques feuilles d'un *Datura stramonium* qui jouait dans les massifs de mon parrain un rôle épineux et décoratif.

Ferdinand fut malade comme un fort cheval et faillit y passer.

L'électricité s'offrit à son âme ingénieuse, et je le surpris souvent, les yeux levés vers les fils télégraphiques qui rayaient l'azur, juste au-dessus de la basse-cour ; mais ses pauvres ailes atrophiées refusèrent de le monter si haut.

Un jour la cuisinière, impatientée de cette étisie incoercible, empoigna Ferdinand, lui lia les pattes en murmurant : Bah ! à la casserole, avec une bonne platée de petits pois ! ... »

La place me manque pour peindre ma consternation.

Ferdinand n'avait plus qu'une seule aurore à voir luire.

Dans la nuit je me levai pour porter à mon ami le suprême adieu et voici le spectacle qui s'offrit à mes yeux.

Ferdinand, les pattes encore liées, s'était traîné jusqu'au seuil de la cuisine. D'un mouvement énergique de friction alternative, il aiguisait son bec sur la marche de granit. Puis, d'un coup sec, il coupa la ficelle qui l'entravait et se retrouva sur ses pattes un peu engourdies.

Tout à fait rassuré, je regagnai doucement ma chambre et m'endormis profondément.

Au matin, vous ne pouvez pas vous faire une idée des cris remplissant la maison. La cuisinière, dans un langage malveillant, trivial et tumultueux, annonçait à tous la fuite de Ferdinand.

— Madame ! Madame ! Ferdinand qui a fichu le camp !

Cinq minutes après, une nouvelle découverte la jeta hors d'elle-même :

— Madame ! Madame ! Imaginez-vous qu'avant de partir, cet animal-là a boulotté tous les petits pois qu'on devait lui mettre avec !

Je reconnaissais bien, à ce trait mon vieux Ferdinand.

Qu'a-t-il pu devenir par la suite ?

Peut-être a-t-il appliqué au mal les merveilleuses facultés dont la nature, *alma parens*, s'était plu à le gratifier ?

Qu'importe ? Le souvenir de Ferdinand me restera toujours comme celui d'un rude lapin.

Et à vous aussi j'espère !

Alphonse Allais.

Un joli domestique

Il est hors de contestation que les proverbes auraient fait plus d'imbéciles que la *Marseillaise* n'a fait de héros si l'on eut observé à la lettre ce qu'on est convenu d'appeler la sagesse des nations.

Ainsi, sous prétexte qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, il faudrait se passer de domestique, et on en arriverait à nettoyer ses bottes et à ramoner ses cheminées.

Vous ne gagnerez jamais cela de M. Meulière, et pourtant il est difficile d'être plus mal servi que lui ; avec cela que la nature s'en est mêlée en lui donnant deux yeux qui se regardent en chien de faïence ! Ah ! le malheureux ; si, comme on le prétend, les yeux sont le miroir de l'âme, il doit avoir l'âme bien bouleversée !

Son domestique, Chardon, a, du reste, tout ce qu'il faut pour y contribuer, ce qui ne l'empêche pas de se plaindre de son maître et de le traduire en police correctionnelle, comme ayant reçu de lui un de ces coups de pied qui ne blessent généralement que l'amour-propre.

Vous reconnaissez le fait ? demanda M. le président à M. Meulière.

M. Meulière. — Parfaitement, Monsieur le président, et vous en auriez fait autant à ma place.

M. le président. — Non. Quand on est mécontent d'un domestique, on ne le frappe pas.

M. Meulière. — J'en aurais pris un autre que ç'aurait été la même chose, ils sont tous pareils.

Chardon. — Alors, pourquoi que vous me disiez qu'il n'y avait pas mon pareil comme *rosserie* ?

M. le président. — Taisez-vous.

M. Meulière. Il n'y a pas son pareil pour rien.

Chardon. Je n'était pas né pour être domestique : né de parents riches, mais crasseux...

M. le président. — Voulez-vous vous taire ?

M. Meulière. — Une fois, je le trouve dans ma chambre, buvant à même une bouteille de chartreuse dont je prends un verre chaque matin ; vous comprendrez comme c'est

ragoûtant de boire après ses domestiques.

CHARDON *(avec amertume)*. — En République ! voilà le cas qu'on fait de nous.

M. LE PRÉSIDENT. — Si vous ne vous taisez pas, je vous fais sortir.

M. MEULIÈRE. — Une autre fois, je l'ai surpris me fumant mes cigares, allongé dans mon fauteuil ; j'ai été tellement stupéfait, que je lui ai dit : veux-tu mes pantoufles, ma robe de chambre ? Il m'a répondu bien tranquillement : Oh ! je craindrais d'abuser de la bonté de monsieur. Je vous dis : il est à tuer.

CHARDON. — Monsieur, ma conscience est intacte.

M. MEULIÈRE. — Je pense bien, elle n'a jamais servi.

M. LE PRÉSIDENT. — Asseyez-vous. *(Au plaignant.)* Dans quelles circonstances M. Meulière vous a-t-il frappé ?

CHARDON. — Parce que monsieur m'avait appelé trois fois.

M. LE PRÉSIDENT. — Eh bien pourquoi ne veniez-vous pas ?

CHARDON. — Monsieur parce que j'aidais Catherine.

M. LE PRÉSIDENT. — Que faisait-elle, Catherine ?

CHARDON. — Elle ne faisait rien, monsieur *(rires dans l'auditoire)*, c'est très blessant pour un homme, qui n'était pas né pour être domestique, de recevoir des coups de pied dans le derrière et de s'entendre dire : ce capon !....moi capon !...

M. MEULIÈRE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

CHARDON. — Oui, monsieur, le coup de pied, j'aurais passé là-dessus ; mais quand vous m'avez dit: ce capon ! ça m'a offensé dans ma dignité de Français.

M. MEULIÈRE. Je n'ai pas dit ce capon, j'ai dit Scapin.

CHARDON. — Scapin ?... J'avais entendu ce capon ; c'est différent, alors je retire ma plainte si monsieur veut retirer le coup de pied.

M. MEULIÈRE. — Je ne le retire pas.

Le tribunal a condamné M. Meulière à 16 francs d'amende pour battre les domestiques, en République !

M. LE PRÉSIDENT. — Retirez-vous, je vous y engage.

CHARDON. — *(sortant)*. — Nous verrons ce que diront les journaux qui sont pour le peuple.

J.M.

IL ARRIVE

—ao—

Air : *Il est né le divin enfant*

I

C'est un cadeau du pèr' Brisson,
Qui le garantit sur parole ;
C'est un cadeau du pèr' Brisson,
Choisi à notre intention,
Il arriv' notre Gouverneur,
Envoyé par la Métropole,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

II

Il va tout fiche sens d'sus d'sous ;
Et nous faire un vrai nettoyage,
Il va tout fiche sens d'sus d'sous ;
Les judaïsants d'viendront fous,
Il arriv' notre Gouverneur,
Allons l'acclamer au passage,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un boch en son honneur.

III

Il doit faire encadrer Granet
Pour l'envoyer, comme relique,
Il doit faire encadrer Granet
Pour le Musée Carnavalet,
Il arriv' notre Gouverneur,
Qu'à le fêter chacun s'applique,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

IV

Il f'ra embaumer Paysant,
Pour perpétuer sa mémoire ;
Il f'ra embaumer Paysant,
Pour la joie de nos p'tits enfants.
Il arriv' notre Gouverneur,
Allons tous célébrer sa gloire,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

V

Dorénavant tous les agents
Seront d'un' douceur angélique,
Dorénavant tous les agents
Seront bons, affables, galants,
Il arriv' notre Gouverneur,
Qu'à le fêter chacun s'applique,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

VI

Les Pandor's, doux comm' des agneaux,
Seront, pour nos bell's algéroises,
Les Pandor's, doux comm' des agneaux,
Parfumés avec du Congo,
Il arriv' notre Gouverneur,
Faudrait pas qu'on lui cherche noise,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

VII

Par lui, les juifs s'ront expulsés
Dans les premières vingt quatre heures ;
Par lui, les juifs s'ront expulsés,
Biens saisis et ghettos rasés,
Il arriv' notre Gouverneur,
Cett' fois-ci, ce n' sera pas un leurre,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

VIII

Et pour qu' nous n'ayons plus d'revers,
De la prison de Barberousse,
Et pour qu'nous n'ayons plus d'revers,
On fera un Café Concert.
Il arriv' notre Gouverneur,
C'est fini le temps de la frousse,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

IX

Les indigèn's jubileront ;
Et, pour lui, f'ront parler la poudre,
Les indigèn's jubileront,
Et, chaqu' jour, vont manger l'mouton,
Il arriv' notre Gouverneur,
Jupiter qui lance la foudre,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

X

Les colons, ces vaillants enfants,
Vont tous devenir millionnaires ;
Les colons, ces vaillants enfants,
Feront trois récoltes par an.
Il arriv' notre Gouverneur,
Celui-là, du moins, saura plaire,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

XI

Enfin, c'est la félicité :
Les caill's vont tomber toutes rôties ;
Enfin, c'est la félicité,
Le travail et la liberté,
Il arriv' notre Gouverneur,
Nous ne craindrons plus de Fourmies,
Il arriv' notre Gouverneur,
Buvons un bock en son honneur.

Gyp de Blida.

FABLES ANTIQUES

Josué

Ce ministre de *Moïse*, successeur et héritier de sa puissance, porte dans sa légende, l'erreur scientifique qui attira les foudres de l'inquisition sur le célèbre *Galilée*, pour avoir affirmé la fixité immuable du soleil et démontré le mouvement d'oscillation terrestre.

Convaincu d'hérésie par ce Tribunal ecclésiastique barbare, il fut condamné à répudier ses œuvres et à réciter journellement les sept psaumes de la pénitence, pendant sa perpétuelle captivité.

Punition ridicule et atroce, dont se consola la victime d'une monstrueuse aberration, en jetant à la face de ses bourreaux, cette apostrophe que les siècles nous ont léguée : *E pur si muove !*

Josué nous arrive à travers la fable biblique, entouré de l'auréole du conquérant ; mais du conquérant comique : qui ravage les contrées ; s'empare des villes ; met à mort trente-un rois ; arrête le soleil et la lune ; et enfin, élu de *Jéhovah* il conduit le peuple juif, dans la terre de Chanaam, chargé de butin.

Toutefois, la pratique des armes de guerre n'étant pas familière aux soldats israélites de l'époque, Josué choisit pour combattre un nombre déterminé de trompettes ; et c'est au bruit de ces instruments belliqueux que s'écroulent les murs de *Jéricho*, première ville qui tombe sous les coups du *Don Quichotte* antique ; précédé d'espions, tellement l'objet du mépris public, qu'ils ne trouvent asile que dans la demeure d'une femme débauchée nommé Rahab.

N'ayant pu s'introduire dans la place, soigneusement gardée à l'annonce d'arrivée d'espions, le belligérant d'un nouveau genre, en fait le tour pendant six jours, suivi de sa troupe et de dignitaires porteurs de l'arche-sainte ; mais au septième, des prêtres embouchent la trompette et aussitôt s'écroulent les remparts de Jéricho, livrant passage aux assaillants.

Les auteurs de la *mythologie chrétienne*, Samaritains, Chaldaïques ou Syriaques, ont voulu, dans la circonstance, ajouter aux leçons de morale, une critique acerbe sur l'orgueil dérisoire de la race juive, qui, trompée dans ses aspirations, se croyait appelée, par la volonté de Dieu, à dominer les autres ; alors que, précisément, elle manquait de la condition essentielle pour les asservir, ne pouvant appuyer sa prétention que sur des conquérants comiquement ridicules, à l'exemple de Josué.

E. NOÉ.

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

Derrière la Parmacie Casset (2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

—o—o—

Maison ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Fabrique désignée par l'*Antijuif* pour la vente

DES BLUETS-COCARDES ANTIJUIFS

PRIX : 0,10 et 0,15 la pièce ; 9 et 14 fr. le cent.

Spécialité d'Eventails antijuifs sur lesquels sont sont brodés à la main : *Vive Drumont ! Vive Régis !*

Fleurs et Bouquets de Mariage

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

LES DOS VERTS DU CONSISTOIRE

608
PREFECTURE D'ALGER
DEPOT LÉGAL

Première Année. — N 23 | 5 CENTIMES | Dimanche 21 Août 1898

L'Algérie aux Français | A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

F. Herzig

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

LE TOUT A L'ÉGOUT

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

—«o»—

Le tout à l'égoût. — Il n'y a pas d'autre solution, voyez-vous. Plus on y réfléchit, plus on se convainct de cette idée que le seul remède à la maladie dont l'Algérie se meurt, c'est encore une lessive générale, un balayage complet de toutes les saletés et de tous les immondices qui pourrissent le corps colonial.

Parmi ces ordures, à la tête de juifs assassins, traîtres et voleurs, nos judaïsants de marque : les Guillemin, les Jénot, les Pradelle et les souteneurs publics de la Synagogue ne tiennent-ils pas la plus grande et la première place ?

Le Rêve juif. — C'est toujours le même, à travers les âges, comme à travers les sociétés, comme à travers les nations.

Corrompre les peuples qui lui ont donné l'hospitalité, les voler, les trahir et les dominer ensuite, le voilà le rêve éternel de cette race qui se déclare « la première aristocratie du monde » et qui marche à la Domination Universelle.

L'Algérie s'est levée devant le cynisme insensé d'Israël. La France va se lever à son tour, et le Veau-d'Or, aujourd'hui tout-puissant, s'écroulera demain dans le sang de ses crimes et la fange de ses vices, avant que se réalise son rêve...

L'A.

FABLES ANTIQUES

Ezéchiel

C'est, sans doute aux imprécations de ce grand prophète hébreux, à l'adresse des adorateurs du *Veau-d'Or*, que nous sommes redevables des termes employés par l'église catholique dans sa formule d'excommunication, jetant l'anathème sur tout individu rebelle à la confession romaine.

Après une série de visions fantastiques et étranges, pendant lesquelles Ezéchiel affirme avoir recueilli la parole du Seigneur, il nous en transmet l'expression dans un langage qui flétrit l'esprit et le corps des idolâtres, à l'instar de la censure ecclésiastique, sans omettre ni le *manducare* ni le *cacandum*, fustigé également, par la plagiaire institution canonique.

Nous retenons de la parole divine rapportée par le prophète courroucé, la recommandation à celui-ci, d'abandonner à son erreur le peuple juif, « qui a des yeux pour voir et qui « ne voit point. Des oreilles pour entendre et « qui n'entend point. »

Et disons, un nez pour sentir et qui ne sent point.

« Mettez vos hardes sur vos épaules, ajoute « le seigneur, et allez demeurer ailleurs — « faites connaître à Jérusalem ses abomina- « tions.

« Prenez du froment, de l'orge, des fèves, « des lentilles, du millet et des *vesces*, et faites « du pain cuit sous la cendre.

« Vous le couvrirez avant la cuisson, de « l'*ordure qui sort du corps de l'homme*. Les « enfants d'Israël mangeront ainsi, à raison « de dix onces par jour, leur pain tout « souillé, parmi les nations vers lesquelles « je les disperserai. »

Oh ! mon Dieu ! répond le grand prophète consterné : « Mon âme n'a point été souillée, « et depuis mon enfance jusqu'à maintenant, « jamais bête morte d'elle même ou déchirée « par d'autres bêtes ; ni aucune chair impure « n'est entrée dans ma bouche. »

Ces supplications attendrissantes, eurent pour effet, nous dit la bible, d'adoucir l'amertume de la peine, par la substitution de la *fiente de bœuf*, à l'ordure précitée, dans la fabrication du pain israélite, réduite, depuis lors, à la condition de pain azime, dans la crainte illusoire certainement qu'un artisan fanatique, n'apporte dans la fabrication, une obéissance par trop aveugle, à la pieuse obligation.

La grossièreté de nos ancêtres, dévoilée à chaque ligne du livre qualifié de sainte lecture, par la bêtise catholique, protestante ou hébraïque, explique l'attitude littéraire déboutonnée, qui a présidé à la fable d'Ezéchiel, tendant à rappeler aux races ignorantes, prenant pour exemple la race juive, que l'adoration de faux Dieux ou du Veau-d'Or, les tient captives dans une abjection ordurière, corporelle et spirituelle.

E. Nor.

Adieu au bon Paysant

Air du : *Baptême du P'tit ébéniste*

REFRAIN

Que j'aime à voir autour de cett' blanch nappe,
Les plus fameux des assommeurs,
Des satyres et des Satrapes :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !
Que c'est comme un bouquet de fleurs ! *en chœur*

I

Pour mes cinq francs, d'cotisation forcée.
Permets, cher maître, à ton vieux serviteur,
De célébrer, bien haut, ta renommée.
Et t'révéler tout le fond de mon cœur. *(refr.)*

II

Si l'on nous sert, aujourd'hui, pour mangeaille,
Les bras, les jamb's que tu as abattus,
Minc' qui y aura de quoi faire ripaille.
On s'en donn'ra à gueu... bouche que veux-tu *(ref.)*

III

Astre Central, qui quitte notre terre,
La larme à l'œil... nous te serrons la main:
Et souhaitons, pour l'repos du populaire
Qu'ici, mon cher, tu n'revien'es pas demain *(ref.)*

IV

J'te vois partir, pur..... comm' s'envole un ange !
Mon cœur s'agite et mon âme s'émeut.....
Un'dernièr' fois je te serr' la phalange !....
Ah ! qu'c'est donc dur, le moment des adieux !

V

T'as fait qu'du bien... qui, qui dira l'contraire ?
Pour les p'tit's femm's.... de nos gros numéros,
T'étais, comm' qui dirait, vraiment, un père...,
Tu veillais d'sus... l'Champagne coulait à flots. *(ref)*

VI

La preuv' que t'es d'une vertu notoire :
C'est qu'le youpin, de toi était toqué,
Si l'on avait écouté l'Consistoire,
T'aurais la croix.... au lieu d'être révoqué. *ref.)*

VII

Tu t'en vas ceint d'une rouge auréole,
Du sang qu't'as fait verser dans not'Cité,
Ton nom est pour toujours, sur ma parole,
Cloué *au char* d'la Popularité.

VIII

Dans mon gosier, je sens qué'qu'chos' qui m'gêne..
Est-c' la langouste... ou l'excès d'la douleur ?
— Adieu, mon vieux ! C'est fini... j'ai trop d'peine...
Avec cent sous, c'est assez versé d' pleurs ! *ref.)*

Gyp de Blida.

CONTE ARABE

—o—

Le Juif et le Chacal plaidant par devant le Lion

Un Juif de haute noblesse cheminait, une fois, par un sentier de forêt, allant au marché, vendre une chèvre, lorsqu'il rencontra le Chacal, animal des plus rusés, parcourant les bois, l'estomac vide, à la recherche du plus maigre des dîners.

— Habitant des forêts, lui dit-il, craignant pour sa chèvre, habitant des forêts, si tu veux t'éloigner de mon chemin, je t'apporterai un mouton à mon retour du marché.

— Par Sidi ben Youssef, marabout des chachals ! répondit l'animal, tu promets trop pour avoir l'intention de tenir, car un mouton vaut plus que ta chèvre. Aussi, comme j'aime mieux tenir que courir, je préfère, pour l'instant, une cuisse de la chèvre au mouton que tu me promets.

— Je ne veux pas, reprit l'Hébreu, et, si tu ne te contentes pas de ma promesse, nous allons plaider devant le Lion qui est mon grand ami.

— Le Lion est ton ami ? questionna le Chacal un peu déconcerté. Puis, ayant réfléchi en silence pendant un moment, il ajouta : J'accepte ton ami le Lion pour juge. Allons jusque dans sa maison.

Le juif, à son tour, fut déconcerté, car il ne tenait guère à présenter son embonpoint en spectacle au Lion, mais il dut quand même se résigner à suivre le Chacal, celui-ci lui ayant dit que ses amis les autres chacals allaient venir et manger la chèvre tout entière, avec son maître. En un instant, les deux parties furent en présence du Lion qui siégeait à l'entrée d'une immense caverne.

— Parle d'abord, dit le juif au Chacal.

— Non, parle le premier, répondit le rusé mangeur de poules.

— Par Jéhovah ! Je le jure, s'écria le juif, cet inconnu voulait manger ma chèvre et moi-même. Je demande que, pour le punir, tu en fasses à l'instant même ton repas.

— Sidi, répondit le Chacal tu vois toi même combien cet homme est de mauvaise foi, puisque jamais je n'aurais pu manger tout ce qu'il m'accuse d'avoir envié. Je ne demandais qu'un peu de sa chèvre, voulant te réserver la plus grosse part. Maintenant, vois qui, de lui ou de moi, tu veux manger... Il est le plus gros et le plus gras.

Et le Lion, tout heureux, tua le juif dont il mangea un morceau, laissant la chèvre au Chacal.

Seulement, il trouva cette chair d'un goût si désagréable, qu'au bout d'un moment il mit la patte sur le disciple de Sidi ben Youssef, dont l'arrière-train le remit en appétit.

Entre canailles, c'est quelquefois le plus fort qui a le dernier mot.

MAURICE GUILHON

La Carmagnole Antijuive

Monsieur Rotschild avait promis (*bis*)
De faire égorger tout Paris (*bis*)
Si le coup a manqué
C'est pas la faute aux juifs.
Dansons la Carmagnole,
Haut et court pendons les juifs
Dansons la Carmagnole
Pour ça Dieu leur fit le pif.

Monsieur *J'accuse* avait promis
D'éclairer la Ville Lumière
Mais il a oublié
D'allumer son lanquinet.
Dansons la Carmagnole, etc...

M'sieu Lépine avait résolu
De mettre les Algériens sur l'nez
Mais son coup a manqué
Il a le blair cassé.
Dansons la Carmagnole, etc...

M'sieu d'Malherb' se croyant vainqueur
Déjà faisait le jolie cœur
Hélas ! au second tour
Faur lui joua le tour.
Dansons la Carmagnole, etc...

M'sieu Granet avait promis
Qu'il ferait feu sur nos amis
Mais il s'est vite enfui
Comme un voleur la nuit.
Dansons la Carmagnole, etc...

Les youpins nous ont promis
De nous tirer des coups de fusil
Mais nous nous fichons d'eux
Car ils feront sous eux.
Dansons la Carmagnole, etc...

Les braves juifs ont pour amis
Dehors, nos pires ennemis
Mais ils s'ensauveront
Tous, au son du canon.
Dansons la Carmagnole, etc...

Anti youpins restons unis
Sans craindre nos ennemis
S'ils viennent nous attaquer
Nous les ferons sauter.
Dansons la Carmagnole, etc...

C'est nous, c'est nous, les antijuifs
Qui pendrons Z'raël par le pif
Nous sommes des « *vogous* »
Qui ne craignons pas les coups.
Dansons la Carmagnole, etc...

Vivent nos quatre députés
Et buvons tous à leur santé
Ce sont de bons lurons
A leur santé buvons.
Dansons la Carmagnole,
Haut et court pendons les juifs
Dansons la Carmagnole
Pour ça Dieu leur fit le pif.

Rouget de Santa-Cruz.

LE PHILOCOME CASMAJOUR

CONTE DROLE

Philibert Casmajour avait décroché la timbale. Et laquelle ? Celle de l'édilité. Comment cela ? Ah ! très fort Gasmajour. Et pas du Midi pour rien, pas vrai !

Et d'abord, Casmajour était un des plus piètres perruquiers de... Tarascon ; mais malin en diable ! Ses rivaux — de mauvaises langues — insinuaient bien que son élection avait été tirée par les cheveux ; peu lui importait. Le succès n'excuse-t-il pas tout ?

Quand Casmajour avait ouvert boutique, il était chauve comme un genou, comme un genou épilé. Pas de cheveux, pas de barbe, pas de sourcils. Soudain, il inventait le « Philocome Casmajour — un franc le flacon » ; et, prêchant d'exemple, opérant sur sa personne, régénérait son cuir chevelu, insensiblement ; bref, en quelques mois, il se montrait fièrement dans sa boutique, chevelu comme Vercingétorix. La clientèle affluant, Casmajour lança réclames sur réclames, en prose, en vers, etc. On put lire à la quatrième page du *Phare de Tarascon* des quatrains dans ce genre :

L'occasion, dit-on, fut chauve,
Au temps jadis, comme un vautour :
Que n'avait elle, en son alcôve,
Un peu d'Elixir Casmajour ?

Ou bien encore, autre guitare :

On dit qu'en congrès, l'autre jour,
Tous les souverains se groupèrent,
Et d'un commun accord votèrent
Une statue à Casmajour.

Peu à peu, comme l'oiseau fait son nid, l'idée avait fait son chemin, et, de boutique en boutique, de café en café, chacun, interrogeant le voisin, s'écriait :

— Eh ! bien, est-ce officiel ? Casmajour ne se porte-t-il pas candidat aux prochaines élections municipales ?

Crois que si ! Pécaire ! Il aurait raison. Un génie, ce Casmajour ! Enfoncé, Tartarin, hé !

Pas plus difficile que cela :

PHILIBERT CASMAJOUR

CANDIDAT DES CRANES... CHAUVES

Avait été élu à une colossale majorité. Ce fut alors qu'il en débita, de l'élixir ! Il agrandit sa boutique, acheta la maison, réalisa en un an, une fortune phénoménale. Dès lors, il commença par être jalousé par ses confrères les merlans, tout d'abord.

— Eh ! hé Casmajour ? Pas épatant, après tout !

— Nous y avions pensé avant lui, à son procédé.

— Seulement il a su lancer l'affaire, voilà tout.

— Ah ! s'il n'avait pas eu de fonds au début.

— Et un bon imprimeur.

— Et un ami de Mistral et d'Aubane pour lui improviser des quatrains réclames...

— Au fond, un banquiste ?

— Un saltimbanque.

— Et qui ne sera peut-être pas réélu.

— C'est à savoir !

— Ah ! si on pouvait débiner son truc.

— Prouver que son élixir est une blague !

— Ah ! Pécaire ! Dégoté, Casmajour !

Ainsi conspiraient les autres perruquiers de Tarascon. Le mandat de Casmajour expiré, le hardi novateur fit aussitôt réafficher sa candidature ; des placards multicolores couvrirent les murs de sa ville natale, et piquante originalité, tous en vers, comme celui-ci :

Citoyens, voulez-vous être chevelus comme
Absalon, Clodion... Oui ?.. Très bien. Votez pour :

PHILIBERT CASMAJOUR
Votre concitoyen, l'inventeur économe
De cet *Elixir philocome*
Que de Tarascon à Cabourg
On vend, on débite, on renomme.
Prix du flacon — c'est délirant !
Un franc.

Vint l'heure des réunions publiques, où les candidats anciens et nouveaux doivent contradictoirement exposer leur programme. Un groupe d'électeurs invita Casmajour à venir développer le sien dans le nouveau Gymnase, superbe établissement construit depuis peu, proche de la boutique même de notre perruquier. Le groupe en question étant presque exclusivement composé de clients à lui, Philibert se gaudissait d'avance, assuré qu'il se jugeait d'un triomphe. La réunion est annoncée pour huit heures. Dès sept heures on s'écrase aux portes. L'estrade même, d'où parlera le candidat, est encombrée. Force est au public de se hisser aux échelles de cordes, aux agrès qui pendent du haut du gymnase et jusqu'au ras au sol. Sur un trapèze dominant la tribune deux électeurs ont pris place, Casmajour les salue. Quel succès ! quel empressement ! quelle réélection assurée !

Casmajour avale deux gorgées d'eau sucrée, promène sur l'assistance un regard circulaire et satisfait, se mouche, et, s'appuyant des mains au bord de la tribune, s'écrie : « Messieurs et chers concitoyens... » Soudain une étrange sensation l'impressionne, en même temps qu'un formidable éclat de rire ébranle les vitres du gymnase.

Casmajour a eu froid à la tête ; il y porte la main d'instinct, éternue, éternue éternue... Au-dessus de lui au bout d'un hameçon, sa perruque se balance, malicieusement pêchée par l'un des électeurs perchés sur le trapèze.

Casmajour, l'homme à l'élixir, portait perruque ! Alors son procédé ? Mensonge ! Les cheveux repoussés. Son stratagème, infamie ! Sa fortune ? Vol et larcin !

Il ne fallut rien moins que l'intervention énergique de la police pour arracher le malheureux à ses électeurs de la veille. Malgré cette protection officielle, Casmajour, hué, conspué, bousculé, moulu, courbaturé, vit ses vitres brisées, sa devanture défoncée, son enseigne arrachée, et le soir même, un loustic écrivit à la craie, sur le magasin de l'ex-conseiller de Tarascon :

C'est bien d'fair' repousser les cheveux !
Mais c'est rasant d'trouver un groupe
Qui vous en fourre un tas — moi, vieux !
Dans votre assiette à soupe !
Et voilà comment Casmajour ne fut pas réélu !

JACQUES DE GARCHES

A LOUER
Maison avec Jardin
30, Rue Liébert, 30
SAINT-EUGÈNE
Pour visiter s'y adresser, de 2 à 6 heures, tous jours, excepté le lundi et le mardi.

Mme Julie SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)
Derrière la Parmacie Casset (2e étage)
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRETION ABSOLUE

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES
—o—o—
Maison ALISSE
ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER
Fabrique désignée par l'*Antijuif* pour la vente
DES BLUETS-COCARDES ANTIJUIFS
PRIX : 0,10 et 0,15 la pièce ; 9 et 14 fr. le cent
Spécialité d'Eventails antijuifs sur lesquels sont sont brodés à la main : *Vive Drumont ! Vive Régis !*
Fleurs et Bouquets de Mariage

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

LE RÊVE JUIF

668 PRÉFECTURE D'ALGER, DÉPOT LÉGAL

Première Année. — N° 24 | 5 CENTIMES | Dimanche 28 Août 1898

L'Algérie aux Français | A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

Deux Maires Antijuifs (?)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

—«O»—

Deux maires antijuifs. — Ce bon Guillemin ! l'avez-vous vu faire de l'antisémitisme à l'époque des troubles, quand il allait faire la courte échelle chez Lépine ou quand il distribuait des témoignages de satisfaction et des gratifications à ce brave Paysant ? Mais vous ne l'avez pas vu en conversation intime avec Stora, Jaïs et Azoulay ?...

Quant au courageux Pradelle, nul n'a pu oublier son attitude énergique pendant les manifestations, quand il s'élançait à la tribune du Vélodrome ou du Tivoli-Vaux-Hall en s'écriant : « A bas les juifs ! » Si ce n'était ce maudit petit télégramme où il était dit un peu crûment : « Vous savez, tout ça c'est de la blague ! ce que je veux, c'est être député !... »

Herzig nous représente aujourd'hui ces deux maires antijuifs... dans leur vie privée.

Paysant à la guillotine. — Encore un antijuif de sacrifié. Pauvre agneau ! Il est question de présenter une pétition au Président de la République pour obtenir la commutation de sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité.

Qui signe le premier ? L'A.

Comment les Antijuifs

DOIVENT RECEVOIR

LE NOUVEAU GOUVERNEUR

Nous irons au devant de Laferrière en criant « Vive la France ! A bas les juifs ! » Cette formidable manifestation aura pour lui une signification qu'il ne saurait négliger. Il faut que Laferrière, dès son entrée à Alger, entende ces cris de « A bas les juifs ! » que nous poussons parce que nous sentons l'Algérie menacée par le péril hébraïque.

Sans doute Laferrière comprendra nos cris. S'il méconnaît nos intérêts, comme son prédécesseur Lépine, il n'aura pas l'excuse de n'avoir pas été averti.

Vive l'Algérie !

A bas les juifs !

L'ANTIJUIF.

La Marseillaise des Cireurs

Air : *Les Pioupious d'Auvergne*

En Alger-la-Blanche
N'y avait qu'des voyous
Qu'abîmaient la tranche
D'Messieurs les cacous,
A Bône, c'est pire
On n'trouv'qu'des cireurs
Qui, les soirs d'délire,
Trait'nt les juifs de voleurs

REFRAIN

Ya trop longtemps que nous nous laissons faire
Chassons les soutiens
De cett' band' de vauriens !
Ce qu'il nous faut c'est notr' cité prospère
Forcioli député,
Le juif Thompson bien « tôt maté » !

Dans six mois à peine
Nous serons pourris,
La chose est certaine,
De sales youddis,
Et si l'on n'arrête
Cette invasion,
Le Commerce honnête
S'ra tué par Sion.

(Au refrain).

Nous étions cinquante
Cireurs très bon teint,
Dit feuill' judaïsante
Au dernier meeting
Hé bien, qu'l'on s'amène
Nous compter maint'nant,
N'est-c'pas par centaines
Qu'on conduit l'mouvement ?

REFRAIN

Ya trop longtemps que nous nous laissons faire
Chassons les soutiens
De cett' band de cauriens !
Ce qu'il nous faut c'est notr'cité prospère
Forcioli député
Le juif Tompson bien « tôt maté » !

A. Balejuif.

UNE ARRIVÉE

A bord du *Général Chanzy*, M. Génie, le nouveau Préfet d'Alger, arpente fiévreusement le salon de première. Célestin, son valet de chambre, le suit des yeux.

M. GÉNIE. — Célestin !...

CÉLESTIN. — Monsieur le Préfet ?...

M. GÉNIE. — Aperçoit-on déjà la terre ?

CÉLESTIN. — Déjà M. le Préfet, la vigie l'a signalée depuis belle lurette... M. le Préfet est très pâle... ressent-il les premières atteintes du terrible mal ..

M. GÉNIE. — Oh ! non, grâce à ma ceinture Ferrero. Ta lorgnette a-t-elle découvert Alger ?...

CÉLESTIN. — Oui, Monsieur le Préfet, à l'instant même. Ça a l'air épatant... des maisons blanches les unes sur les autres et puis un grand Boulevard devant...

M. GÉNIE, *vivement*. — Et sur ce boulevard....

CÉLESTIN. — Du monde...

M. GÉNIE. — Beaucoup de monde ?...

CÉLESTIN. — Couçi-couça.

M. GÉNIE. — Qui m'attend, quoi...

CÉLESTIN. — Je ne pense pas... ça va, ça vient...

M. Génie monte sur la passerelle et braque sa jumelle sur Alger. Célestin l'a suivi.

M. GÉNIE. — Tu as raison. A peine un groupe sur le quai. Mais quel spectacle !

CÉLESTIN. — Vous verrez qu'on se plaira...

M. GÉNIE. — Tu oublies les antijuifs qui doivent me briffer tout cru, d'après Jean Drault...

CÉLESTIN. — Ça c'est des histoires. J'ai idée qu'on finira par s'entendre, laissez-moi faire...

Le *Général Chanzy* franchit la passe et se range près du ponton. Sitôt l'échelle baissée, M. Génie descend et reçoit au bas les souhaits de bienvenue de M. Ménard et de ce bon Nicolas auxquels il répond brièvement.

M. GÉNIE. — Moi qui m'attendais à une manifestation hostile..

M. MÉNARD. — Régis a recommandé le calme.

M. GÉNIE. — Régis ! Régis ! Et s'il avait recommandé le bruit ?...

M. GUILLEMIN. — La population vous aurait passé quelque chose !... Ainsi moi qui vous parle, M. le Préfet...

UNE VOIX. — A bas Guillemin ! A la porte le juif !

PLUSIEURS VOIX, puis UN FORT GROUPE, puis LA FOULE. — Enlevez Guillemin !... Sale vendu !...

M. MÉNARD. — Citoyens, l'homme qui nous accompagne...

LA FOULE. — A la porte !... Il le soutient... Enlevez-le lui aussi !...

UN ANTIJUIF :

Ya trop longtemps qu' nous somm's dans la misère...

CÉLESTIN (*jetant un sou*). — Tenez mon pauvre homme...

L'ANTIJUIF. — Une provocation... ?

Il saute sur le siège où est perché Célestin et l'assomme à demi d'un coup de tête... La bagarre devint générale... M. Génie est lui-même fort malmené et se réfugie à la nuit tombante, les vêtements en lambeaux dans un couloir de la rue Clauzel, où il fulmine de la plus belle façon : « Saletés d'antijuifs ! Ah ! Rothschild ne m'avait pas trompé .. Tas de sauvages... ils ne perdront rien pour attendre... gare à eux !... »

Avisant un passant, un jeune homme blond élégamment mis :

— Monsieur !

LE PASSANT. — Monsieur !...

M. GÉNIE. — Un service s'il vous plaît.

Pouvez-vous m'indiquer la Préfecture ?

LE PASSANT. — Avec plaisir... c'est sur ma route...

Ils cheminent ensemble, silencieux, et se séparent après quelques hésitations place de la Préfecture.

Le lendemain on peut lire dans un supplément très matinal du *Combat Algérien* : « Citoyens, le Préfet que le Gouvernement nous a envoyé est un antijuif dans l'âme qui nous vient avec l'ordre de se prêter à toutes les machinations ourdies par l'ignoble bande du Boulevard Bon-Accueil. La meilleure preuve de ce que nous avançons est la suivante : Hier soir, à 6 heures 37 minutes, nous précisons, un de nos rédacteurs a aperçu M. Génie rue Bab-el-Oued en conversation criminelle avec Max REGIS !!! Nous mettons la crapule Génie au défi de nous démentir ».

Pour témoignage non suspect :

CRI-CRI.

LES YOUPINS

Monologue Antijuif

Les youpins c'est des vilains types
Qu'on rencontre sur nos boul'vards,
Ils ont tous des gueul's en tèt' d' pipe :
Et malgré ça ils sont roublards !
Ils la connaiss'nt comm' des brochers
Ils s' pay'nt des femm's et des cochers
Ils sont mariol's, ils sont rupins,
Les youpins.

On les trouv' partout, aux barrières,
Aux cours, au bois, dans les journaux,
A la chambre, aux claqu's, aux premières,
Quelque fois d'vant les tribunaux,
Ça pour vendre à côté du code
Et pour amarrer les chopins,
C'est vraiment des gonc's à la mode
Les youpins,

Ils ont des chass's présidentielles
Où ils invit'nt les sénateurs,
Des gross's légumes officielles,
Des écrivains, des orateurs,
Mêm' des députés, ceux qui causent.
Et pendant qu'on tue leur lapin
Eux à la bourse ils nous en posent
Les youpins.

Jules LOIR.

FABLES ANTIQUES

Daniel

La *Bible*, n'est pas seulement un essai bizarre de moralisation des masses. Elle est, aussi, une révélation sur les turpitudes inhérentes au caractère de l'homme, qui ne pourra jamais s'en départir complètement.

La race juive antique, prêtant le flanc à toute critique par son immoralité constante paye, nécessairement, le plus large tribut à l'ironie prophétique grossière, des auteurs de l'*ancien testament*.

C'est ainsi qu'*Ananias*, *Nizaël* et *Azarias*, compagnons de *Daniel*, avant qu'il ne se révèle prophète, trouvent, vingt siècles après, leurs *sosies* à la cour de France, parmi les mignons d'Henri III.

Le roi de Babylone, *Nabuchodonosor*, ordonna à Asphénez, chef de ses eunuques, (lumineuse insinuation) de faire tenir à la cour, quelques-uns des enfants d'Israël, choisis dans les meilleures familles et parmi les jeunes hommes sans aucun défaut : bien faits de leur personne, d'agréable prestance et intelligents.

Il ordonna, en outre, de nourrir pendant trois ans, ces futurs pages de son sérail, avec la viande et le vin dont il usait lui-même.

Après ce laps de temps, l'abominable potentat se prononcerait sur un mérite suffisant ou incomplètement acquis.

Daniel, soutenu dans une instinctive répulsion par sa nature délicate, se déroba à l'épreuve ; malgré les représentations de l'eunuque, justement attristé par la crainte d'un dépérissement qui pouvait entraîner pour lui de terribles conséquences.

Cette réserve de Daniel, partagée par ses compagnons qui ne mangeaient que des légumes et ne buvaient que de l'eau, les conduisit, cependant, au terme fixé pour l'épreuve, à une apparence d'embonpoint fort apprécié par Nabuchodonosor, qui institua les quatre jouvenceaux israélites, les serviteurs de sa personne. Mais ceux-ci, réfractaires ou indolents à l'exécution des ordres *pressés* du roi, qui n'avait respecté que la sagesse de Daniel, encoururent la colère royale et les trois adolescents : Ananias, Nizaël et Azarias, furent jetés dans une fournaise ardente d'où ils sortirent, néanmoins, sains et saufs.

Quant à Daniel, poursuivant sa mission de prophète auprès d'un nouveau Maître, le roi *Balthazar*, il parvint à détourner ce monarque-templier de ses orgies, en prophétisant pendant l'une d'elles, la signification cachée dans les mots de : *Mané*, *Thécel*, *Pharès*. Révélation dont l'épouvante suscita la jalousie et la haine des courtisans et conduisit Daniel captif, dans la fosse aux lions !.....

Il me reste à signaler, en passant, la leçon antique d'hygiène comprise de nos jours par les végétariens et les buveurs d'eau.

Jetant ensuite un regard hardi sur la fournaise éteinte, et dans la fosse aux lions, je découvre sous l'incandescence inutile et dans la générosité placide des fauves, le sens d'une énigmatique instruction qui nous dit : les vices de l'humanité, l'autorité qui les possède, et même la cruauté qui cherche à les satisfaire, s'arrêteraient confus en présence d'une dignité imposée à toute créature, et que personnifie dans cette fable biblique, l'attitude du *prophète Daniel*.

E Noé.

LEURS ENSEIGNES

Dans un ghetto assez chic, « son propriétaire a assez volé pour avoir pu se monter aux « ventes publiques », MM. Nabal et Braïtou discutent au sujet de l'enseigne à donner à leur nouveau magasin.

NABAL. — Ma barole, cit à bouffer d'rire.

BRAÏTOU. — Vous aviz fim ? (*appelant*) Saloum, abbortiz-nous donc c'qui riste dans notre garde-à-manzi.

NABAL. — Bouffer d'rire, baada, z'mi tords di rigoulade, cit oune isprission sacricon...

BRAÏTOU. — Consacri !...

NABAL. — ... Consacri bourtant. Vos aviz ziti oune z'yeux sur cit saloubr'ie di *Courri d'Bône* « N'asti pas si li zouifs » ci tout c'qui si crire. Zar mi o grand zami lis affires yin'marz'ra mioux.

(*Ils rient couleur affiches du juif Taieb*).

BRAÏTOU. — Y nous agrandissons !

NABAL. — Nos gagnons di terrain.

BRAÏTOU. — Ci magnifique. Andoilles bin sal'tis di Francis. Comm'les mousses y s' s'ont z'tis auzord'hui sur notre derrière haute noveauti. « N'asti rien si les zouifs ! » Ah ! Ah !...

NABAL. — Z'vous i fi mandi, mon zami, bor oune avis sour li soix de l'enseigne di magasin. Sersons et nos troverons.

BRAÏTOU. — « A la Vierze Marie ».

NABAL. — Cit une idi, mi z'la crois usée, bas la Vierze, l'idi...

BRAÏTOU. — En ifli, cit oune truc divoili.

NABAL. — C'qui nous faut, cit oune enseigne qui en imbose...

BRAÏTOU. — ... « A la Mitrailleuse ! »

NABAL (*sursautant*). — « Ti ham zaleck... » Vos m'aviz fit peur...

BRAÏTOU. — « Au rendez-vous di Batriotes !... »

NABAL. — Vous vouliz un saccaze ! Vos aviz pas entendu la manifistation l'autre soir... Adonaï nous brisirve... I Drifous, voyons...

BRAÏTOU. — Alors z'mi récuse...

NABAL. — Quisque zoze qui ressort : z'vous en conzure, qui « saute à l'œil »

BRAÏTOU. — « A la Banthire ! »

NABAL (au comble du bonheur). — Vos aviz mis l'doigt dessus. Vos ites un zinie... « A la Banthire !» Nous voilà protizis.., d'la calomnie !...

Le Génie et Nabal tombent dans les bras l'un de l'autre et se salivent longuement sur les joues, pif contre pif.
Oh ! les sales bêtes !.....

FRED.

ÇA & LA

Un agent des mœurs demande à Cagayous l'adresse du docteur Fassina.

— Rue Mahon.

— Mais quel numéro ?

— Vous le verrez bien, il est sur la porte.

— ? ....

***

Deux Juifs, récidivistes dangereux, entrent dans un café, s'asseyent et commandent :

— Garçon un piquet !

Le garçon qui a reconnu les deux malfaiteurs de haute volée, sort et rentre un instant après, avec.... un piquet d'agents de police :

— Le piquet demandé !

— Un Chouraqui passe encore en correctionnelle.

— Avez-vous déjà subi de condamnations ?

— Je ne me rappelle pas bien, mon président, mais je suis sûr que ça ne m'est pas arrivé depuis cinq ans.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai été en prison tout ce temps-là.

***

Ces bons juifs !

Le pasteur Stœcker, un des principaux promoteurs de l'Antisémitisme en Allemagne voit entrer chez lui, un beau jour, un juif qui lui raconte que, touché subitement par la grâce, il désire se faire baptiser dans le plus bref délai.

— Comme vous vous appelez Mosès Levy, il faudra au moins changer de nom — objecta le pasteur.

— Parfaitement, je compte même m'appeler Martin Luther.

— Martin Luther ! Vous n'y songez pas, mon ami ! — s'exclama le pasteur.

— Mais si, mais si, — insiste le brave Youpin — Mosès Lévy et Martin Luther commencent par les mêmes initiales et ça ne m'obligera pas à démarquer mon linge.

***

Le vieux Jacob, l'usurier « bien connu », donne des conseils à son petit-fils :

— Vois-tu, mon ami, l'honnêteté avant tout.... Tiens ! avant-hier, un client se trompe dans un paiement : au lieu de me verser quatre mille francs, il m'en compte cinq mille...

— Eh ! bien ?

— J'ai donné cinq cents francs à mon associé.

***

Pour finir :

Le père Lévy est sur le point de marier son fils Zabulon, mais, au moment de la célébration du mariage, tout est rompu.

— Ce n'est pas ma fiancée que je regrette dit le fils à son youpin de père, mais les bijoux que je lui avais déjà donnés.

Alors Lévy joyeux :

— J'avais tout prévu !... Tranquillise-toi, Zabulon ! les diamants étaient faux.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

Maison ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Fabrique désignée par l'*Antijuif* pour la vente

DES BLUETS-COCARDES ANTIJUIFS

PRIX : 0,10 et 0,15 la pièce ; 9 et 14 fr. le cent

A l'occassion de l'arrivée du Gouverneur

GRAND ARRIVAGE DE

Bleuets Antijuifs

SPÉCIALITÉ POUR LA VENTE

à 0,10, 0,15, 0,25 cent. *et au-dessus*

FRANCESCHI

Magasins de Détail

Place du Gouvernement, 2, rue Bab-el-Oued

Magasins de Gros

6 et 8, rue du Vieux-Palais

GRAND CHOIX D'EMAIL, MARQUE JAPY

Fournisseur des Colporteurs Antijuifs

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue de la Lyre (Impasse Blondel, 2)

Derrière la Parmacie Casset (2e étage)

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

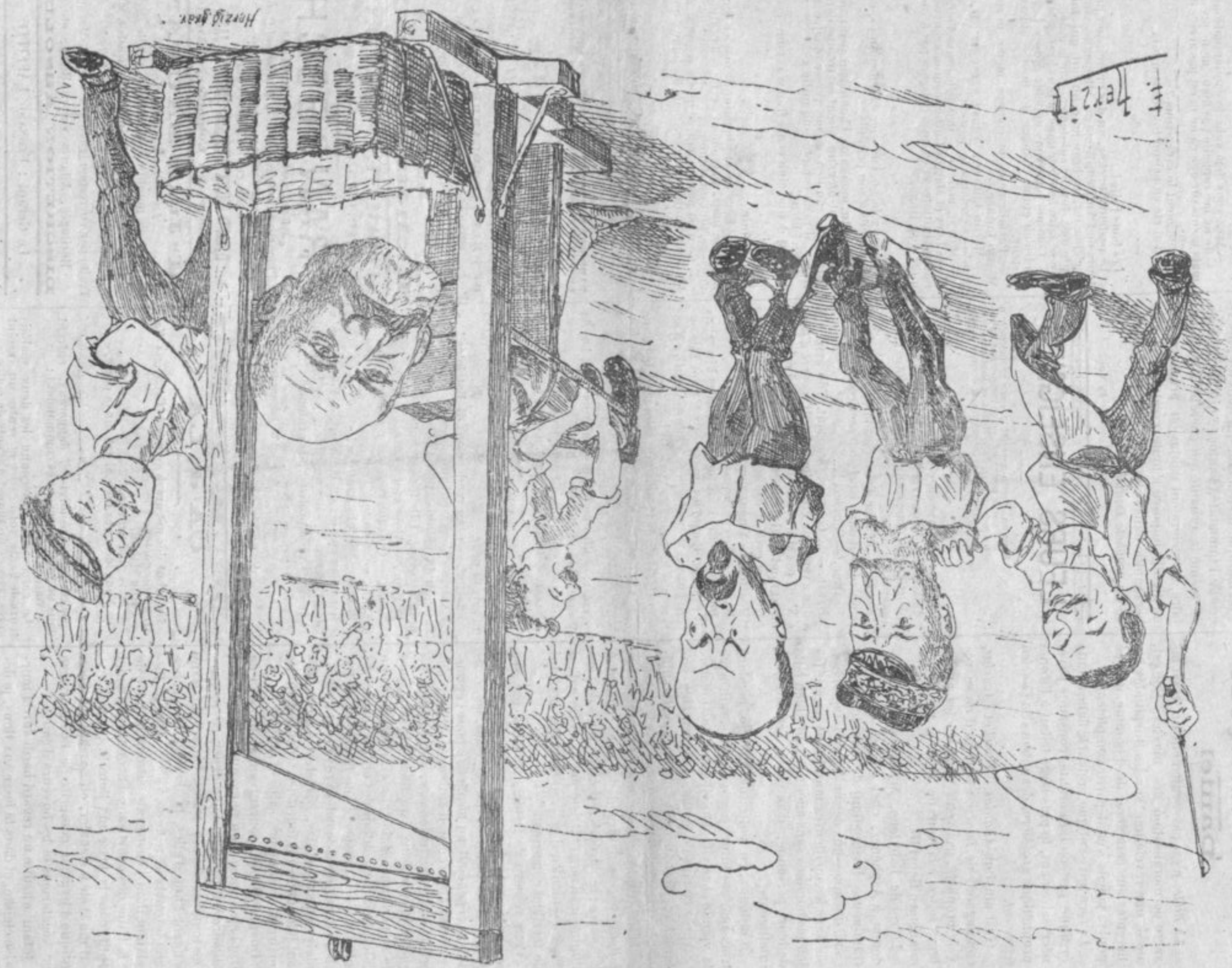
DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

floovij

L'EXPIATION



646
PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

Première Année. — N 25 5 CENTIMES Dimanche 4 Septembre 1898

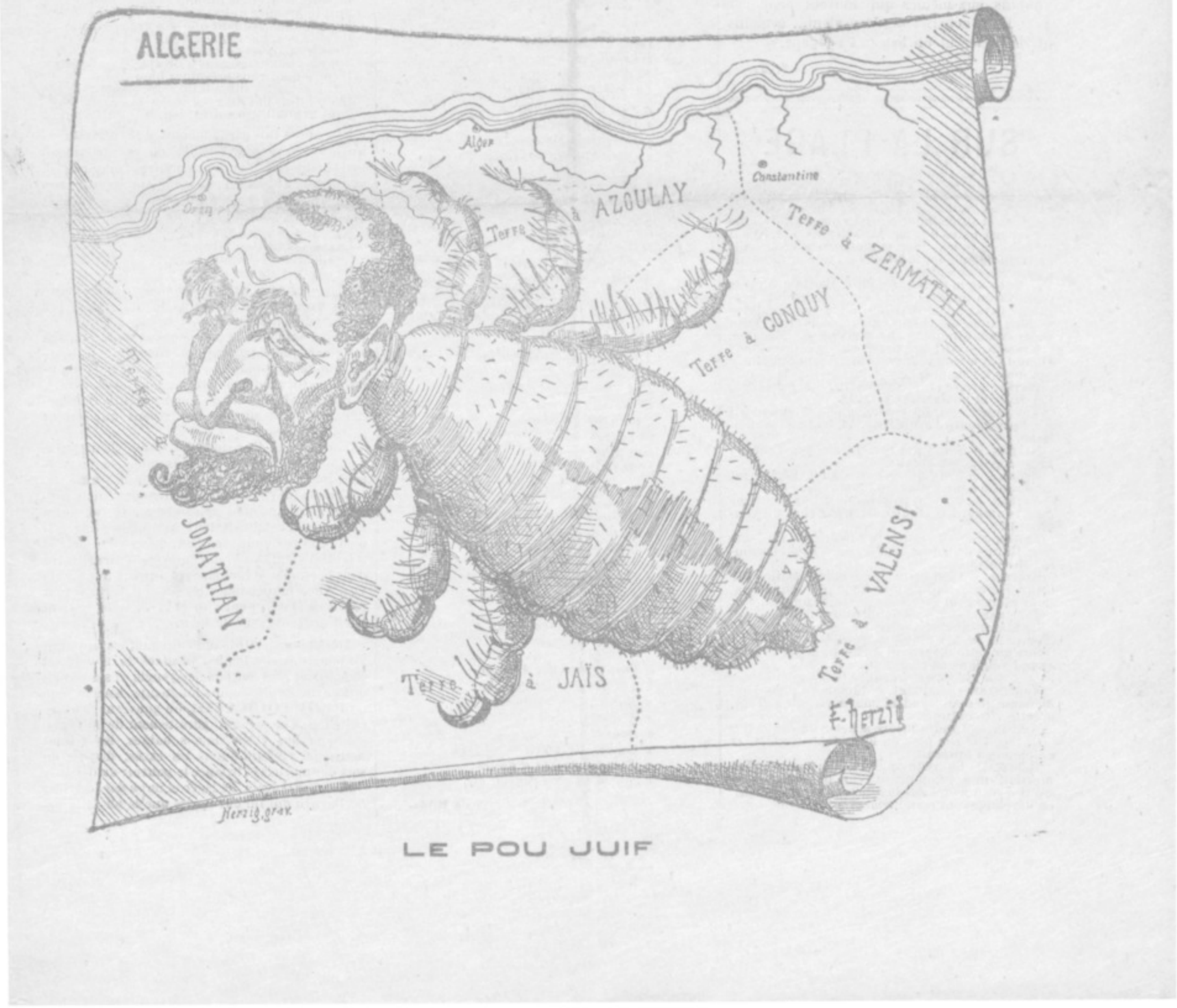
L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

F. Herzig

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : **MAX RÉGIS**



LE POU JUIF

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ALGER, LE 4 SEPTEMBRE 1898

NOS GRAVURES

—«O»—

Le Pou juif. — Voilà un animal qui a fait beaucoup de ravages en Algérie. C'est une espèce particulièrement dangereuse que celle dont l'ami Herzig nous donne aujourd'hui un spécimen étendant ses suçoirs sur la carte coloniale. Qu'il s'appelle Azoulay, Jaïs ou Zermati, tout le monde, à son facies, a reconnu qu'il était juif : que M. Laferrière ne s'y méprenne pas.

L'Arrivée du Gouverneur. — Si nous ne savons pas au juste ce qu'il pense notre nouveau Gouverneur, en revanche il sait ce que nous pensons. Nous sommes d'ores et déjà certains, cependant, qu'il ne sauvera pas du naufrage final ni les judaïsants de marque qui se cramponnent en désespérés à la chaloupe électorale, ni les youpins eux-mêmes qui finiront bien par prendre le courrier de Jérusalem... à moins qu'ils préfèrent un bateau à soupape.

L'A.

SUR LA PLAGE

Le maquignon Trichmann, marié depuis six ans, s'est enfin décidé à offrir à son épouse Rebecca et au petit Nathan, leur progéniture, une saison aux bains de mer. Mais depuis l'arrivée il ne cesse de ronchonner, et au moment où je suis en train de croquer le trio, son humeur de dogue s'est encore accentuée.

— Vous ne m'y prendrez plus, Madame, à venir perdre mon temps et mon argent dans cet exécrable pays où l'on se détourne de nous comme si nous étions des chiens galeux. Mais il a fallu céder comme toujours aux caprices de Madame.

REBECCA. — Ah ! oui, parlez-en, de concessions ! Quand j'ai besoin d'un costume, il faut l'implorer six mois à l'avance.

NATHAN arrive en pleurnichant. — M'man Béca, j'ai faim, et puis encore j'ai soif.

TRICHMANN. — Quel vorace que cet enfant ! il n'est pas l'heure d'avoir faim. Va boire à la fontaine.

NATHAN. — Non, j'irai pas, j'aime pas l'eau et gn'a trop d'gosses autour.

REBECCA. — Mais au contraire, mon chéri, c'est une raison pour y aller, tu joueras avec eux.

NATHAN. — Avec ça, pour qu'ils m'appellent encore Youpinard. Quoi qu'c'est, p'pa Trich, un Youpinard ?

TRICHMANN. — Te tairas-tu ? mal élevé. Oh ! sale pays ! Frais de voyage : 180 fr. deux bocks en route : 40 centimes.....

REBECCA. — C'est assez ; je connais l'addition par cœur. Tiens ! voici le marchand de journeaux, nous allons peut-être nous distraire un peu.

TRICHMANN. — L'*Aurore*, s'il vous plaît ?

LE MARCHAND dédaigneux. — Je ne tiens pas ce canard-là, prenez plutôt la *Libre Parole*.

Sur un geste méprisant du maquignon, le marchand s'éloigne en chantant :

Oh ! la la, c'te gueul', c'te binette !

TRICHMANN, suffoquant. — Eloignons-nous d'ici, Madame, je ne reviendrai jamais vivant à Toul, si cette vie continue.

NATHAN. — Faudra encore acheter un cercueil ?

(Il reçoit de son père un formidable soufflet, et s'éloigne en hurlant).

REBECCA. — Ce cri du cœur, au lieu d'un soufflet, méritait une récompense, car il prouve bien qu'il a reçu de toi des instincts d'économie qui se développeront certainement à ton école.

TRICHMANN adouci. — C'est vrai ! et tu as raison. Viens, petit, voici un sou pour acheter une brioche dont tu garderas la moitié pour ton goûter de demain. Et toi, ma femme, je veux te faire cadeau de l'éventail de 45 centimes que nous avons marchandé hier, selon ton désir.

REBECCA épatée. — Que tu deviens gentil !

TRICHMAM. — Oui, mais à une condition, c'est que demain, nous filons d'ici ; je tiens à être rentré pour la foire prochaine, et je t'assure que dans peu de temps, j'aurai gagné de quoi rattraper les frais de cette excursion maudite.

NATHAN. — Dis donc, m'man Béca, p'pa Trich est diablement.....

REBECCA. — Veux-tu te taire ! il te reprendrait ton sou et je n'aurais pas mon évantail.

Alarie.

Pour le Gouverneur

Air des : **Pioupious d'Auvergne**

REFRAIN

Por no mett' bien avec M'sieu Laferrière,
Youpins, mes amis,
Pas d'économi's.
Faut pavoiser par devant, par derrière :
Ça coût'ra d' l'argent
Mais l' Governor, y s'ra content.

I

Rachel se dépêche
D'habiller Schloumou :
Et d'un air revèche
Lui dit tout-à-coup :
« *J'en mets un' vessie*
« *Dans ton pantalon*
« *De craint' d'avarie*
« *Quand on tir'ra l'canon ?*»

II

Schloumou qui s'boul'verse
Pour se fair' très beau
Oublie, dans sa presse,
D'se laver l'museau.
Y n'met pas d'chemise
Ni chausset's ni bas,
« *Ça cit di bêtises*
« *Car, ça n'se voit pas.* »

III

V'la Schloumou splendide
Sur son trente-et-un;
Il a l'air stupide
Et bêt' comm' pas un ;
Culott' hors d'usage
Et veste à brand'bourgs,
Son piton s'ombrage
Sous sa casquett' de v'lours.

IV

« *Quand m'sieu Laferrière*
« *Va m'voir arriver*
« *En si bonn' manière,*
« *Y va jubiler,*
« *Et pour fair' la nique*
« *J'vas écrire aux voyous ;*
« *Viv' li Itipoblique :*
« *Et aussi... vive nous !*

V

« *Vos, por mettre en rage*
« *Vos nos détractors,*
« *Montrez vot' corage*
« *A M'sieu l'Governor ;*
« *Dans la rue d'la Lyre*
« *Cachés di volets*
« *J'tez tot's sort's d'affires*
« *Sur la tit' di Francès.* »

Gyp de Blida.

PLUTUS

Le dieu dont le culte a supplanté les cultes de tous ses concurrents est cependant assez mal connu du vulgaire qui l'adore en confiance.

Je crois donc être agréable aux lecteurs de l'*Antijuif* en leur donnant quelques renseignements historiques sur cette illustre divinité.

Plutus, dieu des richesses était fils de Cérès et de Jasion, ce qui signifie que c'est Cérès qui procure les grandes et solides richesses.

Les anciens représentaient Plutus sous la figure d'un vieillard boiteux et aveugle, une bourse à la main.

Desmouthier, dans ses *Lettres à Emilie sur la mythologie*, consacre à ce dieu un article fort piquant dont les extraits qui suivent feront suffisamment connaître la seule divinité du paganisme dont le culte ait résisté au christianisme !

« Sous ces lambris éclatants d'or et de pierreries, qu'elle est cette divinité aveugle et boiteuse qui repose pesamment sur un trône d'or massif ? A son embonpoint monacal, à sa stupidité financière, je reconnais Plutus, dieu des richesses... Cérès continua de procurer aux humains les trésors de la nature, et l'aveugle Plutus fut chargé de distribuer avec équité les métaux précieux qui les représentent. Jamais mission ne fut plus délicate ni plus mal remplie.

« Pour guider sa marche pesante,
Comme il n'a ni chien ni bâton
Le stupide aveugle dit-on,
Suit le premier qui se présente
Le guide remarquant que son aveugle boite
Du côté gauche, range avec dextérité
Tous les fripons de ce côté,
Tous les honnêtes gens à droite.
D'après quoi vous présumez bien
Qu'ainsi postés sur son passage,
Les coquins ont du voisinage,
Tout le profit, les autres rien. »

Nos aïeux lui pardonnèrent d'abord cette injustice en faveur de l'utilité de ses fonctions ; mais bientôt ce dieu entreprenant se servit si adroitement de nos passions pour étendre son commerce, qu'il disposa du sort des mortels et balança le pouvoir du Destin.

« Bientôt la vertu fut vénale,
Le juge vendit ses arrêts,
Le libelliste ses pamphlets,
Le casuiste sa morale. »

Aristophane a pris pour sujet d'une de ses meilleures comédies, Plutus, lequel n'était pas aveugle de naissance ; mais ayant dit qu'il ne voulait s'occuper que de science et ne récompenser que la vertu, comme notre académie française, Jupiter craignant qu'il ne devint plus puissant que lui en répandant ses dons avec équité, le priva de la vue : alors comme le dit Desmoutiers, ce furent surtout les fripons qui eurent part à ses faveurs.

Dans la pièce d'Aristophane, Chrémyle un brave homme aussi honnête que misérable, va consulter l'oracle d'Apollon sur le moyen de s'enrichir.

L'oracle lui conseille d'amener chez lui la première personne qu'il rencontrera. Il rencontra Plutus qu'il conduisit dans sa maison ; mais il n'en resta pas moins malheureux.

L'idée vient à Chrémyle de conduire Plutus dans le temple d'Esculape et lui fait rendre la vue. Alors tout change ; les coquins perdent tout espoir de jamais s'enrichir et la fortune devient le lot des seuls gens de bien.

Aristophane était le plus méchant critique qui ait jamais existé : le dieu qu'adore le monde est toujours et plus que jamais aveugle, et ses favoris ont même formé, depuis longtemps, sous le nom de **PLOUTOCRATIE**, un gouvernement occulte qui, « se servant adroitement de nos passions, de nos vices, de nos haines, les faisant naître, les excitant à tous les excès, dispose du sort des mortels et balance le pouvoir du destin. »

Mais le Français, né léger et imbu des doctrines de Darwin qui lui ont appris que la loi de la na-

ture veut que les forts dévorent les faibles, se résigne a être dévoré.

Il crie bien parfois, mais comme le disait Mazarin : plus il crie et plus il paye.

Jérémie Banhomme.

A Monsieur le Gouverneur

Laferrière ! déjà l'orientale rive
Que la France arrosa de son sang le plus pur,
T'attend. Et dans son sein, endeuillée et plaintive,
La Blanche Djézaïr aux horizons d'azur,
L'âme ouverte à l'espoir te prépare un port sûr
Dans les bras d'une foule anxieuse et craintive.

Que les flots soient cléments... que l'ombre hospitalière
Des arbres aux fruits d'or et des palmiers géants
Te soit douce toujours et toujours printanière.
Que fleurs dans leurs parfums, oisillons dans leurs chants,
Mères près du berceau et colons dans les champs,
Au nom d'Allah mêlent ton nom dans la prière !

Mais que ton cœur bercé dans l'enivrante fête
Vibre, reconnaissant, au solennel accueil....
Sois généreux, mais fort... Car l'humaine tempête
Gronde, mal apaisée et, à tes pieds, l'écueil
Où l'hydre monstrueuse a creusé le cercueil
Cache dans les embruns sa redoutable crête.

Sois généreux, mais fort ; juste, mais magnanime,
Fort avec les puissants dont le trône inhumain
Ecrase, de son poids, les humbles dans l'abîme...
Généreux et clément pour ceux-ci, dont la main
Aujourd'hui te supplie, et dont le cœur, demain
Te bénira, sauveur, dans une hymne sublime.

Sois généreux, mais fort... Et de ce territoire
Qui, des fils de Clovis, couronna les exploits,
Souviens-toi qu'à eux seuls revient toute la gloire ;
Que leurs vertus, leur sang payèrent tous les droits
De la conquête, et que, seuls vainqueurs aux Gaulois
Appartient tout entier le fruit de la victoire.

Mais, surtout, souviens-toi, - je le répète encore -
Que sous nos nénuphars se dressent les récifs....
Que la foudre mugit dans la plus pure aurore...
Que nos palmiers demain se changeraient en ifs
Si, livrant le pouvoir et la Justice aux juifs,
Tu te prostituais à ces fils de Gomorrhe...

Viens. Et ramène-nous, de notre France chère,
Du grand Quatre-vingt-neuf les principes sacrés,
Que de ton fier palais à l'infime chaumière
Jaillissent le Travail, le Bienfait, le Progrès,
Et l'Algérie, un jour, gravera sur la pierre
De l'éternel sommeil, à l'ombre des cyprès :
Reconnaissance - Gloire - Amour - à Laferrière !

LOUIS VINCENT.

N. D. L. R. — Nous regrettons d'avoir reçu cette superbe poésie trop tard pour l'insérer dans notre dernier supplément.

Dreyfus n'est pas Coupable

Que d'encre ! que d'encre ! aurait dit Mac-Mahon.

En effet, il en coule passablement depuis quelques années et cela pour arriver à démontrer que Dreyfus est, ou n'est pas coupable (to be or not to be).

Les statisticiens auraient un sacré travail pour établir le total des lignes écrites sur ce sujet.

Eh bien ! à Marseille, en deux mots la chose a été jugée.

Vous allez voir comment :

Il y avait grand émoi l'autre jour à la Bourse du soir.

Un de nos négociants, très connu comme bon Français soutenait mordicus que Dreyfus n'était pas *coupable*,

Dans l'entourage du dit négociant, tout le monde semblait consterné ; on ne s'expliquait pas comment avait pu devenir *dreyfusard* enragé, un parfait Marseillais réputé même comme un peu froid en tant que politique.

Seul un youpin, grand poseur et très heureux de la tournure qu'avait prise la discussion, parvint en jouant des coudes jusqu'auprès de l'orateur et, souriant, lui tendait les pattes en le félicitant.

Le négociant refusa de serrer les doigts crochus du youtre, et, ironique, lui clama ce qui suit :

« Je m'explique que des Français ne me comprennent pas, mais vous, qui êtes juif, vous devriez savoir que Dreyfus ne peut être *coupable* puisque le rabin l'a déjà *coupé*. »

Oh la la ! quelle g..... le juif ! !

JUIF !

Juif, va-t-en ! va rouler ta bosse par les routes
Et laisse-là l'argent que par les banqueroutes
Tu sus accumuler. Un bâton à la main,
Pars et tu trouveras quelques chiens en chemin
A qui tu voleras ta part de nourriture.
C'est plus qu'il ne t'en faut, immonde créature,
Pour permettre d'aller à ton pas chancelant !
Lorsque tu tomberas dans un fossé, râlant,
Songe au mal que tu fis, et si ton corps succombe,
La boue, en te couvrant, te servira de tombe.

Abel.

CONTE ARABE

Le Juif, les Fourmis et l'Alouette

Un juif, parcourant des champs, l'été, remarqua le travail prodigieux des Fourmis qui amassent en leurs trous les nombreux grains de blé destinés à l'apaisement de leur faim, lors des temps froids.

— O Jéohvah ! pensa-t-il en lui-même, ne pourrais-je point avoir ma part du produit de ce labeur ? Hélas ! les hommes m'en veulent et me traquent, lorsque, affamé de gain, je pompe trop la sueur de leur front ; ils sont forts et font que je cède enfin à leur colère. Mais ces petits animaux, courageux peut-être, mais sans force, je pourrais les vaincre aisément et leur enlever ce qui me rendra riche : du blé que je vendrai, très cher, aux Musulmans.

Courage donc, ô moi ! Mais... comment ferai-je ? Vais-je prendre une pioche et creuser la terre, tel, un travailleur ? Non, certes, en ce monde le travail n'est pas mon lot. Employons la ruse ; souvent elle me réussit.

Et le Juif, ayant ainsi pensé, s'approcha des Fourmis :

— Par Allah ! votre dieu, leur dit-il, les hommes sont bien méchants : ils sont les plus forts et en profitent, passant outre à toute équité. Voici ce qu'ils m'envoient vous dire : Si vous ne voulez pas que la charrue au soc d'acier ne perfore à l'instant vos demeures, tuant vos petits, mettant au soleil et vos œufs et vos provisions, videz aussitôt l'avis reçu, vos greniers jusqu'aux trois quarts et mettez-en le contenu sur le rebord de vos trous, afin que notre esclave l'apporte à nos enfants pour qu'ils s'en nourrissent.

O Fourmis ! je suis cet esclave. Hâtez-vous, car les méchants vont me frapper, si mon retour n'est pas prompt.

En même temps le juif feignait de pleurer sur le sort des Fourmis, tandis que celles-ci, crédules, exécutaient le faux ordre sans murmurer.

Bientôt un sac fut plein, puis deux, puis trois, et dans tous les recoins du champ les Fourmis faisaient des tas de blé qu'elles abandonnaient au juif. Des Arabes, non sans s'étonner du prodige, transportaient le grain chez le voleur qui, pour prix de leur peine, leur en promettait une partie.

Mais, dans les airs, l'Alouette observait le fait. Curieuse et moins soumise que les Fourmis, elle questionna les Arabes qui lui découvrirent que ce qu'ils véhiculaient n'était destiné qu'au juif et non aux maîtres du champ.

Indignée, elle alla prévenir ce dernier qui accourut, s'informa à son tour, parlementa avec le juif et, finalement, lui tordit le cou ; après quoi il ordonna aux Arabes de rapporter aux Fourmis ce qui leur avait été volé.

Celles-ci, reconnaissantes, offrirent au justicier de partager leur avoir avec lui.

— Non, répondit l'Arabe, j'ai pris ma part lors de la moisson : il faut que chacun ait la sienne, garder votre récolte. Mais voici votre sauveur, ajouta-t-il, en montrant l'Alouette. Cet oiseau ne sait pas amasser comme vous et les hommes, pour les temps pénibles ; lorsqu'il fera froid, mettez pour lui quelques grains de blé sur le rebord de vos trous ; il les mangera en bénissant Allah de vous avoir dotées de la Prévoyance.

Et maintenant, chers lecteurs, voici l'hiver ; si vous voulez vous assurer que les Fourmis, depuis des siècles, sont encore reconnaissantes des bienfaits de l'Alouette, allez voir près de leurs demeures souterraines, à l'aube. Vous y trouverez de beaux grains dorés, tous gonflés d'humidité, qu'elles ont déposés là et que vient manger leur bienfaitrice lorsqu'elle a faim.

Pour moi, j'ai observé le fait mille et une fois et je puis vous assurer qu'il est exact.

Quant au juif, il a encore essayé, mais toujours en vain, de tromper les Fourmis. On ne les y reprend plus.

Maurice GUILHON.

Fêtes du Club gymnastique d'Hussein-Dey. — Aujourd'hui dimanche, cette vaillante société, donnera une grande fête avec le concours de diverses sociétés. Le but poursuivi est des plus louables attendu qu'une large part des bénéfices est affectée aux pauvres de la commune.

Des trams à vapeur de nuit assureront le retour des voyageurs.

A LOUER
Maison avec Jardin
30, rue Liébert, 30
SAINT-EUGÈNE
Pour visiter, s'y adresser de 2 à 6 heures, tous les jours, exceptés le lundi et le mardi.

SPÉCIALITÉ POUR LA VENTE
à 0,10, 0,15, 0,25 cent. *et au-dessus*
FRANCESCHI
Magasins de Détail
Place du Gouvernement, 2, rue Bab-el-Oued
Magasins de Gros
6 et 8, rue du Vieux-Palais
GRAND CHOIX D'EMAIL, MARQUE JAPY
Fournisseur des Colporteurs Antijuifs

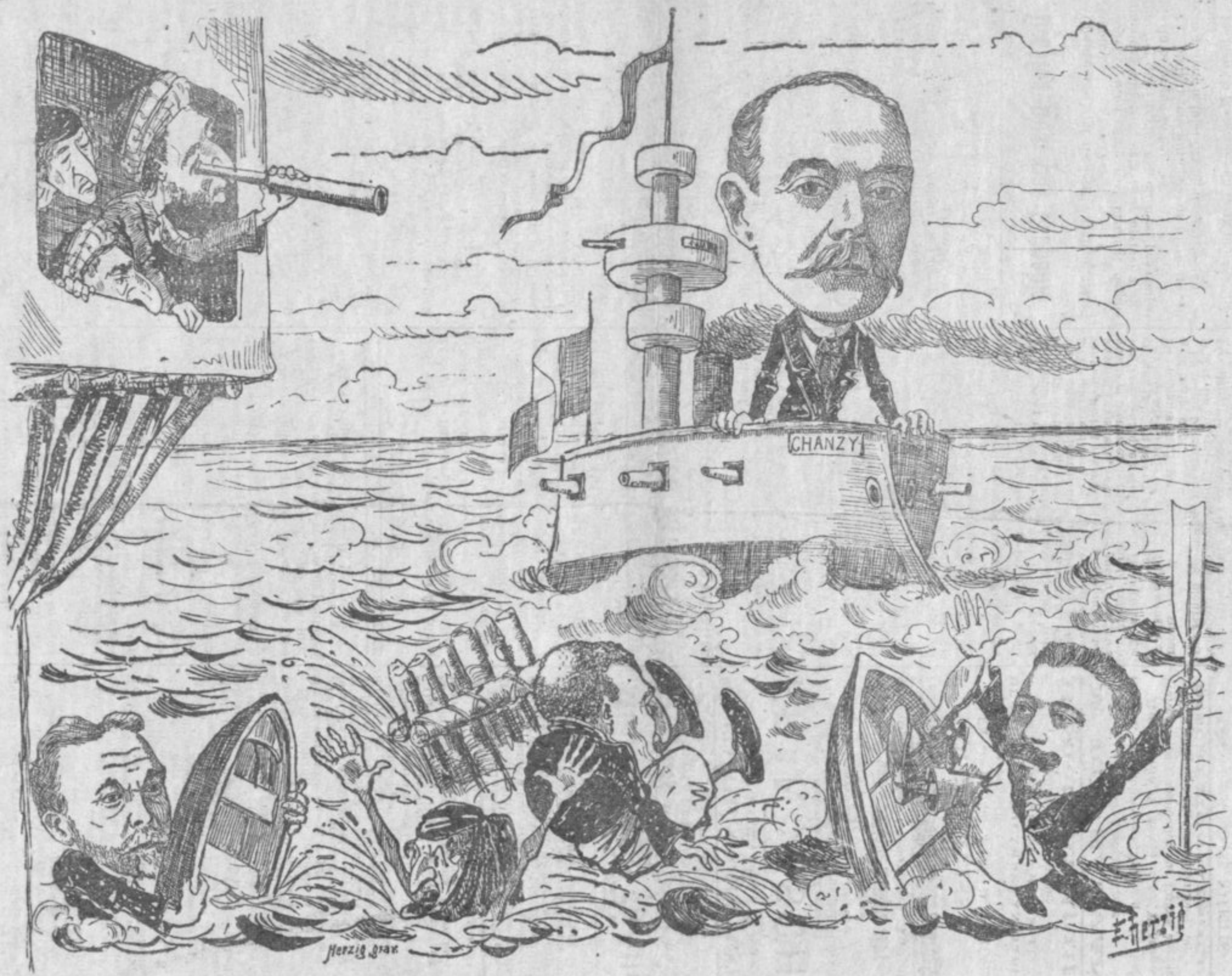
FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES
Maison ALISSE
ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER
Fabrique désignée par l'*Antijuif* pour la vente
DES BLEUETS-COCARDES ANTIJUIFS
PRIX : 0,10 et 0,15 la pièce ; 9 et 14 fr. le cent
GRAND ARRIVAGE DE
Bleuets Antijuifs

Mme Julie SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba)*, **2e étage**
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

flaffitte



L'ARRIVÉE DU GOUVERNEUR

666
PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

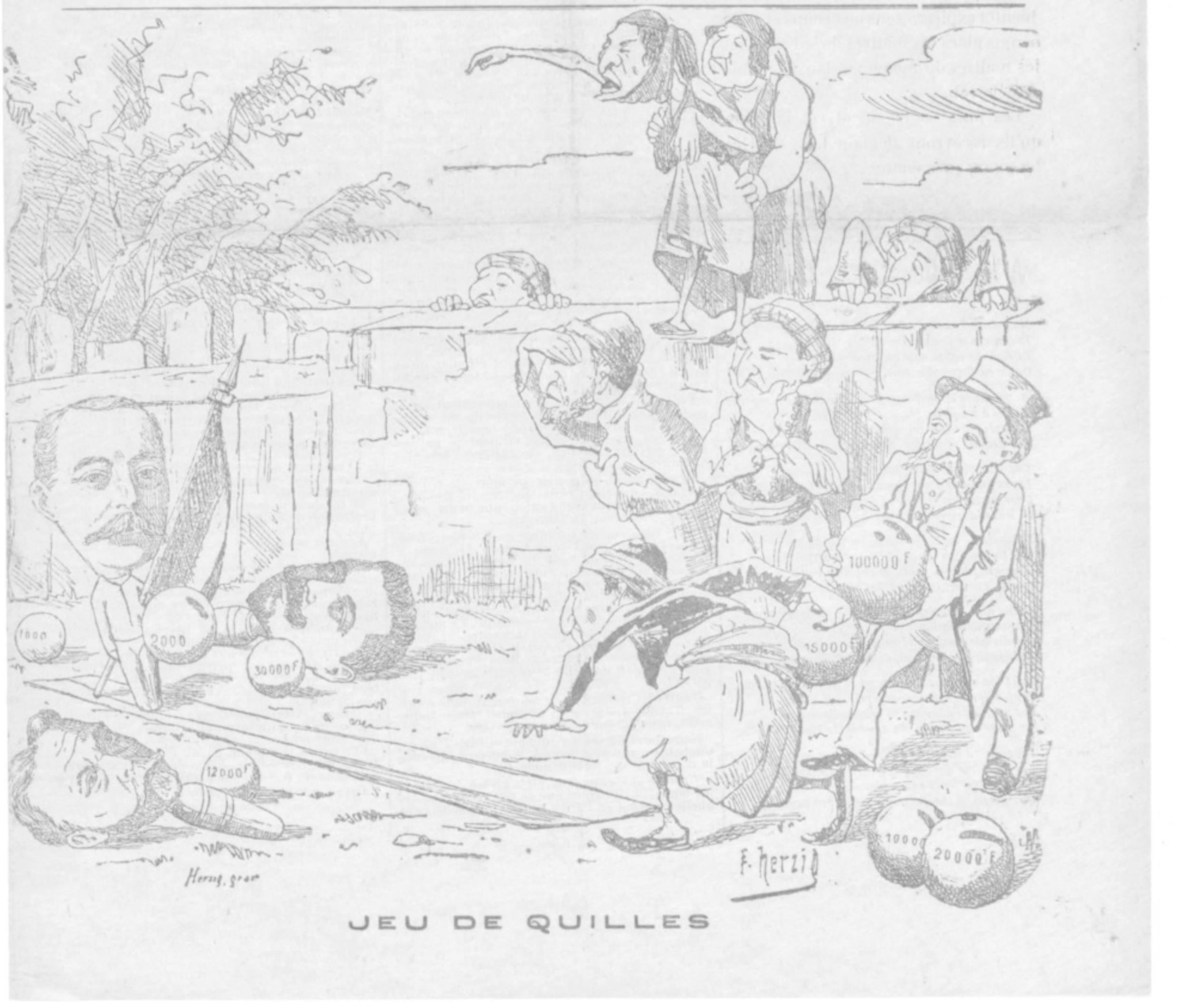
Première Année. — N 26 | 5 CENTIMES | Dimanche 11 Septembre 1898

L'Algérie aux Français | A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS



JEU DE QUILLES

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

—«O»—

Jeu de quilles. — C'est avec des boules *métalliques* que les juifs tirent sur le Pouvoir. Ils ont tombé déjà pas mal de *têtes*. Les Guillemin, les Pradelle, les Lépine, gisent à terre dans la boue et le déshonneur, serrant sur leur cœur la forte somme. Les Algériens se demandent avec anxiété si Laferrière saura résister à l'assaut ?

La danse dreyfusarde. — Toutes les synagogues sont en liesse. Les Chouraqui ont sorti leurs rasoirs de gala, et font autour du cadavre du colonel Henry leur tragique farandole. L'Armée toute entière, pensent-ils, bientôt expirera sous nos coups et nous serons alors les maîtres de la France et les maîtres du monde, selon la parole de Jéhovah.

Les juifs se trompent, et la leçon qu'ils recevront demain leur ouvrira les yeux, sans doute...

L'A.

A M. le Gouverneur Général

Mais dans l'ombre, déjà les hordes ténébreuses
Préparent le nectar que le Styx distilla,
Et dans la coupe d'or qu'Israël cisela
Coule en flots séducteurs, la liqueur généreuse.

A toi fleurs et parfums, honneurs et biens, regarde
Etalés à tes pieds, ces merveilleux trésors !
Accepte, enrichis-toi, ramasse ; mais prends garde;
Car demain, dans tes flancs rugiront les remords

Car leur or, de Judas fut l'infernal salaire !
Leurs parfums des damnés sont les derniers soupirs;
Leur nectar est le fiel de l'éternel Calvaire,
Et leurs lauriers sont teints du sang de nos martyrs ;

Ramasse — mais bientôt cette munificence
Que la honte, à l'envie, jette sur ton chemin
Faussera, de son poids, la suprême balance
Que la France, en tremblant, dépose dans ta main.

Et dès lors, contempteurs de la vaine justice,
Les coupables iront le front pur et altier,
Tandis que l'innocent, dans l'horreur du supplice,
Te maudiras, bourreau, de son râle dernier.

Non ! ton cœur est trop grand et trop noble ton âme
Trop saine ta vertu pour servir, suborneur
Des méchants conjurés la criminelle trame
Au soupir du devoir, du droit et de l'honneur.

Vengeur, tu réduiras au fond de leur repaire
Les monstres que le ciel rejeta de son sein ;
Frère, tu veilleras sur le bien de tes frères
Que guette, à chaque pas, le poignard assassin.

Soustrais à l'imposteur dont le règne perfide
Des fanges de l'enfer macula leur blancheur,
Bientôt, sur ces enfants, la maternelle égide
Etendra de tes plis le voile protecteur

Et dans l'ère d'amour, de travail, d'harmonie
Dont notre ciel si pur goûtera les bienfaits,
Du palais au désert ta mémoire bénie
Suivra chaque algérien dans l'éternelle paix...

Vincent.

Avis

—

Nous informons nos lecteurs qu'ils trouveront dans nos bureaux le supplément du 9 septembre, contenant : La Lettre ouverte de **M. F. Gourgeot à M. Laferrière.**

RETROUVÉE !

C'était en un quartier lointain, du coté de Saint-Ouen, un jour de novembre. Une brume pénétrante jetait son voile gris sur l'atmosphère enfumée et s'insinuait petit à petit jusqu'aux moelles. Quelques commères, rassemblées chez la fruitière du coin animaient seules de leur papotage cancanier la rue presque déserte.

Je flânais à la devanture d'un marchand de bric à brac. Comment m'étais-je égaré dans ces parages — un jour de novembre ? Mon Dieu, la chose est bien simple. Je suis un collectionneur enragé de toute espèce de vieilleries. Ce n'est pas chez moi goût d'artiste, ou même d'amateur, non c'est la simple manie de m'encombrer de bibelots. D'autres recueillent qui des meubles, qui des faïences, qui des tableaux, qui des tabatières, qui même des boîtes d'allumettes ; moi je prends tout et mon appartement est le plus étrange capharnaüm qui se puisse imaginer.

Dès l'entrée qui est obscure, on se heurte à des armures moyen-âge auxquelles on n'échappe que pour se précipiter sur d'immenses cache-pots japonais, et l'on se sent saisi tout d'un coup par des griffes ou les cornes de quelque animal exotique ou fossille. — Ma femme et ma fille se sont réservé, grâce à la menace d'un déménagement de vive force une chambre à peu près libre, mais dans toutes les autres on ne peut circuler qu'au prix de dangers sans nombre pour mes hôtes ou pour mes potiches.

J'étais allé ce jour-là au cimetière Montmartre porter une couronne sur la tombe de ma belle-mère — non pas que son corps y reposât, non, les mânes de la brave femme erraient je ne sais où, et ceci grâce à une circonstance des plus macabres.

La nuit même qui suivit sa mort, le feu prit chez elle. La maison brûla malgré les pompes à vapeur arrivées au grand galop une heure après le commencement de l'incendie.

Dans l'effarement de l'effroi, on jeta par la fenêtre tout ce qui tomba sous la main. Le corps de ma belle-mère, sauvé par un pompier héroïque mais igorant de la situation, et qui l'avait crue endormie ou étourdie fut déposé au milieu du fouillis d'objets de toutes sortes qu'on déménageait. Le feu dura plusieurs heures au milieu d'une foule grossissante et remuante. Le premier désordre passé et lorsque chacun voulut reconnaître ce qui lui appartenait, je cherchai en vain de tous les côtés les restes de Mme Pouffetard — ainsi s'appelait ma belle-mère — ils avaient disparus !

Toutes les recherches demeurèrent sans résultat. J'avoue que je m'en consolait assez facilement, mais ma femme en resta navrée.

Nous fîmes un service funèbre et sur la pierre tombale on grava : Athénaïs Pouffetard, décédée le 12 octobre 18 .. disparue le 13.

Tous les ans, pour faire plaisir à ma femme, je me fendais d'une couronne de trois écus sur laquelle on lisait en lettres jaunes : Au modèle des belles-mères son gendre reconnaissant. Ce dernier mot prêtait à l'équivoque et ma femme m'en fit l'observation la première fois, mais je mis la main sur mon estomac d'un air si pénétré qu'elle me demanda pardon de son invraisemblable supposition.

C'était la dixième fois que j'accomplissais ce pieux devoir, lorsqu'au sortir du cimetière, ma passion m'entraîna, comme je l'ai dit, du côté de Saint-Ouen.

J'entrai dans la boutique pour m'informer du prix de quelques objets vus à la devanture. Quand mes yeux eurent percé les ténèbres ambiantes, je distinguai plusieurs formes bizarres ; c'étaient quelques statues grandeur nature, épaves de quelque ethnologique.

L'une d'elles attira mon attention. Le front très haut et fuyant, le nez épaté, les lèvres épaisses, les cheveux crépus relevés en évantail au-dessus de la tête, le front tout ridé, ce devait être quelque vieille femme d'une tribu africaine, specimen de la dégradation physique des descendants de Cham.

Ce qui m'attira, c'était la perfection, si l'on peut appeler ainsi l'exactitude réaliste des détails : les rides de la figure, les plis du cou, la forme disgracieuse des doigts en spatule, les paupières tombantes, la patte d'oie bien marquée, l'oreille plate et mal ourlée, les mollets gros et flasques.

— Est-ce bien authentique, demandai-je au marchand ?

— Comment, monsieur, si ça l'est ! Ça vient de la collection de M. de G.., (il me nomma un éthologiste célèbre, membre de l'Institut). — Sa veuve n'en a pas voulu. Alors on a vendu et j'ai acheté le lot.

— C'est étonnant, murmurai-je, on dirait que cette vieille sorcière ressemble à quelqu'un que je connais.

— Oh ! ce n'est pas possible que vous ayez dans vos connaissances ou dans votre famille quelqu'un d'aussi laid que cette macaque-là. D'ailleurs voyez l'inscription.

Il y avait en effet une étiquette sur le socle : Femme Bari (Bassin supérieur du Nil). Moulage sur nature exécuté par M. de Grassa. Moulage sur nature, dis-je satisfait. Cela ne m'étonne plus qu'elle soit aussi exacte.

Le marchand s'approcha d'un air mystérieux.

— C'est mieux encore, me dit-il. Vous connaissez la métalisation des cadavres.

— Oui.

— Eh bien ! en voilà un échantillon. On galvanoplastise non plus le moulage, mais le corps lui-même. Seulement, comme il y a des personnes à préjugés qui ne voudraient pas avoir un cadavre même un galvano, chez eux, on a mis sur l'étiquette : moulage.

— Tiens ! fis-je, alléché par la nouveauté... combien ?

— Pour un connaisseur comme vous — le misérable me flattait — cent cinquante francs. J'y perds.

Je lui tournai le dos et gagnai la porte.

Ne partez pas si vite, que diable. Combien, offrez-vous ?

— Vingt-cinq francs, et c'est bien payé.

Un sourd gémissement fut sa seule réponse.

— Et d'ailleurs, continuai-je, en abusant sans générosité de mon avantage pour le terroriser, c'est immoral de vendre un cadavre. Si la préfecture de police le savait.

Il était vaincu.

— Prenez-le, mais vous me ruinez.

— Vous vous rattraperez sur les autres. Vous allez me l'envoyer tout de suite.

Je lui donnai mon adresse et repartis, dans l'intention de rentrer immédiatement. Mais trois heures s'étaient écoulées et j'étais encore à flaner.

Enfin je me décidais et pris le chemin de la maison.

Qu'aura pensé ma femme de ma nouvelle acquisition ? me demandai-je avec inquiétude. Car je ne vois pas trop où on aura pu la placer. Ce serait dommage de la mettre dans un coin. A qui diable ressemble-t-elle donc ?

Je sonnai à la porte de notre appartement, ayant oublié ma clef. Ce fut ma femme qui vint m'ouvrir. Sans me laisser le temps de lui dire un mot, elle me prit par la main, m'entraîna dans sa chambre, et... qui vis-je, en face du lit bien installée près de la cheminée ?... Mon cadavre en galvano.

— Merci, Arthur, s'écria ma femme en se jetant à mon cou avec un torrent de larmes. Merci de me l'avoir rendue.

Et soudain la lumière se fit dans mon esprit, aveuglante irrésistible. Je savais enfin le pourquoi de cette ressemblance qui me poursuivait.

J'avais retrouvé ma belle-mère !

Stak.

Fables Antiques

Judas

Cet apôtre du Christ, supporte depuis dix-huit siècles, la malédiction attachée à une faute qu'il n'a pas commise.

Le nom de Judas, devenu synonyme de traître, il le doit au souvenir d'un de ses aïeux investi de la fonction rabbinique et originaire comme lui, du bourg d'*Iscarioth*.

Je m'occupe, aujourd'hui, de cette personnalité évangélique, afin d'établir sur des faits récents un parallèle inverse à l'injuste réprobation qui ternit sa mémoire.

Judas particulièrement dévoué au Maître de la troupe apostolique, marchant à la conquête du monde spirituel, pour y répandre les germes de la croyance, trouva dans cette affectueuse obéissance, appréciée par la tendresse naturelle du Christ, la confiance accordée à la charge de *trésorier*, qu'il conserva jusqu'à la mort du promoteur de la religion chrétienne, divinisé par le martyre.

La rapacité parcimonieuse, attribuée de temps immémorial à la race juive, suggéra aux pharisiens, l'idée de consacrer par une similitude de nom, une erreur historique appelée à détruire, ou tout au moins à affaiblir, la portée supposée à l'entreprise inquiétante de l'inspiré de Nazareth ; trahi, disaient-ils, par ses propres disciples.

Les évangélistes sombrèrent dans l'astucieuse erreur ; que partage, également, le père *Didon*, dans les seize cents pages de son livre — *Jésus-Christ* — tendant à prouver, avec encouragement papal, la vérité des quatre évangiles, et qui n'apporte dans sa démonstration que des arguments puisés dans l'absurde, mais, embellis par une immense érudition.

Voilà pourquoi, l'apôtre le plus fidèle à la doctrine du Christ, sera toujours représenté dans l'esprit des masses aveuglément crédules, comme un être indigne, ayant vendu pour *trente deniers*, un Maître vénéré.....

Le Christ soucieux, éprouvait cette crainte indéfinie, qui s'empare de l'homme intimement, averti d'un grand événement prochain.

Espérant dissiper son inquiétude dans la prière, il se rendit sur le Mont des Oliviers, retraite qu'il préféra pour l'expansion de son âme chagrine.

A peine ses aspirations eurent-elles franchi l'immensité, que la nue se déchira soudain dans un fracas épouvantable, sillonnant l'espace de terrifiantes lueurs.

Ce spectacle horrible et grandiose, répandit la frayeur dans les rangs d'une foule tumultueuse hostile qui s'avançait vers *Gethsémani*.

La plupart se jetèrent à terre. Tout à coup le tumulte envahit le jardin. Un homme se détacha et allant droit au Christ : c'est lui, cria-t-il.

Un Judas, mercenaire attitré, venait d'accomplir son forfait.

De nos jours les pharisiens et les mercenaires attitrés existent ; et existent aussi, les évangélistes.

Les premiers appelés dreyfusards, cherchent, contrairement à ceux de l'antiquité, à innocenter un coupable, et les évangélistes gouvernementaux bénévoles, se prêtent, inclairvoyants, à la supercherie, par des déplacements de magistrats ou des nominations de professeurs, obtenus dans l'espoir d'affaiblir le prestige d'un gouvernement démocratique et de le rendre tacitement complice de la trahison d'un Maître vénéré en France — le patriotisme — qui contrarie les espérances des *pharisiens dreyfusards*.

E. Noé.

La Napolitaine Antijuive

Air de la *Marseillaise antijuive*

I

Per la mékanique y gonosche ba,
Deutro lé zouzine y travaille ba,
Tingue ba besogne dé cé garroutier
Car la toua race son di salité

Ah gué ganaille sone lé Tchouifeu
Mal édouqué, dévemme lé djéter,
Si toi tou veu qui reste la gamige
Faut fair la bêtisé dé les affouguer
(Crié) : Affogue ! la pillangoul !

II

Sonno batriote cou la gagarel
Deutro la goulotte gague vermine !
Se mandje gacaouette quando bosse kiou
Béve l'anizette chez lé Machetou

III

A Pariche en Frenche sonno dé banquié
Toudjou la goncourrence djamais zé bayé
Quando la vermine pouvons embrouillé
Diche la martchandise bone galité

VARIANTE DU REFRAIN

A gué ganaille sone lé Tchouifeu
Vive lé Malté, bour les Mahonets
Qués qué no fo one bocké dé dravailleu
Djéte dé cé bays cette cochonne dé Tchoudi

Nardoutch.

LA GRANDE AME DE SULTANA

Poussée par la misère du sordide rez-de-chaussée où, au fond d'une cour empuantée, ses parents se disputent, matin et soir, la maigre pitance que l'huile rancie a accomodée ; la jeune Sultana Radock a eu l'irréparable tort de river son existence hébraïque à celle de Mouchy Amsalem, vieux prêteur oranais, qu'un bedonnant embonpoint et une paralysie partielle de ses principales facultés matrimoniales ont plongé dans la désespérante incapacité de subvenir aux nécessités les plus élémentaires de l'officiel conjungo. Pourtant, grâce à quelque généreuse intervention, un mouchynou est venu poser sa candidature à l'héritage présomptif des néo-conjoints. Et, avec un orgueil et une tendresse tout paternels, le crédule usurier a vu, durant sept ans, croître auprès de lui le fruit de ses... stériles amours.

Or, la toujours jeune et de plus en plus coquette sultana désertant fréquemment, à la même heure, le domicile où se glace son petit cœur, pourtant si ardent, nourrit et cultive, sans doute, quelques brins d'illicite attractivité, puisque, nouveau Cerbère, son seigneur et maître la surveille de jour et de nuit avec une férocité infatigable.

Svelte et prudente elle déjoue toutes investigations avec une facilité d'autant plus aisée que l'observateur est plus impuissant à mouvoir ses pachydermiques rotondités.

Bien facilement le concours d'un compère charitable aurait suppléé à l'intervention personnelle de l'intéressé.

Mais.., le scandale !... Adonaï ! ia le bon Dieu d'Israël !!!...

D'ailleurs le Mouchynou n'était-il pas là tout désigné par la nature et la providence pour aider le maître du foyer à la sauvegarde de l'honneur familial ?....

Mai fleurit parterres et branches. Dans l'air flottent les lascifs embaumements printaniers, et dans les cœurs non encore sombrés dans les rafales impitoyables du dernier hiver se réveillent - mystérieux ondins - les fibres amantes des roses et du... soleil... L'après-midi a été longue pour la femme d'Amsalem... Cinq heures... Enfin !... Dans tous ses atours, debout devant son riche miroir bisauté, elle caresse, d'un dernier regard, les noirs friselis de sa chevelure profonde. D'un pas grave, avec une allure de madone elle offre au baiser de son époux son front qu'attendent d'autres baisers.

— A tout à l'heure, Mouchy.

— Qu'Israël soit avec toi, fille de Dieu.

Sur ce bref au revoir elle s'éloigne, désireuse, tandis que, la rage au cœur, l'usurier lance à ses trousses l'embryon-confident Mouchynou, aux yeux duquel, après leçon, il a fait miroiter un douro du plus pur métal ;

Encouragé par le séduisant appât, le youpinou suit, de loin en loin, la volage maman, s'arrêtant dès qu'elle s'arrête, trottinant dès qu'elle presse le pas, se dissimulant au mieux quand, avec défiance, elle se retourne subitement.

A la fenêtre d'un premier étage se profile une tête masculine, la lèvre supérieure hérissée d'une traînée de poils noirs que surplombe l'appendice caractéristique des congénères de Judas.

Un sourire échangé de haut en bas et réciproquement, Sultana s'arrête, sonde d'un dernier coup d'œil le voisinage, s'engage dans l'escalier où le jeune homme à l'appendice caractéristique, avec effusion la reçoit...

Cependant l'un et l'autre ont aperçu derrière une fruitière ambulante le petit Mouchynou et tout instinctivement celui-ci ayant souri à leur sourire, légitimement ils s'inquiètent de cette étrange rencontre si funeste à leurs clandestines volitions.

Courageusement Eliaou se dirige vers le bambin dont, sans trop de frais d'éloquence, il obtient le complet aveu de la confidentielle mission et, toute illusion dissipée, fait resplendir à ses yeux une pièce blanche vers laquelle la main aussi avide que petite se précipite avec une prodigieuse agilité.

Mais, soudain, avec un air de dédaigneux mécontentement :

— Zousch franc !.... deux francs seulement, proteste le précoce mercenaire, papa promitti douro quand ji raconté maman Sultana venir vic cousin Eliaou.

Tout marchandage devenait téméraire.

Ajoutant deux écus à la pièce blanche :

— Prends, fit ce dernier, et surtout... silence !...

— Ma parole, ji juré sur le Talmud.

Les douze francs consciencieusement roulés dans un mouchoir, Mouchynou retourna sur ses pas, tandis que le fortuné cousin remontait au premier étage dont les hébraïques exibitions nous interdisent l'accès.

(A Suivre).

L. VINCENT.

A LOUER
Maison avec Jardin
30, rue Liébert, 30
SAINT-EUGÈNE
Pour visiter, s'y adresser de 2 à 6 heures, tous les jours, exceptés le lundi et le mardi.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES
Maison ALISSE
ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER
Fabrique désignée par l'*Antijuif* pour la vente
DES BLEUETS-COCARDES ANTIJUIFS
PRIX : 0,10 et 0,15 la pièce ; 9 et 14 fr. le cent
GRAND ARRIVAGE DE
Bleuets Antijuifs

Mme Julie SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba)*, **2e étage**
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

LA DANSE DREYFUSARDE

671
PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

Première Année. — N° 27 — 5 CENTIMES — Dimanche 18 Septembre 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

LE JEU DU BAQUET

Gare ! s'il manque son coup !...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

—«o»—

Le jeu du baquet. — Notre ami Herzig, avec son talent habituel, a bien rendu cette espèce d'angoisse qui doit étreindre, en ce moment, notre Gouverneur Général et que tous les juifs d'Algérie qui à tort ou à raison, attendent de lui leur salut.

Les Français de la Colonie, eux, ne se font aujourd'hui aucune illusion, d'autant mieux qu'ils sont froidement décidés à obtenir, coûte que coûte, les satisfactions légitimes qu'ils réclament. Il faut parti *pour* eux ou contre eux.

Et M. Laferrière louvoie, essaie de satisfaire les uns sans trop blesser les autres, ne sachant trop s'il doit ouvrir sa valise bourrée de *pouvoirs forts*, ou signifier à Israël sa définitive défaite.

Il voudrait peut-être, maintenant qu'il doit nous mieux connaître, n'employer ni l'un ni l'autre de ces moyens; il préférerait glisser entre les deux.

Mais gare s'il manque l'ouverture ! gare s'il manque son coup !

Pour nos futurs conseillers. — Eux qui seront chargés des *affaires* de l'Algérie, c'est-à-dire de défendre les intérêts des producteurs, feront bien d'avoir toujours présente à l'esprit l'image de ce malheureux colon dont les enfants demandent l'aumône à cet usurier qui, pour toute réponse leur crache au visage,

C'est la synthèse de la question juive en Algérie que cette simple gravure. Le juif qui ne travaille pas devient le maître de nos maisons et de nos terres, il vole nos produits, puis nous insulte et nous trahit.

Ce système a trop duré.

L'A.

LE JUIF ET 'LA FRONDE'

« L'évènement sensationnel d'hier a été l'automobile de M. Arthur Meyer. Jaune — l'automobile — élégant, fringant, il a, jusque dans ses moindres trépidations, ce chic particulier, à la fois hautain et gràcieux, qui a forcé le prince de Sagan à partager ses lauriers avec l'aimable directeur du *Gaulois*.

« Une foule improvisée avait tenu à assister au départ de la rue Drouot, de M. Arthur Meyer, et de son caniche marron — que de souvenirs dans ce caniche ! — Toute la rédaction aux fenêtres. On n'a pas applaudi ; mais il ne s'en est fallu que de ça que les fanatiques ne se couchent sur la chaussée pour empêcher le départ — comme jadis pour Boulanger. M. Arthur Meyer aurait-il répondu :

« — Bonsoir Messieurs ?... »

Est-elle lyrique pour célébrer le juif, la *Fronde !* Pour elle l'automobile d'Artur Meyer est.... un évènement sensationnel qui a un chic... hautain... dans ses trépidations. Une foule improvisée (dans les bureaux du journal sans doute) tient à assister au départ de Meyer et de son caniche qui porte en lui beaucoup de souvenirs et qui a dû en laisser à ces dames. Et tout cela n'est rien auprès des fanatiques qui ont failli se coucher sur la chaussée pour empêcher le départ du juif marron et du caniche idem.

Bien sûr, la rédaction a dû elle-même écrire couchée ces lignes bêtes à la louange du youpin.

C'est pas l'Governeur

QUI NOUS FAUT

Plainte d'un Youpin

Air : *Je loge au quatrième étage*

I

Rothschild, Honel, tous ceux d'nous autres,
Y z'avaient dit qu' not' Governeur,
Allait être un d'nos bons apôtres,
Mon z'ami, un vrai défenseur (bis)
Sitôt qui vient, d'vant ma fenêtre
J'accroch' tôt d'suit' un vieux drapeau...
Il a pas su, seul'ment, l'connaître :
C'est pas l'Governeur qu'il nous faut !) bis

II

Au grand discours de bienvenue
Que lui fait notre cher rabbin,
Il traite de brebis tondue
Le pauvre et malheureux youpin (bis)
L'expression n'est pas heureuse,
Et n'a pas réjoui l' ghetto,
Quoi, alorss' ?... un' brebis ?... galeuse ?
C'est pas l'Governeur qu'il nous faut !) bis

III

A Médéah, l'clan z'ruélite,
Ont voulu taper lé Francés,
Aussitôt, le v'la qui s'irrite
Et qui donn' des ordr's au Préfet (bis)
Alorss', si n'faut plus qu'on assomme
Ceuss' qu'on col' et qu'on blagu' tout haut...
C'est pas la pein', qu'on soye un homme.
C'est pas l'Governeur qu'il nous faut !) bis

VI

Moi, j'vois bien qu' c'est pas la manière
D'protéger les fils d'Israël,
Et y a pas peur ; m'siou Laferrière,
T'es pas, pour nous, un pèr' réel, (bis)
Cit' simplement un' forte tête,
Qui voit et qui réfléchit trop ;
Ça m'paraît être un homme honnête
C'est pas l'Governeur qu'il nous faut !) bis

Gyp de Blida.

7 Septembre 1898.

A RÉGIS

Avec un vif plaisir j'ai su que le devoir
Retenait en nos murs votre chère personne ;
Emerveillé, content, ravi je suis de voir [ne
Grandir votre renom, mais je crois que personne d'antijuiver n'a de vous le pouvoir.
Ainsi donc vous nous restez, l'idée en est fort bonne.

J. M.

CONTE ARABE

Les Juifs, les Chacals, les Lions et les Arabes

Les Juifs, les Chacals, les Lions et les Arabes, sont trois sortes d'animaux et une qualité d'hommes qui ne sont guère nés pour faire bon ménage ensemble, devez-vous penser. Cela est vrai, comme vous allez en juger.

Les Chacals, en tant qu'êtres vivants, éprouvent comme tout le monde, la nécessité de manger. M. de la Palisse lui-même ne trouverait là rien que de très vrai. Or, les disciples de Sidi-ben-Youssef ne se contentent pas pour satisfaire leur gloutonnerie, d'herbes et de pois chiches : il leur faut des lièvres au sang noir, des chèvres succulentes-comme dirait Homère, et même, de temps en temps, un innocent agneau, pareil à celui qui eut maille à partir avec le Loup de Lafontaine.

Ce principe étant reconnu chose toute naturelle déjà aux temps les plus reculés de l'existence humaine et animale, les Chacals algériens, depuis la venue des Arabes, n'étaient nullement dérangés lorqu'ils goûtaient aux troupeaux de ces derniers. Quand ils prenaient un mouton, une chèvre ou un autre animal, le berger leur criait : *Eddouh, Rebbi atahlkoum !* (emportez, Dieu nous l'a donné).

De même forsqu'ils égorgeaient un marcassin, une jeune gazelle ou l'enfant d'une antilope, les Lions ne se fâchaient pas et laissaient faire, pensant que chacun sur la terre doit manger ce qui lui plait pour vivre et qu'il reste toujours de quoi satisfaire l'appétit des autres.

Les Chacals donc, comme bien l'on pense, étaient les êtres les plus heureux de la terre.

Mais un jour, la race maudite et malfaisante que nous appelons race juive devint jalouse du bonheur des Chacals.

— Arabes ! disent les juifs aux enfants d'Allah, si, au lieu de laisser manger vos moutons et vos chèvres par les Chacals, sans profit pour vous, vous les mangiez vous-mêmes, nous vous donnerions de l'or en échange de la laine que vous recueilleriez et qui se perd, ainsi que la chair qui fait vos délices.

Puis ils se rendirent auprès des Lions :

— Seigneurs des bois, leur dirent-ils, imprudents et aveugles, ne voyez-vous pas que les Chacals détruisent tout ce qui fait votre nourriture dans ces forêts : ils mangent les marcassins, les gazelles, les antilopes et même le petit gibier afin que vous souffriez de la faim.

Naturellement ces perfides discours eurent pour effet d'allumer la guerre entre les Arabes et les Lions d'un côté et les Chacals de l'autre. Les Arabes tuaient les Chacals, chaque fois qu'ils s'approchaient de leurs troupeaux, et les Lions les étranglaient n'importe où, persuadés d'accomplir une vengeance légitime.

Les Chacals, à leur tour, résolurent de se venger. L'un d'eux leur parla ainsi :

— Disciples de Sidi-ben-Youssef ! leur dit-il, trois ennemis sont cause de nos malheurs. Les Juifs ont poussé contre nous les Arabes et les Lions.

Punissons donc les premiers et par eux périront les autres, soit empoisonnés, soit par la honte. Voici comment nous devons nous y prendre : pour empoisonner les Lions, nous irons cette nuit couper un peu de chair à tous les Juifs que nous trouverons endormis, Ce sera là leur punition à eux, Ensuite nous déposerons ces petits bouts de *djifa* à l'entrée des cavernes ou les Lions les trouveront, les mangeront et s'empoisonneront, car vous savez que la chair du Juif donne la peste à qui en goûte.

« Mais pour que la même action serve à couvrir les Arabes de honte, nous arracherons aux

Juifs le bout de chair que les Marabouts coupent eux-mêmes aux enfants des Arabes, opération qu'ils nomment circoncision. Ainsi nos deux ennemis bipèdes se ressembleront en un point et les Arabes mourront de honte d'être semblables aux Juifs. »

Ainsi fut fait, chers lecteurs. Les Chacals circoncirent les juifs qui renouvellent aujourd'hui cette opération à leurs enfants. Les débris servirent à empoisonner les Lions qui expièrent ainsi leur crédulité envers les juifs.

Ils moururent en telle quantité que l'on n'en trouve plus guère aujourd'hui sur l'Atlas. Quant aux Arabes, ils sont maintenant tout honteux de ressembler aux enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ils sont bien punis aussi, car on peut les comparer à ces gens-là si l'on veut être méchant, et c'est pour eux un affront à nul autre pareil.

Enfin, nous ne plaignons ni les uns ni les autres de nos héros ; ils ont tous, sauf les Chacals, mérité ce qui leur est arrivé. Pour nous, nous gagnons à cette histoire de savoir pourquoi il n'y a pas beaucoup de Lions en Algérie, pourquoi les Juifs sont circoncis et pourquoi les Arabes ont de plus en plus la haine des Hébreux. Aussi, je remercie de tout cœur la jeune et jolie Mauresque qui, ce matin à l'aube, m'a conté cette aventure qu'elle dit être authentique.

Maurice Guibbn.

TROP !

Les « trop » de Panard, fort goûtés jadis ne sont plus guère connus. Ils valent d'être répétés.

Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité turbulence,
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remède vaut poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est dureté,
Trop d'économie avarice,
Trop d'audace témérité,
Trop d'honneur est un esclavage,
Trop de bien devient un fardeau,
Trop de plaisir mène au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage,
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert,
Trop de bonté devient faiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance bassesse,
Trop de politesse fadeur,

Et trop de sentences horripilent. Fermons la série, et au trot.

CHANSONS ANTIJUIVES

A la demande de nos camarades antisémites de France et d'Algérie, la *Ligue* a décidé d'éditer les diverses chansons antijuives pouvant aider à la propagande.

La première éditée concerne le juif Thompson, député de Bône, ami et complice de Bertagna.

Elle est illustrée par Gravelle et a pour titre ; *Les Conseils du juif Crémieux à son gendre, le juif Thompson, dit : le député cacher.*

En voici le premier couplet :

Un jour, Crémieux dit à Thompson,
Tu n'es qu'une fichue bête,
Tu portes un vieux pantalon
Qui ne vaut pas chipète ;
Il a au cul un grand trou rond,
La faridondaine, la faridondon,
On voit la lune en plein midi,
Akarbi !
A la façon des bons Youddis,
Nos amis.

Ces chansons sont vendues : 0 fr. 10 l'exemplaire.

Pour la propagande, la *Ligue* expédiera *franco* :

25 chansons pour 2 fr. 25
50 — — 4 »
100 — — 7 50

Adresser les commandes à la L. A. F., 56, rue Rochechouart.

(L'Antijuif de Paris).

COMMENT ON S'AIDE

Un jour j'ai vu les hirondelles,
Un orage ayant tout détruit,
Aider fiévreuses l'une d'elles
A rebâtir son pauvre nid ;

Dans leurs tâches laborieuses
Pour franchir une goutte d'eau,
J'ai vu les fourmis travailleuses,
Se mettre deux pour un fardeau.

LA GRANDE AME DE SULTANA

SUITE

Le tête à tête se prolongea moins que d'habitude.

La fièvre de l'argent innée aux sans-patrie tourmentait furieusement le Mouchynou depuis qu'il se sentait possesseur d'un commencement de fortune. Le douro promis par l'usurier ne devait point lui échapper. A peine en sa présence il révéla l'affreuse vérité se gardant bien, toutefois, de mentionner les douze francs montant de son penchant si hâtif pour la corruption. Pour le mari le doute n'était plus possible : Sultana, l'infidèle Sultana le trahissait. Dans les bras de son misérable cousin elle prostituait son nom, son amour, son honneur.

— Papa, réclama l'enfant, douro ?

Exaspéré celui-là ne répondait pas.

— Papa, insista Mouchynou à plusieurs reprises, douro ?

Lassé de ses réclamations larmoyantes pour tout salaire, papa le gratifia d'une concluante calote qui l'envoya pirouetter à quelques pas.

En larmes, l'enfant tira son mouchoir pour les sécher, et les pièces d'argent en liberté roulèrent sur le parquet leur métallique drin drin.

D'un bond le prêteur s'en emparà.

— Tu m'as volé ! accusa-t-il, livide

Edifié sur la provenance du trésor, sa colère s'apaisa visiblement.

N'était-ce déjà pas un acompte pour sa vengeance ?...

Survint l'épouse coupable.

— Vous êtes une misérable, Madame !... Vous me trompez !... Vous me trahissez !... Demain... ce soir même... les juges... le rabbin... oui, vous fuirez !... vous serez chassée !... maudite !...

Avec calme et une sérénité parfaite la mère confirma le récit de l'enfant. Mais parcequ'elle s'était arrêtée chez un parent, chez un parent qui possédait toute la confiance de son mari, devait-elle être lapidée ?...

— Voici ! gronda-t-elle, en jetant avec indignation une liasse de billets de banque sur une console, voici le but et le résultat de ma visite à votre cousin, à mon sieur votre cou-sin E-li-a-ou, pour lequel vous me prêchez l'estime d'un côté pendant que de l'autre si faussement, si odieusement, vous le calomniez !...

— Et pour qui tous ces jolis papiers bleus, admirable Sultana ?

— Pour les pauvres d'Israël... Vous n'ignorez point que le consistoire n'a confié la flatteuse tâche de recueillir des offrandes. Le cousin Eliaou exempt de famille dissipe en débauche et en plaisirs son immense fortune. Je l'ai imploré pour nos malheureux. Et voilà, voilà l'horrible forfait dont je me suis rendue coupable... Le ciel est témoin de mon innocence !...

— Adonaï, la fille d'Israël, ne sommes-nous pas les premiers pauvres à secourir ?... Retourne, retourne souvent chez le cousin si charitable, et que le dieu de David me pardonne d'avoir interprété si injustement la noblesse de ta grande âme.

. . . . . .

Les mains cripées sur les beaux jolis papiers bleus il embrassa l'épouse réhabilitée... très paternellement.

FIN.

Louis VINCENT.

L'union fait la force

Aimons-nous ! aidons-nous ! la pente
Est souvent pénible à gravir ;
Il faut la volonté puissante
Et l'espoir pour nous soutenir.
Capricieuse est la fortune ;
Les ronces bordent le chemin ;
Dans la lutte égale et commune
En frères tendons-nous la main.

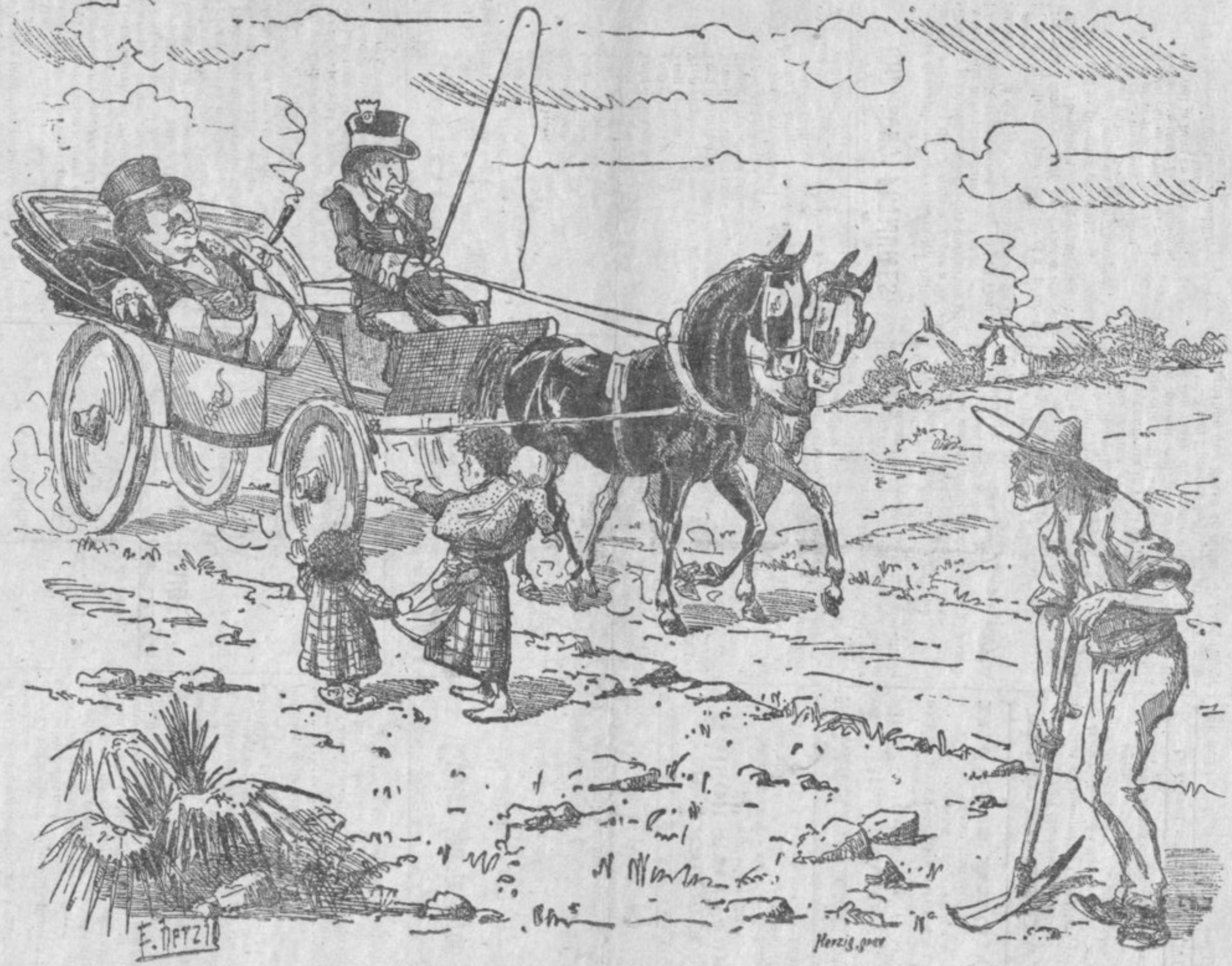
A LOUER
Maison avec Jardin
30, rue Liébert, 30
SAINT-EUGÈNE
Pour visiter, s'y adresser de 2 à 6 heures, tous les jours, excepté le lundi et le mardi.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES
Maison ALISSE
ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER
Fabrique désignée par l'*Antijuif* pour la vente
DES BLEUETS-COCARDES ANTIJUIFS
PRIX : 0,10 et 0,15 la pièce ; 9 et 14 fr. le cent
GRAND ARRIVAGE DE
Bleuets Antijuifs

Mme Julie SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba)*, **2e étage**
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha



A quoi doivent songer nos conseillers généraux.

BIBLIOTHÈQUE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

Première Année. — N° 28. 10 CENTIMES Dimanche 25 Septembre 1898

« L'Algérie aux Français ! »

SUPPLEMENT ILLUSTRÉ

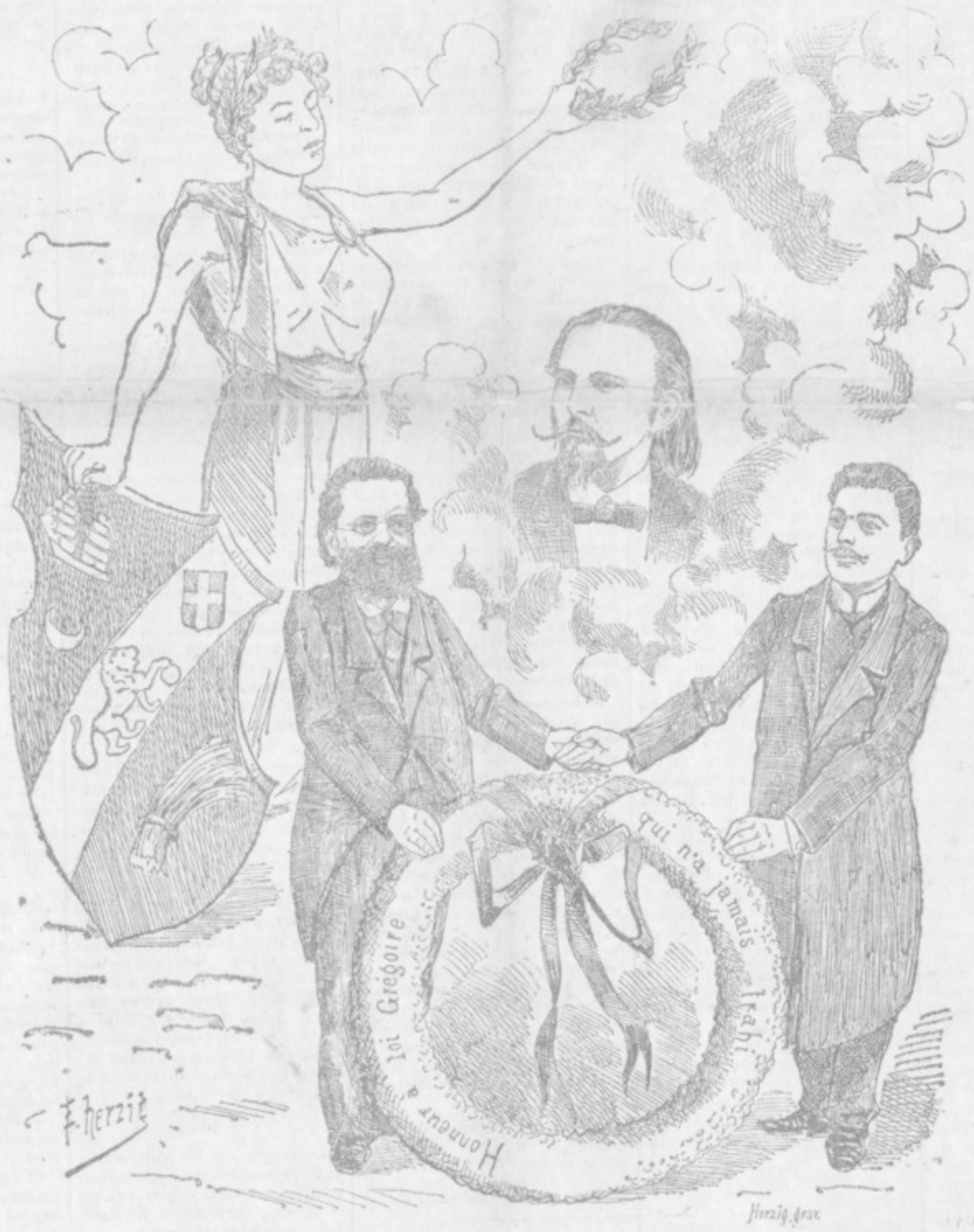
« A la Porte les Juifs ! »

DE

L'ANTIJUIF

Directeur politique : MAX RÉGIS

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha.



Nous te vengerons de tes insulteurs, Fernand GRÉGOIRE (Max Régis)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

L'Apothéose de Grégoire. — L'Algérie reconnaissante donne enfin la main à Max Régis pour rendre au martyr de l'Idée antijuive la justice qu'attendait sa mémoire.

Sur les souillures des politiciens serviles et ambitieux, sur les baves immondes des traîtres et des lâches, s'auréole aujourd'hui cette noble figure de Grégoire, symbole de simplicité, de travail, de courage et d'honneur. N'est-ce pas le fumier, du reste, qui fait éclore les plus jolies fleurs ?

Le Peuple a inscrit le nom de Grégoire au Livre d'Or de l'Humanité. Les travailleurs, pour lesquels il a vécu et pour lesquels il est mort, gardent précieusement son souvenir ; ils l'ont connu à la peine ; ils l'ont aimé pour son dévouement et pour son sacrifice : ils sauront le venger.

Balayage Municipal. — Les élections au Conseil général auront eu ce premier résultat de débarrasser définitivement les villes d'Alger et de Mustapha de leurs municipalités-crampons. Pour Alger, c'est déjà fait ; la candidature de notre ami Baille a été le coup de balai suprême auquel Guillemin lui-même, le principal mollusque du parc municipal, n'a pu résister.

A Mustapha, Pradelle magistralement soufflété dimanche dernier par les deux mille électeurs de notre rédacteur en chef, a bien promis de s'en aller ; mais il craint que nos amis qui le remplaceront ne découvrent trop de saletés dans son dépôtoir municipal.

N'importe, il faudra bien qu'il disparaisse lui aussi, et s'il ne veut prendre la porte, il pourrait bien passer par la fe...tre !

A bas les juifs ! A bas les fumistes !

L'A.

Fernand Grégoire

Celui dont nous allons célébrer l'anniversaire, fut un modèle de désintéressement, n'eut jamais aucune ambition politique, lutta sans repos, nuit et jour, avec la conviction d'un martyr pour une Idée qui triomphe aujourd'hui. C'est dire que toutes les victoires antijuives actuelles lui sont acquises et qu'à lui seul, qui a fait l'abnégation de sa vie pour cette noble cause, reviennent les trophées conquis sur les juifs.

Le premier, alors que, terrorisé, le peuple se courbait sous le joug de la youtrerie, il osa se révolter et jeter ce cri « A bas les juifs ! » qui peut se traduire par cette ferme volonté du peuple : « Nous voulons reconquérir nos droits et nos libertés ! » L'antisémitisme de Fernand Grégoire n'était pas un *snobisme* politique dont beaucoup d'ambitieux se servent aujourd'hui pour acquérir une popularité éphémère, comme tout ce qui est égoïste et faux.

« Elevé dans les grandes idées de liberté, d'égalité, de justice — écrivait-il en 1888 — nobles idées qui m'ont jeté dans les rangs de l'armée révolutionnaire, je ne pouvais avoir de haine, de mépris pour une catégorie quelconque d'individus, fut-ce même pour les israélites. Mais le bandeau posé sur mes yeux ne devait pas tarder à tomber et me montrer le juif algérien dans toute sa nudité : hypocrite, rapace et voleur, plat devant les forts, insolent avec les faibles, incapable d'une bonne action, si derrière cette bonne action ne se trouve pas une pièce de cent sous.

J'ai pu me convaincre alors, en étudiant nos sémites, que cette tourbe venue du fond de la Palestine, constituait pour notre pays un véritable danger.

Danger de toutes les heures, danger toujours grandissant et qui ne peut tarder à nous submerger, si l'on ne se hâte d'élever une digue protectrice.

Ne nous faisons point d'illusions, le pire ennemi de l'Algérie, c'est le juif.

Le juif qui accapare le numéraire et ne produit rien en échange ; le juif qui ne colonise pas, mais au contraire, nuit à la colonisation par l'usure — véritable ver rongeur.

Il appartient donc aux publicistes indépendants, à ceux que l'on N'ACHETE POINT, de crier bien haut, ce que chacun ici pense tout bas, de combattre au soleil et non dans l'ombre pour le plus grand intérêt de notre Algérie.

Telle était il y a dix ans la profession de foi du grand promoteur de l'Idée antijuive. Notre programme est identique, n'a pas changé d'un iota ; aussi c'est en camarades fidèles, en légataires dévoués et sincères que nous portons respectueusement sur cette tombe la glorieuse moisson antijuive, fruit de l'idéale semence qu'il avait jetée dans les cœurs.

La vie de Grégoire fut un modèle de justice ; c'est pour cela qu'il se heurta à toutes les platitudes et à toutes les ambitions humaines et que son existence fut un calvaire. Seul, devant un ennemi aussi redoutable il se lança dans la lutte avec son impétuosité habituelle et déclara une guerre acharnée à la juiverie dans un de ses vibrants articles qu'il composait lui-même, ouvrier du composteur.

Il s'écriait dans un superbe élan d'indignation :

Le juif a trouvé sur sa route la nation réputée la plus généreuse, la plus chevaleresque du monde ; il s'est attaché à ses flancs et, lentement, patiemment, sournoisement, l'a envahie, l'a possédée, l'a dépouillée, l'a gangrenée.

C'est dans les moments de crise sociale qu'on le voit apparaître, comme les corbeaux après la bataille, pour se repaître de la chair pantelante des cadavres. C'est avec le sang de 93 que la France le baptise français, c'est sur les ruines de l'Alsace-Lorraine, au lendemain de nos désastres, qu'un décret de la Défense Nationale le proclame citoyen français en Algérie.

Parasite morbifère, le juif a porté la décomposition dans notre milieu social. Adorateur du Veau-d'Or, il nous tient par l'or ; il nous a, par contagion, conquis à son culte. Quand nous sapions les royautés il se proclamait le roi de l'époque, roi de l'époque il est aujourd'hui.

En France, l'envahissement par le judaïsme a été méthodique, progressif, presque timide. C'était un enlisement. En Algérie, c'est un engloutissement.

En France, Schylok est un homme du monde, âpre, mais déguisé, rapace, poli dans ses exécutions. En Algérie, c'est le forban féroce, brutal, insolent et bravache.

Au demeurant, la différence existant entre le voleur de grand chemin et le juif algérien est bien mince. Le premier dit : La bourse *ou* la vie ! le second : La bourse *et* la vie ! car, après avoir ruiné par des moyens inavouables, il tue par la misère et le désespoir.

C'est en Algérie surtout que souffle la *Mal'aria* juive.

A ce cri d'alarme quelques patriotes rares, osèrent suivre ce jeune homme pâle, maladif, au regard doux et bon, qui faisait preuve de tant d'audace et d'énergie. Mais bien peu osèrent s'aventurer dans la lutte...

Aujourd'hui, cette noble Idée taxée d'utopie a fait du chemin... Recueillie par des âmes nobles et jeunes, elle est arrivée au triomphe et le peuple qui n'est pas un égoïste et qui sait reconnaître ses bienfaiteurs, vient autour d'une tombe, immortaliser le nom de celui qui n'a jamais douté de sa prochaine liberté et de l'expulsion des Juifs.

II

Jamais existence de publiciste ne fut plus agitée, plus malheureuse que celle de Fernand Grégoire. Né en 1862 près de la Flèche (Sarthe) il entra tout enfant dans la lutte pour la vie où les terribles nécessités matérielles ont englouti et dévorent tant de génies, paralysent tant de cerveaux, font échouer tant de conceptions admirables. Il fallait qu'il mangeât ; il n'avait pas le temps d'user ses fonds de culottes sur les bancs de l'école ce petit enfant au regard de femme, aux gestes timides, et on le mit de suite à l'atelier dès qu'il pût traverser les rues et se garer des voitures. Son apprentissage de typo achevé, le jeune Grégoire étouffait dans sa ville natale et son regard embrassait déjà un horizon plus vaste.

Il partit un beau jour pour l'Algérie et entra comme ouvrier typographe au *Courrier de Blidah*. Fernand Grégoire avait alors 19 ans et malgré son jeune âge (ceci peut être médité par les *politiciens* qui insultent Max Régis et ses amis en les traitant de gamins) il se lança aussitôt dans la lutte qu'il ne devait plus quitter.

Un judaïsant abject, couvert de boue et de sang tenait Blida sous son genou et jetait la terreur dans le département d'Alger. Grégoire, petit ouvrier typographe, osa braver Mauguin et lui cracher à la face toutes les malédictions de ses victimes. Mais la puissance du colosse était formidable et naturellement son petit journal ne put vivre. Durant cette lutte, Grégoire risqua cent fois sa vie ; la garde de Matou-Tuyau-de-Plomb était comme aujourd'hui, d'ailleurs, composée d'escarpes et de surineurs.

Recommandé à Jacques d'Armès par M. Mallebay qui avait deviné, sous cette enveloppe fragile, la grande âme qui allait se révéler, il entra peu après, en 1884 au *Radical Algérien*. Dès lors il se jeta dans la lutte sociale et antijuive avec tout le courage de sa jeunesse avec surtout l'ardeur d'une âme désintéressée, éprise du bien. Ouvrier du composteur, petit, humble, il connaissait les souffrances, les humiliations des pauvres, travaillant pour procurer des jouissances à quelques privilégiés et aux juifs. De tous côtés il voyait surgir juifs et judaïsants, se disputant comme des chiens le produit d'un travail honnête et pénible. Aussi, révolté, aimant le peuple, il clama contre les grands, contre les puissants ; il demanda justice et pour l'obtenir il s'offrit avec générosité.

Lorsqu'on lutte pour la cause d'un peuple et qu'on a l'âme noble on ne recule devant rien. Le courage de Grégoire fut étonnant, trop impétueux parfois, et l'épée de son adversaire ne le fit jamais blêmir.

Il suivit à Paris Duc-Quercy qui venait de passer un an au *Radical*. Grégoire collabora au *Cri Social* et c'est alors qu'il contribua à l'évasion de Padlewski le meurtrier de Selivers-torff. La Sicile, à cette époque, était ravagée par la famine. Grégoire aussitôt partit pour consoler ces malheureux, ces affamés, pour leur insuffler un peu de sa mâle énergie et leur faire espérer un avenir meilleur. Crispi le fit bientôt arrêter, puis expulser.

Dès son jeune âge, Grégoire avait été atteint par l'horrible mal qui devait l'emporter plus tard. De retour à Paris, il ne put supporter longtemps les brouillards de la Seine et revint bientôt en Algérie, surtout pour y continuer son œuvre humanitaire. Il reprit la lutte plus que jamais. A Bône, Constantine, Alger, partout il flagella juifs et judaïsants, car il avait vu dans Israël le pire ennemi. A tout instant, il offrait sa poitrine à la rapière de spadassins à gages, faisant abnégation de sa vie. A Bône il eut un duel malheureux et son poumon droit fut traversé ce qui facilita à la terrible maladie qui le minait des progrès rapides.

Lutteur infatigable (il avait déjà eu 14 duels à cette époque) il faisait paraître par intervalles des journaux d'avant-garde comme le *Tocsin* et le *Combat* en même temps qu'il collaborait avec une activité étonnante au *Radical Algérien*. Effrayé du péril juif, il fonda la *Ligue Antijuive* afin d'endiguer cette puissance qui menaçait de tout écraser. Mais l'idée antijuive n'était pas assez mûre ; le peuple était timide, n'avait pas encore assez souffert pour donner à l'Idée un caractère national comme aujourd'hui.

Avant tout, Grégoire était un journaliste de cœur qui se sacrifia à la cause du peuple par amour de l'humanité et de la justice. Il appartenait au pauvre ; pour lui, il donnait tout, sa plume, son argent, sa poitrine. Il fut aussi un exemple de droiture et de sincérité.

Il abhorrait tout ce qui était fourbe et traître. Aussi arracha-t-il le masque à plusieurs faux-frères, politiciens ambitieux qui voulaient se servir comme d'un tremplin de la belle cause qu'il soutenait. Un de ces fourbes, Marchal, s'était montré hostile à la noble lutte humanitaire entreprise par Grégoire. Mais ce dernier n'hésita pas ; il cingla le visage du traître (on le verra plus loin) d'un de ces vibrants articles qu'il composait lorsque son cœur était trop gonflé d'amertume et réussit à l'amener sur le terrain. On n'ignore pas la conduite de cet hypocrite que les événements actuels mettent à nu.., Grégoire avait tiré toutes ses balles ; il en restait une à Marchal qui tint en joue une longue minute le pauvre publiciste que secouaient déjà les frissons de la mort.

Grégoire avait atteint ses 17 duels et la maladie faisait d'effrayants progrès. Un matin, la toux le prit, une hémoptysie se déclara. Le dos voûté, le teint parcheminé, mais l'œil toujours vif et doux, miroir de son âme qui fut énergique et pure jusqu'à la fin, il se traîna à Deilys dans une propriété que de Morès avait louée.

Mais trois mois après, pris de spleen il revint se fixer à Mustapha, au boulevard Bru. C'était la fin ; il traîna encore quelque temps, puis un beau soir il rendit cette belle âme qui avait été un modèle de justice, d'humanité, de loyauté, d'énergie. Le peuple reconnaissant fut en deuil et lui fit de magnifiques funérailles.

III

La loyauté et le désintéressement de Grégoire resteront gravés éternellement dans le cœur de tous ceux qui le connurent et l'aimèrent. M. Mallebay, cite de lui le trait suivant :

Un jour un riche algérien se présente chez Grégoire et lui dit :

— Je sais que vous alliez entreprendre une campagne sur une affaire qui nous est personnelle. N'écrivez pas votre article et voici pour vous.

Et le visiteur déposa sur la table un billet de mille francs, Grégoire bondit, saisit le billet et le lança à la face du solliciteur en lui criant :

— Sortez misérable !

L'autre resta tout interloqué ; puis changeant subitement de ton :

— Je me suis trompé, dit-il nettement. Je vois que ce n'est pas à vous qu'il faut parler d'argent, mais je sais que vous aimez votre mère, eh bien, laissez-moi vous dire qu'il y a une mère que cette campagne va désespérer.... et il lui donna des détails qui l'émurent si bien que le publiciste dit au bout d'un instant :

— Vous m'avez convaincu ; je n'écrirai pas l'article, mais les 1,000 fr. que vous deviez me donner, vous allez les verser immédiatement au bureau de bienfaisance.

L'autre s'exécuta et quelques jours après, le bureau de bienfaisance enregistrait un don de mille francs : par *un anonyme*.

Nous nous honorons, nous, les jeunes, les sincères, de compter Fernand Grégoire parmi nous et de suivre son exemple. Combien sont-ils les sincères, les désintéressés à Alger ?

Ah ! il bondissait d'indignation, Fernand Grégoire, chaque fois qu'il arrachait le masque à un de ses fourbes confrères et ses prophéties sur quelques politiciens actuels se réalisent en tous points.

Il avait toujours soupçonné Marchal de crétinisme, de « rosserie ». Et la lettre suivante qu'il adressait à un de ses amis quelques jours avant sa mort au sujet de ce traître est assez édifiante.

Mon Cher ami,

Je n'ai pas l'habitude de déguiser ma pensée ; vous me demandez mon opinion sur Marchal, la voici : Cet individu est un misérable, un lâche, un traître. Sous des dehors de *beau* il cache une âme de valet à mœurs plus que roturières. C'est un ambitieux à phrases ronflantes, un marlou (*sic*). C'est un lâche et quoique j'aie réussi à l'amener sur le terrain je maintiens l'épithète. Avant qu'il soit longtemps vous verrez que Marchal trahira tous les partis et finira dans la peau d'un vendu.

Bien à vous,

F. GRÉGOIRE.

Elle s'est réalisée en tous points la prophétie de cet intègre défenseur du peuple, de cet ennemi acharné de la juiverie. Marchal a trahi, mais la justice populaire ne s'est pas faite longtemps attendre et il n'a guère profité de sa lâcheté.

IV

.... Et ce qu'il y a d'admirable dans la vie agitée, tumultueuse de Fernand Grégoire, c'est qu'il fut toujours honnête, intègre, compatissant pour le malheureux et qu'il conserva toujours la même intensité d'énergie. Le corps était éteint depuis longtemps ; mais son âme luttait toujours... A la veille de sa mort il répondait à un de ses amis qui venait prendre de ses nouvelles :

— Je vais mieux... je sens que je reprends des forces... dans quelques jours je serai rétabli...

Et l'effort qu'il venait de faire en prononçant ces mots déterminaient aussitôt une quinte de toux suivie des crachats sanguinolents...

Le surmenage, le fer des spadassins, avaient ruiné cette nature héroïque... Et un soir, tandis qu'il contemplait les violets crépusculaires qui se cendraient peu à peu sur les loin-

tains de l'Atlas, son regard doux et bon s'éteignit, calme, ayant toujours contemplé le danger en face sans s'émouvoir.

Aujourd'hui, le peup'e reconnaissant honore sa chère mémoire, la sanctifie, immortalise ; tandis que les traitres, les vendus et les juifs grouillent enfin sur le fumier du mépris général qui doit pourrir leurs cadavres.

L'ANTIJUIF.

Lâche-Marchal

Ce sera désormais le qualificatif du gredin qui, une fois de vient de nous faire constater sa pleutrerie et sa vénalité.

Le drôle qui se fait appeler Charles Marchal et que l'on connait beaucoup plus sous le nom de Charlotte Marchalou, dite la petite grue, a trahi le parti antijuif comme il a trahi tous les partis : **Pour de l'argent.**

Nous rejetons désormais ce triste sire de nos rangs et dévoilons aux sincères et désintéressés antijuifs, à nos amis, aux colons de la 2e circonscription, les menées de celui qui a surpris leurs suffrages en même temps que notre bonne foi, et qui, pour une poignée de pièces de cent sous, vient, une fois de plus, de se vendre.

Marchal, l'homme aux almanachs, est un vendu.

Marchal, l'homme qui se fit souffleter par deux officiers de l'armée française parce qu'il les avait insultés et qui demanda pardon en pleurant,

Marchal, l'homme qui, en 71, se sauvait à Mahon au fond d'une cale, et qui se sauve aujourd'hui devant l'épée que lui présente Max Régis,

Marchal est un lâche, Marchal est un vendu !

Il ne reste plus aux électeurs de la 2e circonscription qu'a bannir ce Judas, et à le remplacer par un sincère antijuif. C'est ainsi que l'on chasse une brebis galeuse du troupeau.

Quant à nous, nous donnerons à Lâche-Marchal la correction qu'il mérite. Peut-être même irons-nous plus loin et les gens qui ont le toupet d'accueillir sa prose et de l'insérer, pourraient bien recevoir un de ces soirs une petite sérénade à notre façon.

Nous allons examiner la question.

A bas Marchal, le lâche renégat !

A bas les juifs !

Vive l'Algérie aux Français !

A GREGOIRE

Modeste plébéien à l'âme forte, au cœur
Gonflé d'ardent amour et de haines intimes,
Ta gloire est au-dessus de la gloire des dieux :
Elle vivra sur celle des vainqueurs illustres,
Car c'est la gloire d'un vaincu.

Noble vaincu de l'Or ! beau martyr de l'Idée !
A la Justice, au Droit, tu frayas le chemin.
Ou te suivront, demain, tes frères enfin libres.
Car tu sus leur donner toujours, jusqu'à la mort,
Le fier exemple de ta vie.

Nous t'avons vu souffrir et pleurer avec nous !
Nous t'avons vu souffrir et les douleurs d'entrailles
Avec celles du cœur et celles du cerveau !
Nous t'avons vu, n'ayant plus de pain pour ton [ventre,
Pétrir le pain de notre esprit.

Nous t'avons entendu, néanmoins, sur les cimes,
Chanter ton espérance et célébrer ta foi
Dans l'avenir et dans ton magnifique Rêve !
Nous t'avons entendu chanter la Liberté
Pour ta seule idole : le Peuple.

Eh ! que t'importaient donc, en effet, les souffrances ?
Que t'importait l'injure avec la trahison ?
Puisqu'en toi, tu portais l'ultime certitude
Que ton noble Désir entraînerait bientôt
Tous les cœurs vers la Vertu ?

Que n'es-tu parmi nous en ces jours de victoire,
Chère victime de Jocrisse et de Judas ?
Pourquoi sur cette foule ardente et généreuse,
Ne passe plus la flamme ardente de tes yeux,
Ni le grand souffle de ton verbe ?

Du moins, nous t'apportons avec nos souvenirs
Un peu de la vengeance valide qui t'est dûe,
Avec un peu de la Justice satisfaite !
Nous t'apportons, avec nos regrets et nos fleurs,
Quelques lauriers pour toi cueillis !

Nous t'en apporterons, demain, d'autres encore ;
Car les lâches et les voleurs et les félons
Ne sont pas tous punis. Mais bientôt, sur ta tombe,
Nous reviendrons encor commémorer ton nom
Avec de suprêmes lauriers !

Le Peuple, ce jour-là, le Peuple qui te doit
Le prix de ton exemple et de ton sacrifice —
Le Peuple qui se souvient — déposera
La palme, au pied de ta statue,
Du triomphe définitif !...

NOS BONS JUIFS

Profession de foi

Ayant vagaement appris qu'un juif avait l'intention de poser sa candidature au Conseil general, un Judas de ses amis, est venu nous apporter le brouillon de sa profession de foi. Nous la servons à nos lecteurs.

M'sio li jouifs,

Ji vous dire pas citoyens, basqui ça ci bon bor cit'canailles di anti-jouifs, qui nos allons bientôt chassi di l'Afrèque, not pays natif di nos ôtres.

Non, ji vos di : m'sio li jouifs, ci blou poli, i comme ji en a l'idoucation di tous li qualiti, ji barle plous mio qui l'candidat di cit sale race. Y n'hal dine oum !

Ji vos a rendu bocoup di serbices, ji souis pas comme M'sio Lancry qui li conseilli mounicipal pis 10 ans, basqui lis anti-jouifs ils ont iti tillement bites qui z'ont pas vi qui pendant 9 ans i n'avi pas le droit solement di voti. Rien qui cit malin di Giraud qui l'a forci di vous fire loui franci, li 11 octobre jor di son zalection.

Dipouis ci date-là il a rien travailli, rien pour les zraélètes, rien qui blagui, solement, me rà fened douille !!!

Tot ça qui vos dit aussi, mon cocorrent M'sio Vinci, ci di bitises, y couni rien di tôt di soges di nos ôtres, *y arack laback*.

Vos mi direz : y en a di tituanis qui sont pas di l'Afrèque. Ça, ça fout rien, ci di bon jouifs qui la cauni pour tirer l'dinero di la poche di franci ; il partageran avic nos, ouala tot, et tot li monde y sera cotent.

Vos voyi qui ji souis pas la moitié d'un borricot, ya aïni !

Ji demanderi qui li gobernement i nos fote la pi avec son loi sur l'usure ; ji dimande que rien qui li jouifs y en a le droit di fire commirce avec li bicois et qui nos lisse tranquilles bor li petits sour gages,

Ji dimande la liberti di Driffous i bor loui un place di ménèstre di la guirre, bor qui vient bious M'sio Carcagnac. Allah i guetta rasso ! !

Ji dimande dans li chimins di fir di vagons spécials rien qui por li jouifs i un ôtre por li fammes z'enceintes.

Ji vos qui li cassi l'icole di 5 cir bor fire oun z'école monitaire dans la roue di zarts ousqui rentrera rien qui di zoufficiers zraélètes. Scron di Dio.

I faut qui tos li magasins di goyms y sont firmés pendant quatre jors di la simaine bor qui nos vendons nos ôtres solement.

I faut firmi aussi tot li banquiers francis, ci di volors.

Li maires di tôtes li villes i sera li brésident di K'cistoire i l'rebbi li primier adjoint.

Tot li dimanches, li Francis i borteront seroual i rien qui nos otres, nos mittrons di complets chics, bottines bernies, fauxcols droits haute novoté, Aïoua !!

Si avic tot ça vos ites pas cotents, ci qui vos ites di sales bites, i lis anti-jouifs i si fotront di votre figoure.

Ni sommes solèdes, nos avons 300 di bon voix i oune cinquantine di camarades joudaïsants. Avic ça nos fottons pas mal di tot quest-ce qui y en a di nos ennemis ; ti comprends.

Mon divise ci ciloui-la : si j'avance, bogi pas ; si ji ricoule foti l'camp ; si ji crivi.... mais ji crivera pas, mater'hafche.

Vive Yerous chalaim ! !

Vive Driffous ! !

Vive tot ça qui vo vodrez !

Embas li zanti-jouifs.

ILLISIBLE.

Réveil de Mascara.

Nous engageons tous nos concitoyens et concitoyennes à se rendre ce soir, à 3 heures et demie, au Cimetière de Mustapha, pour déposer des couronnes sur la tombe du regretté Fernand GRÉGOIRE.

Fabrique Française
DE COURONNES MORTUAIRES
Maison ALISSE
Alger, 11, Rue d'Isly, 11, Alger
Fabrique désignée par l'ANTIJUIF pour la vente des BLUETS-COCARDES ANTIJUIFS
PRIX : 0 10 et 0,15 la pièce, 9 et 14 fr. le cent
Fleurs et Bouquets de mariage
Spécialité d'Eventails Antijuifs sur lesquels sont brodés à la main :
Vive Drumont ! Vive Régis !

ENTERREMENT D'UN MAIRE

RÊVE DE YOUPIN

Air : **des Girondins**

REFRAIN

Trahir votre patrie (bis)
Ça rapporte très gros (fer.) sans crainte d'avarie !

I

De Dreyfus, la sinistre affaire,
Va peut-être se réveiller,
Tia sadek ! peut-êtr', une guerre,
Surgira du nouveau bourbier.

(Au refrain).

II

Nous laiss'rons braver la mitraille
Aux français, avec leurs drapeaux ;
Et, gaiment, suivrons les batailles,
En vendant cher nos vieux bib'lots.

(Au refrain).

III

Pour tromper l' feu de leurs redoutes,
Avec notre air intelligent,
A l'enn'mi, nous f'rons voir les routes
Contre du bon et bel argent.

(Au refrain).

IV

Après les soirs de grand carnage,
Quand l' sol sera jonché de corps,
Nous irons, avec grand courage,
Visiter les poches des morts !

(Au refrain).

V

Que c' soit la France ou l'Allemagne,
Nous embrass'rons les intérêts,
A la fin, d'la nation qui gagne,
Et nous s'rons ses fidèl's sujets.

(Au refrain).

Gyp de Blida.

FABLES ANTIQUES

Jérémie

Admise comme instruction théologique, l'entrée en scène de ce prophète larmoyant, n'est qu'une diversion imposée aux moralistes de l'antiquité pour suppléer aux conseils ; aux prescriptions hygiéniques et aux menaces superstitieuses, restés, à peu près sans résultat appréciable, dans l'esprit borné du peuple juif.

Afin de mieux en accentuer la portée, les lamentations imaginées du fils d'*Helcias*, s'adressent particulièrement aux débordements des femmes israélites dont il flétrit la conduite, par une série d'imprécations et dans un langage recueilli comme ses confrères en prophéties de la bouche du *Seigneur* affirmet-il. Mais tellement *imagé*, que le bon sens lui refuse une origine aussi auguste.

« Ma demeure ! s'écrie le prophète » courroucé, est au milieu d'un peuple » tout rempli de fourbes et de trompeurs. »

» Leur langue est une flèche qui perce et ne parle que pour tromper. »

» Ils ont la paix dans la bouche en » parlant à leurs amis et dans le secret » de leur cœur, ils méditent de lui tendre un piège. »

» L'ignominie de *Judée*, est gravée dans » son cœur et au coin de ses autels, avec » une pointe de fer. »

» Eh ! Vous ! filles d'israël ! Vous vous » êtes corrompues avec plusieurs hommes. »

» Assises le long des chemins, attendant les passants, vous vous êtes livrées » à la fornication et vous avez souillé » sans rougir dans vos débordements, la » *terre* le *bois* et le *fer*. »

» Vous êtes comme un *âne sauvage*, » accoutumé à vivre dans le *désert*. »

» Vous sentez de loin ce que vous » aimez, et courez après, sans que rien » puisse vous détourner. »

» Tous ceux qui vous cherchent, n'ont » point de peine ; car ils vous trouveront dans leurs souillures » ! .....

J'arrête là, des citations, qui poussées plus loin dans la forme tout à fait nature qui s'impose à leur récit, pourraient motiver la mise à l'*index* du livre et attirer sur mon audace, la malédiction des âmes naïves qui font des fables allégoriques de la *bible*, leur lecture pieuse.

J'arrive donc à l'énigme que celle-ci nous laisse deviner à savoir : que les femmes juives, considérées à l'époque, aussi dépravées que les hommes, ne pouvaient entendre, même de la bouche d'un prophète, qu'un langage ordurier.

E. Noé.

Mme JULIE SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 5 (*Maison Saliba*), *2 étage*
Traite par Correspondance sur Procès Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

MAISON ALISSE
Grande Fabrique Antijuive
DE COURONNES MORTUAIRES
11, rue d'Isly
Prévient sa nombreuse clientèle, celle d'Alger comme celle de l'intérieur, que pour l'anniversaire de la mort de Gregoire on trouvera chez elle un grand choix de couronnes tricolores et en bleuets, etc., etc.
Qu'on songe enfin que tout vrai antijuif devra avoir le Bleuet à la boutonnière et que pour la modique somme de cinq centimes on le trouvera à la **Maison Alisse.**
Donc que tous viennent voir et choisir.

Bar du XXe Siècle
Ex-Brasserie Antijuive
EN FACE LE SQUARE D'ISLY
M. Alexis SAUNIER, propriétaire, a l'honneur d'informer le public algérois, amateur du bon, que l'on trouvera chez lui toutes les consommations de première marque, sans mélange ; café extra ; Bock tiré à la pression et des glaces tous les soirs.
Service soigné — Prix modérés

MANUFACTURE DE COULEURS
Seule Fabrique en Algérie
L. FERRIOL
19, rue de Constantine, Alger
Céruse broyée surfine, Minium de Vitrier
Couleurs broyées à l'huile de lin pure
Vernis, Brosserie, Verres à vitres
Lettres et Telégr. : *Ferriol, Alger*

Lingerie **M. NÉGREL** Bonneterie
Alger, 25, rue Bab-Azoun
Grand choix de Vêtements confectionnés
Fantaisies et Vestons pour mécaniciens
GRAND ASSORTIMENT DE CHEMISETTES
Sacrifiées comme fin de saison à prix de facture

CHEMISERIE PERTUS
13, Rue Dumont d'Urville, Alger
CHEMISES sur mesure blanches et couleurs. 5,50
Haute Nouveauté pr Chemises d'Été

Maison Française
A LA VILLE DE FOUGÈRES
Grande concurrence de chaussures
Maison MARTIN
ALGER. — 25, Rue Bab-Azoun, 25 — ALGER
Chaussures pour dames depuis 2 f. 75, 3 f. 75, 4 f. 50 à 5 f. 50 jusqu'à 14 f. 50
Chaussures pour hommes en cuir Russe et noir depuis 7 fr. 50, 9 f. 25 jusqu'à 20 f. 50
Grand choix de Chaussures pour enfants, de tous prix et p. tout âge. Ouv. le Dimanc. jusqu'à 5 h.

Au Corset de Paris
MADAME LÉON LAMBERTIN
ALGER. — 4, Rue Mogador, 4. — ALGER
Corsets sur mesure en tous genres
LINGERIE ET BONNETERIE
à des prix défiant toute concurrence
Maison ayant peu de frais cela lui permet de vendre bon marché et de confiance. — Expédie et fait voyager dans l'intérieur.

Un bon Conseil
Nous engageons tous nos amis à soutenir rigoureusement l'UNION OUVRIERE D'ALGER dite : *La Liberté*, composée exclusivement d'ouvriers, la seule dont les produits sont fabriqués à Alger.
Fumons tous leurs délicieuses cigarettes, *La Liberté* ; *La Franco-Espagnole* ; *La Libre Parole*, faites à la main.

AU MEILLEUR MARCHÉ
Maison Française
Vve L. MOINDRON
3 bis, Rue Dumont-d'Urville — ALGER
angle des rues du Hamma et de l'Echelle
NOUVEAUTÉS, LINGERIE
Tissus pour Ameublements
TAPIS-COUVERTURES
Vêtements de Travail

Manufacture de Tabacs Antijuive
64, Rue Michelet, Plateau-Saulière
Fumeurs Français, demandez partout les délicieuses cigarettes antijuives
Avec portrait MAX RÉGIS en liberté
Evitez avec soin les contrefaçons
Seul concessionnaire pour l'Algérie MUSTAPHA BEN TURKI, rue Michelet, 64, Plateau-Saulière.
Maison composée d'ouvriers et ouvrières algériens antijuifs

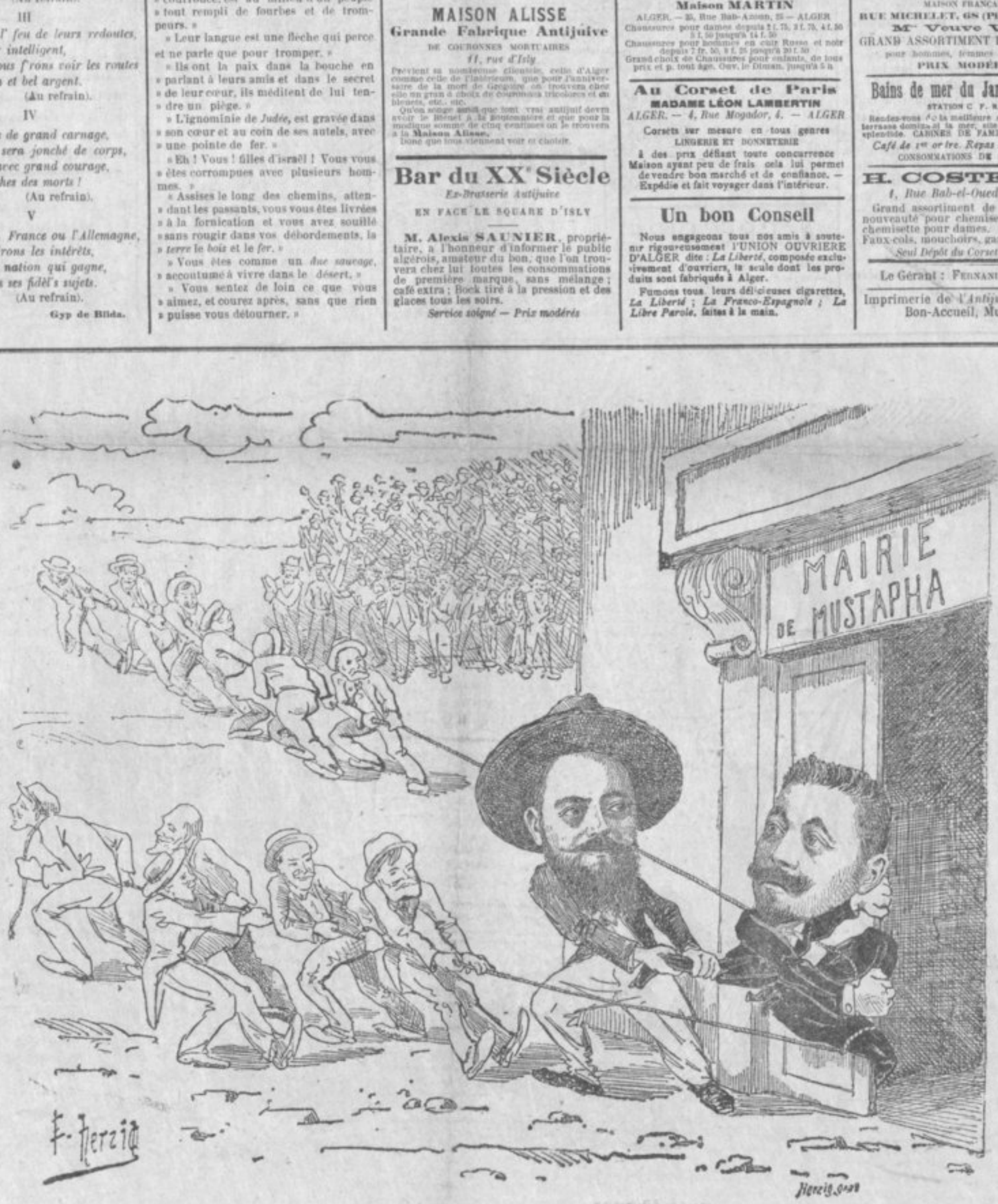
Magasin de Chaussures
A LA CITADINE
MAISON FRANÇAISE
RUE MICHELET, 68 (Plateau-Saulière
Mme Veuve VIGO
GRAND ASSORTIMENT DE SOULIERS
pour hommes, femmes et enfants
PRIX MODÉRÉS

Bains de mer du Jardin d'Essai
STATION C. F. B. A.
Rendez-vous de la meilleure société, magnifique terrasse dominant la mer, site admirable, plage splendide. CABINES DE FAMILLE.
Café de 1re ordre. Repas sur commande
CONSOMMATIONS DE 1er CHOIX

H. COSTE, Chemisier
1, Rue Bab-el-Oued — Alger
Grand assortiment de Tissus. Haute nouveauté pour chemises d'hommes et chemisette pour dames.
Faux-cols, mouchoirs, gants et cravates
Seul Dépôt du Corset Graziella

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imprimerie de l'*Antijuif*, Boulevard Bon-Accueil, Mustapha



IL LACHERA

Gobbitte

Première Année. — N° 29 5 CENTIMES Dimanche 2 Octobre 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

LAFFERRIÈRE — Eh ! bien, c'est entendu ?... **2.000** francs par mois et vous suivez ma politique ?...
MARCHAL — C'est entendu. Vive l'Antisémitisme !

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

—«O»—

Le Marché. — Certes, ce n'est pas un spectacle nouveau que nous crayonne aujourd'hui, avec sa verve habituelle, notre excellent ami Herzig. Depuis longtemps les électeurs ont pu s'habituer à ces compromissions que les hommes politiques du « dernier bateau » ne pensent plus même à dissimuler. C'est un mode nouveau de transactions, un système perfectionné d'évolutions *pratiques*. C'est le dernier cri du régime fin-de-siècle, du régime d'affaires... d'argent. C'est connu, c'est toléré, c'est accepté. Les marchés locaux se répercutent et se centralisent au Parlement où la conscience nationale digère, sans trop d'efforts, les gigantesques Panamas.

L'Algérie, cependant, paraît en avoir une indigestion. Après avoir rejeté les Mauguin, les Thompson, les Bourlier, les Sapor et les Pourailly, après avoir vomi les juifs, elle vomira, nous l'espérons, tous ceux qui veulent encore les défendre.

La danse... du ventre. — Eh ! oui, c'est bien cette danse-là qu'exécutent les compères de l'antisémitisme *commercial*, à la bonne nouvelle (lisez : galette) que leur apporte l'envoyé de Laferrière, celui que la *Lanterne* de Nicaise et le *Combat* de Pellegrin appellent désormais : le grand chef de l'Algérie française !

Laurens — cela paraissait impossible — trouve encore une pirouette inédite, Moussat trompette la *Marseillaise* (antijuive) avec son nez, en pensant à quelque vaste balthazar ; quant à Marchal il roucoule, sans mandoline, à la nouvelle Dulcinée qui pourra bien l'entretenir... après Laferrière. L'A.

Les Coins du Cœur

L'HABITUDE

Dans le salon de la couturière, qui s'inquiète, la petite madame Dondaine, toute émue, vient d'entrer en coup de vent, — un coup de vent qui serait passé par chez son parfumeur ; — sa jolie figure est toute triste ; ses joues pâlies sous la poudre de riz, et ses yeux — ses beaux yeux profonds et doux comme des puits d'eau bleue où se mire un soir mourant aux teintes d'améthyste — sont humides encore de larmes récentes.

LA COUTURIÈRE, *avec un intérêt considérable (celui, sans doute, de l'argent dépensé chez elle par la petite femme).* — Ah ! mon Dieu ! Madame, qu'est-ce que vous avez : Voulez-vous un verre d'eau sucrée ?

MADAME DONDAINE, *se maîtrisant.* — Non, non, merci, ma bonne madame Charles.... j'en ai pris un tout à l'heure, avec un peu d'éther, cela m'a remise, tout à fait remise ; j'ai retrouvé mon courage ! — (*Elle renifle un peu ! oh si gentiment — une larme rebelle, fait « celle qui se mouche » dans le petit morceau de dentelles imprégné de Chypre qui lui sert de mouchoir et semble, en effet, remise.*) Voyons, je viens vous causer d'une robe.

LA COUTURIÈRE, *s'empressant.* — Je vous ai demandé les échantillons d'*écossais* que vous désiriez, Madame. (*Feuilletant un cahier de coupons d'étoffes aux teintes éclatantes.*) Tenez, il y a là des rouges *homard* et des roses *ibis* qui sont... (*cherchant une épithète distinguée*) véritablement lapidaires !

MADAME DONDAINE, *les mains au plafond.* — Ah ! madame Charles ! Des rouges ! des roses ! Ah ! mon Dieu ! mais vous n'y pensez pas ! Savez-vous d'où je viens :

LA COUTURIÈRE. — Mais non....

MADAME DONDAINE, *que l'émotion gagne à mesure qu'elle se rappelle.* — De chez le médecin, ma bonne madame Charles... (*La voix étranglée*) : Mon mari est perdu !

LA COUTURIÈRE, *effarée.* — Comment ! le médecin vous a dit ?...

MADAME DONDAINE. — Oh non ! On ne dit jamais ça. Je ne le sais que trop ! Quand mon premier mari — mon pauvre Gustave — est tombé malade, le médecin ne m'a pas dit qu'il était perdu ! Au contraire, il me rassurait, il me disait : « Ça ne sera rien ! » Et huit jours après... (*essuyant ses yeux pour s'assurer qu'une larme n'en menace pas le maquillage*) j'étais veuve !

LA COUTURIÈRE. — Pauvre madame !

MADAME DONDAINE, *appuyant.* — A dix-neuf ans !

LA COUTURIÈRE. — C'est affreux !

MADAME DONDAINE. — Et maintenant, voilà que mon pauvre Georges à son tour... (*Profond soupir*). Croyez-vous que c'est une fatalité ?

LA COUTURIÈRE. — Mais êtes-vous bien sûre ?... j'ai vu M. Dondaine il n'y a pas encore trois mois, et il n'avait pas du tout l'air malade. Qu'est-ce qu'il a ?

MADAME DONDAINE, *avec terreur.* — La goutte !

LA COUTURIÈRE, *riant.* — Mais ça n'est pas dangereux ! On vit très bien avec ça !

MADAME DONDAINE, *avec le ton pénétré des gens qui savent.* — Oui, oui, c'est ce qu'on me disait pour mon premier, — mon pauvre Gustave, — et je l'ai perdu tout de même !

LA COUTURIÈRE. — Il avait la goutte aussi ?

MADAME DONDAINE. — Non, une pleurésie !

LA COUTURIÈRE. — Ça n'est pas du tout la même chose, voyons !

MADAME DONDAINE, *suivant son idée.* — Justement, je venais de me faire faire une robe bleu-paon, une merveille... je n'ai pas pu la mettre ! j'ai été obligée de la laisser dans une armoire... (*Très émue*) et quand mon veuvage a été terminé, elle était complètement démodée : au lieu de manches plates, on en était aux manches bouffantes ! (*Prête à pleurer.*) Et je n'ai pas pu rassortir l'étoffe !

LA COUTURIÈRE. — Mais, je vous assure, Madame, que vous vous inquiétez à tort... la goutte...

MADAME DONDAINE. — Allons donc ! Il n'y a pas de malades qui en meurent ?

LA COUTURIÈRE. — Si...

MADAME DONDAINE, *triomphante*, — Là, vous voyez !

LA COUTURIÈRE. — Mais ce sont des exceptions...

MADAME DONDAINE, *avec une conviction affligée*, — Eh bien ! sûrement Georges sera de ceux-là... Avec ma chance !

LA COUTURIÈRE, Vous vous frappez sans raison..

MADAME DONDAINE. — Sans raison ! Ah ! si vous aviez, comme moi, perdu un premier mari !... Il y a des choses qui vous frappent ! (*Irréfutable*). Ainsi, Georges est bien plus gentil depuis qu'il est malade... tout à fait comme mon premier — mon pauvre Gustave !...

LA COUTURIÈRE. — Mais...

MADAME DONDAINE, *profonde.* — D'ailleurs, ça ne m'étome pas ! J'y avais pensé quand Georges est venu demander ma main en secondes noces. Il était avocat, comme mon premier, — mon pauvre Gustave — ... et son prénom commençait par un G ! (*Bien décidée*). Aussi, le troisième, il s'appellera Henri, ou Jules, ou Jacques ; (*un moment distraite*) j'aimerais bien *Jacques* (*Se ressaisissant*) — Et ce sera un médecin ou un officier, — mais pas un avocat, oh ! non, pas un avocat !

LA COUTURIÈRE, *un peu gênée.* — Hum !... Alors, pour votre robe, Madame ?

MADAME DONDAINE. — Ah ! oui... voyons, je voudrais quelque chose dans les gris ; un joli gris, ou au moins dans les mauves... Enfin, quelque chose qui puisse me servir pour le demi-deuil Et puis, vous savez, une forme pas trop excentrique.

LA COUTURIÈRE. — Soyez tranquille...

MADAME DONDAINE, *inquiète.* — Pour le noir, en cas de besoin, vous me le feriez très vite, n'est-ce pas ?

LA COUTURIÈRE. — Dans les vingt-quatre heures, Madame...

MADAME DONDAINE, *rassurée.* — C'est parfait... Tiens, ça me fait penser, en sortant d'ici, je vais aller chez mon coiffeur...

LA COUTURIÈRE *ne saisissant pas l'association d'idée.* — Chez votre coiffeur ?...

MADAME DONDAINE. — Oui. J'ai vu, en venant, une jeune femme en noir, une blonde, elle était ravissante. Oh ! mais, tout à fait... Alors, je me suis dit : il faudra que je me fasse décolorer les cheveux !... (*Elle se remet à feuilleter avec amour les échantillons d'étoffes, qui chantent joliment sous ses doigts*).

XANROF.

Demain lundi, paraîtra un grand supplément de l'ANTIJUIF, à 5 centimes, dans lequel seront relatés, in-extenso, les faits exacts de l'incident Max Régis-Marchal-Laurens.

ZOLA

Air du : **Panthéon**

I

Il ne rêvait dans sa vaste cervelle,
Que d'acquérir la popularité ;
Et, dans ce but, créa l'ère nouvelle
Des écrivains de la Réalité.
Il enfanta d'interminables pages
Qu'il émailla de mots bien orduriers,
Et, ses bouquins, à tous les étalages,
Avec succès, s'enlevaient les premiers.

Le peuple, avidement, de ce poison perfide,
S'abreuvait le cerveau. On admirait cela.
Et quoique de bon sens le volume fût vide
On encensait l'auteur ; on acclamait Zola.

II

Mais, certain jour, les juifs firent injure
Au nom français, insultant notre honneur.
Et l'écrivain, de la nouvelle ordure,
Impudemment, se fit le défenseur.
On vit alors, son succès populaire
Tomber sous un soufflet universel,
Il ne lui restera que le salaire
Que lui paiera la tribu d'Israël,

De ce jour, écrasé du poids de ses traîtrises,
Il dût courber le front quand la foule parla.
Qu'il soit ou non absout par une Cour d'Assises
Le peuple a pour toujours flétri ce nom : Zola !

III

Tout peuple fier, sur son livre d'Histoire,
Pour les Héros qui furent son honneur,
Garde une page, attestant de leur gloire,
Perpétuant à jamais leur valeur,
Mais à côté, vient le feuillet sinistre
Qui fait garder le triste souvenir
Du vil Judas, du bandit ou du cuistre,
Que la Patrie, hélas ! a dû flétrir.

Et c'est sur ce feuillet de Mépris et de Haine,
Que la Postérité, parlant de ce temps là,
A côté des deux noms de Dreyfus et Bazaine,
O douleur, trouvera gravé ce nom : Zola !

Gyp de Blida.

Réunion des trois Comités de Mustapha

C'est ce soir dimanche à 5 heures, dans le salon de la Brasserie de Strasbourg, rue Michelet, que se réunissent les trois Comités permanents de Mustapha.

Le Conseiller Général de la 5e circonscription assistera à cette réunion.

LE BONHEUR

... Aucune des définitions qu'on a données du bonheur n'est satisfaisante. La plus belle, la plus élevée de toutes, le fait naître de la joie d'une conscience intacte, de la pratique habituelle de la vertu. J'y consens, j'applaudis même ; mais alors bien peu d'hommes, et parmi les meilleurs, doivent être heureux.

« J'ignore, a dit Joseph de Maistre, ce que peut être l'âme d'un scélérat ; mais je connais celle d'un honnête homme. C'est horrible ! » Sans tomber dans cet excès de misanthropie, nous savons que le plus grand saint pèche sept fois par jour et qu'il n'est pas de conscience absolument pure. On songe sérieusement à cela — je viens d'en faire l'expérience — lorsqu'on croit voir,

comme je l'ai cru dernièrement, la main de la Mort écarter les rideaux du lit et qu'on récapitule sa vie.

Hélas ! Non, il ne suffit pas, pour être heureux, d'avoir fait le moins de mal possible. Au contraire, les moins coupables sont ceux qui souffrent le plus des fautes commises et se les reprochent le plus sévèrement, tandis que les natures basses et vicieuses oublient leurs mauvaises actions avec autant de facilité qu'elles ont eu peu de scrupule à les accomplir. C'est seulement dans les mélodrames que les meurtriers sont poursuivis par les spectres de leurs victimes. Il faut, j'en suis persuadé, une certaine délicatesse d'âme pour éprouver un remord durable ; et tel assassin, s'il est sûr de l'impunité, doit dormir d'un sommeil plus tranquille qu'un homme de bien qui a, dans son passé, quelques légères mais irréparables défaillances.

Si je crois fermement que les méchants sont peu tourmentés par le mal qu'ils ont fait, je ne me les imagine pas, pour cela, plus heureux que les bons.

Les êtres d'une moralité inférieure ne poursuivent la félicité que dans les satisfactions matérielles ; et rien n'est moins paradoxal que de constater combien c'est une erreur grossière et funeste. Sur le front de tous les jouisseurs, je vois les marques de l'assouvissement et du dégoût. Qu'ils sont courts, dans les vingt-quatre heures de la journée, les instants qu'on peut consacrer aux voluptés sensuelles ! Malgré ses millions, M. de Rothschild ne mange pas trois côtelettes à son déjeuner. L'habitude blase, l'excès épuise. J'ai toujours découvert une tristesse infinie au fond de l'homme de plaisir : car ses jouissances sont empoisonnées par la décadence physique qui les lui mesure plus avarement chaque jour et par la pensée de la mort qui va tout à l'heure les lui ravir.

« Si j'avais encore la folie de croire au bonheur gémit Chateaubriand avec un magnifique accent de mélancolie, je le chercherais dans l'habitude. »

Oui, mais dans laquelle :

— Dans celle du travail, me souffle un énergique.

Pas trop mal. Ancien paresseux, converti depuis longtemps, je considère, en effet, le courage de la besogne comme le meilleur spécifique contre le monotone ennui de vivre. L'Ecclésiaste lui-même, ce terrible refuseur, fléchit un peu, un tout petit peu, sur un seul point. Pour lui, le travail est sans doute vain dans ses résultats, mais non pas en lui-même.

— J'ai travaillé, dit-il, et c'est tout ce que j'ai eu de tout mon travail.

C'est, je crois bien, une des paroles les plus profondes de l'antique sagesse.

Va donc pour le travail ; mais ce n'est qu'un opium.

J'ai bien peur, pour ma part, que nous ne puissions être heureux que par minutes, par bribes, et encore il doit exister quelque part un grand livre, relié en cuir vert, avec des coins de cuivre, sur lequel sont inscrits, par doit et avoir, nos bons moments et nos fichus quarts d'heure.

Tout se paie, disait l'empereur à Saint-Hélène, où le malheur, impitoyable créancier, lui présentait sa note.

Certes, ma joie fut très vive, à l'Odéon, le soir de la première de la *Pour la Couronne*.

Mais, un mois après, la congestion pulmonaire me conduisait au seuil du monument. Me voici valétudinaire pour de longues semaines. Mon compte est balancé, n'est-ce pas ?

Allons, le mot de l'ouvrier est bon : « chacun son fade », et il était aussi dans le vrai, le vieil Azaïs, avec son système de compensations.

Nous avons donc tous notre part de bonheur et de malheur. C'est la loi ; et celui qui pense avec amertume au sort de son voisin et se dit, la bile dans la bouche : « Il est plus heureux que moi », n'a pas le sens commun. Qu'en savons-nous des autres ? Les hommes sont si différents ; ils se connaissent, se pénètrent si peu. Nous ne possédons pas de pierre de touche pour éprouver la sensibilité d'autrui. Ce coup de fortune, qui nous comblerait de joie, tombe peut-être sur un indifférent qui ne s'en soucie guère ; ce deuil cruel, qui nous réduirait au désespoir, frappe peut-être un égoïste qui ne le sent pas. Celui-là, plein de gloire ou d'or, ne souhaiterait qu'un peu de santé ; celui-ci, dont la misère nous émeut, l'oublie dans un grand sentiment ou dans un beau rêve.

Et l'envie se trompe souvent, — hélas ! autant que la bonté.

Cependant, l'instinct est juste, qui nous fait plaindre nos semblables : car l'ordinaire de la vie, c'est la souffrance. La pitié ne s'inquiète pas de la qualité des douleurs qu'elle rencontre ; elle se contente de les consoler et de les secourir. Restons-lui fidèles. Tâchons que ceux qui nous approchent nous quittent moins tristes et moins malheureux. Et puisqu'on demande une définition du bonheur, j'offre celle-ci :

— Le bonheur, c'est d'en donner !

François Coppée.

TABLEAU
DE LA
Troupe du Théâtre Municipal

Régisseur général, M. Bouvard (Lyon, Marseille, Bordeaux).
Régisseur de comédie, M. Perron Derenève (Reims-Saint-Etienne).
Deuxième régisseur, M. Liéval (Alger).
Premier chef d'orchestre, M. Rolland (Toulon, Opéra Nice, Nantes).
Deuxième chef, M. Burais (Cannes).
Chef du chant, chef des chœurs, pianiste accompagnateur, M. Ceda, (Opéra, Nice).
Chef machiniste, M. Denard.
Coiffeur, M. Ollivier.
Armurier, M. Gérin.
Projections électriques, Maison Louis Guérin.

Grands Opéras, Traductions, Opéras-Comiques
Opérettes

Artistes en Représentations

M. Cossira, de l'Opéra.
M. Leprestre, de l'Opéra-Comique, pour un mois.
Mlle Marignan de l'Opéra-Comique, Id.
M. Cazeneuve, des Concerts Colonne.

Fort ténor, M. Raynal (Opéra Monte-Carlo et Nantes).
Ténor de traductions, M. Rieux Davizol (Bordeaux et Montpellier).
Premier ténor léger, M. Boulo (Costa-Rica, Béziers).
Deuxième ténor, des premiers, M. Léo Devaux (Le Caire, Marseille et Toulouse).
Baryton de grand opéra, M. Jules Ruy (Le Caire et Toulouse).
Baryton d'opéra-comique, M. Rossel (Nantes).
Basse noble, M. Grell (La Monnaie-Bruxelles).
Basse chantante, M. Béguin (Angers, Avignon).
2e Basse, M. Marcel (Lille).
Laruette, M. Pagès (Alger).
Trial-ténor comique, M. Degrange (Nice, Casino Municipal).
3e Ténor, M. G. Poursille (Lyon, Bordeaux, Nantes).
3e Ténor, M. Génard (Costa-Rica).
3es Basses et Coryphées, MM. Cabirol, Poche, Flamand.
Chanteuse légère d'opéra-comique, Mlle Berthelly (Opéra-Comique, Marseille, Nice).
Chanteuse légère de Grand Opéra et de Traduction, Mlle Rhaljane (Nantes, Rouen).
Forte chanteuse falcon, Mlle Lucy Lammers (Bayreuth).
Falcon, Mlle Catalan (Montpellier).
Forte chanteuse contralto, Mlle Mosca (Lille, Rouen).
1re Dugazon galli-marié, Mlle Savine (Marseille, New-Orléans).
2e Dugazon, Mlle Jane Erys (Genève).
Mère dugazon, Mme Darcy (Avignon, Toulouse).
3e Dugazon, Mme Marcel (Lille).

Ballet

Maître de ballet, M. Cerri (Alger).
Première danseuse noble, Mlle Amélia Sberna (opéra-comique).
Première danseuse demi caractère, Mlle Casalegno (Alger).
Deuxième danseuse, travestie, Mlle Borgnes.
Quatre coryphées, 12 dames du corps de ballet.

22 choristes hommes.
20 Id. femmes.
Orchestre de 45 musiciens (Orchestre Municipal).

COMÉDIES VAUDEVILLES, DRAMES

Grand premier rôle, Mlle Louise Dauville (Vaudeville, Odéon).
Jeune premier rôle, Mlle D'Arbelly (Bruxelles Le Parc).
Première soubrette, Mlle Marie Chalont (Marseille, Varietés).
Deuxième soubrette, Mlle Amélie Petit (Célestins Lyon).
Jeune première ingénuité, Mlle Valentine Petit (Célestins, Lyon).
Ingénuité, Mlle Jeanne Perron (Saint-Etienne).
Mère noble, Mme Darcy (Avignon, Toulouse).
Deuxième soubrette, Mlle Brestha-Pagès.

Grand 1er rôle, M. Mentherel (Lyon, Genève).
Jeune 1er rôle, M. Vergny (Avignon, St-Etienne).
Jeune 1er amoureux, M. Perron (St-Etienne).
1er Rôle marqué, père noble, M. Perron Derenève (Reims, St-Etienne).
Grand 1er comique, M. Dorban (Alger, St-Etienne).
Jeune 1er comique, M. Degrange (Nice, Casino Municipal).
Comique marqué, M. Pagès (Alger).
2e comique, M. Perron fils (Reims).
2e comique, M. Fournal (Rouen).

Nouveautés *(Créations)*

La Damnation de Faust, de Berlioz. — Patrie, grand-opéra ; de Paladilhe. — Don Juan, de Mozart. — Sapho, opéra-comique, de Massenet. — La Vie de Bohème, opéra-comique, de Puccini. — La Poupée, opérette, d'Audran. — Les Petites Michu, opérette, de Messager. — L'Auberge du Tohu-Bohu, opérette, de Roger. — Cyrano de Bergerac, pièce héroï-comique, de Rostand. — Javotte, ballet, de St-Saëns. — L'Etoile, ballet, de Wormser.

Comédies-Vaudevilles

Le Nouveau Jeu, de Lavedan. — Mon Enfant, d'Ambroise Janvier. — Le Parfum, de Blum et Toché. — Francillon, d'Alexandre Dumas. — La Peur des coups, de Courteline. Jalouse. — Monsieur Chasse, de Feydeau. — Mademoiselle Fifi ; Lui, d'Oscar Méténier. — Les Petites Folies. — Zaza. — Les trois filles de Dupont. — La Joueuse d'orgue. — Denise, d'Alexandre Dumas. — L'Honorable, de Fournier.

Reprises

Salammbo — Tannhauser — Le Bal Masqué — Lohengrin — Samson et Dalila — Hérodiade — Le Cid — Cavalleria Rusticana — L'Attaque du Moulin — Joli Gilles — L'Hôtel du Libre Echange (vaudeville).

Concerts Classiques

La Damnation de Faust, de Berlioz. — Des Fragments de la Valkyrie, de Siegfried, de Tristan et Yseult et du Crépuscule des Dieux.

Répertoire

Grand opéra et traductions : Sigurd — Hamlet — Faust — Aïda — Traviata — Rigoletto — Huguenots — Africaine — Robert le Diable — Prophète — Guillaume Tell — Lucie — Favorite.

Opéras comiques : Werther — Manon — La Navarraise — Mignon — Mireille — Roméo — Lakmé — Paillasse — Le Barbier — Le Chalet — Les Noces de Jeannette — Dragons de Villars — Maître de Chapelle — Si j'étais Roi — Carmen — Thaïs.

Opérettes : Miss Helyett — Mlle Nitouche.

Ballet : Coppélia — Sylvia.

Comédies, Vaudevilles, Drames : La Dame aux Camélias — Le Sous-Préfet de Château Buzard — Famille Pont-Biquet — La Tartine — Mme Sans-Gêne — Bourbouroche — Le Paradis — Le Fils Naturel — Froufrou — L'Arlésienne (avec musique) — Le Fil à la Patte — Monsieur le Directeur — La Mégère apprivoisée — Le Maître de Forges — Mme Mongodin — Fiabilès — Famille — Le Bossu.

Ouverture de la Saison, le 11 Octobre 1898, par *Les Huguenots*.

A L'HABIT ROUGE

—SOC—

Isidore AUVARD aîné

Alger — 2, Rue Dumont-d'Urville, 2 — Alger

*Pour la Saison d'Hiver, Messieurs, allez à l'***Habit Rouge**, *vous y trouverez un grand choix de Draperies hautes nouveautés Françaises et Anglaises.*
Pour Vêtements sur mesure depuis : **60 fr.**

RAYON DE CONFECTIONS
POUR HOMMES ET JEUNES GENS

POUR HOMMES

Costumes, veston, depuis	26 fr.
Pantalons nouveauté, depuis	7 »
Gilets fantaisie, depuis	15 »
Pardessus, depuis	25 »
Pélerine molleton, capuchon, depuis	18 »
» drap castor, depuis	20 »
Costumes de chasse et Robes de Chambre	

POUR JEUNES GENS

Costumes veston, depuis	20 »
Pardessus avec pélerine, capuchon	24 »

2 Coupeurs spécialistes sont attachés à la Maison

CHAPELLERIE

AUX MOUSQUETAIRES GRIS

MAISON FRANÇAISE

Ouverture le 1er Octobre

NARDI

ALGER - 15, Rue Dumont d'Urville, 15 - ALGER

OUVERTURE DU MAGASIN TRÈS PROCHAINEMENT

E. Viers, *31, rue Bab-Azoun*

Cravates d'Alger :

Elégance, Haute fantaisie et Solidité

Vendant directement au public à des prix inconnus jusqu'à ce jour

CHAUSSONS à la MACHINE et CLOUÉS

La Maison garantit et fait les Chaussures sur Mesure

de Chaussures fines, fortes, de fatigue et de chasse

(Cousues à la main

MANUFACTURE FRANÇAISE

„A L'INCOMPARABLE"

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

—o-o-o—

Maison ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Fabrique désignée par l'*Antijuif* pour la vente
DES BLEUETS-COCARDES ANTIJUIFS
PRIX : 0,10 et 0,15 la pièce ; 9 et 15 fr. le cent
GRAND ARRIVAGE DE
Bleuets Antijuifs

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba)*, **2e étage**
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

Laffitte

MAX RÉGIS — Les misérables ! Ils ne se doutent pas que c'est moi qui suis de faction !

PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

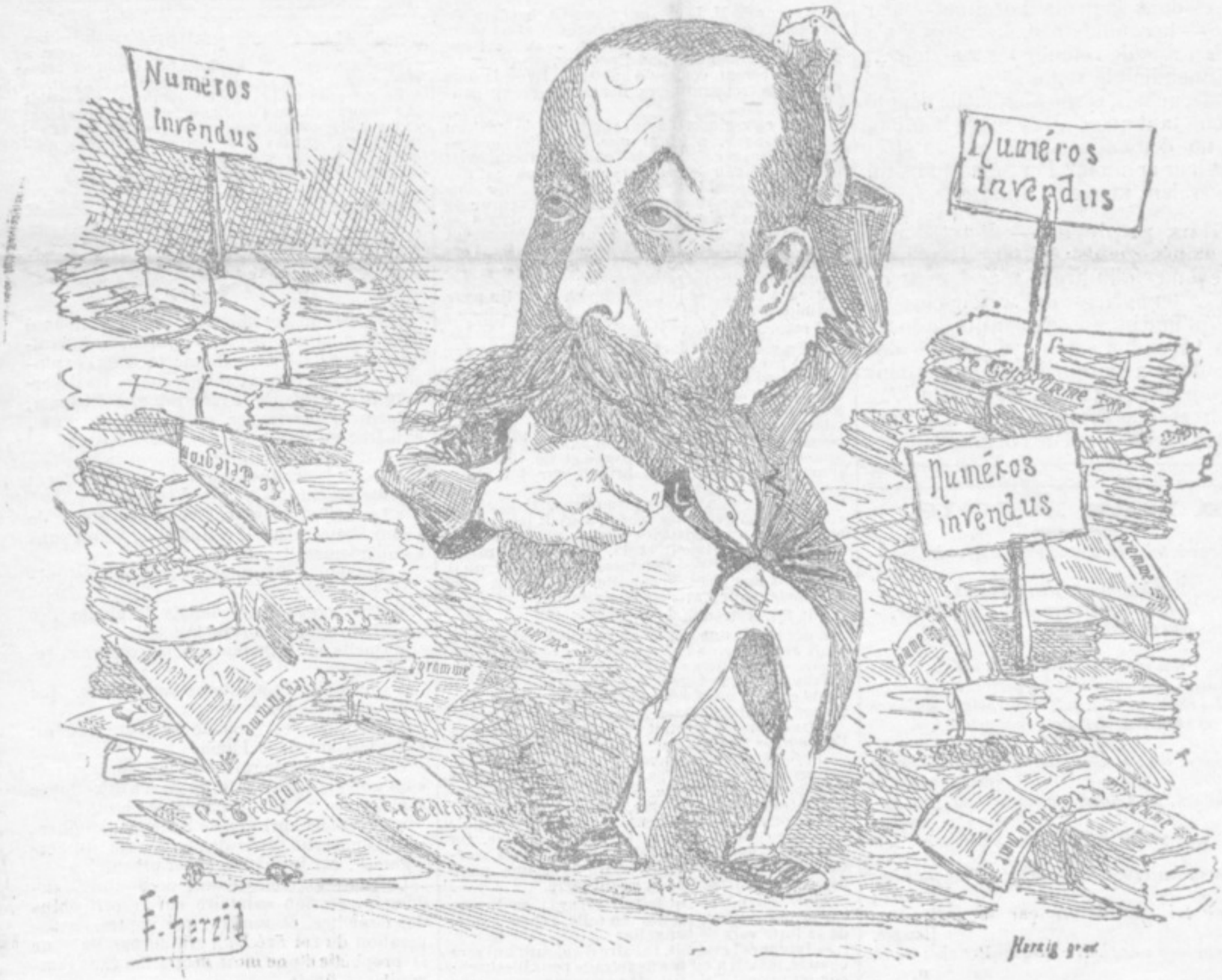
Première Année. — N° 30 | 5 CENTIMES | Dimanche 9 Octobre 1898

L'Algérie aux Français | A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : **MAX RÉGIS**



LAURENS : Mon *Télégramme* ne se vend plus, mais Laferrière me payera les invendus

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

La Gamelle. — Le député des colons, qui n'a jamais attrapé d'ampoules en bèchant ses... électeurs, *voulait* être président du Conseil Général. Il avait même affirmé à un certain nombre de ses collègues réunis à cet effet : qu'il avait absolument besoin de cette consécration pour être réhabiliter aux yeux de l'Opinion — « Nommez-moi, larmoyait-il, et dès que vous m'aurez donné cette satisfaction, je démissionnerai tout de suite ; mais, fier de votre approbation solennelle, je reparaîtrai plus grand devant mes électeurs, désormais inexpugnable, de mon siège de député ! » — « Pas si bêtes ! lui ont répondu ses amis, nous n'avons pas envie de nous compromettre avec vous ». Et M. Marchal s'en est allé en pleurant, tempêtant, claquant la porte. Et il a écrit au président du Conseil général cette lettre rageuse et piteuse que l'on sait et dans laquelle il décline — par force — la candidature, disant *qu'il n'a pas le temps* de remplir les fonctions... qu'il mendiait la veille !

Mais, au fait, si son mandat de député le gêne tant que ça, le pauvre homme, que ne demande-t-il *à tous* ses électeurs leur opinion ? Peut-être qu'ils lui donneraient un congé illimité ?

Vieux papiers. — Il est donné avis au négociants : épiciers, bouchers, marchands d'huîtres, marchands de tripes, tenanciers de walter-closets, etc., qu'une immense quantité de journaux invendus est en vente, rue des Consuls, à la maison de commerce dont le *Télégramme* est la raison sociale.

Adresser les demandes à M. Laurens, garde-magasin chef de l'établissement.

A Max RÉGIS

Honneur à toi ! champion de notre indépen-[dance,
Toi dont l'ambition est notre liberté.
Régis, ton nom s'écrit avec notre espérance,
Déjà ton œuvre a droit à la célébrité.

J'admire ton courage et ta noble vaillance,
Tu connus le triomphe et fus persécuté ;
Mais les chaînes, souvent, contractent alliance
Avec les verts lauriers de l'immortalité.

Tu nous a dit : « Chassons ceux qui veulent [nous vendre. »
Et soudain, Max Régis ! ta voix s'est fait en-[tendre,
Et ta vaste pensée est comprise par tous.

Va ! nous suivrons toujours ton magnanime [exemple ;
Comme toi, fier leader que la foule con-[temple,
Nous voulons une chose : Etre maître chez nous.

B.

POUR LE VIN

Il y avait dans l'armée du maréchal un régiment : *Diesbach*, commandé par M. le comte Mathieu-Conflans-Baschy de Bon-Encontre, et qu'on appelait, à cause de son colonel, ivrogne héroïque, le régiment des « Buveurs ».

Presque tous ses hommes avaient été de la danse à Tundershausen, à la prise de Cassel, puis à la bataille de Minden, et il y en avait un grand nombre dont les blessures de Corbach saignaient encore. On riait à leur passage dans les garnisons, et les femmes les saluaient, leur jetaient des baisers, des fleurs, car on disait d'eux qu'ils se préparaient aux batailles en buvant, couraient à la charge en s'essuyant, et que si les bombes les traversaient comme des tonnes, c'était non pas du sang qu'ils rendaient, mais du vin clair.

Vrais soldats, drilles au nez bien troué, aux gaillardes jambes, à la peau fraîche comme lavée au champagne, c'étaient des hommes qui ne raisonnaient pas, des grenadiers qui marchaient à la cadense des fifres, orgueilleux, prenaient des capitales, souffraient et chantaient, couchaient dans des tombeaux de neige, de boue, au hasard de la campagne, et se battaient, non pour leur champ, mais pour se battre, pas plus, en gens alertes qui jouaient avec la mort et faisaient un métier dangereux.

Le 23 août, on apprit que le prince héréditaire, aidé de M. Luckner, après avoir passé l'Ohm, s'avançait avec toutes ses forces contre les troupes françaises. On prit vite les dispositions du combat.

Le corps de M. Levis, qui occupait le camp de Grunberg, se rangea aussitôt en ligne, et on plaça au devant du danger les buveurs de vin : Diesbach, le régiment de Bon-Encontre.

Ils arrivèrent, comme d'habitude, ivres, la joue fleurie, en frappant leurs flancs du poing gauche.

Ce fut ce régiment-là qui partit sur le plateau de Grüningen, pendant que les alliés débouchaient sur les colonnes de Condé. L'ennemi avait fait filer un peu de troupes sur sa gauche ; il n'était pas vraisemblable qu'il voulût se porter sous Friedberg, empêchant les Français d'occuper la ville. Les maréchaux, enfin, ne voulant pas se risquer dans une affaire de nuit, ordonnèrent qu'on se retirât sous Giessen, timidement, et l'ordre fut transmis aux colonels, de l'un à l'autre, jusqu'à Bon-Encontre, qui rugit :

Par ma soif ! Nous avons trop bu ce matin pour abandonner le cellier,

Il regarda l'ennemi.

— Tu me verseras tout à l'heure à boire par gré ou par force.

On battit en retraite, à la hâte, en laissant le camp et les équipages, mais Bon-Encontre garda les siens, pour le ventre de ses soldats. Comme il faisait partie de la colonne de gauche, il laissa passer une division de l'hôpital ambulant, Auvergne, les brigades de Champagne et de Chatelux. Il avait une idée ; sa tête brûlait sur ses épaules.

Lancé au galop dans la campagne, il allait et venait, glissait sous les arbres, sautait les ravins, les gouffres, escaladait les pentes, retournait en trombe à son régiment, et là, d'un signe, ralentissant le pas de ses hommes, on eût dit qu'il cherchait une place de bataille, un terrain sûr, commode, pour y arrêter le régiment.

A la fin, il trouva.

Il découvrit une vigne, endormie à mi-coteau, toute verte, pleine de raisins. Le régiment demeura seul. L'armée, déjà, était loin.

Tranquilisé, la tête claire, une broche entre les dents comme un dîneur qui va boire, ayant bien mangé, le colonel passa l'inspection des hommes.

Mais comme il en était au second rang, soudain l'ennemi se montra : un régiment de chasseurs de Freytag, et sur la gauche et la droite, des cavaliers de tous les corps, venus en fourrageurs pour pousser la retraite. Ferme, le comte Bon-Encontre ordonna le carré, *autour de la vigne*.

Les hommes se ployèrent en colonnes par division, sur celle du centre, la droite en tête. On avait du canon ; le colonel fit approcher ses mortiers, dont l'un de 12 pouces, un de 8, une pièce de 24, et en garnit les angles du carré.

Alors, quand ce fut fait il regarda sa troupe jusqu'au cœur, et, grandi en selle, l'épée haute, de sa forte voix de tonnelier :

— Ivrognes ! cria-t-il, l'affaire d'aujourd'hui sera chaude, mais il n'est pas de retraite pour Diesbach ; comptez-vous. J'ai fait de vos compagnies une société d'honnêtes gens, tambours en avant qui honore les armées royales ; saluez-vous. J'ai toujours donné le bon exemple : j'ai bu et je vous ai fait boire des vins de tous les crus et de toutes les années. Rendez-m'en grâce et battez-vous selon la coutume. Attention, *Pour Diesbach*, chargez vos armes !

En silence, les hommes saisirent la cartouche pour la mâcher, vidèrent la poudre, amorcèrent, puis, l'arme à gauche, ils bourrèrent deux coups. Le colonel recula son cheval jusqu'au milieu de la vigne ;

— *Bombardiers et servants à vos postes !*

Les premiers et les seconds servants des mortiers se baissèrent, et dans le bruit de l'ennemi, confus comme la mer, ils firent leurs services, calmes, sans regarder, embarrèrent, dressèrent le mortier, mirent la poudre, la bombe, et pointèrent. Le colonel, machinal, suivait la manœuvre :

— *Boute-feu*, enfants... Marche ! Front !

Mais à peine les bombardiers avaient-ils fait face à l'épaulement qu'un paquet de balles renversa quatre hommes.

— *Haut le bras !* dit simplement Bon-Encontre.

Les premiers servants de gauche, courbés, portèrent leur boute-feu à quatre doigts des lumières.

— Maintenant, hurla le comte, grenadiers et canonniers, qu'on se mette sous le chapeau que nous gardons une vigne ! Par ma soif, vous saurez la défendre. Vive la joie française !

Et l'épée à la garde, de tenue haute, comme en face le roi :

(A suivre) **Georges d'Esparbès.**

SYNDICAT DES OUVRIERS COIFFEURS D'ALGER. — Les Ouvriers Coiffeurs d'Alger sont priés d'assister à la réunion générale qui aura lieu lundi 10 octobre 1898 à 9 h. du soir à la Bourse du Travail.

En présence de la crise économique que subit la Corporation, vu l'importance de cette réunion, et les décisions qui y seront prises, nous engageons vivement tous les ouvriers coiffeurs syndiqués ou non, à y assister,

Présence très urgente.

Fables Antiques

Isaïe

Ce personnage, honoré de la primauté dans le quatuor des grands prophètes hébraïques, n'y va pas de main morte dans l'explosion de la colère qui l'anime, contre les désordres persistants de la race juive, qu'il tente, vainement, d'amender, en paroles, en prose, et même en vers.

Entendez le s'écrier :

« Cieux ! écoutez ma voix ! et toi, terre « prête l'oreille !

« Le *bœuf* et l'*âne*, connaissent l'étable de « leur Maître, mais le peuple d'Israël est sans « entendement !

« Malheur à toi, nation chargée d'iniqui-« tés !

« Race corrompue, depuis la plante des « pieds jusqu'au haut de la tête !

« Quelle nouvelle blessure pouvez-vous re-« cevoir ?

« Quels crimes ajouterez-vous à ceux que « vous commettez ?

« Toute tête est malade et tout cœur est « languissant dans Israël !

« Il n'y a rien de sain en vous, on n'y voit « qu'une plaie saignante, qu'on n'a ni nettoyée « ni bandée, ni adoucie avec de l'huile !

« Eh ! Vous ! princes de Sodome ; familiers « de Gomorrhe, redoutez la parole du Sei-« gneur ; car le châtiment est proche ! »

Ce morceau d'éloquence, ne produisit aucune impression salutaire sur l'esprit obtus des israélites, et motiva, par contre, l'exaspération du roi *Ezéchias*, gratifié par Isaïe, de la prophétie d'une mort prochaine dans l'impénitence finale.

Toutefois, redoutant les conséquences expéditives, de sa délation, il assura au monarque irrité, une prolongation d'existence de quinze années ; et pour confirmer cette promesse, il fit reculer — dit l'histoire — l'ombre du soleil de 10 degrés, sur les cadrans de la ville.

Malgré cette rassurante précaution dérobée aux rayons solaires, l'étonnant prophète, espérant un meilleur résultat vis-à-vis des juifs, par des inspirations poétiques, leur prodigua une multitude de cantiques belliqueux ou pastoraux ; aux nombres desquels figure en qualité de chef-d'œuvre, celui chanté sur les ruines de Babylone.

Isaïe arriva au terme d'une longue existence mouvementée, dont il vit la fin à l'âge de 130 ans ; le corps scié en deux tronçons, par ordre de l'impie *Manassés*, fils d'Ezéchias, qu'il avait molesté dans des *alexandrins*, pour ses tendances prononcées au libertinage.

Cette fictive tragédie, nous apporte, cachée dans son allégorie, la démonstration de la haine vouée de tout temps aux moralistes, par la débauche.

Dans l'antiquité cette haine grondait dans le cœur du peuple juif, foncièrement dépravé.

La *bible*, taxée de livre obscène, par des esprits mal intentionnés, ne mérite pas cette outrageante qualification.

Tout au plus pourrait-on reprocher à ses auteurs, de mettre constamment sous les yeux des moralisés, l'image par trop nature, des débordements qui ont inspiré les moralisateurs.

E. Noé.

Dans le Monde..... d'Israël

Il y avait on grand réception, l'samedi d'la s'mine passi, dans on salon cachir d'la rue Rivolotion.

M'sio Abraham de Zepmol, on z'raélète quiq soje di fin qui a fait on fortone colossal en faisant çanq fois faillète, donnait on *souarie* taïba, en l'honnor di fiançailles di Madmouzille Estrella Ben Zouzouc, sa nièce, fraichement débarquée de Tétouan, vic M'sio Youda Bentotoch, l'z'héritier d'on grand banquier d'la *Nécropole*.

Plusieurs gros bous coupis d'la vèle, *décornés* vic di roban roge à la botonnière, leurs zepouzes en grand toillite, li madmouzille, li p'tits z'enfants vic tot la fameille, se pressaient dans les grands salons brillamment illuminés vic di lomière di gaz, di lanterne *vinirienne* y di verres *en cul.. eurs*.

C'iti on grand *influence* di youpins.

On présente le fiancé, la bouçe en cul de pole et l'air des plus idiots à Madame de Zepmol.

— *En santé*, Madame di fir ta counissance... mi alla yous qu'il y votre *ipou...cantable* vic ma çarmante fiancée ?

— Z'va tot d'suite t' li *plisanti*.

.....

Youda. — Madmouzille Estrella, por la rizon qui nos allons fir di fiançailles, z't'apporte di bizoux, mon fortone vic mon *cor* y ze l'met à vos pieds... mi comment t'alli vo ?

Estrella. — Ah ! zi soui couli partout y pi zi soui tot chaude !...

Madame de Zepmol. — M'sio Youda, fite pas tention, Estrella n'a pas boco d'la stroction, il n'a pas iti longtemps à l'icole, il veut dire.... il veut dire...

Youda. — Mi... quisqu'il veut dire !...

Madame de Zepmol. — Il veut dire qu'il it *en chaleur !*

X.

Demain Lundi, paraîtra un grand supplément de l'ANTIJUIF, à 5 centimes, dans lequel seront relatés, in-extenso, les faits exacts de l'incident Max Régis-Marchal-Laurens.

Promenades à travers la Bible

Lisons les livres où les juifs ont raconté eux-mêmes leur histoire et consigné les légendes de leur race. Cette histoire parle d'époques bien éloignées de nous, ces légendes sont bien vieilles, mais comme tout cela n'a guère changé depuis.

Le juif d'aujourd'hui n'a pas renié ses ancêtres. Il a gardé pieusement leurs mœurs, en ce qu'elles avaient d'igoble surtout.

Goûtez-moi ce petit morceau de la Genèse, premier livre de Moïse :

« La famine étant survenue au pays, Abram « descendit en Egypte pour y demeurer quelque « temps.

« Et il dit à Saraï, sa femme : Voici, je sais « que tu es une belle femme, et il arrivera que, « lorsque les Egyptiens t'auront vue, ils me « tueront, mais ils te laisseront vivre. (Nos en « avons di coraze !)

« Dis donc, je te prie, que tu es ma sœur, afin « que je sois bien traité à cause de toi. (N'est-ce pas délicieux ?)

« Il arriva donc que les Egyptiens virent que « cette femme était fort belle. (Pour le montrer, « elle palanquait probablement sur les trottoirs « de l'époque).

« Les principaux de la cour de Pharaon la « virent aussi, et la louèrent devant le roi ; et « elle fut enlevée pour être menée dans la maison « de Pharaon, pauvre Pharaon ! je plains cet « homme-là ». Pour un monarque, le voilà qui n'a la juive Saraï dans son harem qu'après le gros des Egyptiens, puis les principaux de la Cour l'ont vue. Il arrive bon dernier, comme les vieilles rosses aux courses de « Saint-Eugène, « lequel fit du bien à Abram à cause d'elle, de « sorte qu'il en eut des brebis, des bœufs, des « ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses « et des chameaux ».

(Pour le juif Abram, allez mettre en parallèle sa femme Saraï et tout le bétail qu'on lui offrait en échange. Le sire devait se frotter les mains en pensant à la ponne bedide affaire qu'il avait préparée).

Dans la suite, Pharaon apprit que Saraï était la femme d'Abram et, dégoûté, il fit venir celui-ci et lui dit : Voici ta femme, prends-la et t'en va ». Et, pour s'assurer que le juif quittait bien le pays, il le fit escorter par ses gens.

La Genèse ajoute : « Abram s'en retourna par « le même chemin qu'il était venu ; et il était « très riche en bétail, en argent et en or. (De « l'argent !! De l'or !!! L'idéal juif !!! »

Notre Hébreu s'en était venu en Egypte, gueuilleux et la faim au ventre, n'ayant pour toute ressource que la beauté de sa femme. Mais pendant son séjour, il avait si bien exploité ce petit capital, auprès des simples Egyptiens d'abord, auprès des principaux de la Cour ensuite, et enfin auprès du roi, qu'il s'en retournait en chameau, traînant avec lui des troupeaux, des tentes pleines de serviteurs et de richesses. Le métier rapportait gros à cette époque-là.

Morale :

L'histoire d'Abram et de sa... femme nous montre :

1° Qu'il ne faut pas s'étonner de voir la plupart des juifs embrasser la profession de turots, de turbots veux-je dire. Cela vient de loin.

2° Que, depuis longtemps, les juifs connaissent l'art d'exploiter un pays et d'en tuer les richesses.

André FLAMAND.

Aux antijuifs

L'appel que nous publions ci-dessous a été affiché sur les murs de Neufchâteau (Voges) ainsi que nous l'apprend le Républicain de l'Est :

Patriotes, attention !

Laissez le *Siècle* récolter des souscriptions près de tous les Youtres aux pieds puants ; s'il lui faut de l'argent pour soutenir la lutte odieuse que le syndicat Dreyfus a entreprise contre la « Grande Muette » qu'il aille en chercher chez les complices du traître et de tous les souteneurs de l'infamie !

Braves citoyens ! Pour terminer la lutte, il faut crever le Juif !

Mort aux Youpins !

La crevaison du dernier Juif sera la délivrance du monde entier.

***

Messieurs et Mesdames,

Un jour le bon Dieu s'ennuyait, il y a de cela bien lontemps ; il sirotait son café et fumait son londrès. Ne sachant que faire il descendit au jardin et, tout en s'amusant, il créa la terre et les animaux qui l'habitent ; le bon Dieu créa le ciel et les oiseaux qui le sillonnent ; il créa les astres il fit la lumière, il fit l'homme et la femme. Et, enfin content de lui, il regagna (?) sa tasse de café et son cigare éteint.

Mais, malheureusement, le diable l'avait regardé du fond de son antre : « Que faut-il que je fasse pour ternir cela, se dit-il. » Il eut un sourire et se mit au travail. Il travailla longtemps, deux jours et une nuit ; enfin, un beau matin, il lança à la lumière.

..... une bête puante, immonde et dégoûtante, un monstre au museau crochu, au regard oblique, aux lèvres lippues, une charogne qui puait, à la langue fourchue et venimeuse, au dard empesté et infect.

Le diable avait créé..... LE JUIF !

Citoyens ! ne vous étonnez donc pas de tout ce qui nous arrive. Depuis sa naissance, le Juif empeste l'Univers et il l'empestera toujours.

A ce mal, il n'y a qu'un remède :

Ecrabouillez-le !

Le diable ne le ressuscitera pas, car lui-même se mord les doigts de pieds de l'avoir créé.

Un Patriote.

"A L'INCOMPARABLE"

MANUFACTURE FRANÇAISE

de Chaussures fines, fortes, de fatigue et de chasse

Cousues à la main

CHAUSSONS à la MACHINE et CLOUÉS

Vendant directement au public à des prix inconnus jusqu'à ce jour

Elégance, Haute fantaisie et Solidité

La Maison garantit et fait les Chaussures sur Mesure

Gérance d'Alger :

E. Viers, *31, rue Bab-Azoun*

OUVERTURE DU MAGASIN TRÈS PROCHAINEMENT

CHAPELLERIE

MAISON FRANÇAISE

AUX MOUSQUETAIRES GRIS

NARDI

ALGER - 15, Rue Dumont d'Urville, 15 - ALGER

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

Maison ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Fabrique désignée par l'*Antijuif* pour la vente

DES BLEUETS-COCARDES ANTIJUIFS

PRIX : 0,10 et 0,15 la pièce ; 9 et 14 fr. le cent

GRAND ARRIVAGE DE

Bleuets Antijuifs

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence* pl. du Gouv.

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

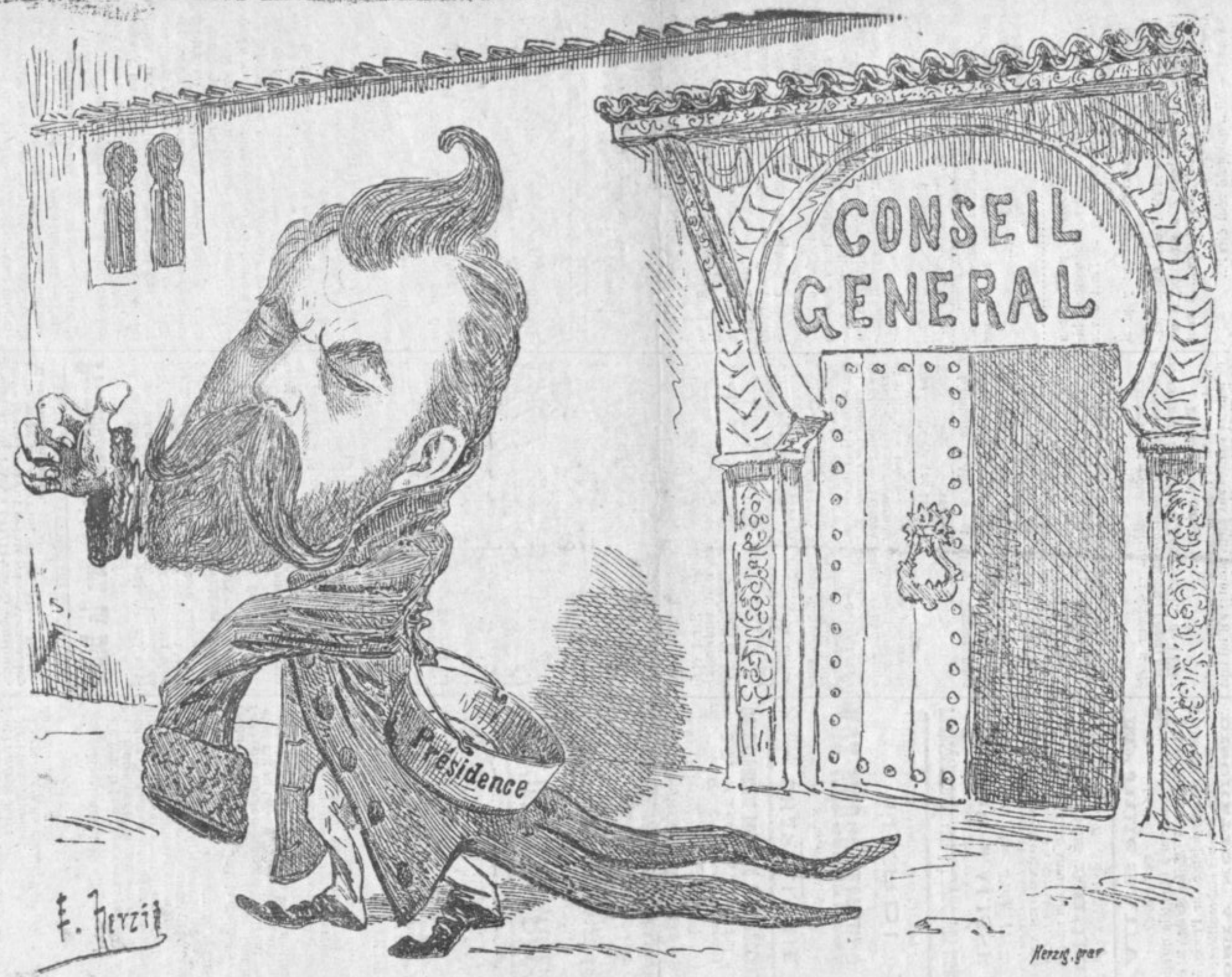
Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba)*, **2e étage**

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha



Il s'est attaché une gamelle... le traitre !!!

PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

Première Année. — N 31 5 CENTIMES Dimanche 16 Octobre 1898

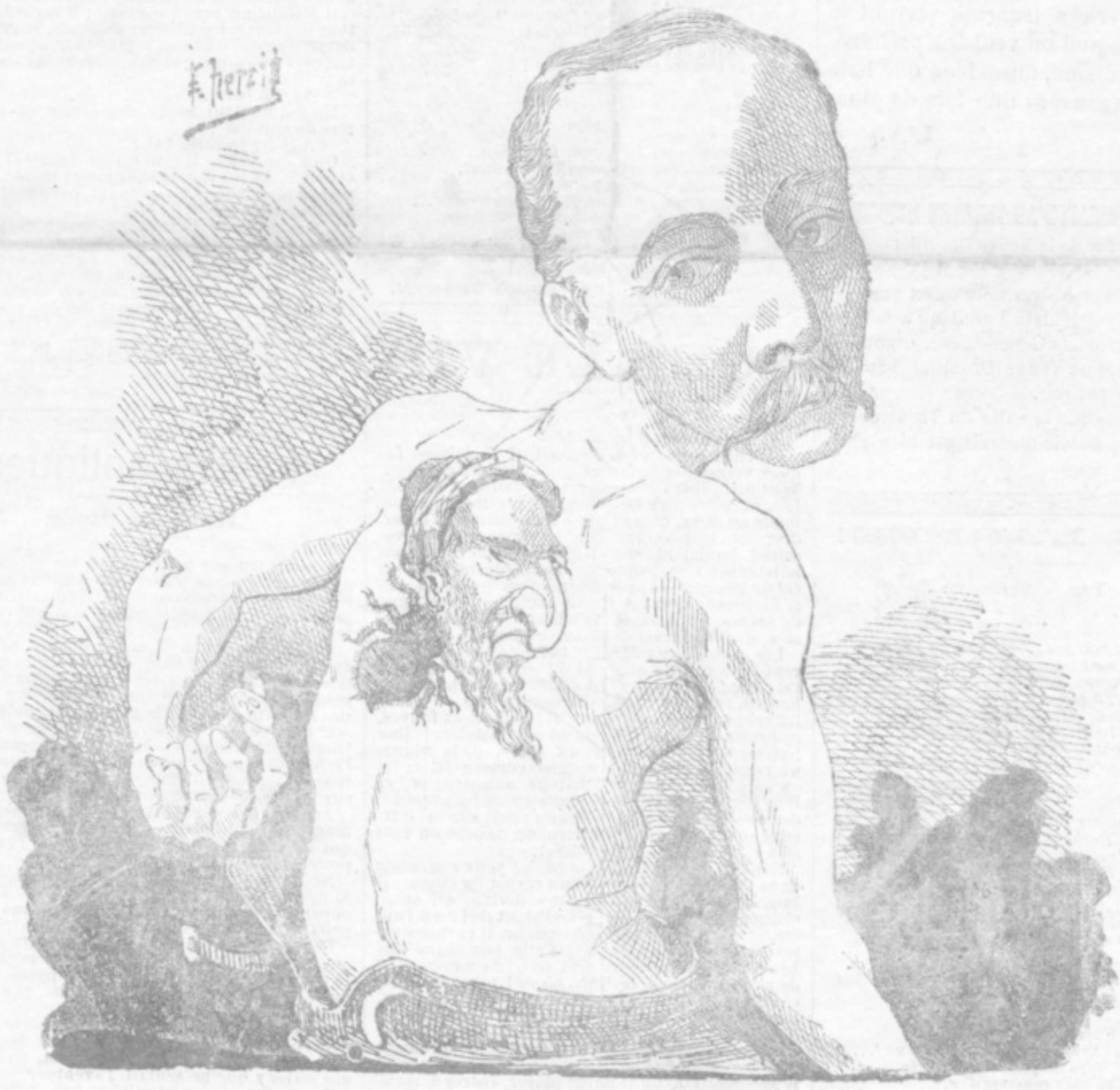
L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

F. Herzig

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS



F. Herzig

UN PARASITE

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

Un parasite. — En voilà un dont notre gouverneur aura quelque peine à se débarrasser. Il a de puissants tentacules et de formidables suçoirs. Pour l'extirper faudrait-il peut-être arracher un morceau de chair ? Mais aura-t-on le courage de se résoudre à ce remède énergique ?... C'est pourtant le seul moyen de se séparer du juif...

Rêve immonde. — Il n'a pu germer ce rêve, que dans la cervelle de la Synagogue. C'est du reste toujours le même : diviser pour voler ! Ils voudraient griser et corrompre les travailleurs pour rompre le faisceau de nos forces et les réduire ensuite sans danger. Les ouvriers français verront le piège dans lequel on veut les prendre, et leur patriotisme, aussi bien que leur bon sens, les sauvera une fois de plus.

L'A.

FÊTE DE BIENFAISANCE AU THÉATRE MUNICIPAL

Au bénéfice de la Veuve Drouillet

Nous rappelons à nos nombreux amis et lecteurs que c'est demain Lundi qu'à lieu au Théâtre Municipal, la Grande Fête, organisée au bénéfice de Mme Veuve Drouillet sous le patronage de l'*Antijuif*.

Nous espérons que la salle du Théâtre sera comble, car le public algérois est bien charitable.

VIVE L'ARMÉE !

Air : T'EN SOUVIENS-TU ?

I

Quand je vous vois passer plein de vaillance,
Drapeau aux vents, au son de vos clairons,
Je sens mon cœur se gonfler d'espérance,
Et j'applaudis, à nos chers bataillons !
Quand les coquins osent, ô République !
Crier « à bas ! » Sur eux bondis soudain
Redresse-toi, géante magnifique,
D'un fouet vengeur enfin arme ta main !

II

O temps ! O mœurs ! la brillante tunique
Que portaient Hoche et le bouillant Marceau,
A recouvert de son éclat magique
Le cœur d'un Traître... il était du ghetto...
Sur son îlot, séquestré de la vie,
Vil et maudit..., avec son déshonneur,
Qu'il reste seul ! Et qu'une voix amie,
N'aille jamais consoler son malheur.

III

Salut à vous guerriers, dont la justice,
Incorruptible et faite de vertus,
A condamné douloureux sacrifice !
Un de vos pairs deux fois. Ne doutons pl'us !...
Sous ces deux coups mugit l'horrible bête
Du Syndicat, en vain couverte d'or,
Nos fiers soldats l'ont frappée à la tête,
Jusques au cœur poussant l'acier... la mort !

IV

Qui donc es-tu ? Spectre phosphorescence,
Qui jette au loin de sinistres éclairs...
Quel est ton nom, insulteur de la France,
Qui te cueillit, pauvre épave des mers...
Qui te donna le gîte et la science
La Croix d'honneur et l'or qui te soûla ?..
Spectre réponds !.. tu gardes le silence...
Rougirais-tu de t'appeler Zola ?...

V

Prends ton essor, grande âme de l'armée,
Fuis les marais de notre impur séjour !
Oh monte encor... Aux camps de l'Empyrée
Va préparer l'ouragan du grand jour !
Charge sublime, où je revois Turenne,
Kléber, Murat, d'Aumale, Rochereau,
Tout est en feu ; le Rhin, les monts, la plaine
Strasbourg et Metz embrasent nos héros !

VI

Mais c'est un rêve hélas ! et « genou terre ! »
Oh ! n'oublions jamais cet ossuaire
De nos aînés, crispés dans leur cercueil...
Vaincus, oh non ! mais vendus par Bazaine !
La mort longtemps dédaigna ce Judas !
Tel l'autre aussi, traînant la lourde chaîne
De son forfait, attendra le trépas !..

VII

Mais voici l'aube, O ma chère Patrie
Du nouveau siècle aperçois la clarté...
Celui qui fuit épuisa l'infamie,
Celui qui vient nous rendra la beauté !
Oh ! montre enfin ta face étincelante
Soleil d'amour, féconde Liberté !
Tu referas la France triomphante,
Par la victoire et la Fraternité !

ÉPILOGUE

VIII

Tristes échos du Tibre et de la Sprée
Ne chantez plus notre deuil, notre mort,
Vous oubliez que vous portez livrée,
Et que la France est libre... et Reine encor...
Parmi ses fils qu'un saint amour consume,
On applaudit Drumont et Rochefort,
Ils ont forgé, sur leur brûlant enclume,
A notre armée une cuirasse d'or !...

Joachim FERRAN,

POUR LE VIN

(Suite et fin)

— *Feu pour tout le monde !*

Un enfer de flammes s'ouvrit, et d'épaisses fumées vermeilles bavèrent au-devant des chevaux. Tout disparut. Le régiment fit feu une seconde fois, et le premier escadron de Freytag, décimé, fendu en deux, céda sa place à un autre. En désordre, les voix étrangères, les hourras se pressaient, boulaient, sautaient les uns sur les autres, haletants ! Une bande de houzards, comme un éclair pourpre, raya la plaine d'un galop si vif, si furieux, qu'on ne voyait d'elle qu'une ligne de sabres, allumée, et les têtes de chevaux énormes, d'où s'échevelaient des écumes.

Les grenadiers mirent la baïonnette et les reçurent à un pas, au moment du saut, allongés en l'air et cabrés ! On voyait s'enfoncer les lames, au hasard, sous les frissonnantes crinières, et entre les grenadiers, les houzards et les chevaux fauves, ce fut un combat de dents et de pistolets ! Une barricade s'éleva autour du carré, de la vigne, un remblai de viandes rouges comme jetées-là, en hâte, par quelque abatteur monstrueux, et Bon-Encontre, amusé, fit signe qu'on lui apportat des raisins. Un tambour lui en offrit sur sa caisse et il commença de les manger, comme on boit à la rasade, la grappe au doigt.

Sans s'y reprendre, glouton, les yeux renversés dans l'essaim des balles, d'un clapot de langue, il broyait les grains, buvait l'eau divine, et, entre chaque lampée, au pas, plaisantant de l'un à l'autre, et contant des récits d'ivrogne, il enthousiasmait le rire de ses soldats. Cette joie dura une heure, une heure de raisins bus, d'égorgements, de clameurs, mais *Diesbach* n'avait plus que deux cents fusils. De lourds soufflets de feu, ardents, renversaient les escouades, les chevaux colletaient les mortiers aux écrous hurlants. C'étaient la fin : les derniers hommes se rapprochaient, tordaient leur moustache pour tomber en galante allure, et le moment vint où il fallut ployer, entrer à reculons dans la vigne.

Alors tout à coup, le colonel changea de face, lança de côté la lourde grappe qu'il mangeait, poussa son cheval de roulier.

Stupéfait du désastre, assis sur sa bête comme une tonne sur un tréteau, il apparut dans les flammes d'une beauté informe, extraordinaire, immense, gras, gonflé de tout le vin qu'il avait bu, par pipes. Des pans de peau rude lui coulaient des joues, du cou ; mais en face de ses hommes qui luttaient toujours, le rire lui revint, un rire de forge où luisaient ses dents, des marteaux à broyer des blocs :

— Hardi ! pour le bon vin, le vin clair qui fait les braves gens ! Poussez ! poussez jusqu'à la mort ! poussez ferme !

Sans hurler gare, il se fit jour et courut au-devant de l'ennemi, seul, ventru et superbe. Deux régiments du prince qui accouraient lui envoyèrent une décharge ; elle le déshabilla, trois balles traversèrent son corps.

Violent, le cheval ploya, s'arrêta net, épouvanté, les jambes de devant raides, mais le comte ne broncha pas. La mort le soutenait. Un si gros ventre ne pouvait choir.

Alors les vingt-sept hommes de *Diesbach* qui restaient mirent l'arme à terre, et attendirent, lugubres, sans plus de cartouches à mâcher.

On s'approcha du comte.

Entre les grands ceps, son régiment, couché, ne bougeait plus, et de tous les hommes, un sang, un vin de vigne humaine ruisselait. Il roulait la côte, s'enflait, débordait par tonnes et par muids, âcre, fumeux, chargé d'odeurs fauves, lourd à descendre comme un fleuve de poix, — et devant cette débâcle de sang, fier et blême, supérieur à la mort, Bon-Encontre essaya de parler...

Il étendit un bras qui pesait ; il regarda tour à tour le prince, les officiers ennemis, le grand cadavre immobile de son régiment... et entre deux hoquets puissants qui ébranlèrent les douves de sa poitrine :

— A... à boi...

Un flot noir lui sauta des lèvres, et dans un rire de fantôme :

— A boire ! s'écria-t-il,

On s'approcha. Il crut qu'on venait l'achever, sourit... Et le long de ses grosses bottes, ramassant le sang qui tombait de lui, comme il relevait ses mains pleines :

— Les gens de France ne meurent pas sans boire, dit le comte. Mes hommages, messieurs....

Il eut le temps de lapper, la face dans ses pattes, le sang rouge de son grand cœur, et pitoyable, pour l'empêcher de rouler, un officier le toucha. Il appuya trop... et comme si des cales, tout d'un coup, se retiraient des flancs de l'ivrogne, en masse, comme un bœuf tué qui rompt ses crochets, il tomba sur le terrain qu'il défonça.

Les ennemis saluèrent.

Georges d'Esparbès.

Fables antiques

Ruth et Booz

Si nous tenions pour vraies les circonstances qui ont précédé la liaison de ces deux sujets bibliques nous serions obligés, d'admettre que le *proxénétisme* était autrefois en pratique dans les mœurs juives.

Ruth, devenue veuve, ne voulut pas se séparer de sa belle mère, *Noémi*, lorsque celle-ci, ayant également perdu son mari, se décida a quitter, pour toujours, le pays des Moabites, et à reprendre la route de Béthléhem, sa ville natale.

Cet attachement filial, inconnu de nos jours, trouva une exceptionnelle excuse à l'époque, dans l'espoir des ressources de toute nature qu'offrirait la tribu de Juda, à des femmes, jeunes encore et surtout expérimentées dans l'art de plaire.

Arrivées à destination, elles furent l'objet d'une manifestation hostile, féminine, rétrospective, qui les inquiéta un instant, sur la réussite de projets à venir.

Néanmoins, Ruth, conseillée par sa belle-mère, se mit immédiatement, à la recherche d'une occupation qu'elle trouva en glanant dans la propriété d'un riche cultivateur de la contrée.

Celui-ci, charmé des mouvements de torse onduleux de la glaneuse, pendant la cueillette, la combla de prévenances, et suppléa, même, à l'insuffisance d'une maigre récolte, par un don gracieux de six boisseaux d'orge.

Le fruit de ce premier succès rapporté au logis dissipa toute crainte dans l'esprit de Noémi, qui rassurée désormais, songea, aussitôt, aux avantages sérieux que présentait l'aventure.

A cet effet, elle enjoignit à sa bru : « de se laver, « de se parfumer à l'huile de senteur et de se

« parer de ses plus beaux habits ; car, dit-elle, je « songe à vous mettre en repos et à vous pourvoir « de telle sorte que vous serez bien.

« *Booz*, homme puissant et riche ; autrefois mon « *allié*, et qui vous a témoigné tant d'amitié, van- « nera, cette nuit, son orge dans l'aire.

« Allez y sans qu'il vous voit, quand il s'en ira « pour dormir, après boire et manger, remar- « quez le lieu de sa couche et y étant venue, vous « écarterez la couverture dont il sera couvert du « côté des pieds. Vous vous jetterez là et y dor- « mirez. Après cela il vous dira lui-même *ce que* « *vous devez faire.* »

Cette ruse libertine, due à l'expérience sans doute, subjuga le riche vieillard, ahuri de surprise, et fut le prélude de la liaison rêvée par Noémi.

Les proxénètes actuels, ne sauraient se contenter, même après un premier assaut, de la modeste dîme de six boisseaux d'orge, prélevée sur le vice.

Les *Noémi* de notre époque sont plus exigeantes. Seulement elles ne mêlent pas comme leurs congénères antiques, des congratulations pieuses aux satisfactions profanes. Enseignement que renferme encore, la fable de Ruth et Booz !

E. Noé.

Variétés

Cornélius Hertz aux Enfers

« Judas qui vendit Dieu, Deutz qui vendit une femme, Dreyfus qui vendit une patrie, la trilogie est complète »

Edouard DRUMONT.

Le Schéol est, selon le Talmud, un endroit spécial où les âmes des Israélites transmigrent après la mort. Nos renseignements particuliers nous permettent de donner à nos lecteurs des nouvelles inédites sur le fameux Juif du Panama, Cornélius Herz.

Ce n'est pas que l'ex-diabétique de Bournemouth se soit accoutumé très facilement au régime de l'empire des Ombres ; les premiers jours furent pénibles ; mais il a retrouvé là-bas l'élite de la première aristocratie du monde. et maintenant le reporter de qui nous tenons ces détails, affirme que l'état d'âme du docteur est plutôt bon.

Le croirait on ? Le baron de Reinach et lui se sont réconciliés, à la grande joie de leurs amis communs. Notre correspondant les a même vus l'autre jour, se diriger ensemble vers le concert qui a lieu dans cette saison aux champs élyséens, vers la statue du Veau d'or. Tous les juifs sont mélomanes ; aussi ces manifestations artistiques attirent-elles en ce moment ce qu'il y a de plus select aux enfers : le lieu donc était bien choisi par le baron de Reinach, heureux de présenter son compagnon aux personnalités les plus en vue d'un monde où ses manières de haut ton lui assignaient une place à part.

Mais, transcrivons fidèlement la conversation phonographiée par notre reporter :

CORNÉLIUS (*à voix basse*). — Ciel ! quel est cet ours-là ?

REINACH. — Ce garçon velu, c'est Esaü... éducation rudimentaire .. bon israélite... tout de même un peu rasant avec son plat de lentilles.

CORNÉLIUS. — Et ces gentlemen qui viennent à nous ?

REINACH. — Oh ! des hommes très comme il faut : ce grand jaune, à droite, c'est Judas, qui trahit le Christ ; l'autre, à côté, celui qui vendit la duchesse de Berry, l'illustre Deutz ; plus loin, vous reconnaitrez en ce petit blond très soigné de sa personne, notre coreligionnaire Bauer, à la solde de Bismarck pour surprendre les secrets de l'impératrice Eugénie... d'ailleurs, je vais vous présenter.

En ce moment, les ombres s'inclinent et l'on entend un bruit confus de salutations.

REINACH. — Notre ami Cornélius arrive de l'autre monde... il vous donnera très volontiers des tuyaux...

BAUER. — J'ai connu là-bas une famille qui avait pour devise : « concordia, industria, integritas ». Les Rothschild doivent être bien riches aujourd'hui ?

CORNÉLIUS. — Je vous crois, ils possèdent actuellement plus de trente-cinq milliards.

BAUER (*souriant*). — Ne sont-ils pas tous barons ?

CORNÉLIUS. — Oh ! pour celà, les Rothschild se moquent de ces titres-là. Ils préfèrent les titres de rente.

ESAÜ (*qui s'est rapproché*). — Ils ont raison, mon vieux colon... je suis pour la nature ; ainsi, moi qui vous parle...

BAUER (*à part*). — Il va nous la faire encore au plat de lentilles...

(*Lui coupant la parole*). — Mais, continuez, monsieur Cornélius, si vous vouliez bien nous dire quelles étaient vos occupations dans l'autre monde.

CORNÉLIUS. — Mon Dieu, j'opérais surtout en France, nation prodigieusement riche, d'une facilité surprenante à séduire avec quelques bonnes paroles : trois mots seuls : « *Liberté, Egalité, Fraternité* », maniés avec grâce, suffisent pour que les habitants vous abandonnent d'eux-mêmes leurs bourses, obéissent sans mot dire aux ennemis les plus acharnés de leur race, se laissent enfin ravir l'ensemble des qualités ethniques et morales qui constituent la patrie... à deux ou trois Israélites nous avons acheté leur Parlement pour une affaire superbe : le Panama...! aujourd'hui....

JUDAS (*l'interrompant*). — Et que gagniez-vous bon an mal an dans le Panama ?

CORNÉLIUS (*modeste*). — Deux ou trois millions.

JUDAS (*très renfrogné*). — Nous voici loin des trente deniers.

CORNÉLIUS. — Mais, la gloire d'avoir vendu le Christ !

JUDAS. — L'argent est l'argent. L'argent est tout.

DEUTZ. — De mon temps, on allait jusqu'à cinq cent mille. C'était un chiffre déjà, cela ; aussi bien, je partage l'avis de monsieur Iscariote : un beau travail n'est rien, l'argent est tout. — Et vous, Bauer, que touchiez-vous pour dévoiler les secrets de l'impératrice.

UNE OMBRE. — (*qui s'est rapprochée du groupe pendant la conversation, vivement*) — Il touchait à la quarantaine.

TOUS. — Oh ! mauvais, mauvais.

JUDAS (*avec un sourire jaune aux lèvres*). — Pas sérieux, Offenbach..., aussi, vous vous nuisez auprès des hommes graves. On disait même l'autre jour que l'administration allait vous retirer votre partition aux prochains concerts de la saison.

CORNÉLIUS (*s'inclinant devant Offenbach*. — Eh bien, moi, monsieur, je vous estime et je vous admire, car, en contribuant puissamment à corrompre l'âme de la France, vous avez beaucoup servi les Israélites venus après vous dans ce pays. Vous avez fait de ses fils des êtres veules, amollis par les excès, énervés par le spectacle des belles Hélènes de votre répertoire, et les jupes de vos Schneider, des hommes incapables d'énergie qui se sont laissés dépouiller par nous, sans même s'en apercevoir. En raillant, comme vous l'avez fait,il y a trente ans, dans le général *Boum*, les chefs de l'armée française, après Sedan vous avez préparé Dreyfus.

TOUS — Dreyfus, quel est cet israélite ?

CORNÉLIUS. — C'est un héros digne de s'asseoir un jour à côté de Judas. Car si Judas a trahi le Christ, Dreyfus détruira peut-être la nation française dont l'histoire se résume en trois mots : « *Gesta dei per Francos* »

JUDAS. — Oh ! je ne suis pas jaloux ! je vous propose un ban en faveur de Dreyfus.

OFFENBACH. — Ci ne connait le Bastringue, je cours chercher mon orchestre.

Pour copie conforme :
Henry de COURSAC.

Rêve d'un Antijuif

De Constantine

Il est minuit ; huit cents Français sortent d'une réunion d'El-Kantara où les candidats du parti français au conseil municipal ont été acclamés. Morinaud est porté en triomphe par la foule, qui ne cesse de crier : « A bas les juifs ! A bas Casanova ! A bas Thompson ! »

Tout à coup, apparait à l'autre bout du pont, toute la bande syphilitique juive, chassée de la ville, à coups de triques, par la jeunesse française.

A cette vue, un cri formidable est poussé par tous les concitoyens :

« Au ravin, les youpins ! »

Morinaud réclame pour lui cet honneur, qu'à regret on lui accorde. Notre ami s'élance vers cette tourbe gluante et, avec une énergie et une force surnaturelles, saisit un à un, youtres, youtrines et youtrons et les fait voltiger dans l'espace, les livrant ainsi aux vautours et aux charognards, leurs congénères.

A peine un quart d'heure s'est écoulé que le dernier des youtrons tournoyait dans les airs.

Un seul Français proteste ! c'est Rémès, qui de sa voix vibrante, comme un clairon de zouave, s'écrie : « Assez, vous empestez mon domaine ! » A ce moment, un craquement terrible se fait entendre ; le Rhumel ouvre ses larges flancs et engloutit à jamais la tribu d'Israël...

.....

La pâle Phébé éclairait de sa lueur blafarde cette scène émouvante et grandiose de régénération humaine, et encadrait le noble et mâle visage de notre député d'une immense auréole où on en lisait : *Révision du décret Crémieux* ; quand un cri nazillard m'éveille et me rappelle à la réalité, c'est Chaloum qui crie :

Maharchand de fil...
Hélas ! j'avais rêvé !

A. B.

THÉATRE Aujourd'hui Dimanche, en Matinée : *Mireille*, à prix réduits.
Le Soir : *La Dame aux Camélias* et les *Noces de Jeannette*.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence*
Place du Gouvernement

OUVERTURE LE 15 OCTOBRE

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariage
ET POUR THÉATRES
Grand choix de Plantes naturelles et artificielles
EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence* pl. du Gouv.

OUVERTURE DU MAGASIN TRÈS PROCHAINEMENT

H. VICTS, 31, *rue Bab-Azoun*
Cravate d'Alsor :

Élégance, Haute fantaisie et Solidité
La Maison garantit et fait les Chaussures sur Mesure

Vendant directement au public à des prix inconnus
jusqu'à ce jour
CHAUSSONS & la MACHINE et CLOUÉS
Cousues à la main

de Chaussures fines, fortes, de fatigue et de chasse

MANUFACTURE FRANÇAISE

« A L'INCOMPARABLE »

CHAPELLERIE

MAISON FRANÇAISE

AUX MOUSQUETAIRES GRIS

NARDI

ALGER - 15, Rue Dumont-d'Urville, 15 - ALGER

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 4 (*Maison Saliba*), **2e étage**
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

CE QU'ON CHERCHE A FAIRE

PREFECTURE D'ALGER
DEPOT LÉGAL

Première Année. — N° 32 | 5 CENTIMES | Dimanche 23 Octobre 1898

L'Algérie aux Français | A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

Projet d'un monument à deux maires dignes de l'estime publique

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

Projet de monument. — Notre ami Herzig, dans ses gravures d'aujourd'hui, a moins flatté que jamais nos ex-maires d'Alger et de Mustapha. D'aucuns prétendent cependant que la ressemblance est toujours frappante...

Nous allons procéder incessamment à la formation du Comité d'organisation qui sera chargé de recueillir, par souscriptions publiques, les fonds nécessaires à l'érection de ce monument dont le projet définitif sera mis ces jours-ci au concours.

Dernier départ. — Nous l'avons toujours dit : c'est par humanité, par pure bonté d'âme, par un excès de sensiblerie peut-être même, que nous demandons l'excde volontaire des Juifs.

— Partez ! leur disons-nous, partez de bon gré. Prenez le courrier de Jérusalem, sinon vous obligerez tôt ou tard ceux que vous avez volés et trahis à vous offrir un passage — gratuit, il est vrai — sur un autre bateau. Et ce jour-là, il ne vous serait même plus possible de regagner les quais à la nage, car les pavés se lèveraient tout seuls pour vous engloutir à jamais...

L'A.

Cours d'Histoire Naturelle !

Tout le monde sait que les petits youpins deviennent de plus en plus arrogants et prétentieux.

Un instituteur de nos amis, rigolo à ses heures, a voulu se payer — *en dehors du service* — la tête d'un petit youpin, nouveau venu dans sa classe, lequel lui avait été signalé comme ayant la langue bien pendue.

— Voyons, mon petit Jacob, lui dit-il d'un air narquois, tu me parais calé sur *l'histoire naturelle*, quel est le rôle que joue sur la terre la fourmi, et quelle différence y a-t-il entre cette *petite bête* et ton papa ?

Jacob, tout fier, répondit :

— *Voilà c' qui cit.* Monsieur : D'abord, la *fourmi* n'est pas *on p'tit bête, cit on grosse bête*, parce qu'elle turbine *tot l'iti* comme une négresse, pour avoir *on p'tit po d' la galitte*, à manger l'hiver, tandis que mon père, *dans li vant-quat' nores* dépose son bilan, offre 5 0/0, *on loui donne* son concordat, et puis *il a d' la galitte por tot la vie d'lui, di nos ôtres, y di p'tits z'enfants di p'tits z'enfants di nos ôtres... Voilà c' qui cit, Monsieur. Cit pas ça ?*

Mon ami, épaté, ne sut que répondre :

C'est malheureusement trop ça; race maudite !

ÉCHOS

La *Mandoline Algérienne* donne sa première fête dans la coquette salle de la Ste-Cécile, à Belcourt, aujourd'hui Dimanche 23 Octobre.

Le Conseil d'administration s'est occupé, avec un soin jaloux de créer, dès le début, une réputation à la *Mandoline Algérienne;* le programme très varié de la matinée comprend divers monologues, chansonnettes et une partie musicale.

Le soir, grand bal, où danseurs et danseuses pourront entendre les danses les plus entrainantes sur les instruments à cordes. L'orchestre sera dirigé par M. Louis Bonnel, professeur de mandoline.

Il y a donc lieu d'espérer un plein succès pour cette première journée récréative.

***

Nous engageons nos lecteurs à se rendre aujourd'hui à 3 h. précises au Vélodrome Skating. Un match sensationnel entre chevaux de l'écurie Vitoz et M. et Mme X. en tandem sera couru sur 30 kilomètres.

M. et Mme X. rendront 3 tours de piste sur les chevaux. D'autres courses sont également au programme.

Hommage d'amical Souvenir

DE LA

Réserve et de l'Active antijuives de la 20e Batterie

A

Max RÉGIS

Alger, où le printemps chante et sourit sans cesse,
Renferme des trésors de vaillante jeunesse
Et des cœurs généreux
Qui luttent pour le droit et leur indépendance,
Et qui, pleins de respect et d'amour pour la France,
Veulent des jours heureux.

Acharnés à celui qui veut notre ruine,
Ah ! qu'ils sont beaux, ceux-là dont le front s'illumine
D'espoir et de fierté !
Et comme l'avenir, à l'horizon, s'éclaire,
Lorsque, dans son ardeur, cette jeunesse altière
Chante la liberté !

Il faut exterminer l'ennemi qui menace
De nous ravir l'honneur et dont l'ignoble audace
Eclate tous les jours ;
Il faut sauvegarder nos droits à l'existence ;
Ne pas subir, muets le joug de l'insolence,
Etre trahis toujours.

De tes complots, Judas, nous dénouerons la trame...
Car dans tout cœur français, car au fond de toute âme
Rugit un tourbillon.
Des tempêtes soudain se déchaînant, terribles,
Feront fuir, pour jamais, les fantômes horribles
Des rois du Million

Les forts se sont levés, pleins de patriotisme,
A la voix du champion de l'antisémitisme...
Soudain, Max, tu surgis.
Et l'ennemi commun, l'homme à la face blême,
A frémi, tout à coup, dans son effroi suprême,
Au seul nom de Régis. »

Prête à te seconder dans la lutte présente,
La foule s'est pressée, immense et frémissante,
Sur tes pas de géant ;
On t'a jeté des fleurs, des palmes et des chaînes,
Car, plein de l'espérance aux victoires prochaines,
Tu gênais un tyran.

Comme beaucoup de ceux que célèbre l'Histoire,
Tout couvert de lauriers, auréole de gloire,
On te mis en prison.
Mais le lion, captif dans l'antre solitaire,
Regarda longuement ses ongles, sa crinière
Eut un brusque frisson.

Avec tes fers, Régis, tu t'es forgé des armes ;
Toujours serein et fort, sans douleur et sans larmes
Tu disais : — Attendons !
Bientôt, loin de nos murs, le tyran qui m'opprime
Disparaîtra, honteux, sous le poids de son crime
Et de ses trahisons. —

A nos regards, grandi par l'épreuve elle-même,
Libre, dans les chemins d'une ville qui t'aime
Tu parus, radieux.
Sur ton char, au milieu d'une foule en délire :
Tu réjouis nos cœurs avec ton beau sourire
Et l'éclair de tes yeux.

Dans ta noble bravoure, ô mon Cid ! ta grande âme
Ne pouvait, par le fer, venger l'insulte infâme
De lâches ennemis ;
Ils t'insultaient de loin et tremblaient devant l'arme
Que tu leur présentais, calme, froid, sans alarme,
Pénétré de mépris.

Malgré, de faux amis, la honteuse inconstance,
Fort de notre amitié, plein de persévérance,
Tu repris le combat.
Secondé par les tiens et par ton brave frère,
Tu poursuivis ton œuvre auguste et salutaire,
Comme un vaillant soldat.

Soldat, tu l'es toujours : nous t'avons vu, docile,
Suivre le règlement d'un air noble et tranquille,
Car l'honneur était là.
Car toujours ton grand cœur au devoir sait se rendre
Et lorsque du devoir la voix se fait entendre,
Tu réponds : — Me voilà !

E. Bonnefoy.

Fables antiques

ESTHER

Les ripailles de nos ancêtres, signalées dans la fable d'*Esther*, comme ayant atteint, parfois, une durée de cent-quatre-vingts jours consécutifs, devaient, bien certainement, dépasser en orgies, tout ce que nous offre, en exemple de débauche, l'*Augias*, tenancier des écuries du *moulin-rouge* parisien.

On pourrait même y ajouter la frasque appelée : « bal des quat'-arts » dont les turpitudes étalées devant un Tribunal correctionnel, permirent à une des terpsichores, folichonne, de repousser l'accusation de sa prétendue complète nudité pendant les sarabandes chorégraphiques, par l'affirmation, sous serment... qu'elle avait des *bas*....

Mais, revenons aux gaudrioles antiques. Elles nous apprennent que le roi de Perse, *Assuérus*, désireux de régaler tous les dignitaires de son royaume, les convia à ses festins, et leur fournit, journellement, sans interruption pendant six mois, la bombance, le gîte et le reste ; dans un refuge pourvu de tout le confortable qu'exige la circonstance d'une saturnale hospitalité.

Nourriture succulente. Vins exquis, scintillant dans des coupes d'or. Couche lascive et somptueuse, rangée en ordre, sur un pavé de porphyre et de marbre.

Enfin rien ne manquait.

A l'imitation de son royal époux, la reine *Vasthi*, voulant, à son tour, se procurer des distractions, appela, à cet effet, auprès d'elle, toutes les femmes du palais ; mais elle ne leur procura que la pitance et le gîte ; les sept *eunuques*, officiers ordinaires du roi, préposés à la garde de sa personne, n'ayant pu fournir le reste.

Dans une de ces inspirations qui naissent à la fin d'un repas, sous la saveur du rôt et le fumet de vins généreux, le monarque enluminé, manda sa femme devant lui, avec le diadème en tête, « pour faire voir sa beauté à « tous les convives ».

Indignée d'une pareille offense, l'épouse outragée refusa d'obéir aux ordres du roi, dont l'espoir déçu, du satyre, fit place à la fureur.

Inquiets sur les conséquences de la colère du royal amphitryon, les convives les plus versés dans la sagesse, conseillèrent, pour l'apaiser, l'envoi par édit, dans toutes les provinces, de gens à même de distinguer les plus belles d'entre les jeunes filles, vierges ; de les amener à la cour et celle qui plairait davantage au roi recueillerait la succession de la trop scrupuleuse *Vathi*.

Un certain juif, du nom de Mardochée, toujours à la prise d'événements immoraux, s'empressa d'offrir comme proie à l'énervement d'Assuérus, sa nièce Edisse ou Esther, en bien lui recommandant de cacher son origine, afin de tirer un sérieux parti de sa merveilleuse beauté.

Docile aux recommandations de son parent, Esther, se montra réservée dans sa première entrevue avec le roi ; qu'elle acheva de subjuguer, par la façon toute gracieuse dont elle baisa le bout du sceptre d'or, qu'il lui tendit.

Esther devenue la favorite, rendit de grands services aux israélites.

Elle obtint même, plus tard, la grâce de son oncle, menacé de la pendaison, pour avoir été surpris écoutant aux portes, par le ministre *Amau*.

En terminant, je me demande comment le grand Racine, a pu extraire une œuvre poétique délicate, de cette fange ; dont la puanteur n'a d'autre but que de représenter les juifs antiques, toujours à la recherche de la débauche, dont ils observaient les fluctuations, cachés dans les antichambres, pour en tirer un meilleur profit.

E. Noé.

RACHEL EN... SAUCISSONNÉE !

Le vieux Semhir est un de ces innombrables batteurs de route qui, usés dans tous les centres algériens, sont réduits à exercer dans les campagnes leurs scélérates roueries.

Chaque dimanche, chargé du rebut de ses compaings plus que lui fortunés, il quitte Saïda où, dans un taudis parfumé aux extraits de leur putréfaction atavique, grouille sa scrofuleuse progéniture et, vagabond matiné d'un escroc que la bénévole Thémis couvre de sa protection complaisante, de ferme en ferme, de douar en douar, de gourbi en gourbi, il exhibe, avec une mystifiante loquacité, ses rossignols invendables à la cité.

A Franchetti, coquet village à quelques kilomètres de Saïda, il dépose chez un purulent congénère, l'épicier Ephraü, quelques ballots de camelotte décatie auxquels il vient s'approvisionner au besoin,

Un jour il s'aperçoit que durant le passage chez ce dernier les ballots perdent de leur volume et de leur poids.

Un contrôle minutieux fonde ses soupçons : Ephraü le vole perfidement.

De chaque ballot d'étoffe cinq mètres ont disparu : du six pour cent par rouleau !... Il se vengera.

De Saïda il emporte quatre pièces d'un haïk enfumé sur lesquelles, de trois mètres en trois mètres, il a pratiqué trois trous triangulaires imperceptibles à l'œil non avisé. Comme d'habitude il descend chez son compaing.

De retour d'une tournée, après avoir constaté que le rognage a été pratiqué sur les quatre pièces :

— Ya Ephraü, ma parole jamais ji croyé qu'il yen avait des voleurs dans la famille pour toi...

— Comment ! proteste, avec une audace typique, l'épicier.

— Comment ? ! Dipoui six mois que je déposai mon marchandise chez toi tout le temps il en manquait et d'itoffe, et d'iguilles et di tout...

— Ti maboul, ya fils de Jacob !... pourquoi ti rêver qui t'en manque de la marchandise quand né roumis né arbis ni rentrent solement pas dans li magasin ousque tu fourrais ton bélichon !...

— Y en a pas di maboul né di fils de Jacob. On mi vole, ji jure, et di souite je prouverai s'il le faut.

Coupable, l'épicier a recours à une nouvelle tactique pour confondre l'accusateur. Frappant un grand coup sur les quatres planches qui simulent un comptoir :

— Alors ti prenais ma maison pour un canaillé, pour un voleur ? !

S'élançant sur le réclameur d'une poussée il l'envoie rouler sur le sol après lui avoir arraché des mains les quatres pièces de haïk mystèrieusement poinçonnées.

Rendi moi mon marchandise ! clame le marchand ambulant.

— Ji rendi quand est-ce ti en auras piyé le magasinage dé six mois.

— Ya sidi Ephraü !

Nouvellement bousculé le piteux Semhir n'a pour tout recours que l'intervention de la gendarmerie et du garde champêtre auxquels il court exposer ses doléances, exibant, comme témoignage de la brutalité de l'épicier, une déchirure de son pantalon, laquelle met a nu une peu ragoûtante partie de son squaleux et crottifère postérieur.

(A suivre) Louis VINCENT.

D'une poésie dédiée par un *soldat français* à Jules Guérin, délégué général de la Ligue Antisémitique de France à Paris :

Allons Guérin, Drumont, Régis et Millevoye !
Notre étendard français doit reprendre sa voie
Au grand soleil ! au monde, il doit rendre l'espoir !
Sans le soleil Français, l'univers est trop noir.
Surgissez, défenseur de la sainte Patrie !
La honte c'est la mort, la gloire c'est la vie.
Unissez-vous, amis. Le Juif est le danger !
Autour des couleurs venez tous vous ranger.
Ensemble redisant, en un chant farouche,
Au drapeau, les enfants ! et mort à qui le touche !

Septembre 1898

UN SOLDAT FRANÇAIS

QUELLE NOCE ! MES AMIS !

On ne rencontrera jamais plus un *Club* aussi épatant que celui que possède dans son enceinte, le doux pays de Montfourbi.

D'après ses statuts, il est de tradition qu'avant de se mettre à la besogne, on commence d'abord à faire un copieux gueuleton pour se donner des *idées au centre*.

Il paraît qu'ensuite ces clubman pondent des projets distillés... *al pelo* !

J'ai eu la bonne fortune d'assister — en spectateur — à leur dernier gueuleton, et je vous assure que ça été rigolo, aussi je m'empresse de vous en donner la primeur.

Ecoutez ! ... le phonographe est en branle !

Il commence :

Tout le monde était à table, sauf un retardataire, retenu au double W plus longtemps que d'habitude.

Au moment où le président de céans enlève le couvercle de la soupière pour y plonger la traditionnelle louche, il aperçoit, flottant entre deux bouillons, *un cheveu dans la bouillabaisse*.

Un oh !!! formidable retentit dans la salle. (Mon phonographe a failli éclater.)

Epatement général des spectateurs et de moi-même.

Ce n'était pas tout..

Au même instant, une odeur nauséabonde envahit les lieux, ça puait comme qui dirait le poisson pas frais, ce qui mit le comble, et tout le monde se sauva.

Furieux, le President s'écria :

Garçon ! enlevez vivement cette cochonnerie !.. On n'est pas dégoûtant à ce point ! *Si c'est une farce que vous avez voulu nous faire, nous ne la trouvons pas bonne*, car vous auriez pu jeter ça dans **votre oued merda !**..

Le pauvre garçon, épaté comme tout le monde de ce coup de tabernacle, exécuta, *subito presto*, les ordres du Président, lequel avait donné également l'ordre de brûler des parfums.

En disant que tout le monde s'était tiré des pieds, je commets une petite erreur, car un des convives, descendant des Bachibouzouks, était resté à sa place. Avec le calme qui caractérise sa race, cet enfant de Mahomet bourra, alluma et fuma sa pipe sans s'émouvoir.

Le Président, le voyant fumer comme une locotive en marche, lui dit à haute voix, avec un petit *accent* qui sentait l'ail :

— Tu n'as pas **Soif... Teur ?**

Le Teur, puisque Teur il y avait, sans trop se déranger, répondit :

— *M'ci M'sio li Président, moi macache mangir di cit poisson* !... Et il continua, à l'aide de son kif, à combattre les mauvaises odeurs.

Ce brave Teur n'avait pas compris,

Une heure après cette scène mémorable, tout rentra dans l'ordre et chacun reprit sa place.

Durant deux heures environs, on entendit un cliquetis de fourchettes, et les mâchoires allaient bon train.

Ce qu'il s'est absorbé en liquide et en mangeaille, il m'est impossible de dire — le phonographe n'a pu l'enregistrer. — Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la fin tout le monde paraissait gai et content. Toutefois, sept à huit convives, par parenthèse *antijuifs bon teint*, avaient l'air un peu triste, car ils n'ignoraient pas qu'ils étaient en compagnie de judaïsants *di primo cartello*.

Cette situation était assez embarrassante, mais une circonstance fortuite les mit toutefois au comble de la joie. L'effet du bon vin venait d'opérer un revirement en l'âme des judaïsants lesquels se révélèrent subitement, mais là, comme un coup de tonnerre !... *antijuifs enragés* ! A tel point que, si le chef de la police et de l'ordre public, n'avait eu vent de la chose, et pris ses dispositions pour mettre, le cas échéant, le holà ! il y aurait eu certainement des victimes dans le monde d'Israël... On parlait de rien moins que de boulotter quelques youpins en guise de dessert.

PHONOGRAPHE.
P. C. C. ; LUDO.

THÉATRE Aujourd'hui Dimanche, en Matinée : *Les Huguenots*
Le Soir, à h. 1/2 : Le *Maître de Forges* et le grand ballet de *Faust*.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence*
Place du Gouvernement

OUVERTURE LE 15 OCTOBRE

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariage
ET POUR THÉATRES
Grand choix de Plantes naturelles et artificielles
EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

CHAPELLERIE

MAISON FRANÇAISE

AUX MOUSQUETAIRES GRIS

NARDI

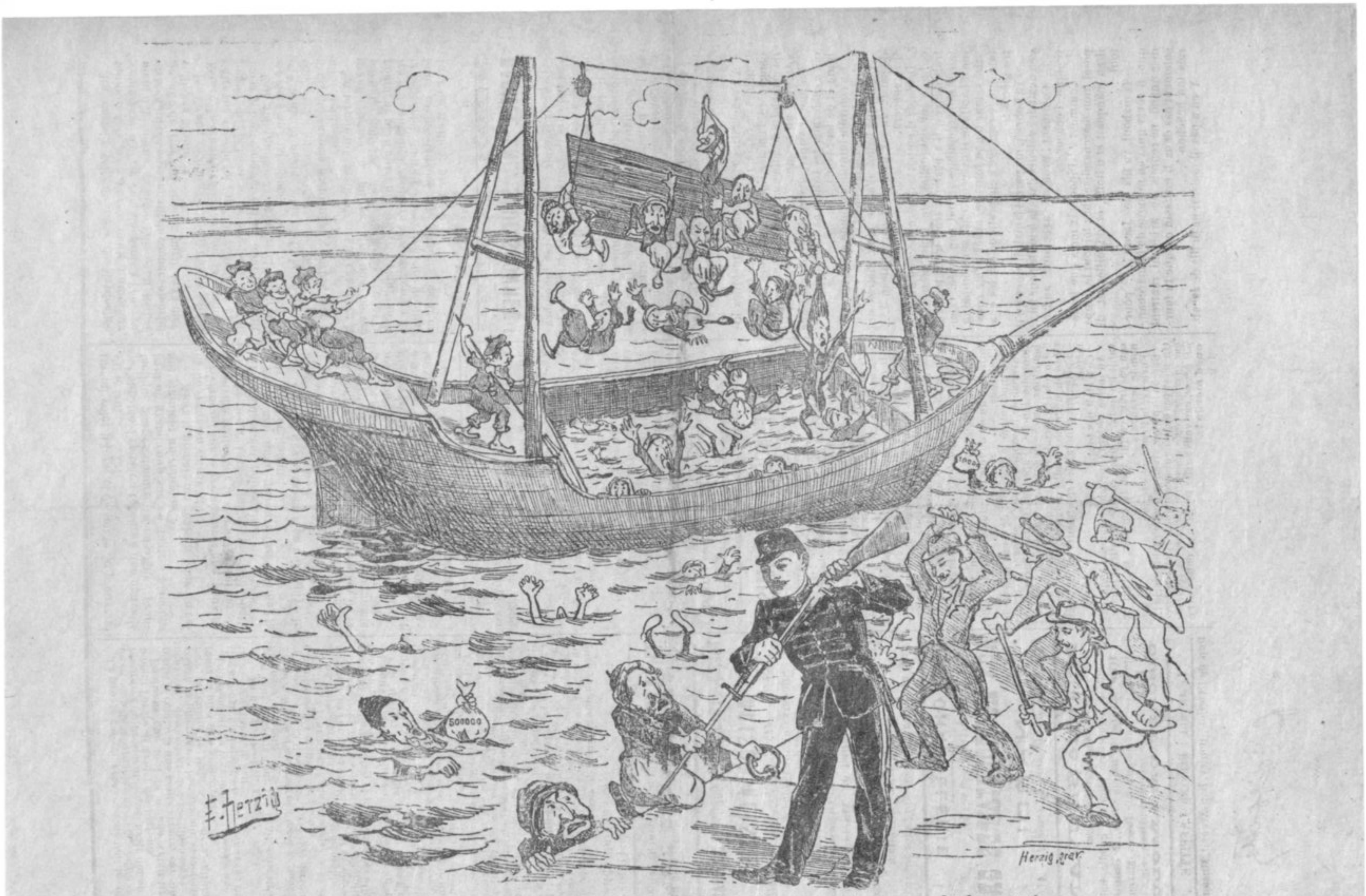
ALGER - 15, Rue Dumont-d'Urville, 15 - ALGER

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba)*, **2e étage**
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha



Le bateau à soupape est réservé aux Juifs s'ils ne partent pas de bon gré.

749
PREFECTURE D'ALGER
DEPOT LÉGAL

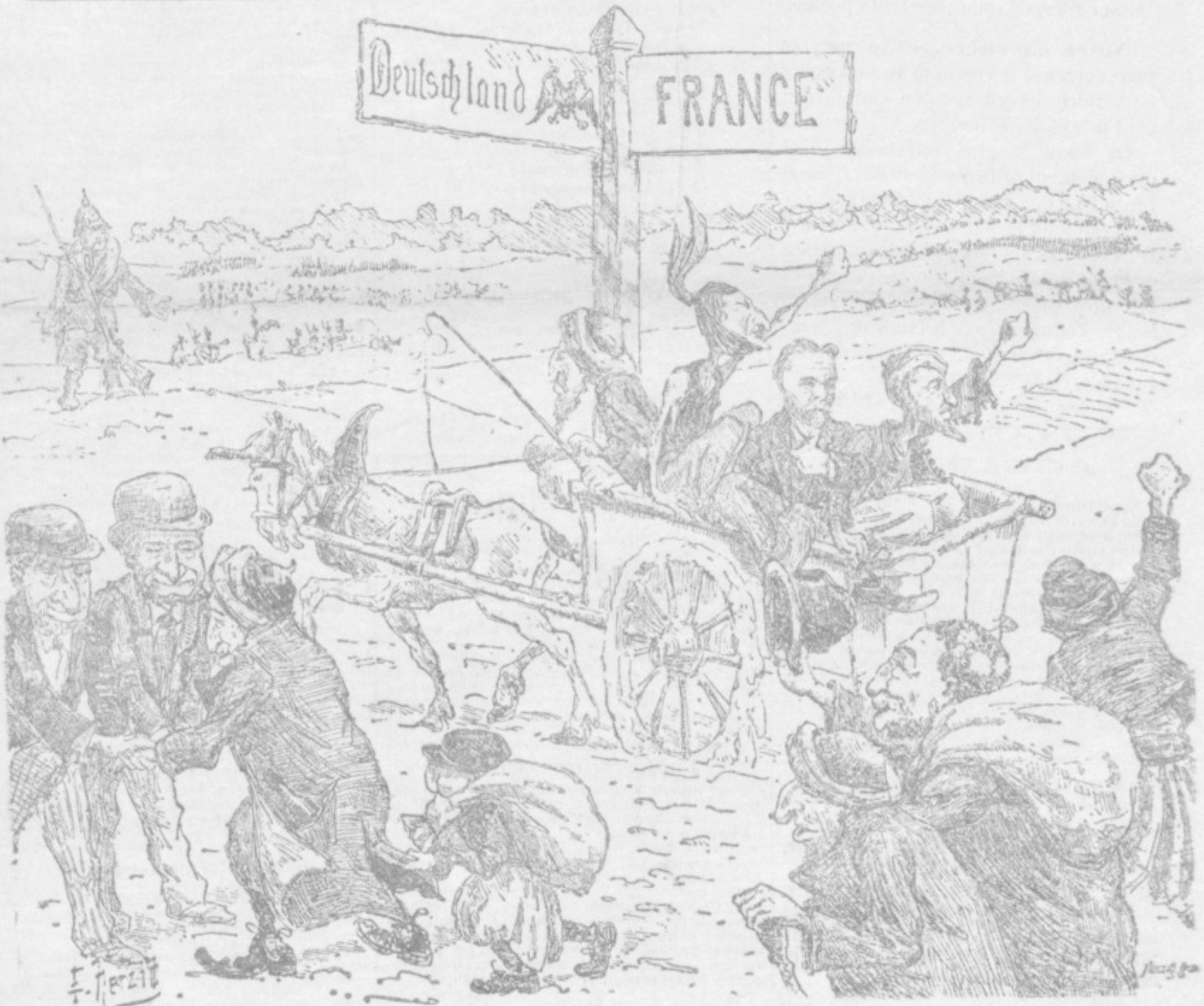
Première Année. — N° 33 | 5 CENTIMES | Dimanche 30 Octobre 1898

L'Algérie aux Français | A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS



Soldats français... depuis Crémieux

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

Soldats français... depuis Crémieux. — C'est là une image un peu anticipée des évènements qui se préparent. Certes, nous étions tentés nous aussi, comme quelques âmes sensibles, de nous apitoyer sur le sort de ces pauvres youddis qui, pensions-nous, ne sauront pas où aller quand on les mettra en demeure de débarrasser l'Algérie. Mais nous avons surpris quelques lettres de juifs allemands qui ont calmé nos angoisses. Il y en a beaucoup, en effet, dans le Deutschland qui ont ici leurs frères ou leurs cousins espions ; ils les attendent donc à... bourse ouverte.

N'oublions donc pas, avant de les laisser filer, de retourner leurs poches.

Notre cimetière. — Ne pleurez pas ; ceux qui dorment là ne sont guère à plaindre. Ils ont vécu en canailles et sont morts de même.

La fosse la plus intéressante est certainement celle que vient de creuser, toute fraiche, Max Régis. Quel cadavre va-t-on jeter là dedans ?... Pradelle ? il n'est pas de taille à tenir une place en cette compagnie d'illustres crapules défuntes — c'est plutôt une fichue bête : l'équarrissage lui suffira. Sera-ce Marchal ? peut-être... Sera-ce plutôt Laferrière ?... s'il y tient.

L'A.

ACCIDENT

Notre Directeur a failli être victime d'un accident et devenir en même temps la cause involontaire d'un autre accident plus triste encore.

Une vieille dame s'est trouvée, hier après-midi, sur le passage de sa voiture ; malgré plusieurs appels la pauvre femme ne se dérangeait pas et pour cause : elle est sourde.... Elle a été renversée par le cheval pendant que Max Régis était projeté à terre. Il a reçu une blessure assez sérieuse à la jambe, mais ne pensant qu'à la malheureuse il s'est jeté sous la voiture d'où il a pu la retirer, sans qu'elle ait reçu autre chose que de légères contusions. Notre Directeur lui a fait néanmoins donner aussitôt toutes sortes de soins et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il ne l'oubliera pas.

AUX JOURNAUX

Tous les Comités antijuifs de la ville d'Alger, sont priés de se réunir avant Mardi, pour choisir leurs candidats aux élections municipales.

Mercredi soir, au « Café Tantonville », tous les présidents et tous les vice-présidents se réuniront en comité central, pour former la liste définitive des comités antijuifs.

Polka de l'"Antijuif"

Air : « **POLKA DES ANGLAIS** »

I

Les Youpins, c'est notoire,
Font une très sal' poire
En voyant l'Antijuif
Leur coller plus d'un suif !
La brocante et la banque
Sentant qu' la forc' leur manque,
Se cachent en vaincus
Derrièr' leurs sacs d'écus.

REFRAIN

Passez la frontière,
Sous votre bannière,
Dreyfus et Lépy, c'est l'heur' du branle-bas ;
Car la France altière,
Chasse, toute entière,
De son sol pillé, les douze tribus d' Judas,

II

Allons, hideux sémite,
Déguerpis au plus vite ;
Tu n'es pas le plus fort
Malgré ton coffre-fort,
Et l'Antijuif te prouve
Que, même en France, on trouve
D'énergiques Français
Pour faire ton procès. (Au ref.)

III

Les cordons de ta bourse
Te laiss'ront la ressource
De te pendre plus tard,
Si t'es reçu null' part ;
Fils d'une immonde race,
Suis à présent la trace
D'Isaac Laquedem,
L'aïeul des fils de Sem. (Au ref.)

IV

En sentinelle brave,
Loyale et sans entrave
L'Antijuif est vainqueur ;
Aussi, chantons en chœur :
Que, du bonheur, le rêve
Est de laisser, sans trêve,
Le Juif à ses abcès
Et la France aux Français ! (Au ref.)

LEVENGE.

Fables antiques

Elie

L'allégorie imaginée sous forme de récit historique, à l'intention de ce prophète juif, est, je crois, la plus étrange de toutes celles qui émaillent, dans une pensée moralisatrice ou révélatrice, le livre considéré, peut-être à tort, comme le recueil des *Saintes Ecritures*.

Cette allégorie relate : qu'Elie, ayant encouru la disgrâce du roi *Achab*, et suscité la colère de la reine *Jézabel*, pour avoir prophétisé trois années de sécheresse et une mort cruelle au monarque, jugea prudent de se soustraire, par la fuite, au ressentiment royal.

A cet effet, il porta ses pas précipités, vers les rives du *Nil*, suivi de son disciple Elisée, et par quarante fils de prophètes.

Pour plus de précaution, il se réfugia dans l'intérieur du désert d'*Horeb*, où il reçut — disent les historiens — une miraculeuse nourriture quotidienne par les soins d'un corbeau.

Après la mort d'Achab, le prophète en exil regagna ses pénates, heureux de s'en être tiré à si bon compte.

Plus tard, témoin de la culbute que fit *Ochozias*, pour s'être trop penché sur l'appui de sa fenêtre, élevée de plusieurs mètres du sol, il pensait être appelé à donner des soins au successeur, contusionné, d'Achab. Mais, ce nouveau roi préféra recourir aux lumières de *Bélzébuth*, praticien réputé pour ses consultations physychologiques.

Déçu dans ses espérances, Elie se récria amèrement et déclara que le malade soupçonneux ne se relèverait plus de sa couche et que son trépas, prochain, résulterait des conséquences de sa chute.

Ce diagnostic prophétique, rapporté par quelque indiscret au royal alité, suggéra à celui-ci, le désir d'être renseigné sur la figure et la mise du malencontreux révélateur.

— Il est *velu et ceint d'une ceinture de cuir*, déclarèrent des assistants.

— Je le connais ! s'écria le roi. C'est Elie, de Thesbe !

Aussitôt il dépêcha un capitaine de la milice, à la tête de 50 hommes, avec ordre de s'emparer du juif, qui, en prophète inspiré, et par conséquent averti, s'était déjà réfugié sur le sommet d'une montagne, où le trouva assis, le mandataire guerrier, consumé comme un fétu de paille, lui et ses hommes, par un feu céleste, à peine avait-il ouvert la bouche, pour expliquer son ambassade.

Une deuxième tentative, subit le même sort.

Indifférent au sacrifice de ses sujets, Ochosias, organisa une troisième expédition, qui enfin ramena le fugitif, épuisé dans ses munitions fulgurantes.

Cette capture opérée dans une pensée thérapeutique — pourrait-on dire — ne produisit, cependant, aucun effet salutaire sur l'état empiré du malade, qui succomba peu de temps après.

Revenu des grandeurs de ce monde, à l'exemple de *Thémistocle*, Elie quitta sans regret notre planète, et s'éleva vers d'autres régions dans un tourbillon nuageux, après avoir confié le manteau magique à son associé, *Elisée*.

Dans cette singulière fiction, qui paraît obscure, nous sommes, pourtant, en pleine lumière, pour écouter une longue diatribe contre les juifs.

La prophétie de trois années de sécheresse, suivies de la mort cruelle du roi, est l'image allégorique des méfaits israélites.

L'obligation de la fuite d'Elie, escorté de son disciple et de 50 fils de prophètes, nous indique la nécessité, autrefois reconnue de la dispersion des juifs, à refouler, même, jusqu'au désert.

La nourriture fournie par le corbeau, les représente, toujours parasites et peu dégoûtés,

La consultation demandée de préférence à Belzébuth, est le conseil tacite, d'établir des rapports avec le *diable*, plutôt qu'avec les juifs

Les récriminations d'Elie, sur cette préférence, expriment le regret des juifs, sur la proie qui leur échappe.

L'apparence velue et la lanière de cuir, d'Elie, symbolisent la bête.

La capture difficile du fugitif, est la paraphrase du châtiment, qui, tôt ou tard, atteint le juif.

L'ascension nuageuse du prophète, veut dire : que le juif cache toujours ses réussites.

Enfin, le manteau octroyé à Elisée, constitue l'emblème de l'héritage, qui a soin de laisser le juif, continuellement inquiet sur le sort de sa progéniture.

Je ne m'explique pas la vénération des israélites, pour la teneur d'un livre qui ne renferme qu'une inépuisable série de sanglantes injures à leur adresse, et que n'avaient pas compris, non plus, dans leur forme allégorique, les commentateurs de la bible ; juifs de la secte des *Caraïtes*.

E. Noé.

LA COMPLAINTE DE NANA

(Air : *A Saint-Lazare*)

I

Sais-tu c' qu'on dit, papa Zola
A Saint-Lazare
Où c' qu'on a coffré ta Nana
Sans crier gare !
On dit qu't'é tant bêt'ment mêlé
D'un sal' histoire,
Tu fais maint'nant, très em...mielé
Un' vilain' poire.

II

On dit que d'Dreyfus l'Syndicat
Et sa fripouille
T'ont mis dans un si fichu cas
Mon pauv' P'tit-bouill !
Que, lorsque tu mets l'nez dehors,
Sans la police
On f'rait sûr'ment un mauvais sort
A ta jaunisse !

III

On dit qu'tu t'es, pour épater,
Fait circoncire...
Et puis aussi qu'tu veux t'vanter
Qu'B rlin t'admire
Eh ben ! tu vois, je n'te l'cache pas,
J suis qu'une s.....
Mais s'faire l'copain des Judas
J'trouv' ça malpropr' !...

IV

Et malgré mossieu Clémenceau
Malgré son frère.
Labori, L'blois, fleurs du barreau
Qui plaid' nt l'affaire,
Malgré Thév'net, malgr Trarieux
Pour la décharge
Voi'roman, c'est — ça saute aux yeux
Un'vaste charge !...

V

Avec Scheurer, le Sénateur
En mal d'éclore,
Guyot, feu l'inaug rateur,
L' Siècle et l'Aurore.
T'as beau crier très fortement
A l'imposture,
On s'torche, avec ton boniment,
L'autre figure !...

VI

Oui, t'as beau comme un paon t'gonfler
Devant l'prétoire
C'que tu fais les gens rigoler
Avec ta gloire !
Fair' ton Napoléon premier
C'est trop prétendre !
Sur tes victoir's au jus d'fumier
On met d'la cendre !

VII

C'est pas parc'que l'youpin Reinach,
C'te fac' huileuse !
Dont la fortune vient d'un krach
D' mémoir' fameuse,
A juré d'faire la révision
Ou ben qu'la casse,
Que tu n's'ras pas, mon vieux colon
Dans la mélasse !...

VIII

Il est bien mort, ton syndicat !
Le militaire
T'as foutu l'nez dans ton caca
T'as plus qu'à t'taire
Mais, si tu veux propager ta
Littérature,
A l'fil' du Diable porte là
J'pay' la voiture !

RACHEL EN... SAUCISSONNÉE !

(Suite et fin)

Sur les gérémiades du plaignant et nonobstant les furieuses protestations des conjoints Ephraü, garde-champêtre et brigadier s'introduisent dans le magasin receleur soi-disant.

Un instant l'épicière disparait de la scène autour de laquelle une foule curieuse joyeusement s'ébaudit et, de retour auprès du cher z'époux Nathan, avec arrogance et l'accent le plus convaincant d'une innocence parfaite :

— Cherchez, m'sieu le birgadier, encourage-t-elle, fouillez, et on verra si nous en avons point la confiance pour l'honneur.

Autorisés par le mari, invités par la youpine es deux représentants de la placide autorité pénètrent dans l'arrière boutique où quelques coups d'œil circulaires subrepticement jetés ne révèlent la présence du moindre lambeau de haik aux trous accusateurs.

Dans le chenil où s'aplatissent, à l'heure des tendresses, les chairs mollasses des épiciers, Semhir reconnait bien, dans la douteuse blancheur d'un rideau, un coupon de mousseline dont il revendique la propriété ; mais quelles preuves pourraient établir la légitimité de ses prétentions ?

— M'sieu le birgadier, m'sieu li grand'-champêtre, insiste-t-il, en v'là di fil qui en vient de chez Nahon !... en v'là di cordonnet qui ji piye bien comptant chez Serfati !... en v'la un' cravat qui en vaut treize sous chez Ben Mergui !...

Toutes vaines argumentations.

L'innocence des épiciers établie sur la question vol, le brocanteur se voit gratifié de magistrales remontrances de la part des fonctionnaires si intempestivement arrachés aux joyeusetes de la manille aux enchères chez le bon gigue Eplein, mastroquet hors concours de l'aimable Franchetti.

Cependant, l'œil fixé sur la volumineuse rotondité de la youpine, Semhir voit, l'âme en pleurs, s'anéantir tout suprême recours contre ses détrousseurs. S'avançant vers l'acolyte d Ephraü qui l'écrase de sa moquerie bruyante :

— Que le bon Dieu dé mon père, s'écrie-t-il, ti fasse crever toi et tes enfants com' une sale juive que ti es !

Furieuse, celle-ci s'élance sur l'insulteur et, de ses ongles de harpie, lui laboure horriblement sa simiesque face couleur de mou.

Dans un corps à corps où l'avantage est loin d'être de son côté, le brocanteur cramponné à la taille de l'eryynique Rachel, roule avec elle, sur les pavés inhumains, dans un burlesque accouplement.

Interviennent garde champêtre et brigadier.

Mais dans la sarabande féroce, la jupe de l'épicière cruellement endommagée a provoqué un cri de triomphe de la poitrine de Semhir :

— M'sieu le birgadier, m'sieu le grand-champitre, regardez !... cit femme en avait cachée sur son personnel l'itoffe volée pour moi ! ! !

Comme si tout son sang s'était retiré d'elle subitement, l'énorme youpine pâlit, chancelle, tombe comme une masse, évanouie.

Rapidement délivrée des agraffes qui l'enserrent sur elle, s'affiche le flagrant délit de vol des vingt mètres de haïk dans lequel elle s'est si imprudemment en... saucisonnée.

Semhir n'en dort plus de joie.

L'affaire est au parquet.

Parions que si Dubuc était appelé à « sentencier » il ne refuserait point à Rachel... sa grâce tutélaire.

Louis VINCENT.

L'ANTISÉMITISME

Dans la province d'Oran

Mon cher monsieur Max Régis,

Je suis bien jeune, hélas, car je n'ai que seize ans, quant j'eus appris que vous étiez prisonnier, je me suis creusé la cervelle pour composer un chant digne de vous.

Lorsque je l'eus composé, vous étiez encore prisonnier, je le chantais alors à pleine voix dans une réunion publique.

J'ai pleuré en le chantant, et je sais que vous serez ému en lisant l'œuvre d'une jeune fille qui est fière de se déclarer antijuive, lorsque son chef est aussi vaillant que vous.

MARIE FARENC,

« Café Antijuif », à Lapasset, départ. d'Oran, dans le Dara.

P. S. — Nous publierons le chant prochainement.

THÉATRE Aujourd'hui Dimanche, en Matinée : *Le Barbier de Séville.*
Le Soir, à h. 1/2 : *Le Bossu.*

Aux Fumeurs

FAITES VOS CIGARETTES VOUS MÊMES

DEMANDEZ PARTOUT

Le PAPIER ANTIJUIF Max Régis

Papier combustible sans chlore ni acide

M. RIVIÈRE 2, passage Martinetti (Alger)

Nous recommandons tout spécialement aux Antijuifs M. **Alfred Tamisier**, qui a des chambres meublées à neuf, à des prix modérés, 49, rue Rovigo, Alger.

OCCASION **A Vendre** deux roues pour colporteur — peint tricolore. S'adres. à la remise de l'Esplanade Bab-el-Oued.

SILVENT, Dentiste Spécialiste
22, Rue de Constantine, 22

APPAREILS DENTAIRES PERFECTIONNÉS
Prononciation et mastication garanties

— Comment ! toi si maigre dans le temps je ne te reconnais plus !

C'est bien simple, tu n'as qu'à faire comme moi, usage des dentiers perfectionnés de **Silvent, 22**, Rue de Constantine, (Alger).

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence*

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉATRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence* pl. du Gouv.

CHAPELLERIE

MAISON FRANÇAISE

AUX MOUSQUETAIRES GRIS

NARDI

ALGER-15, Rue Dumont-d'Urville, 15 - ALGER

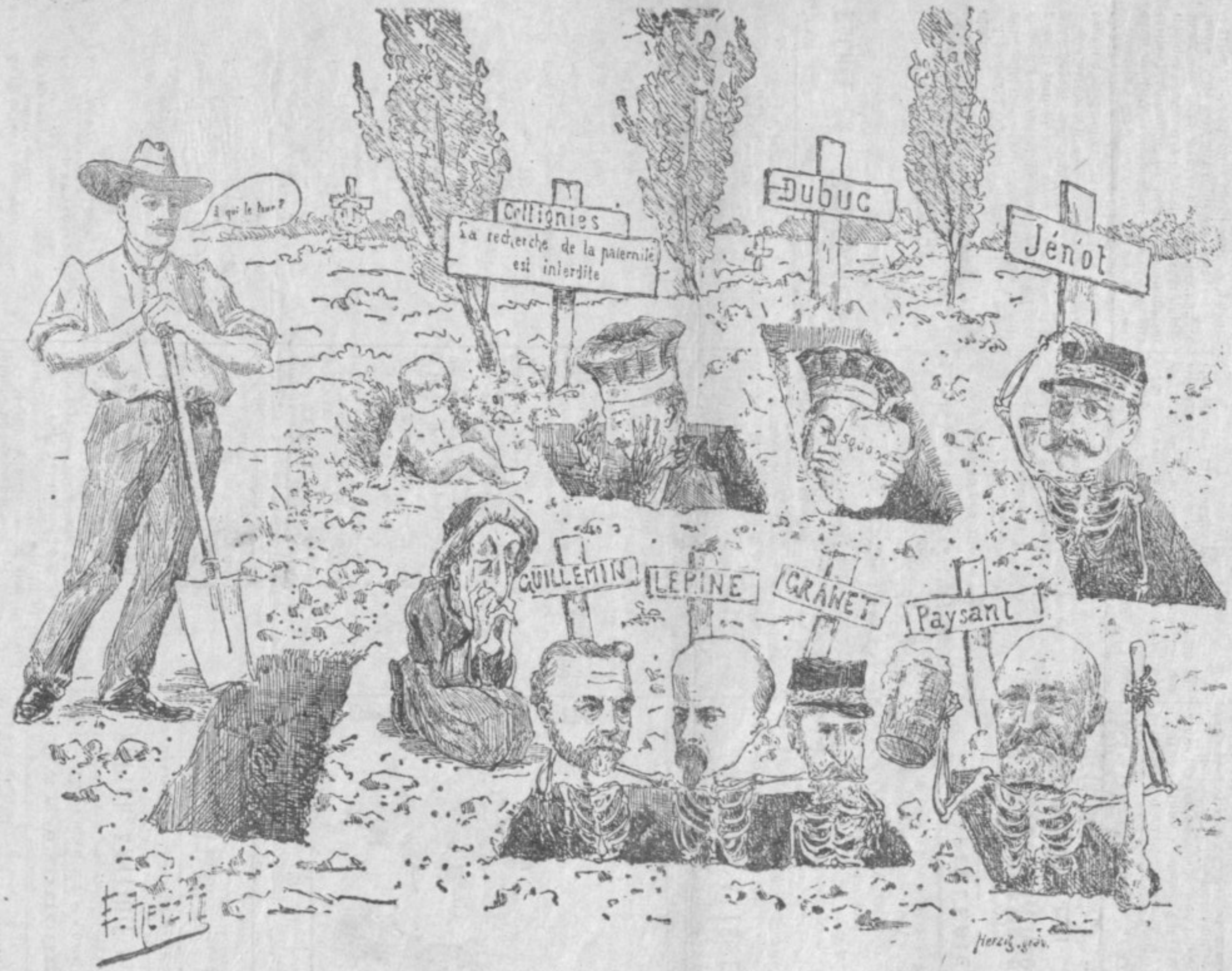
Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba)*, **2e étage**
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha



NOTRE CIMETIÈRE

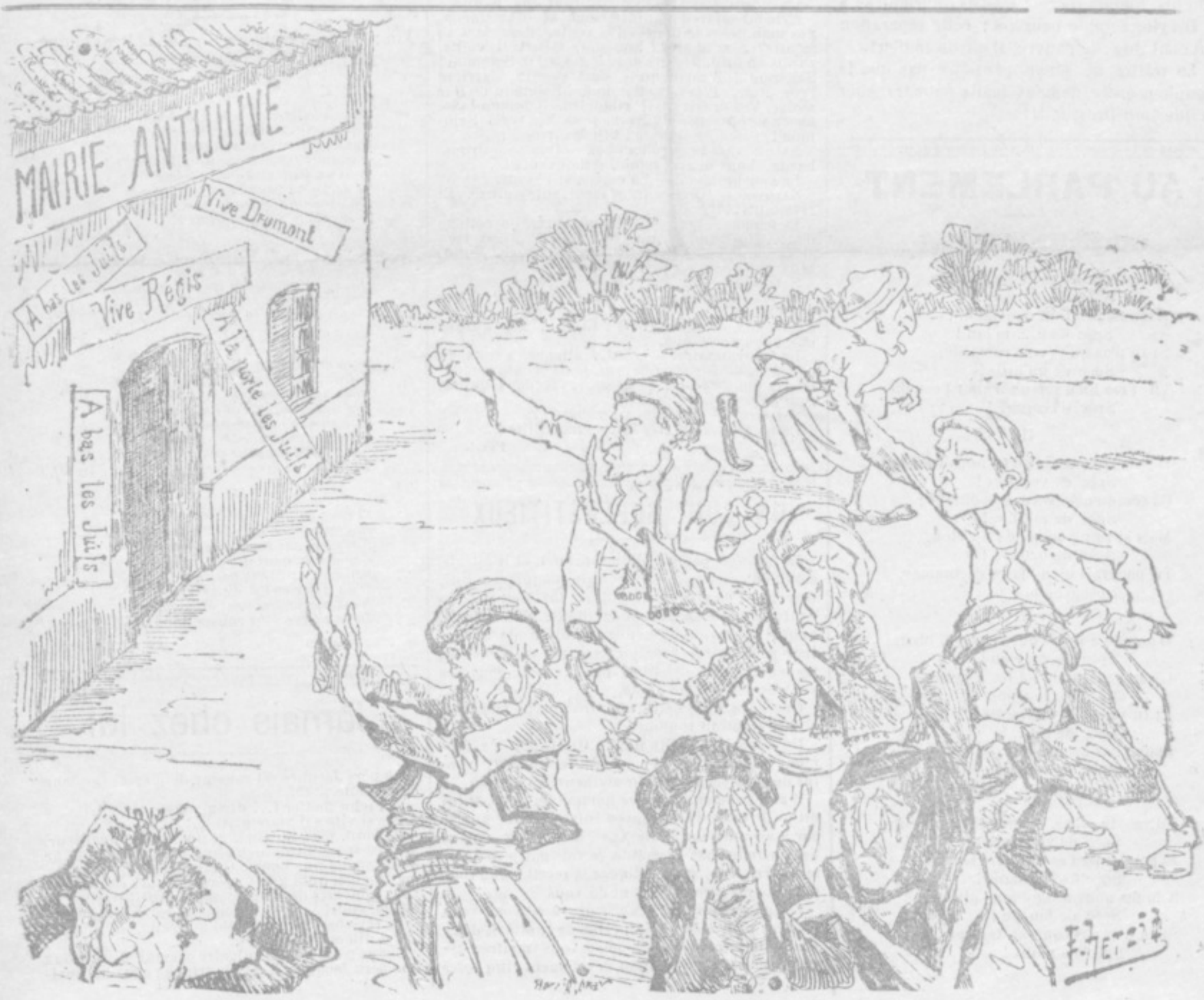
Première Année. — N 34 5 CENTIMES Dimanche 6 Novembre 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS



Hélas ! La Mairie n'est plus cachir !

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

Mairie Antijuive. — Les juifs la regardent avec terreur cette mairie qu'ils craignent tant, « Ah ! se disent-ils, Guillemin ne nous soutiendra plus, c'est Max aujourd'hui, grand Dieu d'Israël, qu'allons-nous devenir ? »

Leur douleur nous fait réellement de la peine et, pour la dernière fois, nous leur serons bienveillants.

« Partez, ou nous vous chasserons ! »

Hommage à Dreyfus. — Devant la face parcheminée du traître, les genoux se sont ployés, des physionomies d'*intellectuels* ont grimacé l'admiration, les hommages ont été déposés : Dreyfus est innocent. Yves Guyot et Brisson l'ont déclaré, Jaurès l'a prouvé. A cette occasion, Jaurès a cru devoir arroser les pieds crochus du traître avec cette fameuse eau qu'il fit venir du Jourdain pour baptiser son fils, quoiqu'il crie : « A bas les jésuites ! »

Dreyfus semble heureux ; cette réparation lui était due ; le pauvre, il a trop souffert.

Le traître ne songe peut-être pas que le peuple prépare de bons fusils pour trancher la question Dreyfus !!!

AU PARLEMENT

Monologue

I

T'as pas fini d'faire le farceur,
'Spèc' de crâneur !
Avec ta question d'révision ;
'Spèc' de c... m'lon !
Si tu n'as qu'ça com'pacotille,
'Spèc' de gu'nille !
Tu f'ras bien mieux d'aller t'coucher
'Spèc' d'écorché !

II

D'puis trois mois qu'tu nous bassines,
'Spèc' de vermine !
Ça commenc' à d'venir saoûlant ;
'Spèc' de merlan !
Mais si tu n'y mets pas un clou,
'Spèc' de marlou !
Tu pourrais bien t'faire dégommer,
'Spèc d'enflé !

III

D'mande à Régis qui t'connait bien,
'Spèc' de vaurien !
C'que pensent de toi les Algérois,
'Spèc' de sournois !
Et tu verras si ta binette,
'Spèc' de tap... !
Leur plaît beaucoup,
'Spèc' de voyou !

IV

Tu vas, tu viens, tu changes de gueule,
'Spèc' de viande veule !
Et pour finir t'es toujours borgne,
'Spèc' de charogne !
A la fin nous n'rigol'rons plus,
'Spèc' de fourbu !
Si tu n'es pas content, tant pis,
'Spèc' de moisi !

V

A-t-on jamais vu des pratiques,
'Spèc' de bourrique !
Aussi vermoulues qu'celles que t'as ?
'Spèc' de Judas !
Ça n'peut plus durer, t'as compris :
'Spèc' de *chouari !*
Y faut qu'tu changes ta politique,
In al oueldick !

28 octobre 1898 **S. Tompe.**

MES PETITS FANTOCHES

Un ghetto marchand, devant lequel se promènent mélancoliquement le *propriétaire* et l'*employé bien stylé* :

L'EMPLOYÉ BIEN STYLÉ. — Allons, mesdames, fites votre *rentrée* à la *Confiance*. Grands arrivazes d'noveautis ; on n'vend pas, on gaspille.. (*S'approchant d'une passante*). Allons, madame, fites votre soix : entriz y admiriz...

LA PASSANTE. — J'achète pas chez les barbeaux.

LE PROPRIÉTAIRE. — Vous méconnissiz vos intirits, personne qui vous verra. Nous avons entrée par derrière...

LA PASSANTE. — Enfin, allez-vous me ficher la paix tous les deux, tas de sales youpins.. S'il n'y a que moi pour vous apporter un sou, allez, vous pouvez crever tous tant que vous êtes !... (*Elle s'éloigne en maugréant*).

LE PROPRIÉTAIRE. — Ci disisbirant, ma barole... Avic cit sal'ti d'manifistations et d'*Antizouifs*, nos manquons la moitié d'la vente. (*Regardant sa montre*) Six heures ! Soussou, mittiz li volits, z'vous en prie, (*Il entre dans le magasin*). Salomon ! Salomon ! Z'parie qu'il dort encore derrière l'comptoir. (*Plus fort*) Salomon ! Salomon ! (*Il le secoue*) Vos croyiz qu'il ribondra. Salomon ! (*Salomon ne cesse de ronfler comme un bien repu*) Salomon ! (*Criant*) Solomon ! Idji Mourinou !...

SALOMON, *se levant d'un coup*. — Ouasse, ci vous' baada. Vous m'aviz rembli d'ibouvante !...

LE PROPRIÉTAIRE. — La caisse, si vos bli.

SALOMON. — Quatre francs soixante-quinze. Ci rivoltant...

LE PROPRIÉTAIRE. — Ci scandaleux. Boycottage d'm... Nos gagnons bas bour l'gaz.. N'asti rien si li zouifs, ah ! canaille bin souvaze.. Enfin, blus que quinze zours...

SALOMON. — ??...

LE PROPRIÉTAIRE. — Vos aviz commandi?... bor la riclame ?

SALOMON. — L'acroubate ? Ci fi... nos aurons oussi deux camions...

LE PROPRIÉTAIRE. — Sut.. silence, z'vous en conzure. Vous ristriz devant, bour occupi le monde ; ze me sarze du derrière... Et dans quinze zours...

SALOMON. — Dans quinze zours ?...

LE PROPRIÉTAIRE, *très bas*. — La faillite !...

Fred.

UN JUIF SUPERSTITIEUX

Le fait s'est passé à Willeroncourt, et il est absolument véridique. Un certain maquignon juif, traversant ce village en voiture, fut tout à coup contraint de suspendre son voyage. Son cheval, auquel il tenait énormément à raison de sa valeur pécuniaire, venait d'être pris de violentes tranchées, et se débattait péniblement sous les yeux de son maître affolé.

Que faire ? pas de vétérinaire sous la main, et le mal empirait toujours.

Un négociant malin qui se trouvait, à ce moment critique, de passage à Willeroncourt, résolut de se payer la tête du malheureux youpin.

Il alla trouver un brave homme du pays, et lui dit : « Je connais un moyen infaillible de guérir *par le secret* le cheval de X***, mais comme nous ne cousinons pas ensemble, je vais par pitié pour la pauvre bête, vous indiquer la recette, que vous appliquerez comme venant de vous.

Vous allez prendre des ciseaux, dont vous vous servirez pour couper cinq crins de l'animal, deux à la tête et trois à la queue ; vous mettrez ces crins en croix, en récitant dévotement cinq *pater* et cinq *ave*, mais il faut que le propriétaire du cheval récite ces prières en même temps que vous. »

Le bonhomme s'empresse d'offrir au juif cette étrange médication. Enchantement, mais grand embarras de ce dernier qui, naturellement, ne connait pas ces formules catholiques et même ne devrait pas s'en servir ; mais quand il s'agit d'argent, un youtre est au-dessus de tout scrupule.

Le chiendent, c'était l'ignorance des formules obligatoires.

— Ça n'fà rin, dit le paysan, j'pouvons nous en tirer quand même, j'vas dire les paroles, et v'lo répét'rez après mi.

Ainsi fut fait. Pendant ce temps, les coliques du cheval s'étaient dissipées.

Le maquignon ravi se fendit d'une bouteille, convaincu, aussi bien que le guérisseur, de l'efficacité du *secret*.

— Sans mi, répète encore aujourd'hui le sorcier de Willeroncourt, l'chevau été f..ichu.

— Il y a tout de même du bon dans les prières des Goyms, — dit le juif ; mais il ne songe pas à se convertir.

L.

IL N'EN FAUT PLUS !

AIR : Marceau ou les enfants de la République

Aux Français d'Algérie.

I

Depuis longtemps déjà nos âmes
Eprouvaient un révoltant mépris
Contre les circoncis infâmes
Qui, sans remords, nous ont tant pris.
Mais un jour vint que la colère
Se déchaina parmi nos rangs ;
Un de nous déclara la guerre
A ces filous, lâches tyrans !

REFRAIN

Est-il un Français d'Algérie
Qui soutiendrait ces ignobles coquins ?
Amis repoussons les youpins (*bis*)
Bien loin de la Patrie !

II

Nous demandons que ces rapaces
Soient chassés de notre beau pays,
Nous ne voulons plus voir en face
Des nez crochus, l'affreux facies.
Et bien que Clémenceau protège
Ces corrupteurs de la Nation,
Nous insistons pour qu'on abrège
Le séjour ici des youtrons ! (*Au ref.*)

III

Si vous n'écoutez pas nos plaintes,
Gouvernants d'un pays corrompu,
Nous agirons soyez sans crainte,
Car des youpins il n'en faut plus !
Réfléchissez car la patience
D'un Algérien las d'espérer,
N'est pas précisément la science
De se r'tirer sans rouspetter ! (*Au ref.*)

28 octobre 1898 **S. Toupe.**

Jamais chez lui

Le père Jacques est casseur de pierres le long de la route n° 497.

— Fichu métier !... direz-vous.

Pas si vite s'il vous plaît !...

D'abord, père Jacques est un rude travailleur. Malgré ses soixante deux ans bien sonnés, il ne perd jamais une heure. Qu'il pleuve qu'il vente, qu'il neige, qu'il grêle, père Jacques est là, les yeux couverts de l'indispensable petit treillis de laiton, courbé sur sa besogne et sa masse d'acier, sans relâche, frappe, brise, morcelle, fait jaillir des milliers d'étincelles.

Car ce n'est pas un vulgaire casseur de cailloux que père Jacques. C'est un artiste ; c'est un mai-

tre ; c'est un professeur. Quand il arrive devant un de ces tas de pierres que les ponts et chaussées ont bien soin de disposer au beau milieu du trottoir, père Jacques le regarde d'un air qui signifie : à nous deux !...

C'est qu'en effet — tous ceux qui ont cassé des cailloux le savent — tous les tas ne s'entreprennent pas de la même façon. Celui-ci doit être pris à droite ; celui là à gauche ; tel autre, de face, comme un carré de la garde impériale ; tel autre, de flanc, comme les Russes à Austerlitz ; c'est même là qu'on reconnait les vraies gens du métier, ceux qui ne font pas de la camelotte, ceux qui font de l'art.

Quand père Jacques a reconnu le point faible du tas de cailloux, il s'arcboute solidement sur ses deux jambes, légèrement fléchies et un peu écartées, et, méthodiquement, laisse tomber son premier coup de marteau.

Encore un poème que ce premier coup... Un profane le donnerait maladroitement, de façon à faire dégringoler toute une avalanche... Père Jacques, lui, ne dérange qu'une pierre... cette pierre, il la fixe comme le serpent fascine un roitelet... d'un coup d'œil il en discerne les veines, et pan !... à l'instant le bloc vole en éclats... Jamais père Jacques ne frappe deux fois au même endroit... une pierre visée est une pierre brisée....

Et, chose plus curieuse encore, la première pierre en disparaissant, fracassée, en appelle une autre à sa place. Sans que père Jacques ait besoin de se baisser pour la disposer à son gré, cette seconde pierre vient d'elle même se mettre sous le marteau, en sorte que l'outil du père Jacques, entre ses mains, n'est pas seulement un marteau, mais encore un engrenage...

Aussi, il faut voir comme les tas de cailloux fondent entre ses mains !...

J'aime beaucoup le père Jacques, non seulement parce qu'il est bon ouvrier et qu'il m'a fait connaître les trucs du métier, mais aussi parce qu'il est très obligeant et ne rechigne jamais quand on lui demande un renseignement.

L'autre jour, je l'aborde...

— Eh bien ! père Jacques, comment allez-vous ?

— Il fait rudement soif !

— Je vous crois !... un soleil de plomb... et pour toute ombre, celle des fils du télegraphe !...

— S'il y avait un bon Dieu, est-ce qu'il ferait cuire comme ça un pauvre travailleur ?

— Père Jacques, si vous étiez meilleur chrétien, vous pourriez peut-être faire des reproches au bon Dieu... Mais, je suis sûr que vous ne faites jamais vos prières..., vous jurez comme plusieurs templiers... vous travaillez le dimanche comme les autres jours... quant à la messe et aux Pâques !... Est-ce vrai ?...

— D'abord, si je ne faits pas tout ça, c'est la faute au curé...

— Bah !... mais vous me disiez qu'il était très aimé !...

— Dans les commencements, je ne dis pas... Et puis quand on a vu qu'il n'allait voir personne, on s'est dit : Puisqu'il reste chez lui, nous resterons chez nous...

— Si ce n'est que ça !...

Quelques instants plus tard, curieux de faire une petite expérience, je sonnai à la porte du presbytère...

— Monsieur le curé, vos paroissiens se plaignent que vous n'allez pas les voir... Oui, je sais bien que vous avez beaucoup à faire chez vous... que dans cette saison vos gens sont toujours dans leurs champs et que vous ne trouverez que les chiens au logis... cela ne fait rien, allez quand même...

Le prêtre auquel je m'adressais consentit sans peine à ce que je lui demandais. A partir de ce jour, on le vit, toutes les après-midi, courir comme un chien fou, de hameau en hameau, se meurtrissant le poing aux portes closes, et envoyant, de loin, de superbes coups de chapeau aux moissonneurs juchés sur les grandes charrettes remplies de blé.

— Si père Jacques n'est pas content !... me disais-je.

Trois semaines après, triomphant, j'allai retrouver mon casseur de pierres :

— Eh bien ! père Jacques, avez-vous vu votre curé ?

— Oui.

— Et il vous a converti ?...

— Non.

Et comme, silencieux, j'attendais une explication, père Jacques ayant donné un formidable coup de masse à un silex récalcitrant, s'écria en haussant les épaules, avec un mépris transcendant :

— Un homme qu'est jamais chez lui...

Jean des Tourelles.

AU DRAPEAU !

Tel est le titre d'une vibrante poésie parue dans le « Courrier Breton » sous la signature de notre sympathique collaborateur et ami Mériadec.

Pourquoi ne la reproduirions-nous pas ici en entier ? Ne servent-ils pas tous sous le drapeau les agrariens de France ?

Embouchez votre clairon d'or ;
Sonnez « au Drapeau », Déroulède !
Notre France est vivante encor :
En avant ! Et que *Dieu nous aide !*

Pour déshonorer leur pays,
Ils ont voulu — les fils indignes !
Faire appel à nos ennemis
Attentifs à leurs moindres signes.

Et l'on a vu — qui le croira ? —
La vile meute déchaînée
A la voix de Sem et Juda
Tenter de salir notre Armée !

Mais l'Armée est, chez nous, Français,
Le cœur, l'âme de la Patrie,
Et la France *ne meurt jamais,*
Bien que baillonnée et meurtrie :

On la crut morte : Elle dormait,
D'un venin subtil, alanguie,
Mais un Dieu sur elle veillait
Et l'arrache à la *Juiverie* !

Embouchez votre clairon d'or,
Sonnez « Au Drapeau », Déroulède !
Notre France est vivante encor :
En avant ! Et *que Dieu nous aide* !

21 Septembre 1898. **Mériadec.**

Tribune Publique

Nous recevons la lettre-proclamation suivante envoyée aussi à un journal ami de Bône :

Citoyens,

« Les juifs c'est tout des enfants de loup. De quoi qu'y sont capables comme nous autres. Juste bons pour se faire couper (je dis pas quoi) et pour vendre du café grillé.

On crève plutôt que de toucher une pioche.

Des youpins y n'en faut plus (Toute la bande : A la Sybousse !) Ouala pourquoi nous devons tous crier à la mort dedans les rues « En bas les juifs ! En bas ! » et faire tant des misères à ces m... de barbeaux qu'on retourne tous dans leur pays pourri.... » Je me rappelle plus le reste. J'la pas bien porté ?

Tous on a juré de ne plus acheter chez les juifs, pas même un sou des chicheries.

Nous prenons les arabes dans la *Ligue* et les nigros. Y en a déjà soixante. Et y faut pas croire que c'est une *Ligue* pour s'amuser. Tous les jours nous descendons une centaine. On se met quatre par quatre devant chaque magasin de juif et chaque femme qui s'approche nous y faisons tellement honte que plutôt elle se fait un enfant de plusque par an que de rentrer dedans. Cette rage qu'on se tient les youpins ! Ma miâ ! La police — si c'est possible — elle marche avec eux, on nous court à la mort, mà nous revenons deux minutes après et quand elle est fatiguée elle s'arrête ; ac ce moyen par force nous gagnons. Bientôt nous formerons une Ligue des petites « unes ».

Ce soir à 7 heures y a réunion ac des bougies dans les pastèques et vive nous !

CAGAYOUS,
Président.

THÉATRE Aujourd'hui Dimanche, en Matinée à prix réduits : *Mignon.*
Le Soir : *Le Chalet* et *La Famille Pont Biquet.*
Mardi soir en gala : *Sigurd.*

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT S^T-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve JEAN GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons
—o de France et d'Alger o—

Aux Fumeurs

FAITES VOS CIGARETTES VOUS MÊMES
DEMANDEZ PARTOUT

Le PAPIER ANTIJUIF Max Régis

Papier combustible sans chlore ni acide
M. RIVIÈRE 2, passage Martinetti (Alger)

Nous recommandons tout spécialement aux Antijuifs **M. Alfred Tamisier,** qui a des chambres meublées à neuf, à des prix modérés, 49, rue Rovigo, Alger.

OCCASION **A Vendre** deux roues pour colporteur — peint tricolore. S'adres. à la remise de l'Esplanade Bab-el-Oued.

SILVENT, Dentiste Spécialiste
22, Rue de Constantine, 22

APPAREILS DENTAIRES PERFECTIONNÉS
Prononciation et mastication garanties

— Comment ! toi si maigre dans le temps je ne te reconnais plus !
C'est bien simple, tu n'as qu'à faire comme moi, usage des dentiers perfectionnés de **Silvent, 22,** Rue de Constantine, (Alger).

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES
—o-o-o—
MAISON ALISSE
ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER
Succursale sous l'*Hôtel de la Régence*
Place du Gouvernement
Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariage
ET POUR THÉATRES
Grand choix de Plantes naturelles et artificielles
EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence* pl. du Gouv.

CHAPELLERIE
MAISON FRANÇAISE
AUX MOUSQUETAIRES GRIS
NARDI
ALGER - 15, Rue Dumont-d'Urville, 15 - ALGER

M^me Julie SAUVAN
La Célèbre Cartomancienne
Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite
Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba),* **2^e étage**
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.
DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif,* Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

Les trahisons des Jaurès ou des Brisson n'empêchent pas le peuple de faire son devoir

Première Année. — N° 35 5 CENTIMES Dimanche 13 Novembre 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

PREFECTURE D'ALGER
DEPOT LEGAL

Supplément illustré de L'Antijuif

Directeur : MAX RÉGIS

NOS GRAVURES

Elles représentent Max Régis ceint de l'écharpe de Maire. A ses côtés se tient Drumont, le député d'Alger, l'homme de génie, le prophète qui a découvert et révélé les blessures faites par les youtres à la France expirante. La fuite des juifs que les agents de police chassent à coups de sabre de la cité algéroise, n'est-elle point la réalité de demain ? Déjà les hôtes du « ghetto » préparent leux exode.

Ce soir, la population d'Alger leur intimera l'ordre de boucler définitivement leurs malles, en élisant Maire d'Alger, l'ardent défenseur de ses intérêts, le gardien vigilant du salut algérien, l'héroïque adversaire de la race infecte qui suce la vitalité de la grande Colonie Française : Max Régis !

L'A.

Haut le cœur ! ! !

Ce soir le Peuple algérois se sera prononcé. Il aura dit nettement s'il est décidé à gaspiller les triomphes acquis dans sa lutte admirable contre le youtre, en élisant les candidats du « ghetto » que le Gouverneur Laferrière a fait surgir à la dernière heure, ou bien s'il veut se maintenir sur les positions qu'il a si laborieusement conquises et illuminer son œuvre d'une suprême apothéose, en portant à la Mairie son courageux défenseur : Max Régis.

Malgré les pièges qu'on a parsemés sur sa route, malgré les trahisons du Gouvernement Général, les manœuvres des ambitieux déçus que la juiverie vient de prendre à ses gages, la coalition formidable des juifs et de tout ce que peut compter la ville d'âmes vénales et pleutres, ployées sous les ordres de la synagogue ou acquises à ses appats dorés ; nous avons la certitude que les citoyens algérois, en un pareil élan de libre enthousiasme qui les porta vers Drumont, iront aujourd'hui vers Max, c'est-à-dire vers sa liste toute entière, dont *un seul nom n'aura pas été rayé, dans le suprême intérêt du triomphe.*

Et les citoyens auront, par ce fait, stigmatisé fièrement les vendus et les traîtres de l'Union synagoguarde et gouvernementale, en leur disant ainsi :

« Nous avons assez souffert des barbes sévères autant qu'hypocrites que vous vouliez nous servir de nouveau. Elles ruissellent la honte et les compromissions ! Nous les chassons inéxorablement vers l'égoût de leurs propres souillures.

« Nous voulons que la Mairie d'Alger se dégage des grouillantes ténèbres où les Guilleministes tramaient leurs lugubres complots ; nous voulons qu'elle soit la Mairie du Peuple et non plus l'Hôtel des repus tyranniques ; nous voulons que la lumière des jeunes et honnêtes énergies l'embrase tout entière et qu'elle ouvre, dans un ruissellement d'aurore, ses portes toutes grandes à la masse des travailleurs qui souffrent, des humbles qu'on négligeait des victimes de la juiverie qu'on ecrasait encore de monstrueuses injustices. Nous voulons enfin que le drapeau de l'antisémitisme flotte radieusement au faîte de l'Hôtel-de-Ville où sera, pour le garder contre les souillures qu'on lui pourrait faire, celui qui n'a pas craint de dépenser pour ses triomphes les dévouements les plus périlleux et les plus ardentes énergies.

« Max Régis, maire d'Alger ! C'est notre rêve de rénovation sociale et de renaissance patriotique que nous aurons ainsi réalisé autrement que par des cris stériles. C'est la politique nouvelle qui se lève avec les belles clartés de son jeune sourire. »

Haut le cœur, donc ! Et tous aux urnes, aux cris de : « Vive Max Régis ! A bas les Youtres ! »

Paul CARRÈRE.

AVIS

Tous les électeurs, qui n'ont pas reçu leurs cartes peuvent voter sans carte, à la condition d'être accompagnés de deux de leurs amis électeurs.

DRUMONT

Aux Electeurs Algérois

Je n'ai pas besoin de vous dire les vœux que je fais pour le succès complet et au premier tour de la Liste Antijuive. Au moment où Max Régis va comparaître devant la Cour d'Assises de Grenoble, la population algéroise accomplira un acte digne d'elle, en affirmant d'une éclatante façon sa confiance et son affection dans le vaillant jeune homme qui a été le promoteur de l'admirable mouvement qui a débarrassé l'Algérie de Lépine, et qui dans un temps prochain la débarrassera définitivement des Juifs. Cet acte cependant aura, selon moi, un signification plus haute encore, car il témoignera de l'indignation et du dégoût qu'éprouvent les patriotes d'Algérie, pour l'abominable campagne dreyfusarde organisée et payée par les Juifs allemands, et qui, en affolant et en démoralisant momentanément la France, nous a obligés à capituler devant les insolentes menaces de l'Angleterre.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Max Régis, maire d'Alger ou l'effondrement d'Israël. — Vive la République nationale ! — Au fumier de la Palestine, les Youtres !!!

Je vous prie d'être mon interprète auprès de nos amis les Algériens, dont l'inoubliable accueil est resté un des meilleurs souvenirs de ma vie ; dites-leur que leur député compte cette fois encore sur leur énergie et sur leur dévouement.

Cordiale poignée de mains à tous.

Vive la République !

Vive la France !

Vive l'Algérie !

A bas les juifs !

Edouard DRUMONT.
Député d'Alger.

ON DEMANDE à acheter un petit Commerce. — S'adresser au bureau du journal.

COMITÉ RÉPUBLICAIN
DE
L'UNION ANTIJUIVE

Max Régis, président de la Ligue Antijuive ;
Allard, négociant ;
Antonini, retraité de la marine, propriétaire :
Baschet, peintre (candidat ouvrier) :
Brugère, boulanger (candidat ouvrier)';
Castarède, négociant ;
Cestin, chef de la musique des pompiers, luthier ;
Chassaing, pharmacien ;
Dr Chevalier, docteur en médecine :
Delord, receveur des Contributions en retraite ;
Faure, chevalier de la Légion d'honneur, capitaine en retraite ;
Gallois, avocat à la cour d'appel ;
Gardon, contrôleur des Contributions en retraite ;
Girard de Mourieaud, avocat à la Cour d'appel ;
Gucho, ouvrier d'art (candidat ouvrier ;
Guillet, architecte ;
Hours, négociant ;
Julien, tapissier (candidat ouvrier :
Lauzel, négociant; propriétaire ;
Le Duc, menuisier (candidat ouvrier) ;
Lionne, publiciste ;
Luquet, agent maritime ;
Mazella, négociant ;
Napoléoni, propriétaire ;
Nardi, négociant ;
Pélling, propriétaire :
Poirier, négociant ;
Pujade, avocat à la Cour d'appel :
Ribaut, industriel ;
Rivière, maréchal-ferrant (candidat ouvrier) ;
Dr. Rouquet, docteur en médecine ;
Roux, négociant ;
Salière, agent maritime, vice-président du Syndicat commercial ;
Salvan, professeur en retraite ;
Santoni, entrepreneur ;
E. Voinot, entrepreneur.

Les noms ci-dessus, seront présentés au vote populaire dans un grand meeting.

Les listes contraires à celles des comités qui circulent dans le public, doivent être repoussées par tout antijuif soucieux de ses intérêts, elles ne sont l'œuvre que d'ambitieux et de personnages néfastes au Parti.

En somme, toutes les classes sociales sont représentées dans cette liste ;

Négociants, Propriétaires, Avocats, Docteurs, Pharmaciens, Entrepreneurs, Architectes, Ouvriers, Agents financiers, Agents maritimes, Publicistes.

La liste est essentiellement antijuive, et de plus composée de gens dont l'honneur est au-dessus de tout soupçon,

C'est au peuple, maintenant, qu'il appartient de décider si nous méritons sa confiance ou si nous en sommes indignes.

AU
Misérable Laurens !!!

Hier matin, M. le docteur Crespin, en présence de sept internes français et de trois juifs étudiants en médecine, a procédé à l'autopsie du citoyen Arganaud. Le résultat de l'examen médical a demontré que le malade avait succombé à une maladie vénérienne compliquée de tuberculose. La moindre trace d'ecchymose n'a pu être decouverte sur son corps.

Nous regrettons amèrement d'en être réduits à donner ces détails douloureux dans l'intérêt de la lumière.

Mais le misérable Laurens, directeur du *Télégramme* n'a pas craint de profaner le cercueil d'un humble citoyen pour en tremper les draps dans les souillures de sa politique hébraïque et troubler l'apaisement sacré d'une tombe à peine entr'ouverte en la livrant à la critique agitée du public.

En outre des poursuites que Max Régis intentera personnellement à cet infâme politicien et du châtiment spécial qu'il lui infligera, nous sommes trop confiants dans l'esprit généreux de la population algéroise pour savoir qu'elle flétrira, demain, de façon éclatante, les agissements de ce journaliste cynique qui ne sait même pas respecter la Mort lorsqu'il y a intérêt à la profaner.

Les Comités Antijuifs
Les Conseillers Généraux Antijuifs
L'" Antijuif "

A MES AMIS

Les forces coalisées de la juiverie, du Gouvernement général et des journalistes de la trahison ont brûlé, hier soir, leur dernière infamie en nous interdisant de nous réunir au Meeting annoncé.

Les lâches qui ont essayé, par des manœuvres de la dernière heure, de surprendre le vote des citoyens libres, ont eu la conscience si exacte de leur ignoble besogne qu'ils ont redouté la réunion publique où ils savaient qu'ils se seraient écroulés sous les sifflets du peuple indigné. Mais j'ai confiance en mes amis et je suis certain que ce soir, par leur vote unanime, ils prouveront aux soudoyés du « ghetto » qu'ils sont en République et que le bulletin de vote par lequel ils sont les Maîtres, sait déjouer et flétrir les plus despotiques et lâches intrigues du monde officiel.

Ils stigmatiseront en même temps la trahison de l'infâme Laurens qui, après m'avoir fait les protestations les plus basses de son admirative amitié, aux heures où il avait besoin de moi, tente aujourd'hui de provoquer ma condamnation à Grenoble en m'attribuant sournoisement un acte de brutalité que j'aurais été le premier à désapprouver hautement si les médecins n'avaient pas démontré qu'il n'existait pas.

Je compte donc sur vous, mes amis, pour venger, ce soir, le drapeau radieux de l'antisémitisme que des misérables ont essayé de souiller après l'avoir trahi. Ceci, en attendant que je venge un modeste cercueil profané, si toutefois son insulteur, le lâche Laurens, consent à sortir des ténèbres de son « ghetto ».

Vive la Liberté !
Vive la République !
Et toujours, quoi qu'il m'advienne :
A bas les youtres ! ! !

Max RÉGIS.

FÊTE DE BIENFAISANCE
AU PROFIT
Des Grévistes des Compagnies C.F.R.A. & T.A.

Demain, lundi 14 novembre, aura lieu au **Casino Music-Hall** une grande fête de bienfaisance au profit des Grévistes, sous le patronage de l'*Antijuif* et la présidence de Max Régis.

Nous donnons ci-dessous, le programme si artistiquement composé par M. Mounier.

PROGRAMME

Le ballet Sicard, avec 16 danseuses, — **Les 6 Chrysanthèmes,** seules rivales des sœurs Barrisson. — **Amelet,** le fin comique de la Scala de Paris. — **Angèle Raymond,** l'exquise diseuse. — **Luce Marty,** comique excentrique. — **Boissier,** le joyeux Marseillais. — Mme **Meley,** genre. — **Darville,** comique. — **Hameline,** genre. — MM **Gombert,** ténor bouffe. — **Luciani,** dans ses vieux beaux. — **Ravel,** chanteur sabir. — **Charlotte Davigny,** la populaire comique. — **Frémy,** fouriouron. — **Piol,** paulussien. — **Niquet,** excentrique. — **Thaïs,** genre. — **Maria Pacra,** de l'Eldorado. — **Olga,** gommeuse. — **Gilda,** espagnolade. — **Jane Ryant,** opérette. — **et toute** la troupe de 50 artistes.

2 Ballets

Pot-pourri antijuif, de Taillefer, **par** l'orchestre du casino renforcé **pour la circonstance.**

Distribution de bluets ; il ne sera **pas fait** de quête : un plateau sera déposé au **contrôle** pour recevoir l'obole des spectateurs : **le produit** net de la recette au dessus des **frais sera** versé au profit des grévistes.

Nous sommes certains que le public algérois, toujours empressé lorsqu'il s'agit de concourir à une œuvre de bienfaisance, ne manquera pas de s'y rendre en foule, témoignant ainsi par sa présence sa plus vive sympathie à nos braves cheminots.

PREFECTURE D'ALGER
DEPOT LÉGAL

Première Année. — N 36 5 CENTIMES Dimanche 20 Novembre 1898

L'Algérie aux Français — A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

MARCHAL : Majesté, nous n'avons pas réussi. — ROTHSCHILD : Vous n'êtes qu'un imbécile.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOTRE GRAVURE

Nous avons donné, d'autre part, les raisons qui nous ont invités à ne point reproduire la première gravure destinée à ce numéro du *Supplément*.

La deuxième subsiste avec son cachet de palpitante actualité. Il est évident que le Roi de la Finance et des manœuvres judaïques, Rotschild, a captivé l'âme *sensible !* de Marchal.

Nous représentons celui-ci dans une attitude obséquieuse qui lui sied à ravir parce qu'elle matérialise toutes ses palinodies et ses trahisons.

Rotschild, furieux de l'éblouissante victoire de Max Régis et du Parti Antijuif, *casse sérieusement le morceau* à son domestique, comme on ne dit pas à l'Académie. Marchal ne lui avait-il point promis de faire avorter le triomphe de Max avec le concours de ses bons confrères en canaillerie de la Capitale algérienne ? Et alors la colère de Rothschild n'est-elle pas bien légitime et l'attitude piteuse de Marchal, dans l'ordre vraisemblable des choses ?

L'A.

NÉCROLOGIE

Devant l'évènement aussi tragique de la mort de M. Laferrière fils, âgé de 17 ans, toute **passion politique** disparaît et nous adressons à Madame et à Monsieur Laferrière, dont la douleur doit être indescriptible, nos plus sincères compliments de condoléances.

Nous invitons toute la population à assister aux obsèques du fils du représentant de la France et à cette occasion Max Régis avec les dames du Souvenir, vient, en signe de **Patriotisme,** de renvoyer au dimanche 27 novembre, la grandiose fête qui devait avoir lieu, aujourd'hui, au Vélodrome.

C'est pas fini !

Air : Ça vous coupe la *bouche de juif* à quinze pas.

I

Depuis quelque temps, les hideux nez crochus
Semblent respirer plus à l'aise ;
Régis se recueille et Gyp ne chante plus
Les exploits de la band' mauvaise,
Aussi s'figur'nt-ils, les bandits,
Qu'on a oublié leurs crim's et leurs délits...
Mais comme on chante chez Provost :
C'est pas fini ! Ben, mon sa... bot !

II

Profitant du calm' d'un instant de répit
D'mandé par Monsieur Laferrière
Ils ont sournois'ment r'levé petit à p'tit
Leur affreuse têt' de vipère.
Et c'est dans l'ombre, en tapinois,
Que se redress'nt ces vilains corps d'sournois
Comm' dit l'artiste folichon :
C'est pas fini ! Ben mon co... lon !

III

On n'vous perd pas d'l'œil, croyez-le tas d'flous
Abonnés d'la Correctionnelle,
Et vous avez fait assez moisson chez nous !
Régis fait toujours sentinelle.
Au premier signal qu'il donn'ra
Comm'des repti's on vous écrasera
Et comme on chante chez Provost :
C'est pas fini ! B n, mon sa... bot !

IV

Les p'tits Parisiens, mauvais'tête et bon cœur,
Commenc'nt à comprendr' votre audace,
Et les bords d'la Sein' marqueront sans erreur
L'heur' de la fin de votre race.
Traqués ici, traqués là-bas,
Bientôt viendra le grand jour du bran'bas !
Comm' dit l'artiste folich n :
C'est pas fini ! Ben, mon co... lon !

V

Lorsque sonnera l'jour du chambardement
Ma lyr' n's'ra pas paralytique !
Je veux qu'vous défiliez au moins décemment,
Le pied dans l'dos et... en musique !
Et je vais me mettre sans retard
A préparer votre Chant du Départ.
Car comme on chante chez Provost :
C'est pas fini ! Ah ! tas d'sa...bots !

Gyp de Blida.

LE PETIT BLUM

Monologue

— Bar guel hazard qu'on fus rengondre, mossié Abraham, il y a un siègle qu'on ne fus a bas fu !

— Che ne sors blus, mossié Bloch, che m'ennuie beaucoup tebuis guelgue demps.

— Bourdant fus n'afez bas à fous blaintre, mossié Abraham, fous êtes riche gomme une Grésus...

— Che ne me blains bas bour ça, ch'en ai assez maintenant pour moi fifre.

— Vous n'êtes bourdant bas malate, fous afez une ponne vikure...

— Che ne me blains bas bour çà non blus, che suis pien bordant.

— Eh pien ! alors, mossié Abraham, guesgui fus manque ?

— Che fas fus l'tire, mossié Bloch ; ce qui me gontrarie, c'est barce que mes envants ne sont pas indellichents.

— Vous m'édonnez, mossié Abraham.

— C'est gomme che fous l'tis, mossié Bloch, mes envants ne sont bas indellichents tu dout. Vous gonnaissez mossié Blum ?

— Voui ! che le gonnais !

— En foilà un qui a tes envants indellichents. Denez, mossié Bloch, son ternier qui n'a que huit ans est t'une indellichence rare... che fas fus en tonner une breuve.

L'autre jour, ce kalobain rentre à la maison avec une vourchette en archent. Mossié Blum lui dit : Où as-tu eu cette vourchette ?

— Che l'ai druvée, baba.

— Où l'as-du druvée ?

— Che l'ai truvée dans le buffet au baba du betit Jules.

— Alors, du grois que le baba du betit Jules va être gondent t'avoir un gouvert tépareillé ?

Tenez, mossié Bloch, fous allez foir l'indellichence subérieure du petit Blum... Il a rébontu à son baba :

— Du as raison, baba, che n'ai bas bensé en brenant la vourchette que le gouvert édait tébareillé ; aussi, la bremière vois gue che redourne chez le betit Jules, che brends la guillère dans le buffet et che la rabborde à la maison.

— Eh bien, mossié Bloch, foilà ce gue j'abbèle un enfant indellichent.

Geray.

ACROSTICHES

e toute hypocrisie étaler le langage,
éveiller dans les cœurs une noble fierté,
nir par la pensée, inspire le courage,
altraiter l'oppresseur, défendre l'opprimé,
euvre qui du civisme est le pur témoignage,
'est ce pas, chaque jour, celle de ton labeur ?
ache lourde, pénible et pleine de grandeur !

Alice.

—«O»—

la porte les juifs ! Gardons cette devise !

a paix est à ce prix ! cela seul nous divise !
la porte les juifs ! En Judée ! Au ghetto !

artez, fils de Judas ! Après vous aussitôt,
n aura l'illusion d'un cauchemar sinistre,
othschild a été roi ! Thompson presque ministre !
out le sang des aïeux ne s'est pas soulevé ?
t chacun va se dire : Allons donc ! J'ai rêvé !

e youpin insolent sera chassé de France ;
t chacun poussera le cri de délivrance
i l'on voit s'en aller, immonde et noir troupeau,

udas traître à son Dieu, Dreyfus traître au Drapeau
n Isaac, un Herz, un Reinach, une race
gnoble, vile, lâche, ignorante et rapace,
uyant sur l'horizon, où tranchent les longs pifs
'en allant pour jamais ! A la porte les juifs.

Silhouette.

SAINTE FILLE

Je dinais au cabaret avec mon ami Jacques Le Houx, et nous en étions aux liqueurs et aux cigares, à l'heure charmante où, les coudes sur la nappe brossée, devant les petits verres chatoyants, que gemment le topaze de la chartreuse ou le rubis du sherry, et les boîtes odorantes où s'alignent les havanes bagués, on devise sans crainte, prédisposé à la franchise par la générosité des crûs, à la bonté par la volupté de la minute présente, à l'indulgence parce qu'on oublie morgue et fierté au fond de sa coupe, — lorsque, à une table voisine, vinrent s'asseoir une jeune femme tapageuse, trop fardée, trop harnachée et panachée, et un gros monsieur chauve et bedonnant.

— Le baron Swindler et Théo de Verres, susurra Jacques,

— Le banquier Swindler, ce pot-à-tabac ! Je me le figurais tout autrement. Le prestige de ses millions m'aurait incité à concevoir, de son aspect physique, une image plus harmonieuse...

— Il est laid comme un vieux bonze, répondit Jacques, avec une lippe méprisante mais ça ne l'empêche pas de se payer les plus jolies femmes de Paris.

— Le fait est que Théo de Verres est un morceau de roi, et que si elle apportait un peu plus de discrétion dans sa toilette, elle serait tout à fait exquise.

— Cela n'a point d'importance... Je ne me représente pas Théo autrement que nue.... Et puis, concède qu'elle est merveilleuse à la scène....

Les yeux à demi fermés, j'évoquai Théo dans la *Revue en chemise*, où elle apparaissait, en Vénus, entièrement nue sous un maillot chair qui moulait ses chevilles fines, ses cuisses puissantes, sa croupe large, ses hanches harmonieuses et fortes, d'où la taille s'enlevait, adorablement svelte, en gerbe souple, pour s'épanouir radieusement aux splendeurs alliciantes de sa gorge dure... Et sa tête admirable, posée sur un col fin, délicat et mobile, ses yeux dardeurs d'éclairs, son front étroit et têtu, son nez droit et noble, le sourire humide et laqué de ses petites lèvres, et l'écroulement opulent de ses boucles fauves, qui lui tombaient jusqu'aux jarrets, en manteau d'or !

— Mon cher, continua Jacques, je parie que Swindler ne partage pas ton avis, et qu'il trouve que sa maîtresse s'habille exquisement... Il y a sur leur compte une petite histoire qui circule... Ecoute-moi ça : Il paraît que Swindler, pour avoir usé et abusé de tous plaisirs se morfond aujourd'hui dans une décrépitude qui frise le plus complet gâtisme. Ça, mon vieux, c'est notre revanche, et comme il ne veut pas abdiquer, malgré tout, il est obligé, pour se prouver de temps

en temps, qu'il lui reste encore quelques gouttes de sang dans les veines, de recourir à des artifices plutôt bizarres. Or, la chronique raconte que ce vieux maniaque vermoulu sent se réveiller en lui de timides ardeurs à la vue, — je te le donne en mille, tu ne ne devineras pas, — à la vue d'une robe de religieuse !

— Mais c'est du sadisme !

— Qui te dit le contraire ? Et, grâce aux indiscrétions de Théo, on sait que servante dévouée, ne discutant pas les ordres de son maître et seigneur, elle a, dans sa garde-robe, tout un assortiment de jupes de béguines...

— Le béguin par la béguine !

— Tu aurais mieux fait de ne pas m'interrompre... il est antédiluvien .. Or, figure-toi qu'un beau jour, sa femme étant depuis une huitaine à Monte-Carlo, Swindler s'avise d'amener Théo chez lui et en petite sœur des pauvres ! Le dieu des coïncidences voulut que Mme Swindler revint à l'improviste. Mais le dieu des amours inspira à Théo cette admirable réponse : « Madame, je soigne votre mari. On m'a fait appeler en toute hâte. Mais, rassurez-vous, il n'a manqué de rien. »

— Et çà a marché ?

— J'te crois ! Même le lendemain matin, Mme Swindler remettait à Théo cinquante louis *pour ses pauvres !*

— Eh bien ! si son mari faisait le malade, on peut dire qu'elle en avait une santé !

Gaston Derys.

Chansons antijuives

Air : La Marseillaise

I

Israël a juré la perte
De notre cher et doux pays !
C'est à nous de sonner l'alerte.
Et de crier : Mort aux bandits !
Allons, Français, de l'énergie !
Balayons tous les corrompus,
Tous les juifs et les sans patrie :
Devant nous qu'ils fuient éperdus !
Debout ! que l'on s'apprête !
Vengeons tous leurs forfaits !
Marchons à la conquête
De notre sol français !

II

Nous avons parcouru la Terre
Jadis, au cri de : Liberté !
Un juif, maintenant nous fait taire...
Où donc notre antique fierté... ?
Esclaves d'une ignoble race
Secouons ce joug odieux :
Suivons, Français, la noble trace
Que nous ont laissé nos aïeux !
Debout ! que l'on s'apprête !
Vengeons tous leurs forfaits !
Marchons à la conquête
De notre sol français !

III

Levons l'étendard de la France,
Que son nom vibre dans nos cœurs !
Qu'il soit notre cri d'espérance
Et nous rende à jamais vainqueurs !
L'Etranger rugit à nos portes :
Montrons que nous sommes soldats
Nos cœurs seront des places fortes
Que l'ennemi ne prendra pas !
Debout ! que l'on s'apprête !
Vengeons tous leurs forfaits !
Marchons à la conquête
De notre sol français !

ÉCHOS

Max Régis à Grenoble. — *Paraîtra demain lundi la sensationnelle brochure de notre collaborateur Paul Carrère, intitulée :* « Max Regis à Grenoble ou la Justice moderne ». — *Le portrait de Max sera à la première page. Prix : 10 centimes.*

***

Chambre Syndicale des Ouvriers Coiffeurs d'Alger. — Vous êtes prié de bien vouloir assister à la Réunion Générale qui aura lieu demain lundi 21 novembre 1898, à 9 heures du soir, à la Bourse du Travail.

Présence urgente.

AUX MAGASINS HUMANITAIRES

Sous cette rubrique alléchante Schildeth, Hayem et Landauer exploitent à Paris, quartier des Écoles, les trucs les plus inouis dont possède le monopole la géniale ! caste des.. bouts-coupés.

Dans les cercles favoris de l'étudiantisme des limiers pur sang sont en perpétuel affût.

A peine une pièce est-elle levée que ses droits présents et futurs sont diagnostiqués, côtés avec une exactitude parfaite.

Le futur Esculape — Edmond Batut — offre-t-il les garanties requises ?

Il est aussitôt entouré, choyé, agréablement persécuté, inconsciemment entraîné vers les tentacules infernales qui ne lâchent leur proie qu'après en avoir extrait l'essence pour elles essentielles : le draham.

Dès son apparition dans le cabinet du régent Schildeth, il a une page ouverte aux crédits de la trinitaire exploitation et, durant trois mois, approvisionne sa garde-robe d'effets, sous tous les rapports exceptionnellement avantageux.

Les parents, bien aise de cette découverte miraculeuse de leur unique héritier, acquittent avec une régularité scrupuleuse les factures trimestriellement expédiées.

Cependant, par suite d'un voyage *ad patres* d'un oncle généreux, Edmond a vu sire Pactole éloigner de lui la caresse de ses métalliques reflets.

Dès lors, tous les dimanches, un livreur fileté d'or vient lui remettre un complet d'une valeur de 190 fr. que, sans même se donner la peine de déplier, il court déposer chez l'hospitalière *Tante* pour la providentielle somme de 30 fr. !... La reconnaissance vendue lui rapporte encore cent sous.

Et comme l'acheteur des reconnaissances n'est autre qu'un affilié des « Magasins Humanitaires » pendant trois mois, chaque dimanche, l'étudiant reçoit et revend le même complet avec, chaque fois, les mêmes 155 francs de bénéfices ... à rebours.

Le trimestre écoulé, la note adressée aux parents se chiffre par 560 fr.

Bien naturellement ils se récrient.

Edmond s'excuse.

Encore trois mois et une facture identique à la dernière, affole les conjoints Batut...

Ils n'excusent plus et en même temps qu'ils gratifient le prodigue rejeton d'une épître en des termes qu'est loin de prêcher l'évangile, ils notifient aux fournisseurs trop complaisants que, dorénavant, ils se désintéressent de toutes les dettes que pourrait contracter vis à vis d'eux, leur enfant.

Mandé par les Schildeth celui-ci s'insurge contre la mesure paternelle.

Juste il a rendez-vous, pour le soir, avec l'une des moins abordables étoiles des parages de l'Odéon.

— Monsieur Hayem, il me faut absolument de l'argent !

— Gombien, mössieu Etemond ?

— Cent cinquante... absolument !

— Foilà, mon pon ami...

Deux billets bleus ont subitement répondu à l'expression de son désir.

Le lendemain le père Batut reçoit un pli des « Magasins Humanitaires » ;

Monsieur,

« La décision que vous nous avez communiquée
« au sujet de votre fils ne nous a pas peu surpris..
« Sans la commenter nous nous y conformerons.
« Toutefois nous avons l'honneur de vous expé-
« dier la facture de la dernière livraison faite à
« M. Edmond le lendemain du jour où nous vous
« adressâmes notre note trimestrielle, laquelle
« livraison se chiffre par quatre cents francs sui-
« vant détail :

Un pardessus Elbeuf, col et parements manches astrakan..... 200 »
Six paires gants suède et chevreau... 26 »
Id. gilets flanelle australie.... 84 »
Six caleçons fil extra..... 90 »
Total..... 400 »

Bien entendu l'étudiant n'avait reçu ni ne reçut jamais rien de ces divers effets.

Donc, nouveau bénéfice net pour les Schildeth : 250 francs.

Par retour du courrier la note était acquittée avec accompagnement d'un doucereux merci :

« Messieurs Schildeth, Hayem et Landauer.

« Vos magasins sont véritablement trop humanitaires. Il serait inhumain d'en abuser ».

Batut

Marseille, 2 nov. 1898. **Louis Vincent.**

THÉATRE Aujourd'hui Dimanche, en Matinée à prix réduits : *Le Châlet et Le Courrier de Lyon.*,

Le Soir : *La Favorite* et *Monsieur Chasse.*

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve Jean GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons de France et d'Alger

Aux Fumeurs

FAITES VOS CIGARETTES VOUS MÊMES

DEMANDEZ PARTOUT

Le PAPIER ANTIJUIF Max Régis

Papier combustible sans chlore ni acide

M. RIVIÈRE 2, passage Martinetti (Alger)

— Comment ! toi si maigre dans le temps je ne te reconnais plus !

— C'est bien simple, tu n'as qu'à faire comme moi, usage des dentiers perfectionnés de **Silvent, 22,** Rue de Constantine, (Alger).

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence*

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉATRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence* pl. du Gouv.

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba),* **2e étage**

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : Fernand LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

F. Laffitte

A NOS LECTEURS

En raison du malheur privé, brusquement survenu à M. Laferrière, nous avons supprimé, à la dernière heure, la gravure destinée à cette page qui représentait le Gouverneur Général dans une attitude aussi peu esthétique et noble que possible, inspirée du rôle qu'il joua dans les récentes élections municipales.

L'Antijuif.

BIBLIOTHÈQUE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

Première Année. — N° 37 | 5 CENTIMES | Dimanche 27 Novembre 1898

L'Algérie aux Français | A la porte les Juifs

Supplément illustré de L'Antijuif

Rédaction et Administration : Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Alger-Mustapha

Directeur : MAX RÉGIS

Lb 11298

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOS GRAVURES

—«o»—

Mairie Antijuive. — Elle est définitivement installée aujourd'hui et les vaillants élus du peuple, Max Régis en tête, se sont mis résolument au travail d'épuration.

Nous en avions besoin. Demain, les youtres de la place de Chartres, déguerpiront abondonnant leurs étalages au commerce français. Demain, la youtrerie affolée s'embarquera sur un bateau de Palestine...

Et la désinfection si impatiemment attendue sera ainsi complète...

Avant. — A bas les Juifs ! croyait devoir crier l'inoffensif passant. Et aussitôt les sbires de Lépine, les sous-fifres de Paysant se précipitaient sur lui et se livraient à d'homériques passages à tabac dans les sous-sols de la rue Scipion. Puis, s'il insistait un peu, Dubuc et Cottignies le gratifiaient de quelques mois de prison.

Maintenant. — Autre temps, autre mœurs. Aujourd'hui, que flotte le drapeau antisémite au balcon de la Mairie, les fougueux sergots se sont faits tout doux et ils se découvrent obséquieux devant le passant qui peut enfin circuler librement.

C'est le commencement des revendications populaires... C'est l'aurore de la liberté!..

Vive la Municipalité d'Alger !

L'A.

LA FÊTE D'AUJOURD'HUI

C'est tantôt, à 2 heures, qu'aura lieu, au Vélodrome du Champ de Manœuvres, l'imposante manifestation en l'honneur de Max et Louis Régis, manifestation qui consiste en l'inauguration du buste des deux héros antijuifs, en même temps qu'en l'offre d'une superbe écharpe d'honneur au nouveau Maire d'Alger.

Cette fête doit être l'une des plus brillantes de la période de combat que nons venons de traverser, période au cours de laquelle, si des horions et des condamnations ont été reçues, des fleurs et des ovations ont été prodiguées aux plus méritants, par de braves cœurs français et par de vaillantes antijuives.

La fête de tantôt sera une étape glorieuse de notre campagne et tous nos amis et leur famille tiendront à honneur d'y assister.

A bas les juifs !

Vive la France et ses valeureux défenseurs !

UNE EXPOSITION RETARDÉE

Le 30 octobre dernier, j'annonçais au public, que la première exposition annuelle de la Société des artistes algériens et orientalistes, aurait lieu le 1er décembre prochain, dans le foyer du Théâtre municipal.

Cet heureux résultat venait à peine d'être obtenu, que neuf membres sur dix-sept que comprend notre comité, crurent devoir protester et se séparer de nous. Les protestataires professeurs d'écoles et leurs élèves ainsi que les artistes fonctionnaires d'administrations officielles voulurent restreindre le programme libéral et primitivement adopté par eux, pour revenir à leur ancien particularisme plus conforme à leurs intérêts. Ils repoussèrent le jury imposé et accepté par des artistes de talent, tels que MM. Noiré, Galland, Gosset et Mlle Jeanne Laurens, jury qui devait être une garantie apportée aux droits des œuvres exposées, sacrifiant ainsi le bénéfice des récompenses que j'avais obtenues de M. le Gouverneur Général, de la Ville d'Alger, de la Presse et d'amateurs éclairés.

Dans ces conditions et ne voulant pas subir cet esprit de syndicat d'intérêts personnels, contraire à notre premier programme, je me trouve dans l'obligation de retarder l'ouverture de cette exposition jusqu'à la formation d'un nouveau comité qui suivant les statuts doit être élu à nouveau en assemblée générale dans le courant du mois de décembre prochain.

CORDIER, artiste statuaire.
Chevalier de la Légion d'honneur.
Président de la Sté des artistes algériens et orientalistes.

L'ÉCHÉANCE

Air : Une blague pour rigoler

I

Vous réglez une dette
Avec un p'tit billet :
Et, la position nette
Vous voilà satisfait.
Un jour, sans qu'on y pense
Arrive le banquier :
« Mon cher, c'est l'échéance :
« Y a pas... il faut payer ! (bis)

II

A son fiancé, Constance
Promit tout son amour.
L'amant prit patience :
Mais, l'mariag' s'fit un jour,
L'soir, il dit en silence
Je n'veux pas l'effrayer
« Mais... c'est l'moment d'l'échéance :
« Ma belle, il faut payer ! (bis)

III

Neuf mois après l'mariage,
Madame avait grand peur ;
Elle perdait courage,
Et s'plaignait d'un malheur.
L'docteur, plein d'indulgence
Dit : « Faut pas s'effrayer...
« C'est le jour d'l'échéance,
« Ma chère, il faut payer ! (bis)

IV

Que bien ou mal on vive,
On gaspille des jours,
Et la vieillesse arrive
Nous surprenant toujours.
La Mort plein' d'arrogance
Vient à notre foyer :
« Mon vieux, c'est l'échéance,
« Y a pas, il faut payer ! (bis)

V

Cher Monsieur Laferrière,
On vous a fait crédit
Pour montrer votr' manière
De chasser le youdi.
Nous avons eu confiance
Trois mois, sans sourciller ;
« J'crois qu'voilà l'échéance.....
Ça s'rait l'moment d'payer ! (bis)

VI

D'puis qu'on les laiss' tranquilles,
Les youtres s'croient les rois ;
Et, dans toute la ville,
Redoublent leurs exploits !
Mais, pas tant d'insolence ;
Et, cessez d'aboyer :
« C'est bientôt l'échéance.....
Bandits ! faudra payer ! (bis)

Gyp de Blida.

CHRONIQUE DE MŒURS

L'Amour du Juif.

Je commence comme dans un conte de fées :

Il était une fois un honnête jeune homme, possédant une instruction solide, à l'éducation soignée ; il occupait une place dans l'administration ; ses appointements, sans être trop élevés, lui permettaient néanmoins de vivre aisément ; sa conduite exemplaire et son ardeur au travail, qualités qui se trouvent rarement concentrées dans un seul représentant de la plus belle administration du monde, lui valurent une élévation d'emploi et une augmentation de ses émoluments.

C'est alors qu'il résolut de choisir celle qui devait être la compagne de sa vie. Il choisit donc, dans une famille honorable de la localité, non la première qui lui tomberait sous la main, mais, après un examen minutieux des aspirantes beautés de la vie conjugales, il laissa tomber son choix sur l'une des plus charmantes demoiselles, très comme il faut, élevée, comme on dit ! « aux petits oignons ».

Durant les premières années qui suivirent tout alla pour le mieux dans le meilleur des ménages, çà marchait comme sur des roulettes dans la plus douce harmonie ; seulement le trop heureux époux ne se doutait pas que sa tendre et jolie moitié avait conservé dans son cœur le germe envenimé, produit d'une habitude contractée dès sa première jeunesse, au sortir de l'enfance et qui ne peut s'effacer même avec le temps.

Si, doué d'une perspiscacité si nécessaire aux destinées d'un postulant à la vie maritale, légale, le futur époux d'une femme qu'il aimait parce qu'il la croyait pure de sentiments il avait jeté sur la jeune fille un de ces coups d'œil scrutateurs qui découvrent les défectuosités morales de la femme dissimulées sous ces apparences physiques trompeuses, il eût pu s'apercevoir que Mademoiselle sa future avait un faible pour les enfants d'Israël.

Souvent, quand, assis à son bureau, sa pensée tout entière absorbée par celle qu'il aimait, quelque chose, dont il ne se serait jamais douté, se passait contre l'avenir du futur ménage.

Mademoiselle, en effet, avait la belle habitude d'effectuer ses petits achats chez les commerçants youtres, les préférant aux français ou autres.

Ces fréquentes relations avec la gent youpine modernisée finirent par faire subir à la douce fiancée l'influence de l'habitude qui devint plus tard pour elle un besoin. La dame comme il faut, mariée, avait conservé les mêmes façons que la jeune fille bien élevée, elle continua à fréquenter les établissements cachir.

Or qu'arriva-t-il ? C'est qu'un jour pour satisfaire radicalement ses goûts sémites, elle disparut du toit conjugal et son trop confiant mari apprit la fuite de celle dont il se croyait aimé, avec un youpin, ce qu'il y a de plus musqué et de plus pommadé.

En écrivant cette histoire vraie, j'ai fait allusion, non à un seul cas, mais à un fait qui s'est produit trop souvent, hélas !

Combien de fois, chers lecteurs, vous ne l'ignorez pas, cette histoire ne s'est-elle pas rééditée sous notre beau ciel d'Algérie, empestée des miasmes hébraïques ?

Anti-juifs, mes amis, vous avez l'embarras du choix ; vous trouverez toujours des jeunes filles trop délicates pour se salir au regard d'un youtre. Songez que pour un juif, tromper une femme non juive est une bonne action prescrite par le Talmud.

Un coup d'œil à la devanture du magasin d'un youpin pourra quelquefois nous convaincre et nous éviter un avenir orageux.

El. Mupht.

ÉCHOS

St. Eugène. — *Résultats du Concours de Tir de dimanche dernier, au Stand du « Café du Chalet » :*

1er Prix :	MM. Domblides.....	114	points	
2e —	Sintès.....	111	—	
3e —	Crémonini.....	108	)	ex-equo
4e —	Dufaur.....	108	)	

Viennent ensuite : MM. Vimal, 106 points ; Monthis, 104 ; Léveilley, 102 ; Fichaux, 96.

Prix au plus beau centre : M. Crémonini.

***

Aujourd'hui dimanche, 27 novembre, ouverture du grand Concours de Tir.

200 francs de prix en espèces : 1er prix, 100 fr. ; 2e prix, 50 fr. ; 3e prix, 25 fr. ; 4e prix, 15 fr. ; 5e prix, 10 fr.

Le même jour, pour les tireurs ne prenant pas part au Concours ci-dessus, Concours hebdomadaire :

1er prix, une dinde ; 2e prix, un beau canard ; 3e prix, un coq.

Au plus beau centre, prix : une oie.

La Polka des Juifs

Air : **Polka des Englisch**

I

S'ils quitt' la Palestine
Avec leur sal' trombine
Les Juifs, nos ennemis
Vienn't vit' en Algérie
Ils mett't dans leur valise
D'la sal' marchandise
Et par l'premier bateau
S'affal't comm' des moineaux.

REFRAIN

***Tra la** la la la la la la*
Voilà ces sal'Juifs, tous issus d'Israël
***Tra** la la la la la la la*
Avec leur gros pif, long comme la Tour Eiffel.

II

Ils font d'la haut'banque
Dans l'commerce y s'flanquent
On les voit dans l'armée
Avec des grad' élevés
Dans la magistrature
Ils ont des sinécures
Enfin dans l'enseignement
Y en a ! c'est épatant. (Au ref.)

III

Mais c'est dans le négoce
Qu'ils sont surtout féroces
Là il n'y a point d'amis
On s'vole entre youdis
Ils prenn't la marchandise
A crédit, avec remise
Et la vend't au comptant
Puis, dépos't leur bilan. (Au ref.)

IV

Rue Clauzel, rue d'la Lyre
On voit tous ces vampires
Prêtant l'argent volé
Escroqué, barbotté,
Une fois dans les griffes
De ces sal's escogriffes
Pour vous en dépêtrer
Il faut être ruiné. (Au ref.)

V

Quand ils ont fait faillite
Cinq ou six fois de suite
Alors ils sont contents
Parce qu'ils ont de l'argent
Ils vont à St Eugène
Où ils vivent sans gêne
Se moquant des Français
Qu'ils ont trop pressurés. (Au ref.)

Le Bayot.

ENFIN, SEULS!...

— Ouf ! Ça y est !

Après le radotage solennel de M. l'adjoint, M. le curé venait de baragouiner son latin, de donner pour cinquante francs de messe ; il avait même, ne regardant pas à la dépense, ajouté par dessus le marché quelques grands gestes bénisseurs.

On eut encore la cérémonie assommante de la sacristie, les compliments murmurés, les baisers à pleine bouche d'un tas de parents et d'une kirielle de camarades heureux d'aplatir leurs lèvres sur les joues si roses de la jeune épousée, le tapage traditionnel du bedeau et des enfants de chœur ; la ballade à huit dans chacune des voitures qui ne pouvaient contenir que quatre personnes, le déjeuner froid où des vins atroces arrosent les piteuses charcuteries, la torturante hypocrisie des adieux, l'ennui d'un brusque changement de tenue, la difficulté de trouver un wagon où l'on pouvait s'isoler, puis le train s'ébranla...

— Ouf, ça y est ! répéta Jean Faidbelle...

Il passa son bras autour de la taille de Suzanne de Buridan et lui tint gentiment de petit discours de circonstance.

La chose, bien entendu, commença par :

— Ce jour est le plus beau de ma vie. Je ne voudrais point échanger mon bonheur contre tous les trônes de la terre... J'éprouve une divine ivresse...

Il sut ajouter à ses phrases autant de : « Je t'adore » qu'il en fallait. Il était sincère... En somme, nullement à plaindre, — Suzanne étant une de ces jolies poupées comme on n'en fabrique pas assez. Elle plongea ses yeux dans les yeux de son mari et répondit tendrement :

— Mon cœur est à vous tout entier !

Vous avez dû remarquer, généralement, que l'homme passionné à qui son idole fait une déclaration pareille, se pâme d'aise, roule un regard gourmand et se remue sur la banquette en d'ardents transports.

Eh bien cela ne fit pas du tout l'effet produit... Jean Faidbelle s'affaissa dans son coin, passa la main sur son front et garda deux minutes trois quarts une attitude accablée. Sa position était si peu naturelle en un semblable moment que la voix angélique de Suzanne eut ce caressant murmure :

— Seriez-vous mal, mon ami ?

Pas du tout, cher ange, répliqua Jean, tâchant de se ressaisir ; un brin de fatigue, l'émotion, l'inattendu...

Et tout en parlant, il se rapprocha de sa femme lui chatouilla l'extrémité des doigts, risqua même une exploration plus hardie...

Mais soudain il retomba dans une sorte de prostration. Suzanne insinua même :

Je ne vous ai pas dit, mon ami, que vous alliez trop loin !

Ce simple rappel à l'ordre provoqua une explosion :

Je te répète que je t'aime, me Suzanne, ma colombe, mon rêve ! Cependant, je souffre, il me faut te l'avouer. J'ai un secret qui me pèse et me fait horriblement de mal !

Surprise la jeune femme interrogea :

— Est-ce si grave que vous ne puissiez me le confier ? Vous me faites peur... Parlez, je vous en supplie !

— Je n'oserai jamais !

.....

Et Jean Faidbelle songeait à la désolation de son cas... Il était allé cueillir dans une ville de province cette fleur qu'était Suzanne, cette pureté, ce lys .. Il s'en savait indigne... L'amour avait était plus fort que ses scrupules... Il l'idolâtrait et c'était là son excuse comme c'était sa condamnation... Il l'avait voulue... Il allait la posséder... Mais, lui dirait-il, son crime ? Ne devrait-il pas rougir toujours après s'être livré ? Ne le mépriserait-elle pas lorsqu'il lui aurait révélé cet odieux mystère ?...

L'épouse insistait :

— Je vous aime bien trop pour ne pas tout vous pardonner ! Que votre âme s'ouvre sans crainte à la mienne !...

L'âme s'ouvrit. Jean hoqueta :

— Voici, je t'ai caché que j'ai deux enfants... Ils sont en nourrice, près de chez toi, à Saint-Aubin, chez la brave mère Josèphe qui les élève....

— C'était cela s'écria en éclatant de rire Suzanne de Buridan. Alors, sois immédiatement rassuré. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. C'est justement chez la mère Josèphe que j'ai placé mon petit dernier, celui que m'a fait mon cousin...

Georges Lavaudière.

THÉATRE Aujourd'hui Dimanche, en Matinée (exceptionnellement à plein tarif) : *Sigurd.*

Le Soir : *Les Pirates de la Savane.*

Algi li 27 Novembre 1898

Messiou l'Rédactour.

Ji mandé bien bardon qui ji prend la liberti di crivi cit littre. Ji crois qui ti donneras la bermission por que ti mettra dans votre journal.

J'en ai mon fils qui la été à l'icole di françis dipuis sit mois (7 mois) et pis, tous les jors qui vien à la mison il à pleuri, basqui il a dit que l'Messiou qui la faire prendre a lire, i ne faire pas tencion vic loui et pis qui en a bocou di jouifs dans la mime chambre vic loui et le Messiou qui la faire prendre a lire il et bian genti avec éeusse.

Comme ji souis pa bian spliqui, ji fait bas la clamation vic la mairie, et pis dabord ji'si bian qui faire pas tencion vic dis arabes, mais maint'nant qui M. Max Régis qui la iti Maire di Algi ji crois qui li jouifs i restira pas vic les françis dans la mime chambre, mais com il et bligé di faire prendre à lire au jouifs basqui son père di eusses qui payi la batente i la taxe, il f'ra une école sbéciale por les jouifs comça mon fils qui restera rien qui avec des françis, i viendra bian tilligent et bi i prendra la bolitesse.

J'en ai confiance basque M. Régis qu'and il a donni la grande Méting avic l'triate il a dit que les jouifs i restira pas vic les français et ji sait bian qu'ant il a dit quèque soze i manque bas la barole.

Dans cette confiance ji donne bojor.

Ahmed.

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve JEAN GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons de France et d'Alger

Aux Fumeurs

FAITES VOS CIGARETTES VOUS MÊMES

DEMANDEZ PARTOUT

Le PAPIER ANTIJUIF Max Régis

Papier combustible sans chlore ni acide

M. RIVIÈRE 2, passage Martinetti (Alger)

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'*Hôtel de la Régence*

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉATRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Mme Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 *(Maison Saliba)*, **2e étage**

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. de l'*Antijuif*, Boulev. Bon-Accueil, Mustapha

La Police d'Alger

AVANT

MAINTENANT